



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





MERE HALL.

T 188 (Final)



VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

LES MÉMOIRES DE GAUDENCE DE LUQUES.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SIXIÈME.

Première division de la première classe, contenant
les Voyages Imaginaires *romanesques*.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

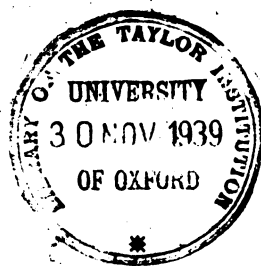
M. DCC. LXXXVII.

CHOLMONDLEY

THE TAYLOR INSTITUTION

OF OXFORD

LIBRARY



M É M O I R E S
D E
G A U D E N C E
D E L U Q U E S.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

GAUDENCE DE LUQUES, héros de ce roman , est dans les fers de l'inquisition de Bologne. Obligé de rendre un compte de sa conduite , qui le justifie auprès de ce tribunal sévère , il s'en acquitte avec une candeur intéressante ; & ne peut mieux dissiper les soupçons injurieux que l'on avoit fait naître sur sa religion & ses mœurs , qu'en faisant le récit naïf de sa vie , & en donnant l'histoire d'un peuple inconnu à tout l'univers.

C'est cette histoire , qui est la partie la plus considérable & la plus essentielle du roman , qui le range parmi les *voyages imaginaires* ; & , comme les mœurs , les loix , le gouvernement & les habitudes de ce peuple , quoiqu'ex-

viii *AVERTISSEMENT.*

traordinaires , ne passent pas les limites de la vraisemblance , l'ouvrage doit être mis dans la classe des voyages purement romanesques.

On trouvera beaucoup d'analogie entre les Mezzoraniens & les Sévarampes. L'un & l'autre peuple est une nation douce , sage , & où la civilisation est portée à un degré encore plus haut que chez tous les peuples connus. Ils sont , les uns & les autres , adorateurs du feu : élément vif & pur , qui , à des yeux peu instruits , présente une image sensible de la divinité , & peut facilement surprendre leurs hommages. C'est au milieu des déserts de l'Afrique , qu'il plaît à l'auteur de placer ce peuple nouveau ; mais il lui crée un sol à sa guise. On doit être étonné que ces climats arides & brûlans renferment dans leur sein une étendue considérable de pays où règne la température la plus douce. La terre fertile y produit , non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie,

AVERTISSEMENT. ix

mais tout ce qui peut contribuer à la rendre agréable & commode. Cette supposition, quoique invraisemblable, étoit nécessaire : est-il possible d'imaginer une nation douce, heureuse & civilisée, sur une terre aride & ingrate ?

Si l'on en croit l'auteur, l'antiquité de sa nation imaginaire remonte aux tems les plus reculés, & date de plus loin que les annales des Chinois. Il faudroit être de mauvaise humeur pour critiquer cette supposition du romancier, & y attacher quelques idées suspectes. Il ne promet point, dans un roman, d'observer l'exactitude chronologique ; & ce n'est ~~pas dans une~~ pure fiction, qu'il veut ~~attaquer des vérités~~ que son ouvrage ne ~~contredirait~~, qu'autant qu'il seroit vraiment historique. Laissons donc les Mezzoraniens jouir d'un printems éternel au milieu des feux de la zone torride ; laissons-les se vanter d'une antiquité beaucoup plus haute que celle que nos livres saints donnent à la créa-

x **AVERTISSEMENT.**

tion du monde : l'une & l'autre fiction est également permise au romancier , & n'attaque ni la religion , ni la physique.

Nous connoissons une première édition de ce roman , donnée en 1746 , sous le titre de *Mémoires de Gaudenzio di Lucca* ; mais nous imprimons d'après une seconde édition faite sous les yeux & par les soins de M. Dupuy Demportes. Cette seconde édition est de 1754.



AVERTISSEMENT

Imprimé en tête de l'édition de 1754.

LES *Mémoires de Gaudence de Luques*, que l'on présente aujourd'hui au public, sont, en partie, dépouillés de ces ornemens de littérature, souvent plus propres à éblouir l'esprit, & à corrompre le cœur, qu'à éclairer l'un, & à former l'autre : ils ont toute la simplicité de l'histoire, & la fidélité de la traduction : ils sont traduits de l'italien, comme on peut le voir dans la préface qui suit, & qui a paru absolument nécessaire.

J'ai enfin recouvré les cahiers qui furent égarés à la douane de Marseille, lorsque l'on visita les coffres du premier éditeur. Il étoit Anglois. Je liai connoissance avec lui à Paris, en 1743 : il étoit homme de lettres, & d'une profonde érudition. Pour faire l'éloge de l'étendue de ses connoissances, il suffit de dire qu'il avoit entrepris, avec succès, la traduction de l'*Encyclopédie Angloise*.

Il joignoit, à ses connoissances profondes, un cœur droit, beaucoup de politesse, & un caractère excellent. Je laisse mon lec-

xij Avertissement.

tour maître de juger de l'idée avantageuse que j'en donne , lorsqu'il lira le trait de générosité qu'il verra dans la suite de cet avertissement. J'ai formé mon cœur à la gratitude. Je ne me plais point à imiter ces gens qui rougissent d'être obligés , & dont la reconnoissance est muette ; la mienne ne cesse jamais de parler , si elle n'est pas toujours en puissance d'agir. Qu'on ne pense pas que je veuille glisser ici mon éloge. Ce sentiment ne me coûte rien : on sait que le mérite d'une action dépend nécessairement de la qualité de la victoire qu'on remporte : point de gloire où il n'y a point de combat : c'est ma philosophie , est-elle bonne , ou mauvaise ? La décision ne me fera point changer. Je ne reconnois sur ces matières d'autre tribunal que mon cœur ; lui seul juge en premier & en dernier ressort.

Je reprends mon éditeur , que je commençois de sacrifier à mes intérêts. On sait combien les Anglois sont scrupuleux & délicats dans le choix des amis ; ils portent souvent la sonde dans le cœur d'un homme avant que d'y placer leur confiance. Cette sagesse , qui est le fruit d'une mure réflexion , rend , il est vrai , l'amitié très-rare en Angleterre ; mais elle la rend solide & in-

AVERTISSEMENT. *xiij*

violable. Après qu'il m'eut éprouvé, il me jugea digne de la sienne. Il me communiqua la copie des mémoires de *Gaudence de Luques*, & voulut m'associer au dessein qu'il forma d'en faire la traduction pour les mettre au jour. Mon amour-propre m'a toujours fait rechercher le commerce des gens savans. Ce sentiment ne messied point à un jeune-homme, il est le ferment de ses talens, ainsi c'est à tort, que l'on croit accuser une personne de vanité, comme d'un défaut ; c'est, au-contraindre, vanter toutes les dispositions qu'elle a aux vertus nécessaires pour le bien de la société (1). Delà l'erreur de ceux qui confondent ce principe excellent, avec l'orgueil. L'amitié de l'éditeur me flattoit infiniment ; il étoit à la tête d'un ouvrage sur lequel le monde savant tenoit les yeux ouverts : j'acceptai son offre, quoique je ne fusse que médiocrement versé dans la langue italienne : aussi ne m'étois-je engagé qu'à purger sa traduction des fautes & des *anglicismes* qui lui échapperoient.

Le long séjour que je fus obligé de faire à Versailles, m'empêcha de remplir mon

(1) L'auteur de l'*Esprit des Loix* fait sentir la différence extrême qu'on doit mettre entre orgueil & vanité.

xiv *AVERTISSEMENT.*

engagement : il donna ces mémoires pendant mon absence. Obligé d'abandonner le projet de l'encyclopédie par des raisons qu'il convient de passer sous silence, il repassa en Angleterre ; après m'avoir chargé de l'édition, il m'écrivit plusieurs lettres. La traduction de celle qui suit peut n'être pas inutile au lecteur.

MONSIEUR,

« Je fais que je vous dois beaucoup, pour
» les soins que vous vous êtes donnés (1).
» Vous avez conçu de moi une idée avantageuse, & qui me flatte infiniment ;
» permettez que je vous en marque ma reconnaissance. Vous m'écrivez, monsieur,
» que vous êtes affligé de vous voir dans
» l'impuissance de vous acquitter envers
» moi ; vous continuez, en me priant de
» vous accorder encore quelque tems. Se
» peut-il que vous ayez oublié les expressions de l'amitié, au point de prier ! Souffrez ce reproche ; il part du fond de mon caractère, & mon caractère ne devrait pas vous être inconnu. Si je ne vous renvoie point certain papier, soyez persuadé qu'il m'est impossible : je l'ai jeté au feu.

(1) Pour le débit des *Mémoires de Gaudence*.

AVERTISSEMENT. xv

» un instant après l'avoir reçu. La véritable
» amitié déteste les engagemens inventés
» par la défiance. Ma lettre vous déchargera
» donc, s'il vous plaît, d'une obligation qui
» me paroît vous inquiéter.

» Vous êtes assez généreux pour me par-
» donner ma petite perfidie ; les construc-
» tions vicieuses qui me sont échappées, &
» que vous auriez châtiées si j'avois attendu
» votre retour, m'en ont assez puni : je ne
» dois qu'à l'indulgence du public, à l'ori-
» ginalité du sujet, & à vos mouvemens ;
» la consommation de l'édition.

» J'ai appris, avec plaisir, que vous vous
» prépariez à en donner une seconde. Je sais
» que vous avez recouvré les cahiers que
» j'avois égarés à la douane de Marseille, &
» que vous devez ce bonheur à l'exactitude
» d'un négociant de cette ville : je vous en
» félicite. Je suis persuadé que ce qui en
» fait le sujet, est très-intéressant, & qu'il
» le deviendra encore plus par la façon
» dont vous manierez les matières qui y
» sont traitées.

» J'ai retrouvé, dans mes papiers, un
» cahier qui vous fera plaisir ; il contient
» une aventure de Gaudence ; elle est assez
» intéressante pour mériter une place dans

xvj *AVERTISSEMENT.*

» l'édition que vous allez en faire. Marquez-
» moi, je vous prie, si, dans les cahiers
» retrouvés, vous n'avez point vu celui qui
» traite du dépérissement de la Mezzora-
» nie. Cet article doit être assez instructif.

» Je ne doute pas que vous ne relisiez
» tout l'ouvrage avec beaucoup de soin &
» j'ose me flatter que vous m'accorderez ce
» plaisir ; c'est une dette dont vous m'ac-
» quitterez envers le public. Passez la lime
» & l'éponge sur tout ce qui vous paroîtra
» l'exiger. Observez sur-tout, monsieur, de
» mettre en titre *Gaudence de Luques* : le
» titre est en françois dans l'original, comme
» vous pourrez le voir : vous devez cette
» fidélité au public.

» Vous m'avez cru philosophe, & supé-
» rieur à tous les événemens : vous laisser
» plus long-tems une si grande idée de moi ;
» seroit un véritable larcin ; je n'aime à jouir
» que de ce qui m'appartient. Apprenez
» donc ma foiblesse, & soutenez-moi de
» vos conseils. Les désagrémens qu'on m'a
» donnés en France touchant l'ouvrage que
» j'avois entrepris, m'ont tellement péné-
» tré, qu'ils ont influé considérablement sur
» mon caractère, encore plus sur ma santé.
» Je déteste tout ce qui m'environne, & je
» me

AVERTISSEMENT. xvi)

» me déteste moi-même : ce n'est pas sans
» raison ; car je suis l'être le plus détestable
» qu'il y ait dans toute la nature. J'attends
» ma fin avec tant d'impatience, que je lutte
» depuis long-tems contre le desir de ter-
» miner mes inquiétudes ; mais je sais que
» mon existence n'est qu'un dépôt dont je
» dois rendre compte à celui qui me l'a
» confié : ce principe arrête ma main , &
» soumet mon cœur & ma raison. D'ail-
» leurs , je sens que je dépériss insensible-
» ment. J'entrevois déjà le jour où je
» tomberai dans une nuit éternelle , si ma
» soumission aux décrets du ciel ne me rend
» digne de cette lumière pure , qui ne finit
» point. Adieu , souvenez - vous toujours
» de votre ami. Rappelez-vous sans cesse ,
» que vous pouvez en trouver de plus puis-
» sant , mais non de plus fidèle. Je suis plus
» à vous qu'à moi - même ».

M I L T S.

La traduction des cahiers retrouvés n'est pas si servile que celle du reste de l'ouvrage : nous avons cependant porté toute l'attention convenable pour ne pas nous écarter de l'original : mais on sait que chaque langue a son génie : vouloir traduire littérale-

Tomé VI.

b

xviiij AVERTISSEMENT.

ment, c'est défigurer l'original par une mauvaise copie. On a enrichi cette édition de figures dessinées & gravées par des maîtres dont le nom seul fait l'éloge.

Il y a beaucoup de cahiers & de paragraphes, dont le premier éditeur n'avoit point jugé à propos de donner la traduction: on n'a point cherché à en découvrir la raison: quelle qu'elle soit, le public nous en tiendra quittes. Nous avons seulement affecté de donner, dans chaque endroit du livre où ces cahiers, ces paragraphes se trouvent, des éclaircissemens convenables.

Il est juste de prévenir le public par un aveu, dont il tiendra sûrement quelque compte. Mon tems ne m'appartient point; j'ai été obligé de sacrifier les intérêts du public, & par conséquent les miens, aux devoirs d'un état gênant. Il m'a été impossible de suivre l'impression de l'ouvrage; je ne puis m'acquitter envers mon lecteur que par un *errata*.

Il ne falloit pas moins qu'une circonstance si intéressante, pour me persuader que tout homme qui n'est pas maître de son tems peut être pauvre, dans le sein même des richesses.

P R É F A C E

D E L'É D I T E U R ,

Imprimée en tête de l'édition de 1746.

IL est naturel de croire que le lecteur sera curieux d'être instruit de deux choses touchant ces mémoires : la première , comment ce manuscrit a pu voir le jour , à cause du profond secret avec lequel tout se fait dans l'inquisition : la seconde , comment il est tombé entre les mains du traducteur. Rien n'est plus juste que de le satisfaire. Ce manuscrit a été envoyé par le secrétaire de l'inquisition de Bologne au savant M. Rhédi , bibliothécaire de Saint-Marc à Venise , son ami intime & son correspondant , avec une relation de la façon dont on a arrêté l'auteur , comme on le verra par la lettre du secrétaire à M. Rhédi. Cette lettre fait non-seulement connoître plusieurs particularités curieuses de l'examen du

prétendu criminel, (car on l'avoit arrêté comme tel , quoiqu'on ne pût rien prouver contre lui ; ce qui fit qu'on le traita avec plus de douceur qu'on n'a coutume d'en éprouver de la part de ce terrible tribunal), mais elle fera voir aussi , que , loin d'agir par passion , comme plusieurs l'en ont accusée , l'inquisition procède avec beaucoup de prudence & de circonspection dans son intérieur , quoique tout ce qui s'y passe , soit enveloppé d'un voile impénétrable à ceux qui ne sont pas de ce corps. Cependant la mort d'un pape , & le changement des officiers , qui en est presque toujours une suite naturelle , a pu faire que les inquisiteurs fussent moins sur leurs gardes : c'est ce que le secrétaire semble vouloir insinuer au commencement de sa lettre. Au reste , il ne pouvoit lui arriver aucun mal , en cas qu'il fût découvert , d'autant plus qu'il écrivoit à un ami de la même religion que lui , & à un prêtre ; car

M. Rhédi l'étoit, & la lettre même en fait foi.

Quant à la seconde question, le lecteur saura que l'éditeur tient ce manuscrit de M. Rhédi même, qui étoit l'ornement de son église, de son état & de son pays, & un des hommes les plus savans de son siècle; il aimoit & estimoit les gens de lettres, quoiqu'étrangers ou d'une opinion différente de la sienne. Cette façon de penser, si digne de l'homme, pouvoit venir, en partie, de ce qu'on respire, à Venise, un air plus libre que dans le reste de l'Italie. L'inquisition n'a rien à démêler dans les terres des Vénitiens; quoiqu'ils soient catholiques romains, l'état n'y admet aucun tribunal indépendant du sien. D'ailleurs, comme ils sont tous commerçans, ils sont obligés d'avoir des égards pour toutes sortes de personnes, de quelque religion qu'elles soient, & sur-tout pour les étrangers.

L'éditeur, qui avoit déjà fait le

xxij P R É F A C E.

voyage d'Italie , avoit lié une étroite amitié avec M. Rhédi : cette amitié étoit cimentée par le goût qu'ils avoient l'un & l'autre pour les lettres & pour les antiquités , & par plusieurs services qu'ils s'étoient rendus réciproquement. Dans le dernier voyage qu'il fit à Venise avec une personne de la première distinction , qui aimoit autant que lui cette ville , il y resta plus de quinze mois ; de sorte qu'il eut tout le tems de s'entretenir avec son savant ami.

Un jour qu'ils se promenoient ensemble dans la grande bibliothèque de Saint-Marc , M. Rhédi , voulant reconnoître quelques plaisirs qu'il avoit reçus de son ami , ouvrit la porte d'un petit cabinet où étoient ses curiosités ; & , se tournant vers l'éditeur de cet ouvrage :
« *Signor amico* , lui dit-il en fouriant ,
» & lui montrant un manuscrit , voici
» une curiosité que je suis bien sûr
» que vous n'avez jamais vue , & dont
» vous n'avez peut-être jamais entendu

P R É F A C E. xxiiij

» parler : c'est la vie d'un homme qui
» est actuellement dans l'inquisition de
» Bologne , écrite par lui-même : il y
» rend compte d'un pays qui est au
» milieu des vastes déserts de l'Afrique ,
» dont les habitans ont vécu inconnus
» à toute la terre , plus de trois mille
» ans. Ce pays est inaccessible de toute
» part , à l'exception du seul chemin par
» lequel on y a conduit notre voyageur.
» Les inquisiteurs sont si persuadés de
» la vérité de son récit , qu'ils lui ont
» promis sa liberté , s'il veut se charger
» d'y conduire quelques missionnaires ,
» pour prêcher l'évangile à un peuple
» nombreux , qui , selon lui , a plus
» de connoissance que jamais nation
» payenne n'en a eue , plus même que
» n'en ont les Chinois , de la religion
» naturelle , & de la morale la plus
» pure. En mon particulier , j'aurois eu
» beaucoup de peine à croire ces mé-
» moires , si le secrétaire de l'inquisi-
» tion , qui (comme il est aisé de juger

» par le poste qu'il occupe), n'est point
» un homme à qui on en impose faci-
» lement, ne m'eût assuré qu'il étoit
» présent, & à l'examen de l'auteur,
» & lorsqu'on l'a arrêté. C'est lui qui
» m'a envoyé cette copie de la vie de
» cet homme, écrite par ordre des in-
» quisiteurs; &, en même tems, il m'a
» rendu compte du sujet pour lequel
» on s'est assuré de lui, & de la façon
» dont on l'a arrêté. Le secrétaire me
» marque qu'il vivoit depuis quelque
» tems à Bologne, où il exerçoit la
» médecine, & se faisoit appeller Gau-
» dence de Luques, qu'il dit être son
» véritable nom: ce qui est confirmé
» par le lieu de sa naissance, le nom
» de ses parens, le tems de son esclav-
» vage, &c. On lui avoit quelquefois
» entendu dire, d'un air mystérieux,
» qu'il avoit des secrets extraordinaires;
» & qu'il savoit un pays dont la reli-
» gion & les usages étoient inconnus à
» tout le monde. Ces discours, nou-

P R É F A C E. xxv

» veaux aux oreilles des Italiens , furent
» cause que l'inquisition le fit arrêter ;
» & , par des moyens que ce tribunal
» fait employer , on l'obligea à faire
» l'histoire de sa vie , qui est la chose la
» plus surprenante que j'aie jamais vue.
» Cet homme soutient la vérité de ce
» qu'il dit, avec une fermeté surprenante.
» Il est homme de lettres , a beaucoup
» de bon sens ; & , à ce qu'il a semblé
» aux inquisiteurs , (qui sont des juges
» pénétrants) , paroît homme de bonnes
» mœurs. Il se dit très-zélé pour la re-
» ligion catholique romaine , & assure
» l'avoir toujours été ; c'est une raison
» qui engage les inquisiteurs à le traiter
» avec douceur. Mais je ne veux point
» anticiper le plaisir que vous aurez en
» en lisant ce cahier. » M. Rhédi remit
en même tems la lettre du secrétaire &
le manuscrit à l'éditeur , qui , l'ayant
parcouru pendant quelques momens ,
fut si frappé de la nouveauté de la
chose , qu'il demanda à M. Rhédi la

xxvi *P R É F A C E.*

permission d'en prendre une copie : ce que M. Rhédi lui accorda.

C'est ainsi que l'éditeur a eu ce curieux manuscrit , dont la traduction , & ce qu'il espère , fera autant de plaisir au public , qu'il en a pris à lire l'original. On ne sauroit révoquer en doute le caractère de Gaudence , & l'éditeur connoît assez celui des Italiens , pour ne pas s'être laissé tromper. La traduction est fidèle & littérale , autant qu'il est possible. Voilà ce que l'éditeur a cru devoir dire à son lecteur.

On se flatte que le public prendra plaisir à lire des mémoires , où l'on a moins cherché à l'éblouir par les traits brillans d'une imagination féconde , qu'à l'instruire d'un pays jusqu'alors ignoré , par une peinture simple & naïve du caractère & des mœurs de ses habitans. La vérité , même sans ornemens , a des droits sur l'esprit & sur le cœur des hommes , que ne peut balancer la fiction la plus ingénieuse : l'une n'a besoin

d'aucun secours étranger pour plaire, elle n'a qu'à se montrer à nos yeux telle qu'elle est : l'autre tire toute sa beauté du merveilleux de l'art avec lequel ils sont amenés, des situations heureuses, de la vivacité des images, de la noblesse des expressions, & d'une agréable variété dans le stile : mais toutes ces qualités ne sont que de brillantes couleurs qui charment d'abord les yeux ; mais qui perdent beaucoup de leur prix dès que l'on voit qu'elles sont appliquées sur un mauvais fond. La fiction n'est heureuse, n'est agréable, n'est charmante, qu'autant qu'elle a de ressemblance avec la vérité : c'est un faux diamant qui jette un grand éclat ; mais on n'y remarque point, si j'ose m'exprimer ainsi, une infinité de petites étincelles qui semblent, à chaque instant, sortir du véritable diamant. La première ne paroît être à la nature, que ce que l'autre est à l'art : or, c'est dans une histoire fidèle, que l'on trouve, à tous

xxviii *P R É F A C E.*

momens , cette précieuse lumière qui nous approche des tems les plus reculés, & des pays les plus éloignés. Ces mémoires ont la force de l'histoire. Le traducteur espère donc , sans trop de présomption , qu'ils seront goûtés de tous ceux qui préfèrent le solide aux frivolités que sèment dans le monde une foule de petits auteurs obscurs. Il ne lui reste donc plus qu'à se plaindre , & le public , des feuilles qu'il a malheureusement perdues en chemin , ou à Marseille , lorsqu'on a visité ses effets à la douane.



L E T T R E

*Du Père F. ALISIO DE SANCTO
IVORIO, secrétaire de l'inquisition
de Bologne, à M. RHÉDI,
bibliothécaire de Saint-Marc à Venise,
dans laquelle il lui rend compte des
motifs qui ont porté l'inquisition à
faire arrêter GAUDENCE.*

M O N S I E U R ,

La crise (1) actuelle des affaires, qui oc-
cupe tant de monde de projets & d'intrigues,
me fournit l'occasion de vous faire mille re-
mercimens du beau présent que vous avez
envoyé à un homme qui vous étoit déjà atta-
ché par l'amitié & la reconnoissance la plus
sincère.

(1) Il faut qu'il veuille parler de la mort du pape,
ou de quelqu'autre évènement extraordinaire dans l'état
ecclésiastique,

Le cabinet & les autres curiosités me sont parvenues, & font voir qu'on n'a point le bonheur d'obliger M. Rhédi, sans en être récompensé au centuple. La pauvreté de notre état (1) ne me permet pas de vous offrir rien qui approche de la magnificence de votre présent ; mais aussi rien ne peut modérer le desir que j'ai de vous témoigner ma reconnoissance. Pour vous en convaincre, & vous prouver en même tems que la pauvreté même peut avoir ses richesses, je vous envoie, par le porteur, l'histoire d'un homme dont la vie a rempli nos inquisiteurs de surprise & d'étonnement. Il y a environ deux ans qu'il est dans l'inquisition de cette ville : nous avons mis tout en œuvre pour savoir au vrai ce qu'il est ; & nous ne pouvons rien trouver contre lui, à moins qu'on ne le déclare coupable sur le rapport des choses presque incroyables, qu'il nous fait.

Notre premier inquisiteur l'a obligé d'écrire sa vie, & de rendre compte, de la manière la plus succincte, de tout ce qui lui est arrivé, & l'a menacé en même tems, que si on y trouvoit des faussetés, il auroit lieu de s'en repen-

(1) Le secretaire étoit dominicain ; cet ordre est maître de l'inquisition.

tir. Il nous conte les choses les plus étonnantes d'un des plus beaux pays du monde, situé au milieu des vastes déserts de l'Afrique, & inaccessible, si ce n'est par un seul chemin, qui paroît aussi extraordinaire que le pays même auquel il conduit. Je fais que vous avez une connoissance universelle de l'antiquité, & que vous aimez les curiosités de cette espèce; ainsi je vous envoie une copie du manuscrit, dont je vous prie de me dire votre sentiment; je vais vous instruire de tout ce que je fais sur le chapitre de celui qui en est le sujet.

Environ trois ans avant qu'il fût arrêté par l'inquisition, il avoit loué une jolie maison à Bologne, & s'y étoit établi en qualité de médecin, après avoir passé, pour la forme, par quelques légers examens, & avoir payé sa réception, comme font tous les étrangers. Il dit que son nom est Gaudence de Lucques, que sa famille est originaire de Lucques, mais qu'il est né à Raguse: il est très-bel homme, grand & fait à peindre; il a l'air noble & un abord qui prévient en sa faveur. Il paroît avoir environ cinquante ans; il a beaucoup de bon sens, & parle facilement & avec éloquence, quoiqu'il ait un accent un peu étranger, ce qui provient, à ce qu'il dit, de ce qu'il a vécu tant

de tems dans des pays étrangers. Il parle presque toutes les langues orientales , & outre la médecine qu'il fait assez bien , il n'ignore presque aucune partie des sciences.

Nous avons envoyé à Raguse & à Lucques pour nous informer de lui ; mais jamais nous n'avons pu trouver qu'il eût été connu dans ces endroits. Il nous en a donné la raison dans sa vie , comme vous le verrez : quelques-uns seulement à Raguse se souvenoient qu'il y avoit environ vingt-cinq ou trente ans , un négociant de ce nom demouroit dans cette ville ; mais on apprit d'eux qu'il avoit été ou perdu sur mer , ou pris par des corsaires , & qu'on n'avoit plus entendu parler de lui.

Vous savez , monsieur , que rien n'échappe aux yeux de l'inquisition , & qu'elle veille les étrangers , sur-tout , de très-près. Aussi fûmes-nous attentifs à toutes ses démarches , dès le moment qu'il s'établit à Bologne ; mais comme nous procédons toujours avec autant de justice que de prudence , nous ne pûmes trouver aucun sujet de l'arrêter. Il vivoit aussi régulièrement que ceux de sa profession ont coutume de vivre : il est vrai qu'il ne s'étoit fait médecin que pour dire qu'il faisoit quelque chose : il n'alloit guères voir de malades , mais il se
faisoit

faisoit consulter chez lui pour quelques secrets extraordinaires qu'il prétendoit posséder, & ne rendoit de visites qu'aux dames, dont il étoit fort recherché. Elles disoient qu'il avoit quelque chose de si doux & de si attrayant dans la conversation, qu'il n'étoit pas possible de ne pas l'aimer. C'est cet amour que toutes les femmes avoient pour lui, qui fit naître nos premiers soupçons: nous craignîmes qu'il n'inculquât des sentimens dangereux à ce sexe, si crédule quand il aime.

Il professoit la religion catholique-romaine, dont il paroissoit bien instruit, &, pour un médecin, il parloit avec beaucoup de respect de nos saints mystères: ainsi nous ne pûmes pas l'attaquer de ce côté-là.

Il vivoit honnêtement plutôt qu'avec magnificence. Nous vîmes, en plusieurs occasions, que l'argent que tous les hommes adorent, étoit ce dont il se soucioit le moins, & nous crûmes qu'il avoit quelque ressource cachée.

Sa maison étoit meublée avec propreté, il y avoit l'honnête nécessaire, mais rien de superflu. Il avoit deux laquais à livrée, & un valet-de-chambre, qui, étant de cette ville, ne savoit pas plus que nous les affaires de son maître. Une dame âgée demouroit avec lui; nous avons

cru d'abord qu'elle étoit sa femme, mais nous nous sommes trompés ; elle est étrangère , & il paroît avoir beaucoup de respect pour elle : la femme-de-chambre de cette dame est étrangère aussi ; il y avoit encore une vieille servante , qu'il avoit prise à Bologne. Toutes ces femmes sont dans l'inquisition , mais il ne le fait pas.

Cette dame étrangère , qui parle si mal l'italien qu'à peine pouvons-nous entendre un mot de ce qu'elle dit , a un air très-distingué , & des restes d'une beauté parfaite.

Je me flatte que le récit de toutes ces circonstances vous amusera , loin de vous ennuyer ; il y a quelque chose de si extraordinaire dans cet homme , que je crois ne devoir rien passer sous silence de ce qui le regarde. Nous avons tenu , dans notre inquisition , plusieurs conseils à son sujet ; nous avons mis tous nos émissaires en campagne , sans pouvoir rien découvrir ni résoudre sur le parti que nous devons prendre. Nous avons recherché quelles correspondances il a dans les pays étrangers , & ordonné au maître des postes de nous envoyer toutes ses lettres , que nous savons ouvrir & refermer sans qu'on puisse s'en apercevoir ; mais il ne lui en est venu que trois ,

dont la première est au sujet d'une rente de quatre mille écus qu'il a sur la banque de Gènes ; & les deux autres sont d'une dame de votre ville (Venise), que nous savons être la fameuse courtisane qui se fait nommer Flavilla. Nous voyons, par la dernière lettre de cette femme, qu'il lui a donné de très-bons conseils, & qu'il a gagné sur elle de renoncer à la vie qu'elle menoit. Comme nous ne prenons pas connoissance des intrigues amoureuses, nous ne pensâmes plus à lui pendant quelque tems, d'autant plus que nous avions à examiner un homme soupçonné d'être juif, & espion du Turc. D'ailleurs les bons conseils qu'il avoit donnés à la courtisane, joints à ce qu'il étoit déjà d'un certain âge, nous firent croire que, dans le fond, il n'y avoit pas grand'chose à redire entre lui & les femmes, mais qu'étant médecin, elles l'honoroient, comme dit l'écriture, *propter necessitatem*.

Les jeunes dames sembloient cependant l'aimer plus que les autres ; il se comportoit, à leur égard, avec plus de douceur & de politesse, que de marques d'amour, & paroissoit avoir les mêmes égards pour toutes en général ; enfin les personnes de la première distinction, de l'un & de l'autre sexe, se plaisoient extrê-

mement dans sa compagnie, & peu-à-peu il se faisoit aimer de tout le monde. A mesure qu'il gaignoit leur confiance, il s'ouvroit avec plus de liberté : il n'avoit montré d'abord que des façons aisées & une grande politesse ; mais on s'apperçut , après l'avoir fréquenté quelque tems , qu'il possédoit presque toutes les sciences , & qu'il avoit un génie supérieur en tout.

Nous employâmes des gens propres à s'influener chez lui, & qui devoient , dans la suite, le consulter, comme un ami, sur plusieurs points délicats : mais il avoit tant de présence d'esprit , & paroissoit en même tems parler avec tant de sincérité & tant d'art , qu'ils avouèrent être encore novices en comparaison de lui. S'ils parloient politique , il disoit, fagement, qu'il ne convenoit pas aux gens de son état de se mêler des affaires des princes , ni de vouloir approfondir ce qui se passe dans leur cabinet. Si on faisoit tomber la conversation sur la religion, il paroissoit en être très-bien instruit pour un homme de son état ; & rien ne sortoit de sa bouche , qui ne fût parfaitement conforme à la loi catholique : il témoignoit même , dans toutes les occasions beaucoup de respect pour l'autorité de l'église. Les plus clair-voyans

n'en étoient pas moins persuadés qu'il se cachoit sous de beaux dehors. Enfin un jour que quelques-uns de nos espions lui parloient des usages & des mœurs des pays étrangers ; il leur dit qu'il connoissoit un pays , dans une partie du monde extrêmement éloignée , où les habitans , quoique payens , avoient une connoissance des loix de la nature & des bonnes mœurs , plus parfaite que les chrétiens les plus policés. Ce discours nous fut rapporté sur le champ , & interprété comme un trait satyrique contre la religion chrétienne. Comme il est homme de beaucoup d'étude , il lui échappa , un autre jour , quelques mots en faveur de l'astrologie judiciaire , que vous savez , monsieur , être un crime capital chez nous. Nous avions presque résolu de le faire arrêter , lorsqu'un accident qui survint , nous y déterminâ tout-à-fait.

Deux des plus belles femmes de Bologne étoient devenues amoureuses de lui , soit parce qu'il est réellement bel homme , ou par un caprice du sexe , assez porté pour tout ce qui est nouveau , & qui vient de loin ; soit que ces dames crussent que le secret seroit plus sûr avec un étranger , & qui de plus étoit médecin , ou enfin qu'il eût employé quelque amulette ou

charme pour se faire aimer d'elles. Leur passion devint si violente , que l'une des dames , croyant sa rivale plus favorisée qu'elle , & jalouse autant qu'une italienne peut l'être , résolut de se venger. Pour cet effet , elle fit courir le bruit que c'étoit un homme dangereux , qu'il avoit de coupables secrets pour s'attacher les cœurs ; & que du moment qu'elle l'avoit vu , il lui avoit paru un homme extraordinaire. Elle ajoûta qu'elle l'avoit souvent trouvé traçant sur du papier des cercles & des figures qui avoient l'air de conjurations.

Les amis de la dame eurent soin d'instruire nos pères de ce qui se passoit ; ainsi nous résolûmes de l'arrêter , n'eût-ce été que pour savoir qui il étoit , & pour découvrir ses secrets. Une autre raison qui nous engagea à nous assurer de sa personne , & que le monde auroit de la peine à croire , quoique la chose soit réellement vraie , c'est que nous craignîmes que quelqu'un ne l'assassinât par jalousie de ce qu'il étoit si bien auprès des dames : ainsi , pour lui sauver la vie , & en même tems pour ne point perdre les secrets que nous espérions tirer de lui , il fut résolu qu'on s'en feroit sur le champ. Je fus dépêché avec trois de nos officiers subalternes pour exécuter ce dessein ,

avec tout le secret & toutes les précautions que nous savons employer en pareilles occasions.

Il étoit environ minuit , quand nous vîmes entrer chez lui une des dames qui passoit pour être de ses favorites. Nous étions dans un carosse bien fermé. Je frappai à la porte , secondé d'un de nos officiers ; & , dès qu'un domestique l'eut ouverte , nous entrâmes , lui disant qui nous étions , & lui ordonnant , sous peine de la vie , de ne pas faire le moindre bruit. Les domestiques , qui étoient italiens , sachant bien ce qu'ils avoient à craindre s'ils faisoient la moindre résistance , restèrent muets & presque immobiles. Nous entrâmes aussi-tôt dans une salle , où , contre notre attente , nous trouvâmes celui que nous cherchions , la jeune dame avec sa femme-de-chambre , & la dame âgée , qui demouroit avec lui , tous à table , & une belle collation de fruits , de confitures , &c. dont nous jugeâmes que la jeune dame venoit de lui faire présent.

Il parut d'abord plus surpris qu'effrayé de notre présence : mais , comme nous ne faisons jamais grands complimens , nous lui expliquâmes , en peu de mots , le sujet de notre mission , avec ordre de nous suivre. Ensuite ,

nous tournant vers la jeune dame , que nous connoissions parfaitement , aussi bien que sa famille , nous lui dîmes que nous étions très-surpris de la trouver en pareille compagnie à une heure si indue ; mais que , par rapport à ses parens , il ne lui seroit rien fait , pourvu que la vie & l'honneur lui fussent assez chers pour ne point parler de cette affaire. Elle nous répondit en tremblant , & prête à s'évanouir , qu'elle n'étoit venue là que pour consulter sur sa santé ; qu'elle avoit mené sa femme de chambre avec elle pour éviter tout soupçon ; & , qu'étant maîtresse de sa conduite & de sa fortune , on ne devoit pas trouver étrange que des personnes de son rang fussent hors de chez elles à pareille heure ; sur-tout dans la saison où nous étions. Mais , lorsque nous voulûmes emmener notre prisonnier , la dame âgée , au lieu de nous attendre par ses larmes , se jeta sur nous comme une tigresse , avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple. Jugez de la surprise de gens peu accoutumés à trouver de la résistance , & qui , de plus , étoient prêtres , & avoient à faire à une femme.

Les domestiques étant montés au bruit , nous leur ordonnâmes , de par l'inquisition , de la saisir. Le prisonnier s'entremet en notre faveur ,

& lui dit quelques mots, dans une langue qui nous étoit inconnue, pour l'appaiser, du-moins à ce qu'il nous assura. Sa colère prit alors un autre cours; elle tomba dans les convulsions les plus violentes.

Les deux autres officiers, surpris de ce que nous restions si long-tems, & étonnés de voir qu'on résistoit aux ordres de l'inquisition, vinrent à notre secours. Le prisonnier se rendit avec une soumission respectueuse, & nous pria d'excuser les transports d'une personne qui ignoroit nos usages, & dont la vie dépendoit, en quelque sorte, de la sienne. Il ajouta qu'elle étoit une dame persane, d'une naissance distinguée, que plusieurs malheurs avoient conduits dans ce pays; qu'elle lui avoit sauvé la vie; comme, à son tour, il sauva la sienne quelque tems après; qu'elle étoit dans le dessein de se faire chrétienne, & de finir ses jours dans un couvent. Que, pour lui, il se fioit à son innocence, & étoit prêt à se laisser conduire où il nous plairoit, & à se soumettre à notre autorité. Il dit cela avec un air de constance & de fermeté qui nous surprit. Nous le fîmes monter en carosse, & laissâmes deux des officiers avec la dame, en leur ordonnant, aussi bien qu'aux domestiques de la maison, de

ne point sortir de la chambre jusqu'à nouvel ordre.

Dès que nous fûmes arrivés à l'inquisition, nous le mîmes dans une chambre fort honnête, & le traitâmes plutôt en homme pour qui nous avions du respect, que comme un criminel. Nous le laissâmes seul, & livré à ses propres réflexions, pendant que nous retournâmes à sa maison, pour prendre la dame âgée, & ses papiers.

J'ai oublié de vous dire, qu'après avoir renvoyé la jeune dame & sa femme - de - chambre, Gaudence avoit parlé à l'autre dame en italien dès qu'elle fut revenue à elle-même (car nous ne voulûmes pas lui permettre de parler dans une langue, inconnue, de crainte de quelque connivence) & lui avoit fait entendre, avec beaucoup de peine, qu'il la prioit, au nom de tout ce qui lui étoit cher, de se soumettre à ce que nous exigeions d'elle, l'assurant en même tems que, par ce moyen, tout iroit bien pour elle & pour lui; ces dernières paroles calmèrent ses inquiétudes, & répandirent sur son visage cet air de noblesse & d'assurance qui caractérise si bien l'innocence.

Vous pouvez bien croire, monsieur, que nous fûmes très-surpris de la nouveauté de

toute cette affaire , & de ce que Gaudence avoit dit touchant la naissance de la dame ; mais , étant accoutumés à trouver , tous les jours , des imposteurs , nous n'en suivîmes pas moins notre premier dessein. Je lui donnai donc la main avec beaucoup de respect , & la fis monter dans le carosse qui nous attendoit. Comme nous avions été témoins de sa violence , nous ne fûmes pas sans crainte , qu'elle ne se portât encore à quelque excès. Elle resta cependant assez tranquille ; mais elle paroissoit accablée de douleur. Nous la menâmes à l'inquisition , où elle fut logée dans un très-bel appartement , séparé du couvent à cause de son sexe , avec deux femmes de chambre pour la servir respectueusement , en attendant que nous fussions mieux instruits de la vérité de sa naissance.

Il falloit retourner encore à la maison de Gaudence , pour prendre ses papiers , & tout ce qui pouvoit contribuer à notre éclaircissement. J'y trouvai tout dans le même ordre que je l'avois laissé ; mais , comme j'étois extrêmement fatigué , je me mis à faire collation de ce qui étoit sur la table , & ensuite je me couchai dans la même maison , pour avoir toute la matinée du lendemain à faire la revue de

ses effets. Je cachetai tous les papiers que je pus trouver , afin de les examiner à loisir , & fis un inventaire de tous les meubles , pour qu'ils fussent rendus , en cas qu'on le trouvât innocent ; après quoi , je mis dans la maison un officier qui devoit répondre de tout ce qui y étoit.

Il y avoit deux cabinets d'un travail extrêmement curieux ; l'un paroissoit lui appartenir , & l'autre à la dame étrangère ; mais , comme ils étoient pleins de petits tiroirs qui s'ouvroient par des secrets , nous les emportâmes. Ces cabinets & les papiers furent remis aux chefs de l'inquisition , parce que nous ne voulûmes pas les examiner que nous n'eussions fait tout ce qui dépendoit de nous , pour découvrir la vérité sur ce qui regardoit le prisonnier.

Nous plaçâmes deux habiles frères - laïcs auprès de Gaudence , pour le servir en qualité de domestiques , avec ordre à eux de tâcher de gagner sa bienveillance par leurs attentions , de le plaindre de son malheur , & de lui conseiller de dire toujours la vérité sur sa vie , son état , ses opinions , en un mot , sur tout ce que nous lui demanderions , & de nous avouer ingénûment tout ce qu'il savoit ; que

LETTRE.

25

Étoit l'unique moyen de pouvoir attendre quelque grace des inquisiteurs.

Je fus le voir moi-même plusieurs fois avant son examen ; je lui donnai les mêmes conseils, & lui fis les mêmes promesses. Il m'assura qu'il nous parleroit avec sincérité ; il paroissoit si sûr de son innocence, & s'expliquoit avec tant d'agrément & avec une apparence de candeur si persuasive, que je ne pus m'empêcher de me laisser prévenir en sa faveur ; il ajouta , en souriant , que l'histoire de sa vie causeroit plus de surprise & d'étonnement , que d'indignation.

Pour ne pas abuser de votre patience , les chefs de l'inquisition se mirent avec moi à examiner ses papiers avec tout le soin possible ; mais nous n'y pûmes trouver rien de concluant contre lui , si l'on excepte quelques mémoires imparfaits sur les usages d'un pays & d'un peuple dont nous n'avions jamais entendu parler, avec quelques caractères ou mots extraordinaires , qui n'avoient aucune affinité aux langues ni aux caractères que nous connoissons. Nous trouvâmes quelques remarques très-curieuses sur la philosophie naturelle , & qui nous firent voir qu'il étoit très-versé dans cette science ; l'ébauche d'une carte géogra-

phique, où étoient représentés des villes, des rivières, des lacs, &c. mais le climat du pays n'étoit point marqué. Enfin, tous les papiers ne contenoient autre chose que quelques petits essais de philosophie & de physique, avec quelques morceaux de poésie d'un goût exquis.

Nous ne trouvâmes pas la moindre marque d'astrologie judiciaire, ni de calculs de nati-vités (ce qui avoit fait naître nos plus forts soupçons), mais seulement deux globes, un étui d'instrumens de mathématique, des cartes marines, des desseins d'arbres & de plantes inconnus chez nous, & d'autres choses de cette espèce, que toutes les personnes qui voyagent, sont curieuses d'avoir. Il y avoit, à-la-vérité, quelques lignes, des cercles, & des sections de cercles; & c'est apparemment ce dont la dame qui avoit informé contre lui, vouloit parler; mais ces figures ressembloient plutôt à un essai de longitude, qu'à des figures magiques. Ses livres étoient dans le même goût; nous n'y trouvâmes rien qui fut suspect d'hérésie; ce n'étoit que des ouvrages dont la lecture étoit permise à un homme de lettres. Il y avoit plusieurs livres de dévotion, approuvés par l'église, qui paroissoient avoir été bien feuilletés; ce qui nous fit juger qu'il étoit réellement catho-

lique-romain , & même homme de bonnes mœurs.

Mais, comme les plus belles apparences font souvent trompeuses , nous ne fûmes pas encore tout-à-fait guéris de nos soupçons. A l'ouverture des cabinets , nous trouvâmes , dans un des tiroirs de celui qui lui appartenoit , environ quatre cens cinquante écus romains , avec quelque monnoye , & quelques pièces étrangères , comme des sequins de turquie , & autres qui nous étoient inconnues. Cette somme n'étoit pas assez forte pour pouvoir en tirer quelque induction. Dans un autre tiroir étoient plusieurs pierres précieuses , les unes montées , d'autres qui ne l'étoient pas , toutes d'un prix très-considérable. Il y avoit encore plusieurs morceaux d'or naturel , infiniment plus fin que tout ce que nous avons en Europe. Dans un troisième tiroir nous trouvâmes plusieurs médailles , dont la plupart étoient d'or , mais d'une figure & d'une antiquité qui nous étoient inconnues. Il y avoit des pierres étrangères de forme assez bizarre , que d'autres auroient pu prendre pour des talismans.

Dans un tiroir caché au milieu du cabinet , nous aperçûmes quelque chose d'enveloppé dans un morceau de soie verte d'une finesse sur-

prenante, & tissue par-tout de cœurs & de mains jointes ensemble ; la broderie , qui étoit d'or , étoit faite avec un art admirable , & entremêlée de différentes fleurs inconnues dans cette partie du monde. Cette soie couvroit une pierre bleue , large comme la paume de la main , entourée de rubis d'un prix inestimable , & sur la pierre étoit peinte , en miniature , une femme qui tenoit , par la main gauche , un petit garçon. Jamais on ne vit une plus belle femme ; son habit étoit de soie verte , parsemé de soleils d'or : elle avoit le teint un peu plus basané que nos italiennes , mais tous ses traits étoient si réguliers & si majestueux , qu'on l'eût prise autrefois pour une divinité. Au-dessous , on avoit gravé avec un diamant ces mots en italien , *Questo Solo*.

Vous jugez bien , monsieur , que tout ce que nous venions de voir , nous donna des idées de cet homme encore plus grandes. Nous crûmes d'abord qu'il avoit trouvé le secret de la pierre philosophale ; mais il n'y avoit chez lui aucun instrument de chymie. Il nous vint ensuite dans l'idée , qu'il avoit été pirate , & qu'il auroit bien pu voler le cabinet de quelque grand prince ; & , qu'enrichi de ces dépouilles , il étoit venu s'établir à Bologne en qualité de médecin ,

médecin, pour mieux se cacher. Mais, comme il y deméuroit depuis trois ans, & qu'on n'en avoit rien entendu dire, nous pensâmes ensuite qu'il falloit, ou que ce qu'il disoit de ce pays inconnu fût vrai, ou bien qu'il eût enlevé ces richesses à quelques princes orientaux, & se fût sauvé avec son butin. Enfin le portrait de la femme nous détermina à croire qu'il avoit épousé quelque reine étrangère, & qu'après sa mort, il s'étoit retiré avec ses effets.

Les autres tiroirs étoient pleins de curiosités naturelles, de plantes étrangères, de racines, d'os d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, &c. d'où il tiroit probablement ses secrets pour les malades.

L'autre cabinet, qui appartenoit à la dame âgée, étoit très-riche, mais il n'approchoit pas du premier. Il étoit plein de quantité de petites pierreries, de quelques perles extrêmement belles, de bracelets, de boucles d'oreille, & d'autres bijoux dont les dames ont coutume de se servir; nous y trouvâmes encore le portrait d'un très-bel homme, âgé d'environ trente ans, habillé en guerrier, avec un cimenterre turc à son côté, mais il ne ressembloit point du tout à notre prisonnier. Il avoit l'air d'un homme distingué; c'est tout ce que nous en pûmes

1 L E T T R E.

découvrir, & nous étions toujours également incertains à l'égard de nos nouveaux hôtes, en sorte que nous inclinions déjà beaucoup à leur rendre la liberté: car quoique nous ne di sions nos motifs à personne, cependant nous ne procédons jamais contre qui que ce soit sans avoir de très-forts soupçons.

Nous résolûmes donc d'adoucir leur prison, & de commencer par examiner la femme, afin de tirer d'elle quelques éclaircissemens, dont nous aurions profité pour interroger l'autre: mais, comme elle n'entendoit pas assez bien l'italien pour pouvoir s'exprimer, nous envoyâmes à Venise (avec le secret qui nous est ordinaire) chercher quelques-uns de vos gens qui commercent dans le levant, pour nous servir d'interprètes; &, pour ne point perdre de tems, on jugea à propos d'entendre Gaudence, qui obéit aussitôt à l'ordre qu'il reçut de paroître.

Il entra avec un air aisé & modeste, qui marquoit plus d'étonnement que de crainte: le cabinet & les bijoux étoient devant nous; nous les lui montrâmes, avec l'inventaire de tous les effets, l'assurant que tout lui seroit rendu fidèlement, s'il pouvoit prouver son innocence; mais, en même tems, on lui conseilla,

& même on lui ordonna d'avouer la vérité, & de ne rien cacher ; on le menaça que, s'il lui échappoit quelque mensonge, tous ses biens feroient confisqués, & qu'il ne reverroit jamais le jour. Il nous assura avec respect, & d'un air qui le justifioit même avant qu'il eût parlé, qu'il nous avoueroit de bonne foi tout ce qui lui étoit arrivé : mais faites-moi la grace, dit-il, mes révérends pères, de me dire de quoi l'on m'accuse. Nous lui répondîmes, que ce n'étoit pas la coutume de l'inquisition, & que tous ceux qui étoient cités à notre tribunal, attendoient qu'on les interrogeât.

Comme le saint office se mêle principalement des affaires de la religion, nous lui demandâmes d'abord, quelle étoit sa croyance, parce que nous étions obligés, quoiqu'il se dît catholique-romain ; d'observer les formes : d'ailleurs, que savions-nous s'il n'étoit point quelque espion turc ou juif déguisé ? On lui demanda ensuite son nom, le lieu de sa naissance, où il avoit été élevé, comment il avoit eu ces bijoux, pourquoi il étoit venu s'établir à Bologne, qui étoit cette dame âgée, & enfin tout ce qui nous vint d'abord dans l'esprit, afin de pouvoir mieux comparer ses réponses dans la suite. Il nous dit qu'il étoit né catholique-romain.

main, qu'il avoit toujours professé cette croyance, & que, quelque chose qui pût lui arriver, il vouloit vivre & mourir dans cette foi. Ensuite il s'expliqua sur les principaux points de notre religion, pour nous faire voir qu'il en étoit instruit : il en appella à toutes les recherches que nous pouvions faire, pour nous persuader qu'il s'étoit toujours comporté en bon catholique, nous nommant un capucin de la ville qui étoit son confesseur, & à qui, disoit-il, il donnoit permission de nous déclarer tout ce qu'il savoit de lui. Il nous dit que son véritable nom étoit *Gaudence de Luques*, qu'il étoit né à Raguse ; que son père étoit négociant, & faisoit le commerce du levant ; que lui-même avoit voulu embrasser le même genre de vie, mais que, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire algérien, qui le vendit au grand-Caire à un marchand qui le mena, à travers les vastes déserts de l'Afrique, dans un pays le plus policé qu'il y ait peut-être au monde. Il ajouta qu'il avoit vécu près de vingt-cinq ans dans ce pays ; mais, qu'ayant perdu sa femme & le seul fils qui lui étoit resté, dont les portraits étoient sous nos yeux, ce malheur l'avoit porté à engager son beau-père, qui étoit le marchand qui l'avoit acheté, à faire un autre

voyage au Caire, pour être à portée de pouvoir revenir dans son pays natal. Que le marchand (car il passoit pour l'être ; quoique , dans son pays , il fût très-puissant) , y consentit ; mais , qu'étant arrivés au Caire dans un tems où la peste ravageoit cette ville , son beau-père en avoit été pris , & en étoit mort , avec plusieurs gens de sa suite , le laissant héritier de la plus grande partie de ses effets. Qu'étant alors tout-à-fait libre , il étoit revenu du levant sur un vaisseau françois de Marseille , nommé le *saint François Xavier* , dont le capitaine étoit M. Godart , avec qui il étoit convenu qu'on le mèneroit à Venise ; mais , qu'ayant relâché en Candie , où il avoit eu le bonheur de sauver la vie à cette dame , & l'avoit amenée avec lui , il fut poursuivi , à cette occasion , par deux vaisseaux turcs , qui le prirent & le menèrent à Constantinople , où il fut mis en liberté par ordre de la sultane mère.

M. Godart , continua-t-il , est bien connu à Venise , particulièrement de M. Corridani , grand négociant de cette ville , & il peut certifier la vérité des faits que je rapporte. Il nous dit qu'étant arrivé enfin à Venise , & y étant resté quelque tems pour voir les curiosités de

cette ville & le carnaval, il lui étoit arrivé une affaire qui regardoit la jeune dame que nous avions vue avec lui, lorsqu'il avoit été arrêté; & que cette affaire, jointe à l'amour qu'il avoit pour les lettres, lui avoit fait prendre le parti de venir s'établir à Bologne, dont l'université est célèbre, & où il présuinoit que nous étions bien instruits de tout ce qu'il avoit fait. Voilà, dit-il, mes révérends pères, ce que je puis répondre de plus précis aux questions que vous m'avez faites: mais ma vie a été un mélange si bizarre de biens & de maux, & j'ai passé par tant d'épreuves, qu'il faudroit beaucoup de tems pour vous la développer dans tout son jour.

Nous nous regardâmes quelque tems, surpris de ce qu'il venoit de dire, & de l'air assuré avec lequel il nous avoit parlé, & qui ne permettoit point de douter de la vérité de son récit. Cependant notre supérieur, se tournant de son côté, lui dit: Gaudence, nous ne pouvons encore croire ni rejeter comme faux, ce que vous venez de nous raconter; nous ne condamnons jamais personne sans une entière conviction de ses crimes, mais, aussi, nous ne nous laissons point surprendre: nous savons ce que peut l'artifice; il est inutile &

LETTRE.

dangereux d'en user avec nous. Tout ce que nous voyons devant nous, prouve qu'il vous est arrivé quelque chose de fort extraordinaire. Si nous trouvons que vous êtes un imposteur, vous serez puni comme tel ; mais, en attendant que nous puissions être mieux informés de ce qui vous regarde, nous vous ordonnons d'écrire votre vie, sans y rien omettre ; vous nous la lirez ensuite, & vous serez interrogé comme nous jugerons à propos. Il est donc de votre intérêt d'être très-véridique, car il n'y a que l'innocence, ou un sincère repentir, qui puisse sauver ici.

C'est cette vie, écrite par Gaudence même, que je vous envoie, monsieur, avec les interrogatoires des inquisiteurs, qu'il a subis, à mesure qu'on examinoit son ouvrage, article par article. J'y ai inféré ces interrogatoires dans les endroits où ils ont été faits.

Je vous prie de vouloir bien vous informer à Venise des faits que ces mémoires contiennent, & particulièrement de ce qui regarde M. Godart.

D'ailleurs, monsieur, personne n'est si bien que vous en état de juger de la probabilité de cette relation, par la grande connoissance que vous avez de l'histoire ancienne. Gau-

27

LETTRE.

dence est encore dans l'inquisition, & il s'offre de conduire quelques-uns de nos missionnaires, pour prêcher l'évangile à ce peuple inconnu.

Je suis, avec toute l'estime possible,

MONSIEUR, &c.

F. ALISSIO DE S. IVORIO.

A Bologne, le 20 juillet 1721.



MÉMOIRES



M É M O I R E S

D E

GAUDENCE DE LUQUES.

P R E M I E R E P A R T I E.

Q U'IL est affligeant pour moi, mes révérends pères, de me voir accusé devant un tribunal aussi saint & aussi auguste ! Le soin de se justifier fait rougir l'innocence, & le moindre soupçon l'allarme. Mais combien plus ne serois-je point mortifié, si ma religion vous étoit suspecte ! Né dans le sein de l'église & dans une soumission héréditaire à sa doctrine pure, j'ai le bonheur & la gloire de compter parmi mes ancêtres, des défenseurs qui ont même répandu leur sang pour ses intérêts sacrés. Eh ! plutôt au ciel me donner l'occasion de sacrifier tout le mien à une cause aussi glorieuse ! Je fais, mes révérends pères, que tout ce qui n'est pas connu de

M É M O I R E S

vous, peut & doit même vous être suspect. J'ai le malheur d'être dans ce cas plus que tout autre. Loin donc de me roidir contre la justice de votre procédé, je respecte, au contraire, la bonté que vous avez de me permettre de me justifier, par le fidèle récit de ma vie ; vous y trouverez des événemens également surprenans & incroyables. Mais souvenez-vous que j'obéis à vos ordres, & qu'ennemi du mensonge, je me donneroïis bien de garde de le porter au tribunal de la vérité. Puissent ma candeur & ma sincérité me faire des protecteurs de mes juges !

Je m'appelle Gaudence de Luques. Ce nom me fut donné, parce qu'on prétend que mes ancêtres étoient originaires de cette ville, quoiqu'ils fussent établis depuis long-tems à Raguse où je suis né. Ces deux villes ne sont pas si éloignées que vous ne puissiez faire toutes les informations que vous jugerez à propos d'être faites. Mon père se nommoit Gasparino ; il étoit négociant ; & ma mère, qui étoit de Corse, descendoit d'une des premières maisons de cette île. Mon grand-père étoit aussi négociant. Mon bisaïeul Bernardino avoit pris le parti des armes ; il étoit capitaine de galères sous le grand Vénério, général des Vénitiens, dans la fameuse bataille de Lépante. La fable de

notre famille porte qu'il étoit fils de Vénério & d'une dame Grecque descendue des Paléologues , empereurs de Constantinople ; mais qu'elle étoit morte en couche avant la déclaration du mariage , & que Vénério l'éleva sous le nom d'un de ses amis , qui avoit été tué à la guerre.

L'honneur que Vénério & les chrétiens acquirent dans cette bataille , loin d'affermir & d'aggrandir la fortune de mon bisaïeul , la détruisit au contraire. Infidèle par nécessité à sa vocation , il quitta le service pour se jeter dans le commerce. Une sévérité imprudente le réduisit à cette ressource. Vénério , amiral des Vénitiens , avoit fait pendre à la grande vergue du vaisseau un capitaine espagnol qui s'étoit mutiné. Cette justice (peut-être imprudente) , avoit choqué l'orgueil de la nation espagnole , & tellement déplu à don Juan d'Autriche , généralissime de la flotte , qu'après la bataille , les Vénitiens , pour appaiser don Juan & les Espagnols , furent contraints de sacrifier l'honneur de ce brave officier au ressentiment de l'armée espagnole. On lui ôta sa commission. Il se retira après cette disgrâce ; & mon bisaïeul , dont la fortune dépendoit de la sienne , & qui avoit passé toute sa vie sur mer , entreprit le commerce , ou plutôt arma un vaisseau en

course ; contre les Maures. Son nom est en considération dans l'ordre de Malte ; les services signalés qu'il lui a rendus, méritent cette reconnoissance. Il fit une fortune considérable.

Mon père , qui jouissoit d'une assez belle fortune , donna à ses enfans une éducation qui répondoit à ses facultés. Il n'avoit que deux fils , dont j'étois le cadet , & une fille qui mourut jeune. J'avois un goût décidé pour les belles-lettres ; il le fit cultiver par d'excellens maîtres , jusqu'à ce que je fusse en état d'aller à l'université : rien n'est plus utile à un jeune homme , que la connoissance des langues. Je n'eus que lui pour maître de la langue franque , si nécessaire dans les pays orientaux. Pour la maternelle , nous disoit-il , vous l'apprendrez avec vos camarades aussi parfaitement que la langue latine avec des maîtres. Il m'envoya à la célèbre université de Paris , pour apprendre le françois en faisant mes autres études. C'est au collège des Quatre Nations , que je soutins mes thèses de philosophie sous le célèbre M. Duhamel , un des premiers qui décréda la philosophie d'Aristote en faveur des opinions de Descartes.

LE SECRETAIRE. Ici les inquisiteurs murmuraient ; ils craignoient qu'il ne fût entiché de

système de Copernic (1) ; mais voyant qu'il ne s'agissoit que de matières purement philosophiques, ils glissèrent sur ce scrupule.

GAUDENCE. J'entrois dans ma dix-neuvième année, & déjà je me sentoís du penchant pour l'état ecclésiastique, lorsque mon frère m'écrivit la mort de mon père & de ma mère. Les pirates avoient pris son plus riche vaisseau avec tous les effets qu'il portoit ; & comme les malheurs, je ne fais par quelle disposition impénétrable de la providence, se succèdent toujours de près, & forment cette chaîne salutaire qui sert à éprouver la patience & l'humilité du vrai chrétien, son agent de Smyrne avoit fait banqueroute en même tems. Tous ses correspondans tirèrent sur lui ; on eût dit que tout conspiroit à l'accabler. De sorte que, ne pouvant faire face à tout, il fut, quoiqu'avec beaucoup de bonne foi, forcé à une espèce de banqueroute, dont ils conçurent, ma mère & lui, un chagrin si vif, qu'ils moururent l'un & l'autre en trois semaines de tems.

Mon frère me marquoit, dans la même lettre, que sa situation ne lui permettoit pas de fournir aux frais de mes études ; qu'il avoit armé un petit vaisseau dans lequel il avoit mis tous les

(1) Système qui a été condamné à Rome.

débris de sa fortune ; que si j'y voulois joindre le peu qui m'étoit tombé en partage , nous irions ensemble tenter les moyens de ramener une certaine aisance dans notre famille.

Cette lettre ne seroit point venue jusqu'à moi , si le célèbre M. Duhamel n'eût été aussi généreux que savant , & s'il n'eût plutôt écouté la voix de la justice , que celle de la vengeance. C'est à l'événement que vous allez entendre , que commença la chaîne de mes malheurs.

Cet homme illustre , que sa profonde érudition faisoit regarder dans le monde savant comme unique , ne se rendoit pas moins recommandable par ses autres vertus , que désirable par d'excellentes qualités , qui concilient ordinairement le cœur de ceux qui les connoissent. Toujours occupé à piquer par d'affables prévenances , l'émulation de ceux qui alloient écouter ses leçons , il récompensoit les dispositions heureuses qu'il me trouvoit , de mille petits égards dont un jeune homme doit se trouver flatté. Il voyoit avec plaisir mes progrès ; il m'appelloit souvent chez lui ; souvent aussi il me faisoit l'honneur de me retenir à dîner. Il y avoit un Anglois nommé Myrnnel , jeune homme dans lequel on voyoit s'étendre avec rapidité des talens supérieurs , qui avoit le bonheur de jouir , comme moi , des bontés

de notre commun maître. Il tenoit à M. Duhamel par les liens d'une amitié intime, dont il connoissoit trop bien l'étendue & les devoirs pour ne pas les remplir, & par des recommandations puissantes qu'il respectoit; il avoit pour lui toutes les attentions que mérite un jeune homme d'une naissance distinguée, & qui répond efficacement aux soins qu'on a de son éducation. Toutes les qualités cependant étoient chargées d'un caractère empreint de cette mélancolie noire, qui fait faire sérieusement les choses les plus gaies; il étoit mélancolique jusques dans les amusemens les plus vifs. Il avoit le cœur droit, mais susceptible de ces passions qui ne se cachent que pour s'élancer avec plus de forces, & qui souvent le corrompent.

M. Duhamel faisoit quelquefois venir chez lui une nièce, jeune personne à qui la nature avoit donné beaucoup de beauté, & les soins de son oncle, beaucoup de cette science qui prend tant d'agrémens dans une belle bouche. Cette demoiselle me faisoit beaucoup de politesses; je les recevois avec toute la modestie qu'un jeune homme doit avoir, quand il cherche de bonne foi à se former. La nature ne m'avoit rien encore inspiré pour elle, qui excédât le respect distingué qu'on doit à une jeune personne d'un mérite aussi rare. Myrnnel, au

contraire , moins empressé que moi auprès d'elle , mais sans doute plus tendre , nourrissoit secrètement dans son cœur un feu qui le devoit. Plus on gêne cette passion , & plus elle est dangereuse , parce qu'elle prend d'autant plus de force. Je jouissois de toute la confiance de mon camarade ; mais il n'avoit pas jugé à propos de porter son amitié jusqu'à me faire l'aveu de sa passion. J'étois son rival , ou du moins il me regardoit comme tel ; & l'on fait que la rivalité est méfiante.

Comme j'étois gai jusques dans mes occupations les plus sérieuses , peut-être m'étois-je rendu plus agréable à cette jeune personne. Le sérieux n'est fait nulle part , & principalement en France , pour la jeunesse. Myrnnel étoit , au contraire , méthodique en tout , même dans l'amour ; & sans doute que ses yeux languissans & ses soupirs ne faisoient point autant de progrès que les étourderies que je faisois avec toute la confiance d'un François. Allarmé des avantages que j'avois sur lui , il me tira un jour en particulier pour me confier ses chagrins. D'abord il me demanda si mademoiselle R. , qui étoit la personne dont il est question , avoit fait quelque impression sur moi ; que , s'il le croyoit , il me donneroit des preuves de l'étendue de son amitié , en se privant , aux dépens même

D E. G A U D E N C E.

de son cœur, de me traverser par sa présence. Je lui répondis que je ne prenois d'autre intérêt à cette aimable personne, que celui que peuvent inspirer les charmes d'un commerce utile & amusant. Mais elle est belle, me dit-il. Je ne m'en suis pas encore aperçu, lui répondis-je. Il me dit qu'il le sentoit depuis longtemps. Tant pis pour vous, mon cher Myrnnel, lui dis-je; car un Anglois amoureux est fort à plaindre. Oui, me répondit-il, parce qu'il est jaloux. Mais je compte sur la complaisance dont une amitié aussi vive & aussi sincère que la vôtre peut être capable. Mon cher Gaudence, privez-vous donc, par rapport à moi, d'aller chez mademoiselle R. Vous ne l'aimez pas, me dites-vous; je veux le croire: mais vous êtes si aimable, qu'elle pourroit vous aimer: hélas! peut-être même est-elle déjà vivement pénétrée de ce sentiment. Ce seroit un obstacle de plus pour moi, qui n'ai point besoin de les multiplier. Soyez sensible à mon état. Plus j'ai fait taire mon cœur, & plus il s'est empreint de ce sentiment que ses charmes y ont fait naître. Myrnnel, que je vous plains! lui dis-je, vous devriez soumettre votre cœur à la raison: je connois votre caractère; il y règne une candeur & une fidélité qui deviendront l'instrument des peines que vous vous préparez. Savez-vous,

bien qu'il faut une vocation particulière pour oser aimer une Françoise & une Françoise savante ? Ne pensez pas que ce conseil parte de quelque motif intéressé. Non , vous savez à quel état je me destine. La pureté qu'il demande est pour moi une loi inviolable. Je consens de bon cœur à vous prouver combien je vous aime, si du moins vous regardez cette complaisance que vous exigez , & qui ne me coûte guères, comme une preuve bien forte de mon amitié. Oui , dès ce moment, je m'interdis la maison de M. Duhamel. Etes - vous content ? Cher ami, me dit-il en m'embrassant avec transport , comment pourrai-je reconnoître un trait si généreux ? En en faisant, lui dis-je, un usage honnête ; vous m'entendez ? Je suis jeune, vous l'êtes aussi. Sur-tout n'ayez point la faiblesse de faire votre cour aux dépens de cette complaisance ; nous deviendrions ennemis ; je me connois : rien ne pourroit arrêter ma vengeance. Je le quittai.

J'aurois été fidèle à ma promesse , puisque cette privation ne m'auroit point coûté , si M. Duhamel, qui m'honorait d'une estime distinguée , ne m'avoit représenté avec tendresse combien il étoit touché du peu d'attention que j'avois à lui rendre mes devoirs. Il me pressa vivement d'accepter son dîné. La parole que

j'avois donnée , me fit faire quelque résistance ; mais pressé par un homme à qui je devois déférer à tous égards , j'acceptai l'honneur qu'il m'offroit.

Myrnnel avoit été invité chez son correspondant. Son absence ne contribua pas peu à me déterminer. Mademoiselle R. étoit chez son oncle : elle me reçut avec une froideur qui me déconcerta : elle s'aperçut , sans doute , de l'effet qu'avoit produit en moi la singularité de cet accueil : elle égaya la conversation ; mais elle y répandit des ironies qui avoient rapport à l'extrême complaisance que j'avois eue pour Myrnnel. J'aperçus même , ou du moins je crus m'apercevoir , à travers ses badinages & ses plaisanteries piquantes , que mon absence l'avoit indisposée contre moi. Je tirai la conséquence en ma faveur ; & ce trait de l'amour-propre est bien étonnant ! j'avois respiré l'air de France. M. Duhamel m'accabloit de reproches , qui flattent toujours un disciple jaloux de l'estime de son maître. Ainsi je fus abreuvé de miel & d'absinte pendant ce repas. On ne fut pas plutôt sorti de table , qu'il laissa à sa nièce le soin de m'entretenir. La conversation devint sérieuse. Je vis que les belles-lettres n'avoient point occupé entièrement le cœur de mademoiselle R. Elle me fit entendre que je ne

lui avois point été indifférent ; mais qu'enfin s'étant apperçue , par les discours de Myrnnel , que mon cœur & mon esprit ne passoient point les bornes de mes cahiers de philosophie , elle n'étoit point surprise qu'il m'eût renvoyé , comme un écolier , aux bancs de l'école. Je fis tous mes efforts pour contenir mon dépit , bien résolu cependant de prouver à mon lâche ami , qu'on ne fait pas impunément un tel usage de mes bontés. Je me composai du mieux qu'il me fut possible ; je soutins la conversation avec un extérieur aussi gai que mon cœur pouvoit me le permettre. Je pris congé d'elle ; elle me salua par un trait qui excita ma fureur contre mon faux ami. Souvenez-vous , me dit-elle , monsieur , de bien apprendre votre leçon : mon oncle est déjà très-content de vous , ainsi ne vous démentez pas. Oui , lui dis-je , mademoiselle , vous verrez bientôt que je fais profiter de celles que je reçois ; mais vous apprendrez aussi que je fais en donner en maître. Je n'attendis pas la réplique.

Mon cœur , empoisonné par l'idée de la lâcheté de Myrnnel , qui avoit si mal répondu à un sacrifice aussi généreux , soupiroit après le moment de la vengeance. Je me déterminai pourtant à dissimuler , pour mieux en assurer les effets. Je continuai de voir pendant quelques

jours ce perfide ami , pour mieux le conduire au point que je m'étois proposé. Nous faisions tous les jours assaut de dissimulation ; il me vantoit plus que jamais ma générosité ; je lui vantois sa reconnoissance. Je lui proposai un jour une partie de promenade au bois de Boulogne ; il l'accepta. Nous dînâmes ensemble ; jamais je ne sentis une joie aussi vive : le moment de ma vengeance étoit assuré : j'étois au comble de mes vœux. Dès que notre dîné fut fini , je l'entraînai dans un détour du bois : j'entrai en matière. Vous m'avez tant vanté , lui dis-je , Myrnnel , les devoirs de l'amitié , que vous conviendrez avec moi , que quiconque les trahit , est indigne de l'attachement du dernier des hommes. Oui , dit-il , mon cher ami , mais il n'est que des âmes basses qui puissent se livrer à l'ingratitude : c'est de tous les vices le plus détestable. Quiconque peut être ingrat , est capable de toutes les lâchetés les plus odieuses. Et bien , lui repliquai-je d'un ton assuré & soutenu d'un regard furieux , vous êtes cet homme dont il faut que je délivre la société. Rappelez-vous , monstre que vous êtes , l'usage infame que vous avez fait de ma complaisance. L'épée à la main ! Ce début le déconcerta ; je le vis interdit , mais enfin il voulut s'excuser. Point d'excuse , lui repliquai-je , c'est la res-

source des lâches. L'épée à la main.... Ce dernier trait l'enflamma ; il fondit sur moi avec une précipitation à laquelle j'eus cependant le bonheur d'opposer beaucoup d'adresse ; je parle coup & je l'atteignais. Il tomba sur la place ; je bandai sa playe avec son mouchoir & le mien , & courus à l'auberge où nous avions diné , pour lui faire donner du secours. Après que j'eus pris toutes les précautions que l'humanité exige en pareil cas , mais dont son infidélité le rendoit indigne , j'allai me jeter aux genoux de M. Duhamel. Je lui racontai le fait avec beaucoup de fidélité : il fut frappé de cette catastrophe. Myrnnel lui étoit recommandé. Rien , au contraire , ne parloit pour moi auprès de lui , que le mérite que ses soins m'avoient fait acquérir ; mais c'étoit assez pour un homme aussi généreux. Il m'envoya chez un de ses amis pour me cacher jusqu'à ce que l'on eût arrêté les suites de ce triste événement. L'affaire fut suivie avec vivacité , malgré tous les mouvemens que la générosité de M. Duhamel lui inspira.

Toujours allarmé sur le sort de mon ami que je méprisois encore , quoique je lui eusse fait éprouver ma fureur , je recevois tous les jours des nouvelles de M. Duhamel , qui m'instruisoit de son état ; il m'informoit de l'opiniâtreté avec

laquelle le correspondant faisoit des recherches pour me faire arrêter.

Mademoiselle R., qui sans doute avoit appris de son oncle le lieu où je m'étois réfugié, m'écrivit la lettre que j'ai toujours conservée, plus par défiance contre le sexe, que par vanité, & dont je vais vous faire la lecture.

« J'ai appris avec une joie qu'on peut à peine
» exprimer, la vengeance que vous avez tirée
» d'un homme, qui, au flegme anglois, joignoit toute la fatuité d'un François : les
» sciences ne m'empêchent point d'être sensible.
» Si vous étiez témoin du plaisir que me cause
» votre victoire, vous conviendriez avec moi
» que le cœur est fait pour aimer, comme l'estomac
» prit est fait pour apprendre ; & que l'aliment
» de l'un est bien bien différent de la nourriture
» de l'autre. Mon bonheur seroit parfait,
» si la main de la rivalité avoit porté le coup
» qui l'a puni d'avoir osé m'aimer, & m'enlever à un homme d'un mérite distingué. Vous
» le connoissez ; ainsi, si vous voulez m'obliger,
» portez-le à répondre à de tels sentiments avec autant de vivacité, que je prends
» de plaisir à m'y abandonner. Comptez sur le
» zèle de mon oncle ; il vous aime : comptez
» sur le mien ; je passe pour vous les bornes
» de l'estime. Une jeune personne qui a quel-

» ques qualités lève bien des obstacles ; on me
» dit que j'en ai ; je me plais à le croire, quand
» ce ne seroit que pour vous rendre service ».

Et par apostille :

« Le lâche n'en mourra point : on espère
» beaucoup, & c'est ce qui me désespère ; car
» un faux ami est une peste dans la société ».

Je me donnai bien garde de répondre à cette lettre. Quoique j'eusse eu le malheur de m'abandonner à une passion aussi aveugle que la vengeance, je n'avois point perdu de vue l'état auquel je me destinois. Ce trait de jeunesse, qui m'avoit fait oublier l'humilité chrétienne, excitoit dans mon cœur des remords qui ne m'abandonnoient point un instant. L'image de ce perfide ami nageant dans son sang me suivoit par-tout ; le souvenir de mon crime étoit ma punition.

Il n'est qu'une chose sur laquelle mon cœur ne pouvoit point revenir. C'étoit le mépris invincible que j'avois conçu pour lui. Je m'attachois à le soumettre au précepte ; & plus je redoublois d'attention, plus aussi la lâcheté de cet indigne ami me paroïssoit infame.

Mais en apprenant le rétablissement certain de Myrnnel, je reçus cette lettre de mon frère dont je vous ai déjà parlé, & que M. Duhamel me fit remettre. Les malheurs les plus récents écartent

l'idée de ceux qui les précèdent. La mort de mon père & de ma mère étoient des sujets assez intéressans pour m'occuper tout entier : le renversement de ma fortune, les propositions que mon frère me faisoit, changèrent tous mes projets. Je fis prier M. Duhamel, par l'ami chez qui il m'avoit mis en sûreté, de m'accorder un entretien. Je lui communiquai la lettre. Si je passois sous silence la sensibilité qu'il marqua pour mon infortune, je me rendrois coupable de la plus noire des ingratitude ; puisque je n'ai point trouvé l'occasion de lui en témoigner ma reconnoissance pendant sa vie, il doit m'être permis de m'en acquitter envers sa mémoire, qui me sera toujours chère. Il n'eut pas plutôt entendu le détail des malheurs qui m'accabloient, que, fondant en larmes, il m'embrassa tendrement, me fit accepter une bourse de louis, & alla prendre toutes les mesures possibles pour me procurer un départ prompt, & me mettre à couvert de tout accident. Myrnnel me poursuivoit aussi vivement que son correspondant, comme si j'eusse été coupable de sa perfidie, & du sort qui l'en avoit puni par les mains de l'offensé. Ainsi il étoit nécessaire de me tenir sur mes gardes. Je partis pour me rendre auprès de mon frère ; je consentis à la proposition qu'il m'avoit faite. Il vendit sa maison &

ses jardins , pour payer une partie des créanciers ; tout le reste fut mis , avec ma petite fortune , sur cette barque.

Nous partîmes de Raguse le 3 mars 1688 , & malheureusement pour mon frère , comme il paroîtra dans la suite , nous mouillâmes à Smyrne pour apprendre quelque nouvelle de l'agent de mon père. On nous dit qu'il s'étoit fait turc , & qu'il étoit allé s'établir à Constantinople. Quelques négocians chrétiens eurent la probité de nous tenir compte des effets qu'ils avoient à mon père : ce qui nous détermina à aller en Chypre & à Alexandrie. Mais , comme si c'eût été un décret du sort , que la mer seroit fatale à notre famille , à peine fûmes-nous sur ce dangereux élément , que , couverts d'un brouillard épais , nous nous trouvâmes au milieu de deux corsaires algériens. Nous n'eûmes pas le tems de nous regarder , qu'ils nous lâchèrent quelques bordées de canon , & nous sommèrent de nous rendre , ou qu'il n'y avoit point de quartier à espérer. Nous eûmes bientôt réfléchi , mon frère & moi , sur le parti que nous devions prendre : il s'agissoit de perdre tout ce que nous avions au monde ; ainsi il valoit mieux mourir avec honneur , que de devenir esclaves de ces infidèles. Nous fîmes monter tout notre équipage , qui consistoit en vingt-

trois hommes , dont cinq étoient de jeunes gentilshommes qui avoient résolu de tenter fortune avec nous. Ils n'avoient d'autres armes que des épées & des pistolets attachés à leurs ceintures. Après une courte délibération , nous résolûmes de nous défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang ; & nous mettant dos à dos pour faire tête de chaque côté du vaisseau , mon frère se mit au milieu de l'autre. Les ennemis nous abordèrent en foule ; leur contenance faisoit voir combien ils portoient compassion à la vaine & folle résistance que nous leur faisons ; mais bientôt nous les fîmes reculer ; car , comme ils étoient extrêmement serrés & près de nous , nous tirâmes sur eux nos coups de pistolets si à propos , que chacun fit son effet. Pour profiter de leur confusion , nous les repoussâmes vivement de chaque côté sans sortir de nos rangs , & les précipitâmes en bas de notre vaisseau. Ils nous abordèrent une seconde fois ; ils ne furent pas plus heureux. Nous étions cramponnés de si près , qu'ils ne purent faire aucun usage de leurs canons ni de leurs fusils : à peine songèrent-ils à nous tirer un coup de pistolet ; ils comptoient que nous nous rendrions dans l'instant , ou que nous serions tous écrasés par la supériorité.

Si j'entre dans le détail de ce petit combat ,

c'est parce qu'on a vu peu d'exemples qu'une poignée de monde ait fait une si longue résistance contre tant d'ennemis. Le pirate, qui étoit un jeune homme bien bâti & très-robuste, en étoit furieux ; il appelloit tous ses gens pól-trons ; & crioit si haut, que sa voix se faisoit entendre plus loin que les cris des soldats. Leur rage diminuoit à mesure qu'ils voyoient tomber un si grand nombre des leurs ; ils commencèrent à tirer sur nous de plus loin : ce qui nous incommoda plus que leurs assauts les plus violens.

Mon frère voyant que ses hommes commençoient à tomber à leur tour, me dit de faire face à l'un des vaisseaux, pendant qu'avec son rang, il aborderoit l'autre. Il le fit avec tant d'intrépidité, qu'il s'ouvrit dans l'instant un passage au milieu des ennemis ; mais, comme leur nombre augmentoit à tout moment, il fut repoussé malgré tous ses efforts, & forcé de regagner son vaisseau, après avoir perdu plusieurs hommes. L'ennemi ne vouloit plus, ni nous aborder, ni nous quitter ; il continuoit toujours à tirer sur nous, & à tuer plusieurs de notre équipage. Nous n'étions plus qu'onze, sans espérance de pouvoir vaincre, & sans pouvoir nous flatter qu'on nous feroit quartier après une résistance si obstinée. Cependant ils n'osèrent venir à nous l'épée à la main ; mais

mon frère , voulant mourir avec honneur ,
 sauta une seconde fois dans le vaisseau du pi-
 rate ; & , secondé du peu d'hommes qui lui res-
 toient , il alla droit au capitaine. Il eut bientôt
 percé la foule ; mais , dans le moment qu'il
 l'alloit combattre , un turc s'approchant de lui ,
 lui tira un coup de pistolet précisément au mi-
 lieu du dos , & lui perça le cœur. Le turc qui
 avoit tué mon frère , fut tué à son tour par un
 de nos hommes , & celui-ci avec le petit nom-
 bre des autres qui étoit resté , accablé à la fin
 par la multitude des ennemis , périt avec eux.

Il me restoit encore quatre hommes , avec
 lesquels je combattois le plus petit des deux
 corsaires , & l'empêchois de nous aborder. Les
 cris de joie que les pirates poussèrent en voyant
 tomber mon frère , animèrent le capitaine du
 vaisseau que je combattois (il étoit frère du
 pirate) , & lui firent crier à ses gens , qu'il étoit
 honteux de s'amuser à tirer toute la journée
 contre cinq hommes. Aussitôt il sauta sur mon
 tillac , & s'approcha de moi en homme d'hon-
 neur , le pistolet à la main. Je l'attendis de pied
 ferme : il tira son coup avec tant de justesse ,
 qu'une des balles passa à travers mes cheveux ,
 & l'autre m'effleura le côté du cou. Je ne lui
 donnai pas le tems de revenir à la charge ; je
 lui portai un coup de sabre entre la tempe &

l'oreille gauche avec tant de force, que je lui fendis le crâne.

J'avois à peine eu le plaisir de le voir tomber, qu'un coup de feu me perça le bras droit, & en même tems un turc me porta sur la nuque, avec la crosse de son fusil, un coup qui me renversa sur le corps de mon ennemi. Mes compagnons moururent tous honorablement à mes côtés ; à l'exception d'un seul, si blessé, qu'il les suivit de près. Les turcs des deux vaisseaux accoururent comme des loups qui fondent sur leur proie ; & , pleins d'une joie barbare, se mirent à dépouiller les morts, & à les jeter dans la mer sans autre cérémonie.

Je restai donc le seul de tout mon équipage ; les ennemis perdirent soixante & quinze des leurs dans ce combat. Nous nous étions défendus en désespérés, sachant bien qu'après leur avoir tué tant de monde, nous n'avions point à espérer de quartier ; ainsi nous résolûmes de vendre nos vies le plus cher que nous le pourrions. On vint à moi pour me dépouiller comme les autres, dans le moment que je revenois de mon étourdissement : on jugea, par mes habits, que je devois être un des plus considérables du vaisseau ; j'étois sur mes genoux, sachant de me relever & de prendre mon épée, résolu de me défendre jusqu'au der-

nier soupir ; mais la blessure que j'avois au bras me mettoit dans l'impossibilité de la tenir , & d'ailleurs la défense auroit été assez inutile ; car trois turcs s'étant saisis de moi , me tinrent , pendant que d'autres allèrent chercher des cordes , & me lièrent les mains pour me mener au capitaine.

Il se faisoit panser d'une blessure légère qu'il avoit reçue à la jambe. Quatre femmes en habit persan étoient auprès de lui , dont trois me parurent être les suivantes de la quatrième , qui avoit une très-belle taille , & qui paroissoit âgée de vingt-cinq à vingt-six ans , & d'une beauté parfaite ; elle avoit cependant dans le regard une certaine fierté qui ne plaît pas dans le sexe. Lorsqu'on m'eut mené ainsi lié au capitaine , on l'assura que c'étoit moi qui avois tué son frère , & qui leur avois fait le plus de mal. Il se leva avec toute la fureur dont un barbare est capable ; & demandant un cimetière neuf qu'il avoit dans sa chambre : que je voye , dit-il , si je puis fendre la tête à ce chien de chrétien , comme il a fendu celle de mon frère ; après quoi vous le couperez en mille morceaux. Il tira aussitôt son cimeterre , & m'en alloit frapper , lorsqu'à la surprise même des barbares , la dame inconnue s'écria : Ah ! savez la vie à ce brave jeune-homme ; & , dans

le moment, elle accourut à mon secours, & me prit entre ses bras; elle me ferroit contre son sein, & se repliant sur moi : Frappez, dit-elle encore, frappez cruel ! mais commencez par moi, si vous voulez lui ôter la vie. Les barbares qui nous entouroient, étoient si étonnés, qu'ils ne purent ouvrir la bouche.

Le pirate élevant les yeux vers le ciel, & poussant un soupir qui sembloit lui fendre le cœur : Femme cruelle, s'écria-t-il, fera-t-il possible que cet étranger obtienne de vous, dans un instant, plus que je n'ai pu obtenir avec toutes mes larmes ! C'est donc là cet amant qui m'enlève le bonheur que j'ai cherché au péril même de ma vie ? Non, ce chrétien ne fera plus mon rival. En disant ces mots, il leva la main une seconde fois pour me frapper; mais la dame me serrant davantage entre ses bras : Arrêtez, Hamet, lui dit-elle, ce n'est point un rival; je ne l'ai jamais vu avant ce jour, & je ne le reverrai jamais, si vous voulez lui donner la vie; accordez-moi cette grace, & vous obtiendrez de moi plus que tous vos services n'ont pu faire.

Hamet s'arrêta; j'étois aussi surpris que lui de tout ce que je voyois. Après avoir réfléchi quelques momens : Cruelle, lui dit-il, d'où vient donc cette pitié ? Il y a, repliqua-t-elle,

quelque chose dans ce jeune-homme (car je n'avois que dix-neuf ans), qui me dit qu'il faut qu'il vive ; & si vous voulez me promettre & jurer sur le très-saint alcoran, de ne lui point faire de mal, je promets, non-seulement d'être votre femme, mais, pour vous ôter tout sujet de jalousie, je consens que vous le vendiez à quelque homme de bien, pour être esclave ; je ne le reverrai plus de mes jours.

Elle ne voulut pas me quitter qu'il n'eût juré, de la manière la plus sacrée, de ne me jamais faire de mal ; & pour plus grande sûreté, elle ordonna à un de ses propres gens de ne me point abandonner. On me délia : la dame se retira dans sa chambre avec ses femmes, sans seulement me regarder, & sans attendre que je l'eusse remerciée. Le pirate, qui, quoique turc, avoit quelque chose de noble dans son regard, me confirma, en présence de l'officier, la promesse qu'il ne me feroit fait aucun mal ; après quoi il me fit descendre à fond de cale, & donna ordre à ses gens de faire voile pour Alexandrie, dans le dessein à ce que je pensois, de me vendre à la première occasion, pour se débarrasser d'un homme qu'il regardoit comme un rival dangereux.

LE SECRÉTAIRE. En cet endroit, on vint aversir le supérieur de l'inquisition, qu'on le deman-

doit pour quelques affaires : ainsi nous dîmes à Gaudence que nous ferions nos réflexions sur ce qu'il venoit de nous dire , qui pouvoit être vrai , quoique l'aventure fût extraordinaire ; mais que nous entendrions une autre fois le reste de son histoire. Il nous assura , de l'air du monde le plus naturel , que quelque extraordinaire que son récit parût , tout ce qu'il nous disoit lui étoit réellement arrivé. Il n'importoit au saint office que ce qu'il venoit dire fût vrai ou non , qu'autant qu'il pouvoit se couper dans la fuite de sa narration ; cependant quelques-uns des inquisiteurs lui firent les demandes suivantes.

PREMIER INQUISITEUR. Pourquoi ne vous êtes-vous point rendus d'abord , voyant que l'ennemi vous étoit si supérieur ? Vous auriez pu espérer de vous rançonner dans la fuite , au lieu de vous faire hacher en pièces , en vous défendant comme des insensés.

GAUDENCE. Je vous ai dit , mes révérends pères , que nous avions mis sur ce vaisseau tout ce que nous avions au monde , & que , le perdant , il ne nous restoit rien pour nous racheter ; nous ne pouvions nous attendre qu'à passer la vie dans un affreux esclavage. Nous étions tous jeunes , plus courageux que prudents , & ne doutant pas que nous ne pussions les empêcher

de nous aborder , comme en effet nous les en empêchâmes , nous espérions leur faire quitter la partie. D'ailleurs , en même tems que nous défendions nos vies & nos fortunes, nous avions à combattre des turcs & des infidèles : action qui nous parut méritoire , puisque c'étoit , en quelque façon , mourir pour notre sainte religion.

SECOND INQUISITEUR. Vous avez dit que la dame inconnue s'est écriée : il y a quelque chose dans ce jeune homme , qui me dit *qu'il faut qu'il vive*. Vous n'ajoutez pas foi , sans doute , à la science de la phisionomie , qui est une des branches de la divination ; & vous ne pensez pas qu'une infidelle ou qu'une femme payenne puisse avoir le don de prophétie ?

GAUDENCE. Je ne fais quelle raison elle pouvoit avoir pour tenir un semblable discours ; je ne fais que rapporter les choses telles qu'elles se sont passées. A l'égard de la phisionomie , je ne crois pas qu'il y ait rien de certain dans cette science ; non qu'une personne pénétrante , & qui a bien examiné les humeurs & les passions des hommes , ne puisse à-peu-près deviner quels sont leurs penchans , quoiqu'il soit vrai que la raison & la vertu puissent vaincre & corriger les plus violens. Mais , en cela , je me sou mets entièrement à vos lumières supérieures.

LE SECRETAIRE. Nous eûmes lieu d'être satisfaits des réponses de Gaudence , dont l'air étoit des plus distingués ; & sûrement il avoit été fort bel homme dans sa jeunesse : ainsi il n'est pas surprenant qu'une femme barbare ait été amoureuse de lui , & se soit intéressée à sa vie. Cependant nous le renvoyâmes à son appartement ; & , quelques jours après , on le fit revenir pour reprendre son récit , qu'il continua en ces termes :

Plusieurs des pirates sachant l'ascendant que la dame avoit sur leur capitaine , & ayant vu de quelle façon elle m'avoit sauvé la vie , me firent assez de politesse , & me traitèrent avec honnêteté pendant que j'étois relégué à fond de cale. Mais la dame ne voulut jamais consentir de l'épouser , qu'elle ne fût assurée que j'étois hors de son pouvoir. Le pirate ne venoit jamais me voir , soit qu'il craignît que sa colère se réveillant , ne lui fît rompre son serment , soit qu'il voulût employer chaque moment pour faire sa cour à sa maîtresse. Un jour que le mauvais air m'avoit beaucoup incommodé , je demandai la permission de monter un peu sur le tillac : la dame , avec une de ses femmes , y étoit à l'autre extrémité du vaisseau , je la saluai respectueusement ; mais dès qu'elle eut jeté les yeux sur moi , elle descendit dans

sa chambre , à ce que je crois , pour ne pas manquer à la promesse qu'elle avoit faite au capitaine , ni lui donner de sujet de jalousie. Je me fis descendre dans ma prison , pour ne point empêcher ma bienfaitrice de s'amuser.

Je ne sentoie aucun amour pour elle , mais seulement de la reconnoissance de ce qu'elle avoit fait pour moi , & en même tems je ne pus m'empêcher d'admirer la bizarrerie de l'aventure. Etant descendu à fond de cale , je m'adressai à celui des pirates qui me parut le plus civilisé & du meilleur sens , pour lui demander quel étoit leur capitaine , & quelle étoit la dame qui m'avoit protégé ; depuis quand & comment elle étoit parmi eux , parce qu'elle me paroissoit être une personne de distinction. Il me dit que son capitaine s'appelloit Hamet , qu'il étoit fils du dey d'Alger , & qu'il avoit quitté la maison paternelle , parce que sa belle mère étoit devenue amoureuse de lui ; que son père s'en étant apperçu , & le croyant consentant , avoit projeté de le faire assassiner ; mais que son frère cadet ayant découvert ce dessein , ils avoient assemblé plusieurs jeunes gens de leur âge , tous bien déterminés , & s'étoient emparés des deux meilleurs vaisseaux de leur père , dans la résolution de continuer ce métier jusqu'à ce que leur père mourût. Qu'à l'égard

de la dame qui m'avoit sauvé la vie, elle étoit femme d'un prince Curde, tributaire du roi de Perse, & qui avoit été tué depuis peu, par la trahison des Arabes sauvages. Que, selon ce qu'il avoit pu apprendre, le prince son mari avoit été envoyé à Alexandrie par le roi son maître, qui, craignant que ses sujets ne se révoltassent, lui avoit donné ordre de traiter pour quelques compagnies de cavalerie arabe.

Le prince, continua-t-il, se rendit à Alexandrie avec un très-bel équipage, & mena sa femme avec lui, dans le tems que notre capitaine y étoit pour vendre ses prises. Hamet avoit souvent vendu des choses de grande valeur au prince Curde & à la dame son épouse; il s'étoit même lié d'amitié avec lui, le tout, à ce que nous avons su depuis, parce qu'il étoit amoureux de cette belle dame. Notre capitaine étoit l'homme du monde le plus complaisant, il les suivoit par-tout, leur faisant des offres de service; il est bel homme, comme vous voyez, & très-entreprenant. Nous fûmes long-tems sans pouvoir nous imaginer pourquoi, contre sa coutume, il restoit si long-tems à Alexandrie, faisant des dépenses considérables. Enfin le prince Curde ayant fini sa négociation, se disposoit à s'en retourner: nous nous aperçûmes pour-lors que Hamet devenoit extrêmement

triste & rêveur , mais jamais nous ne pûmes en deviner la cause. Il appella son frère , le jeune homme que vous avez tué , & moi , & nous dit en secret qu'il avoit remarqué que quelques-uns de ces étrangers arabes s'étoient parlés à l'oreille , comme s'ils avoient formé quelque dessein , ou contre lui , ou contre le prince Curde , & qu'ainsi il falloit l'accompagner bien armés par - tout où il iroit. L'événement justifia ses soupçons ; car un soir que le Curde prenoit l'air avec sa femme , & notre capitaine qui étoit toujours de la partie , en passant par un petit bois , à environ une lieue de la ville , six cavaliers arabes bien montés vinrent à nous au grand galop ; & sans dire mot , deux d'entre eux tirèrent leurs pistolets contre le prince Curde , qui étoit le plus avancé , mais heureusement ils ne firent aucun mal à personne. Le Curde brave , comme le sont naturellement tous ceux de sa nation , tira son cimeterre , & fondant sur les assassins , il coupa d'un seul revers la tête de celui qu'il rencontra le premier ; mais s'étant trop avancé , l'un d'eux se retourna , & lui tira un coup dans le flanc , dont il mourut sur-le-champ. Notre capitaine , secondé de son frère & de moi , courut après les assassins , qui , dès qu'ils eurent vu mourir le prince , s'enfuirent à toute bride ; leurs chevaux étant meil-

leurs que les nôtres , nous les perdîmes de vue dans un instant ; nous escortâmes la dame & le cadavre de son mari à la ville , où ses gens ne se mirent point en peine de ce qui étoit arrivé , comme s'ils étoient accoutumés à de semblables catastrophes. Dès que sa douleur fut un peu modérée , Hamet lui dit qu'elle risqueroit trop de vouloir s'en retourner chez elle par le même chemin qu'elle étoit venue ; que ceux qui venoient de tuer son mari , étoient sans doute du parti des mécontents , & qu'ils ne manqueroient pas de lui dresser des embuches sur la route , ou pour avoir les papiers du prince , ou pour la voler elle-même ; qu'il avoit deux vaisseaux bien armés à son service , avec lesquels il pouvoit sans danger la conduire par mer dans l'empire des Perses , d'où il lui seroit facile de s'en aller chez elle.

Elle avoit été témoin de la valeur que mon maître avoit montrée , lorsqu'il avoit été question de la défendre ; ainsi elle accepta ses offres , & vint à bord de son vaisseau avec ses suivantes & ses effets , afin de se faire transporter dans son pays. Notre capitaine , comme vous pouvez croire , étant amoureux d'elle , ne se pressa guères de la ramener ; ainsi , au-lieu d'aller en Perse , il donna ordre de faire voile pour Alger , ayant appris que son père étoit mort ;

mort ; nous vous avons rencontré & pris , & cet événement l'a fait changer de dessein pour le présent. Il a tout essayé pour se faire aimer d'elle , mais jamais elle ne lui avoit donné la moindre espérance, que quand il s'est agi de vous sauver la vie. Je l'avois écouté avec beaucoup d'attention ; & connoissant le naturel de ces pirates, je ne pus m'empêcher de croire qu'il y avoit dans cette affaire une trahison des plus noires ; je plaignis beaucoup la pauvre dame , tant par rapport à son malheur, qu'à cause de la mauvaise compagnie où elle étoit. Cependant je n'eus garde de dire ce que je pensois.

Peu de tems après nous arrivâmes à Alexandrie, où le pirate vendit tous ses effets, c'est à dire, la marchandise qu'il avoit prise sur notre vaisseau , à l'exception de quelques petites choses qui appartenoient à mon frère & à moi, comme des livres, des papiers, des cartes, des tableaux, & autres choses semblables. Il résolut de me mener au Caire à la première occasion ; & de m'y vendre, ou même de m'y donner à un marchand étranger de sa connoissance, qui m'emmeneroit si loin qu'il n'entendrait plus parler de moi.

Il n'arriva rien de remarquable pendant notre séjour à Alexandrie ; le capitaine, à ce qu'on

me disoit , avoit été de la meilleure humeur du monde depuis que la dame lui avoit promis de l'épouser. Mais pour s'assurer qu'on ne me feroit aucun mal quand je ne serois plus dans le vaisseau , elle donna ordre à son officier de m'accompagner par - tout , jusqu'à ce que je fusse remis en mains sûres , & tout-à-fait hors du pouvoir de Hamet. A notre arrivée au Caire , je fus mené à la place où les marchands s'assembloit pour troquer leurs marchandises ; il y avoit des gens de presque toutes les nations de l'Orient & des Indes. L'officier de la dame ne me quittoit jamais , suivant les ordres qu'il avoit reçus de sa maîtresse. Enfin , le pirate & un marchand étranger s'étant apperçus l'un l'autre en même tems , ils s'abordèrent & se saluèrent en langue turque que j'entendois assez bien. Après quelques complimens réciproques , le pirate lui dit , en me montrant , qu'il avoit son affaire , excepté que je n'étois pas eunuque , mais qu'il ne tenoit qu'à lui de me rendre tel.

Je vous avoue , mes révérends pères , que ce discours commençoit à m'inquiéter ; j'allois répliquer que je perdrois plutôt la vie mille fois , que de souffrir qu'on me fit une pareille injure ; mais l'officier de la dame se tournant vers le pirate : Ressouvenez-vous , lui dit-il , de ce que vous avez promis à ma maîtresse ; ne comptez

plus sûr elle, si vous violez votre serment. Le marchand nous tira bientôt d'inquiétude, en nous assurant que leurs loix leur défendoient d'insulter ainsi à leur propre sexe ; qu'à la vérité ils n'étoient pas fâchés de trouver quelquefois des hommes de cette espèce, mais que ce n'étoit jamais l'ouvrage de leurs mains (1).

Ensuite se retournant vers moi : Jeune-homme, me dit-il, en très-bonne langue franque, si je vous achete, vous serez bientôt convaincu que vous ne devez rien appréhender de moi. Il m'examina de la tête aux pieds, avec le regard le plus pénétrant que j'aye vu de mes jours, & en même tems, il me parut content. Il étoit vêtu superbement, & accompagné de trois jeunes gens habillés de même, mais moins richement ; ils avoient plutôt l'air d'être ses fils que ses domestiques. Il me parut âgé d'environ quarante ans, mais il avoit le visage le plus tranquille & le plus respectable qui se pût imaginer. Il étoit un peu plus bafané que ne sont les Egyptiens ; on voyoit que c'étoit l'effet de ses voyages plutôt que de la nature ; il avoit

(1) Il ne paroît point dans toute la suite de l'histoire, que le peuple inconnu, chez qui Gaudence a passé la plus grande partie de sa vie, fit usage de cette sorte de gens. Ce qui peut prouver que cette réponse est échappée mal-à-propos à Gaudence.

enfin un air si peu commun que j'en étois surpris, & que je commençois à présumer de lui autant de bien qu'il me paroïssoit en présumer de moi.

Il demanda au pirate à quel prix il vouloit me vendre. Hamet répondit que je lui avois coûté bien cher, en même tems il lui raconta toutes les circonstances de notre combat. J'avoue que dans son récit il me rendit justice, mais ce n'étoient pas là les talens que le marchand cherchoit; il vouloit un homme de lettres, qui fût en état de lui rendre compte des arts, des sciences, des loix, des coutumes, &c. des chrétiens. Hamet l'assura que je pouvois le satisfaire, que j'étois chrétien européen, & homme de lettres, comme il l'avoit pu voir par mes livres & mes papiers; que j'entendois la navigation, la géographie, l'astronomie, & plusieurs autres sciences. J'étois déconcerté de me voir vanté de la sorte; car quoi que j'eusse autant de connoissance de ces sciences qu'on en a communément à l'âge que j'avois, cependant j'étois trop jeune pour en avoir appris plus que les premiers principes, à l'aide desquels je pouvois cependant me perfectionner dans la suite.

LE SECRETAIRE. Les inquisiteurs arrêterent un moment en cet endroit, craignant qu'il ne fût appliqué à l'astrologie judiciaire; mais ayant

fait réflexion qu'il avoit fait sa philosophie , & qu'il étoit destiné aux voyages de mer , ils convinrent qu'il étoit obligé d'avoir une teinture de ces sciences , & lui dirent de poursuivre.

GAUDENCE. Le pirate lui dit encore que j'étois peintre & musicien : ayant vu parmi mes effets des instrumens & des livres sur ces arts , il me demanda si c'étoit vrai. Je lui répondis que les jeunes gens de mon pays , à qui on donnoit une bonne éducation , avoient coutume d'apprendre à fond ces deux arts , & que je pouvois me flatter d'en avoir une assez bonne connoissance.

Le marchand résolut donc de m'acheter , & demanda le prix. Hamet lui dit qu'il vouloit quarante onces d'or naturel , & trois de tapis de soie qu'il lui voyoit , pour en faire présent au grand-seigneur. Le marchand le prit au mot , lui demandant seulement sur le marché , tous mes livres , mes globes , mes instrumens de mathématique , & enfin tous mes effets. Le pirate y consentit sans difficulté ; je fus livré , & l'argent fut compté. Dès que je fus remis au marchand , il m'embrassa avec beaucoup de tendresse , me disant que je ne serois pas fâché d'être à lui : les gens de sa suite vinrent m'embrasser de même , m'appellant leur frère , &

témoignant beaucoup de joie de m'avoir avec eux. Le marchand leur dit de me mener au caravanférail où ils demeuroient, pour que je puffe me rafraîchir & changer d'habit, pour en prendre un semblable aux leurs. J'étois fort surpris que des étrangers me fissent tant de politesses ; mais avant de m'en aller, je dis au pirate, en me tournant vers lui avec un air qui frappa le marchand, que je le remerciois de ce qu'il avoit tenu sa parole en me sauvant la vie ; mais ajoutai-je, quoique le sort des armes vous ait rendu le maître de me vendre comme on vend une bête, mon tour pourra venir, & je vous rendrai le même service. Ensuite m'adressant à l'officier de la dame qui m'avoit gardé avec tant de soin, & l'embrassant tendrement, je le priai d'assurer sa belle maîtresse de mes respects, & de lui dire que je me m'estimerois heureux de pouvoir reconnoître les obligations que je lui avois, aux dépens même de ma vie, qu'elle avoit si généreusement sauvée.

Nous nous quittâmes ensuite. Hamet ne me paroissoit pas trop content, & en mon particulier j'étois dans la plus cruelle incertitude de ce que j'allois devenir ; je faisois mille tristes réflexions sur mon sort ; quoique j'eusse changé de maître, j'étois encore esclave. Nous arrivâmes enfin au caravanférail ; mes compagnons,

qui étoient les plus beaux hommes que j'eusse vus de mes jours, tâchèrent de me consoler par les expressions les plus touchantes, & les plus capables de me rassurer. Ils me dirent que je n'avois rien à craindre, que je m'estimerois l'homme du monde le plus heureux, quand ils seroient arrivés dans leur pays, & qu'ils espéroient que ce seroit bientôt. Que j'y serois aussi libre qu'eux, & que rien ne m'empêcheroit de suivre le genre de vie qui me plairoit le mieux. Enfin, leurs discours augmentèrent mon étonnement, & me donnèrent en même tems beaucoup d'envie d'en voir l'événement. On m'observoit si peu, que j'aurois pu aisément m'échapper si je l'avois voulu, & me cacher chez quelque chrétien arménien, en attendant une occasion pour m'en retourner dans mon pays; mais ayant perdu tous mes effets, je crus que ma condition ne pouvoit pas devenir plus mauvaise; ainsi je résolus de risquer tout. Un autre motif bien plus louable, & plus conforme aux sentimens que l'on m'avoit inspirés dans mon enfance, me retint; c'est la reconnoissance que je devois à mon patron, qui me traitoit avec toute l'affabilité & la confiance possibles.

Etant arrivé à la maison, je fus surpris de la magnificence, & sur-tout de la richesse des meubles; c'étoit une des plus belles du Caire,

C iv



mais basse, dans le goût du pays. Ces marchands y restoient toujours un an, avant de s'en retourner dans leur patrie ; pendant ce tems ils n'épargnoient rien pour adoucir ce qu'ils appelloient leur exil. On me régala de tout ce que l'Egypte produit de plus rare ; les meilleurs fruits, & les vins les plus exquis de la Grèce & de l'Asie, furent servis avec abondance ; je vis par-là qu'ils n'étoient pas mahométans. Ne pouvant deviner ce qu'ils étoient, je leur demandai leur pays, leur religion, leur profession, & leur fis mille questions semblables : ils me répondirent en fouriant, qu'ils étoient les enfans du soleil, nommés Mezzoraniens ; réponse qui m'étoit aussi peu intelligible que tout le reste. A l'égard de leur pays, ils me dirent, que je le verrois dans peu de mois, mais qu'il ne falloit pas les questionner davantage.

Mon maître arriva bientôt, & m'embrassant encore, il me dit que j'étois le bien venu, avec un air si affable, que presque toutes mes craintes se dissipèrent ; mais le discours qu'il me tint, me remplit d'étonnement. Jeune-homme, me dit-il, selon les loix de ce pays, vous êtes à moi ; je vous ai acheté, & même fort cher ; & je donnerois encore le double pour vous avoir, s'il le falloit ; mais, continua-t-il, en prenant un air plus sérieux, je ne connois dans l'univers

aucune loi juste qui puisse rendre un homme né libre, esclave d'un autre qui est son semblable. Si vous voulez venir avec nous, vous serez aussi libre que je le suis moi-même : vous serez exempt des barbares loix de ces pays peuplés d'hommes inhumains, dont les vils usages font honte à la nature humaine, & avec lesquels nous n'avons d'autre commerce què celui qu'il faut avoir pour nous informer des arts & des sciences qui peuvent contribuer à l'avantage & au bonheur commun de tout notre peuple. Nous habitons le pays le plus opulent qu'il y ait au monde ; vous êtes le maître de choisir si vous voulez nous suivre, ou nous quitter : si vous refusez de venir avec nous, je vous rends ici votre liberté, & tout ce qui reste de vos effets, avec tout le secours dont vous pouvez avoir besoin pour retourner dans votre patrie : il faut cependant que je vous dise, que si vous venez avec nous, il est vraisemblable que vous ne reviendrez jamais ; peut-être même ne le voudriez-vous pas, quand vous le pourriez.

Il s'arrêta ici, & examina ma contenance avec beaucoup d'attention. J'admirai sa générosité : la joie de me voir libre dans le tems que je devois le moins m'y attendre, jointe aux sentimens de reconnoissance que je devois à

mon bienfaiteur , excitèrent dans mon ame un trouble qui me rendit muet ; j'avois autant de peine à croire ce que j'entendois , que vous pouvez en avoir à ajouter foi à mon récit , jusqu'à ce que la suite vous ait fait connoître pourquoi on agissoit ainsi avec moi.

D'un côté , le desir naturel à tout homme de jouir de sa liberté , me tentoit d'accepter l'offre qu'on m'en faisoit ; d'un autre côté j'envisageois le triste état de ma fortune , que j'étois dans un pays étranger , loin de ma patrie , parmi des Turcs & des infidèles : l'ardeur de ma jeunesse m'excitoit à tenter la fortune ; le récit qu'on m'avoit fait d'un pays si charmant , quoiqu'inconnu , redoubloit ma curiosité : je voyois que l'or étoit la moindre partie des richesses de ce peuple , qui me parut le plus civilisé que j'eusse jamais vu ; mais ce qui l'emportoit sur toutes les autres considérations , c'étoit les sentimens de reconnoissance que je devois à mon bienfaiteur ; je voyois qu'il souhaitoit que j'allasse avec lui , & que j'étois autant sous sa puissance que je pouvois jamais l'être. Je me déterminai donc à le suivre ; mais je ne me ferois peut-être pas décidé sitôt , tant j'étois livré à mille réflexions différentes , s'il ne m'avoit tiré de ma rêverie , en me disant : Eh bien , jeune-homme , que dites-vous de ma proposition ? Je sortis à

l'instant de ma léthargie , & lui faisant une profonde révérence : mon seigneur , lui dis-je , ou plutôt mon père & mon libérateur , je suis à vous encore plus par la tendresse & la reconnaissance que vos bontés m'inspirent , que par la puissance que vous avez sur moi ; menez-moi où vous voudrez , je vous suivrai à l'extrémité du monde. Je prononçai ces paroles avec tant de vivacité , que je crois qu'il lut dans le fond de mon ame mes véritables sentimens ; car m'embrassant encore avec une tendresse inexprimable , je vous adopte , me dit-il , pour mon fils ; & voici vos frères , en me montrant les deux jeunes compagnons ; tout ce que j'exige de vous , c'est de vivre ensemble comme tels.

Je dois ici vous avouer , mes révérends pères , une des plus grandes fautes que j'aye commise de mes jours : je ne m'inquiétai point de savoir si ces gens étoient chrétiens ou payens ; je m'engageai avec un peuple , chez lequel il m'étoit impossible d'exercer ma religion ; quoique je l'aye toujours conservée pure au fond de mon cœur. Mais que pouvoit-on attendre d'un jeune homme , entreprenant , qui venoit de perdre toute sa fortune , & à qui il se présentoit une si belle occasion de la rétablir ?

Peu de tems après il donna ordre aux gens

de sa fuite de se retirer, comme s'il avoit voulu me parler en secret ; ils obéirent sur-le-champ , avec autant de respect que s'ils avoient réellement été ses enfans. Je ne rapporte ce trait , que pour faire connoître le caractère des gens avec lesquels je m'étois engagé. Dès que nous fûmes seuls , il me prit par la main , & me faisant asseoir auprès de lui , il me demanda s'il étoit réellement vrai que je fusse chrétien & européen , comme le pirate le lui avoit dit. Qui que vous soyez , ajouta-t-il , je ne me repentirai jamais de vous avoir acheté. Je lui répondis que je l'étois , & que je voulois vivre & mourir dans cette croyance. Vous le pouvez , me dit-il , d'un air qui marquoit que ma réponse ne lui avoit pas déplu ; mais je n'ai encore trouvé aucun européen qui m'ait paru avoir les dispositions d'esprit que je crois entrevoir en vous ; en disant cela , il examinoit tous mes traits avec une attention extrême. On m'a dit , continua-t-il , que vos loix ne sont pas comme celles de ces barbares, dont le gouvernement est un composé de brutalité & de tyrannie ; tout y est gouverné par la crainte & par la force , ils rendent esclaves tous ceux qui tombent entre leurs mains ; au-lieu que les chrétiens européens , m'a-t-on dit , se gouvernent par une loi divine , qui leur enseigne à faire du bien à

tout le monde, & leur ordonne de ne faire de mal à personne; & sur-tout de ne point détruire leur propre espèce, de ne point voler ni frauder personne, mais de faire en tout comme ils voudroient qu'on leur fit ; regardant tous les hommes comme frères, & se comportant avec justice & avec équité dans toutes leurs actions, comme s'ils devoient en rendre compte au seigneur universel, le père de tous. Je lui dis, qu'en effet notre loi nous commandoit tout cela, mais qu'il y avoit peu de gens qui s'y conformassent; que par cette raison nous avions été obligés de recourir aux loix pénales & à des supplices, pour ramener à leur devoir ceux qui s'en écartoient. Que, sans la crainte de ces punitions, la plus grande partie des chrétiens seroit pire que ces Turcs dont il venoit de parler.

Il parut extrêmement surpris de ce que je lui disois : quoi, reprit-il, est-il possible qu'on puisse faire en secret des choses que la raison & la loi qu'on a embrassée, défendent ? Ensuite, s'adressant à moi, il me demanda : professez-vous cette loi si juste & si sainte dont vous venez de parler ? je lui répondis qu'oui. Eh bien, me dit-il, vivez selon votre loi ; on n'exige de vous rien de plus. En me disant cela, il frappa avec une canne qu'il avoit à la main, & deux de ses gens entrèrent : il leur demanda si tous mes

effets étoient arrivés de chez le pirate ? on lui répondit qu'ils l'étoient ; il les fit apporter, & les examina avec beaucoup de curiosité. Il y avoit entr'autres choses quelques tableaux que j'avois peints moi-même, une montre à répétition, deux boussoles, dont l'une étoit artistement travaillée en ivoire & en or, & avoit été donnée à mon bisayeul par Vénério, un étui d'instrumens de mathématiques, & plusieurs desseins d'antiquité & d'architecture, faits par les meilleurs maîtres ; il me parut fort content de tout. Après qu'il les eut examinés avec beaucoup d'admiration, il ordonna à un de ses gens de lui apporter une cassette pleine d'or, il l'ouvrit en me disant : jeune-homme, je vous rends non-seulement tous vos effets qui sont ici, n'ayant aucun droit sur ce qui appartient à un autre ; mais je vous offre encore votre liberté, & autant de cet or que vous croirez nécessaire pour vous conduire dans votre patrie, & pour vous y faire vivre à votre aise le reste de vos jours.

Cette offre me déconcerta un peu, j'appréhendai que ce que je venois de dire des mauvaises mœurs des chrétiens ne l'eût détourné de m'emmener avec lui. Je lui répondis que sa compagnie m'étoit plus chère que toute autre chose, que je le priois instamment de me per-

mettre de m'attacher à lui pour toujours, & d'accepter tout ce qui étoit à moi ; ajoutant que je m'estimerois heureux de pouvoir reconnoître par ces bagatelles les obligations infinies que je lui avois. Je les reçois, me dit-il, avec plaisir, & vous promets solennellement d'avoir soin de vous ; allez avec ces jeunes gens, & jouissez en effet de la liberté que jusqu'ici je n'ai fait que vous promettre. Quelqu'un étant survenu comme pour parler d'affaires avec lui, nous nous retirâmes, les jeunes gens & moi, pour aller faire un tour de promenade dans la ville.

Vous jugez bien, mes révérends pères, que j'eus soin d'observer toutes les actions de mes compagnons avec toute l'attention dont j'étois capable. Ils me parurent non-seulement regarder avec horreur les mœurs barbares & les vices des Turcs, mais mépriser même tous les plaisirs & les divertissemens du pays où nous étions. Ils étoient uniquement occupés à s'informer des choses qu'ils croyoient pouvoir leur être utiles dans leur patrie, & particulièrement de ce qui regardoit les arts & les différens métiers, & toutes les curiosités qui venoient des pays étrangers, écrivant sur-le-champ tout ce qui leur paroissoit le plus digne de remarque. A certaines heures réglées ils

avoient des maîtres pour apprendre les langues turque & persane , & je profitai de l'occasion pour m'y perfectionner. Quoique ces inconnus me parussent les hommes du monde dont les mœurs étoient les plus régulières , je ne pus découvrir en eux aucun signe de religion , que dans notre voyage où il s'en présenta une occasion dont je rendrai compte dans la suite de ce récit. Ils ne se cachèrent de moi qu'à cet égard , ils m'en ont dit les raisons quelque temps après ; leurs façons étoient au reste les plus sincères & les plus ouvertes qu'on puisse imaginer.

Nous vécûmes de la sorte dans l'union la plus parfaite tout le temps que nous demeurâmes au Caire , & je jouissois de la même liberté dont j'aurois pu jouir si j'avois été en Italie. Ce qui me frappoit le plus étoit l'inquiétude qu'ils témoignoiient d'être si longtems absens de chez eux ; mais ils se consoloient dans l'espérance de s'en retourner bientôt.

Je ne puis me dispenser de rapporter une remarque que je fis sur la conduite de ces jeunes gens pendant notre séjour en Egypte. Ils étoient tous à-peu-près de mon âge , forts & vigoureux , & c'étoit le plus beau sang du monde. Nous étions dans la ville la plus voluptueuse & la plus débauchée de l'Orient ; les jeunes
filles

nous agaçojent dans toutes les rues , &c je ne leur vis jamais le moindre penchant de s'y laisser aller. J'imputois d'abord cette indifférence à l'impression que la compagnie d'un étranger pouvoit faire sur eux ; mais je vis bientôt qu'ils se gouvernoient par principes. Les jeunes gens sont presque tous portés à s'exciter au mal , &c à se corrompre les uns les autres ; aussi j'avoue que je ne pus m'empêcher de leur témoigner combien j'étois surpris de leur sagesse. Ils parurent étonnés de mon idée ; mais les raisons qu'ils me donnèrent étoient aussi peu communes , que leur conduite étoit rare. Toutes ces femmes , me dirent-ils , sont ou mariées , ou filles de particuliers , ou prostituées. A l'égard des femmes mariées , rien n'est plus affreux que de souiller la pureté du lit nuptial ; c'est la chose du monde la plus injuste ; chaque homme la regarde comme le plus grand affront qui puisse lui être fait : comment donc pourrions-nous , sans renoncer à l'usage de la raison , faire à un autre ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît ? Si elles sont filles de particuliers , élevées avec un soin & une tendresse infinie , quel chagrin ne doivent pas avoir leurs parens , & quelle douleur ne ressentirions-nous pas nous-mêmes , en pareil cas , d'être témoins du déshonneur de nos filles ou de nos sœurs , après nous

être donnés tant de peine pour les garantir d'un pareil malheur , & de voir souvent que celui qui les séduit , est un ami qui avoit toute notre estime ? Si ce sont des femmes prostituées , quel est l'homme raisonnable qui puisse les regarder autrement que comme des bêtes brutes , qui se livrent au premier venu pour un vil & méprisable intérêt ; sans compter que , le plus souvent , l'excès de leurs débauches nuit totalement au grand dessein de la nature , qui est la propagation de l'espèce , & que ces embrassemens impurs sont les sources de maladies dont les enfans se ressentent aussi-bien que leurs pères ? Et quand même nous en aurions des enfans , que deviendroient-ils ? Mais quel est l'homme , fût-il le moins sensible à la dignité de sa naissance , qui voudroit avilir son sang , & procréer une race misérable d'enfans , pour les abandonner ensuite à la pauvreté & à l'infamie ? Ils me disoient cela par rapport aux grandes idées qu'ils avoient de leur propre nation , qu'ils estimoient bien supérieure à toutes les autres. Quoique ces raisons regardent également tous les hommes , elles me donnèrent une haute idée de la façon de penser de ces jeunes gens ; je les trouvai extrêmement judicieuses , & je ne les oublierai jamais.

Peu de tems après je vis , par le soin avec

lequel ils arrangèrent toutes leurs affaires, & la joye qu'ils témoignèrent, qu'ils comptoient bientôt quitter l'Egypte : ils paroissoient n'attendre que les ordres de leur chef.

Sur ces entrefaites, il m'arriva une aventure que je vous tairois, mes révérends pères, si vous ne m'aviez ordonné de vous rendre compte de toute ma vie, & si elle ne se trouvoit mêlée avec plusieurs des événemens les plus intéressans qui me soient arrivés. Notre chef, que mes compagnons appelloient Pophar, nom qui, dans leur langue, signifie *père de son peuple*, & que je lui donnerai toujours dans la suite, regardant son éphéméride, ce qu'il faisoit souvent, vit, par son calcul, que nous avions encore quelque tems à rester dans ce pays, & résolut d'aller encore une fois à Alexandrie, pour voir s'il trouveroit des curiosités européennes, que les vaisseaux, qui, dans cette saison, arrivent journellement dans ce port, ne manquent pas d'y apporter. Il ne prit avec lui que deux des jeunes gens & moi, pour me faire voir, me disoit-il, que j'étois entièrement libre, étant facile de trouver là quelque vaisseau qui me ramporteroit dans mon pays. De mon côté, pour le convaincre de la sincérité de mes intentions, je ne le quittois que fort rarement.

L'affaire dont je vais parler , lui donna une grande preuve de mon attachement. Pendant que nous étions à nous promener dans les places publiques pour voir toutes les marchandises & les curiosités qu'on y apportoit de toutes les parties du monde , il arriva que le bassa du Caire , qui y étoit venu aussi avec toute sa famille pour la même raison , & pour y acheter de jeunes filles , passa auprès de nous. Il étoit accompagné de sa femme & de sa fille. Sa femme étoit sœur du grand-seigneur ; elle paroissoit âgée d'environ trente ans , & étoit extrêmement belle. La fille , qui avoit environ seize ans , étoit d'une beauté si ravissante , que le plus grand prince du monde en auroit fait son unique bonheur.

Le Pophar , qui haïssoit naturellement les turcs , les ayant apperçus , se tint à l'écart , faisant semblant de parler en particulier à quelques marchands : moi qui étois jeune , & qui ne prévoyois pas les suites des choses , je ne pus me rassasier de la vue de la belle fille du bassa : je me tins , à la vérité , à une distance respectueuse ; la curiosité seule avoit attaché mes yeux sur elle. Elle ne nous regardoit pas moins attentivement mes compagnons & moi : la magnificence de ses habits & la beauté de ses traits me la firent regarder comme la première beauté

du monde. Si j'avois pu prévoir les chagrins que cette courte entrevue devoit attirer, tant au Pophar qu'à moi-même, je l'aurois bien plutôt évitée.

Je remarquai que cette jeune dame disoit, avec beaucoup d'émotion, quelque chose à l'oreille d'une femme âgée, de sa suite, & qu'elle s'étoit encore adressée à un page, qui alla sur le champ trouver deux hommes du pays, dont le Pophar avoit coutume de se servir pour porter ses effets : c'étoit pour apprendre d'eux qui j'étois. J'ai su dans la suite, qu'on leur avoit dit que j'étois un jeune esclave que le Pophar venoit d'acheter. Le bassa s'en alla peu de tems après avec toute sa suite : je ne songeois plus à cette aventure. Le lendemain, comme je me promenois avec le Pophar, dans un des jardins publics, un petit vieillard qui avoit l'air d'un eunuque, accompagné d'un jeune homme d'une beauté parfaite, nous ayant suivi dans une des allées les plus couvertes, nous aborda ; & s'adressant au Pophar, il lui demanda quel prix il vouloit de son jeune esclave, en me montrant, parce que le bassa fouhaitoit m'acheter. Jamais je ne vis le Pophar plus interdit qu'il le fut à cette demande imprévue ; je vis par-là, à n'en pouvoir douter, qu'il me vouloit réellement beaucoup de bien.

Comme il avoit une grande présence d'esprit, il répondit, dès qu'il fut revenu de sa première surprise, que je n'étois point esclave, ni homme à être acheté pour quelque prix que ce fût, étant aussi libre qu'il l'étoit lui-même. Ils crurent que ce n'étoit qu'un prétexte pour me faire valoir davantage ; ils montrèrent des perles d'orient & plusieurs autres bijoux dont la valeur étoit immense ; & lui dirent de demander ce qu'il vouloit, & qu'il l'auroit sur le champ, ajoutant que je devois être le compagnon du fils du bassa, & que je pourrois faire ma fortune si je voulois aller avec eux. Le Pophar leur fit encore la même réponse, disant qu'il n'avoit aucun pouvoir sur moi. Ils répondirent qu'il n'y avoit que peu de tems que j'avois été acheté comme esclave dans les terres du grand-seigneur, & qu'absolument ils vouloient m'avoir. Je pris la parole, & leur dis avec vivacité, que quoique j'eusse été fait prisonnier par le fort des armes, je n'étois cependant pas esclave, & que je ne voulois vendre ma liberté qu'au prix de ma vie. Le fils du bassa, car il dit alors qu'il l'étoit, au lieu de se fâcher de ma réponse ferme & résolue, repliqua avec un sourire, que je serois aussi libre que lui, faisant les sermens les plus solennels sur le saint alcoran, que nos vies & nos morts feroient inséparables.

Je fus touché de l'air dont il me dit ces paroles ; mais faisant réflexion sur les obligations que j'avois au Pophar , je résolus de n'y point aller. Je lui fis une révérence respectueuse ; je lui dis que , quoique je fusse libre par mon état , j'avois des raisons indispensables de ne point m'attacher à lui , & que je le priois de se contenter de cette réponse. Je la lui fis d'un air si résolu , qu'il vit qu'il n'y avoit rien à espérer. Soit que mon refus réveillât ses desirs , soit qu'il nous prit pour des gens de plus grande conséquence que nous ne paroissions l'être , c'est ce que je ne saurois dire : je vis qu'il prit un air affligé , & quelques larmes que je vis couler de ses yeux , me firent une peine que je ne puis exprimer. Je pouvois à peine proférer une parole , & je restai immobile comme une statue , les yeux fixés en terre. Mon embarras sembloit lui donner de nouvelles espérances ; il se remit un peu de son trouble , & me dit d'une voix tremblante : si c'étoit la fille du bassa , que vous vîtes hier , qui désirât de vous avoir à sa suite , qu'en diriez-vous ? Je fus surpris à ces paroles ; & , le regardant plus attentivement , je vis ses yeux baignés de larmes , & toutes les marques d'une tendresse capable de percer le cœur le plus dur. Je regardai le Pophar qui trembloit pour moi , dans la crainte que ce ne fût la fille

du bassa même qui nous parloit. C'étoit elle en effet. Elle se découvrit voyant qu'elle ne pouvoit plus se cacher, & me dit qu'il falloit aller avec elle ; ou qu'il en coûteroit la vie à l'un des deux.

Je vous prie, mes révérends pères, d'excuser ce détail, que je ne fais que pour obéir aux ordres que vous m'avez donnés, de vous faire le récit de toute ma vie. Jamais embarras ne fut égal au mien ; je faisois réflexion qu'elle étoit turque & moi chrétien ; & que je ne pouvois manquer de trouver une mort certaine dans les suites d'une entreprise aussi téméraire ; que, soit qu'elle me tint caché dans la cour de son père, soit qu'elle voulût se sauver avec moi, il y avoit dix mille à parier contre un, que nous serions découverts & punis. D'ailleurs, quelle apparence qu'on pût cacher aux espions du bassa une passion aussi violente ! En un mot, je résolus de ne point aller avec elle ; mais la plus grande difficulté étoit de nous séparer.

La plus belle créature du monde venoit de me faire la déclaration d'amour la plus vive & la plus tendre, & je la voyois encore toute baignée de ses larmes. La jeunesse, l'amour, la beauté, & même un penchant secret combattoient pour elle ; mais à la fin, la vue des malheurs infinis que je ne pouvois manquer d'attirer

Fut cette jeune dame, en consentant à ce qu'elle exigeoit de moi, l'emporta; & je résolus, plus pour l'amour d'elle que de moi-même, de la refuser. J'allois me jeter à ses genoux, pour le lui dire, & pour tâcher de l'appaiser par les meilleures raisons dont j'étois capable; lorsqu'une autre suivante accourut au faux eunuque (c'étoit aussi une femme): elle lui dit que le bassa alloit passer par-là. Elle sortit aussitôt de sa léthargie; sa suivante l'emmena dans l'instant, & je suivis le Pophar; elle n'eut que le tems de me dire, d'un ton menaçant: pensez-y mieux, ou vous mourrez.

Nous nous perdîmes de vue dans un moment. Ce fut alors que je vis mille raisons pour justifier ce que j'avois fait, & auxquelles cette beauté enchanteresse m'avoit empêché de penser plutôt. Je concevois toute la folie d'une passion qui avoit poussé la plus charmante personne de tout l'empire des Ottomans, capable, par sa beauté seule, de ravir le cœur du grand-seigneur, à me faire une déclaration d'amour, si contraire au caractère & à la modestie de son sexe, aussi bien qu'à son rang; & à vouloir sacrifier sa réputation, son devoir, sa liberté, & peut-être même sa vie, pour un inconnu, pour un homme qui avoit été esclave quelques momens auparavant. Je sentoîs, d'un autre côté,

que si j'avois consenti aux desirs de cette belle fille , j'aurois risqué de perdre la vie , ou de renoncer à ma religion ; peut-être même n'aurois-je pu éviter l'un & l'autre de ces malheurs. Le Pophar ayant réfléchi un peu sur ce qui s'étoit passé , me tira de ma rêverie , en me disant qu'il craignoit que cette malheureuse affaire n'en demeurât pas là , & qu'elle pourroit bien nous coûter la vie à l'un & à l'autre.

Il appréhendoit qu'une si violente passion n'entraînât des suites extrêmement fâcheuses , connoissant le caractère des gens chez qui nous étions , & le tyrannique despotisme de leur gouvernement. Il résolut cependant de ne point m'abandonner , lui en dût-il coûter la vie , si je voulois me tenir sur mes gardes ; ajoutant qu'il étoit de notre intérêt de partir au plutôt , & qu'étant entourés d'espions , il falloit être aussi prudents & politiques qu'expéditifs. Il alla donc aussitôt au port , & , en présence de tout le monde , loua un vaisseau pour l'île de Chypre , dont il paya sur le champ tout le frêt , & dit au capitaine , qu'il vouloit absolument partir dès le même soir. Nous l'aurions fait réellement , si nos compagnons & nos efforts ne nous eussent obligés de retourner au Caire. Au lieu d'aller par mer , il fit donc venir le capitaine du vaisseau , qui étoit de ses amis ; & en

secret convint avec lui qu'il sortiroit du port, comme si nous étions sur son bord ; tandis que, de son côté, il iroit à l'autre extrémité de la ville, louer un bateau pour nous conduire au Caire. Dès que nous y fûmes arrivés, nous eûmes soin de nous informer dans quel tems on y attendoit le retour du bassa. On nous dit qu'il n'y seroit que dans quinze jours au plutôt ; ainsi le Pophar avoit le tems de quitter sa maison, d'emballer ses effets, & d'appréter tout ce qui étoit nécessaire pour le grand voyage que nous allions entreprendre. Je remarquai, pendant tout ce tems, qu'il étoit plus inquiet que je ne l'avois jamais vu. Il nous dit cependant qu'il espéroit que tout iroit bien. En cinq jours de tems, tout fut prêt pour notre départ.

Nous partîmes comme le soleil se couchoit, selon la coutume du pays, & nous marchâmes assez lentement pendant que nous étions près de la ville, pour ne pas nous faire soupçonner. Après avoir voyagé ainsi une lieue sur les bords du Nil en remontant, le Pophar étant à la tête de notre compagnie, nous apperçûmes cinq ou six cavaliers qui venoient vers nous, & qui, par leurs beaux turbans & leurs superbes habits, nous paroissoient être les pages ou les suivans de quelque personne de distinction. Le Pophar

s'éloigna de la rivière , comme pour leur céder le pas , & ils passèrent poliment sans s'arrêter. J'étois l'avant - dernier de notre bande , étant resté un peu derrière les autres pour abreuver nos dromadaires. Peu de tems après, nous vîmes paroître deux dames montées sur des jumens d'Arabie , superbement caparaçonnées , ce qui me fit juger qu'elles étoient des dames de qualité , & que c'étoient les gens de leur fuite que nous venions de voir passer. A peine étoient-elles vis-à-vis de moi , que la jument de la plus jeune de ces deux dames commença à reculer effrayée , à frémir des narines , & à faire des bonds furieux qui me firent trembler pour elle : dans le même instant , un de nos dromadaires chargés , s'étant approché de plus près de la bête écumante , lui fit prendre le mors aux dents : elle étoit alors entre nous & la rivière ; mais tellement emportée , que ne pouvant plus s'arrêter , elle s'y précipita. La violence de la chute jeta la dame à la distance de huit ou dix pieds : heureusement qu'il y avoit une petite île auprès de l'endroit où elle tomba , & ses habits l'ayant soutenue quelque tems sur l'eau , le courant l'entraîna vers des piliers où ses habits s'accrochèrent & la retinrent. Ceux de ses gens qui étoient les plus près de nous , accoururent aux cris de l'autre dame , mais pas un de ces





*O Mahomet, faut-il que je donne la vie
à cet homme ?*

lâches n'osa se jeter à la rivière pour la secourir.

Indigné de leur lâcheté, je sautai en bas de mon dromadaire, & jettant mes habits & mes sandales, je l'atteignis en nageant, &, avec beaucoup de difficulté, je lui saisis la main; en traversant le cours de l'eau, je la menai à terre. Elle avoit perdu toute connoissance; je la tins quelque tems la tête en bas pour lui faire rendre l'eau qu'elle avoit avalée: mais quelle fût ma surprise, en la regardant, de la reconnaître pour la fille du bassa, & de la voir entre mes bras, sans sentiment, dans le tems que je la croyois à Alexandrie! Elle ouvrit enfin les yeux; & m'ayant regardé fixement pendant quelque tems: ô Mahomet, s'écria-t-elle, faut-il que je doive la vie à cet homme! Elle s'évanouit en prononçant ces mots.

L'autre dame, qui étoit sa confidente, eut beaucoup de peine à la faire revenir: ouvrez vos beaux yeux à la lumière, lui dit-elle; vivez, charmante princesse. Non, répondit-elle, rejetez-moi dans l'abîme dont vous m'avez tirée; je ne veux point être redevable de la vie à un barbare qui a été insensible à mes bontés. Je lui dis dans les termes les plus respectueux, que dans le danger qu'elle avoit

couru , l'empressement que j'avois apporté à la secourir , & la douleur que je ressentois de son état présent , justifioient mon cœur , & me vengeoient du peu de justice qu'elle me rendoit. Que je l'estimois trop pour souffrir qu'elle se fit un cruel sort pour un homme tel que moi , pour un étranger , un chrétien , & enfin pour un malheureux qui étoit forcé d'agir comme je faisois.

Elle parut un peu surprise de ce que je lui disois ; mais , après quelques momens de réflexion , elle répondit : soyez esclave , ou infidèle , ou tout ce que vous voudrez , vous n'en êtes pas moins l'homme du monde le plus généreux. Je m'imagine bien que les obligations dont vous me parlez , regardent quelque femme plus heureuse que moi ; mais puisque je vous dois la vie , j'aurai pour vous les mêmes égards que vous avez pour moi , & je ne veux point vous rendre malheureux. Non-seulement je vous pardonne , mais je sens que mes prétentions sont injustes & contraires à mon honneur. Elle dit ces mots avec un air digne de son rang. Elle me parut beaucoup plus tranquille , lorsque je l'eus assurée que je n'avois aucun engagement , mais que son souvenir me seroit toujours cher , & que je ne l'oublierois de mes jours.

A peine eus-je achevé de parler, que dix ou douze turcs armés, venant de la ville, & nous poursuivant à bride abattue, nous crièrent, en voyant le Pophar & ses compagnons : Arrêtez ! arrêtez ! c'est de l'ordre du bassa. Nous regardâmes pour voir ce que c'étoit, quand la dame, qui les connoissoit, nous dit de ne rien craindre ; que c'étoient des gens à qui elle avoit donné ordre de nous poursuivre, lorsqu'elle avoit quitté Alexandrie ; qu'ayant appris que nous nous étions sauvés par mer, elle avoit prétexté une maladie pour obtenir de son père la permission de s'en retourner au Caire, afin d'y pleurer en liberté son malheur avec sa seule confidente ; & qu'elle étoit encore livrée à ces tristes réflexions, lorsqu'elle nous avoit rencontrés ; qu'elle comptoit que ces gens avoient découvert notre feinte, & qu'ayant su le chemin que nous avions pris, ils nous avoient poursuivis. Elle les renvoya sur le champ. L'incertitude où j'étois de mes propres résolutions & des siennes, me faisoit éprouver les plus cruelles agitations ; ainsi je la priai de se retirer, lui disant que j'appréhendois que l'humidité de ses habits ne nuisît à sa santé. Je n'aurois pas eu la force de proférer ces paroles, si le Pophar n'eût jeté sur moi un regard perçant, qui me fit sentir tout le danger que mes délais pouvoient

entraîner. Elle parut même avoir plus de résolution que moi.

Elle tira de son doigt cette bague que vous me voyez porter , mes révérends pères , & me dit , les yeux baignés de larmes : tenez , prenez cet anneau ; adieu. Aussitôt elle s'en alla , & ne regarda plus de mon côté. Je restai étonné & presque immobile ; & je ne ferois pas sorti de ma léthargie de long-tems , sans le Pophar qui m'aborda ; me disant qu'il me félicitoit de ma délivrance. Je lui répondis que j'ignorois de quelle délivrance il entendoit parler , que , pour moi , je ne savois pas si j'étois mort ou vivant , & que je craignois qu'il ne se repentît de m'avoir acheté , si je lui attirois encore de pareilles aventures. Si nous n'en avons pas de plus malheureuses , reprit-il , nous ne ferons pas à plaindre ; on ne remporte jamais de victoire sans danger.

Quoique le Pophar fût bien aise d'être débarrassé de la belle dame & des turcs de sa suite , cependant , dans le fond , il n'étoit pas fort pressé d'aller loin , le tems de son grand voyage n'étant pas encore venu. La joie qui se répandoit sur son visage , sembloit nous promettre un voyage heureux. Quant à moi , quoique je fusse charmé d'être échappé à ma dangereuse beauté , je sentois cependant un accablement &

& une certaine tristesse que je ne pouvois définir ; mais l'idée de notre voyage , & de tous les endroits inconnus que j'allois voir , la dissipèrent peu-à-peu. Nous étions au nombre de douze , montés sur des dromadaires très-beaux dans leur espèce. Cet animal est assez semblable à un chameau , mais plus petit , & il marche avec beaucoup plus de vitesse ; les dromadaires vivent long-tems sans boire , comme les chameaux ; c'est pourquoi nous nous en servions , à cause des sables arides qu'il falloit traverser ; car ils ont dans leur pays les plus beaux chevaux que l'on puisse voir. On menoit en lesses cinq autres dromadaires , tant pour porter nos provisions , que pour pouvoir en changer , en cas que quelqu'un se fatiguât en chemin. J'étois monté sur un de ces cinq. Nous remontâmes le Nil , le laissant à main gauche , & nous allâmes directement vers la haute Egypte.

Vous savez , mes révérends pères , que le Nil divise l'Egypte en deux parties , & que ce fleuve descend de l'Abyssinie : son cours est si plein & si prodigieux , que les Ethiopiens croyoient qu'il n'avoit point de source ; il traverse l'Ethiopie inférieure , & arrose toute l'Egypte , comme le Rhin arrose les Pays-Bas espagnols , & la rend un des plus riches pays de l'univers. Nous visitâmes toutes les villes

qui sont situées sur ce fleuve fameux, sous prétexte du commerce qui y règne ; mais la véritable cause de notre délai étoit que le tems favorable pour le grand voyage du Pophar n'étoit pas encore venu. Il regardoit à toute heure son éphéméride & ses notes , & chacun remarquoit avec attention jusqu'à ses moindres actions. Lorsque nous approchâmes de la haute Egypte , à ce que j'ai pu deviner , à-peu-près à la hauteur des déserts de Barca , ils commencèrent à faire leurs provisions de ris , de fruits secs , & d'une sorte de pâte sèche , qui nous servoit de pain ; mais , pour ne rien faire soupçonner , ils ne les achetèrent que peu-à-peu , dans différens endroits ; je vis cependant qu'ils en amassoient une quantité considérable , tant pour eux-mêmes que pour leurs dromadaires ; d'où j'augurai que notre voyage devoit être fort long.

Lorsque nous fûmes à la hauteur de la côte mitoyenne du vaste désert de Barca , nous trouvâmes un petit ruisseau d'une eau extrêmement claire & pure , qui sortoit du sable , & dirigeoit son cours vers le Nil. Nous mîmes pied à terre pour nous y rafraîchir , & pour faire boire nos dromadaires. Après quoi nous remplîmes nos vaisseaux , qui étoient faits exprès : la quantité d'eau que nous prîmes , étoit beau-

coup plus grande , à proportion , que celle des autres provisions.

J'oubliois de vous dire , mes révérends pères , qu'en plusieurs endroits par où nous passâmes , mes compagnons descendirent de leurs dromadaires , pour baiser la terre avec une dévotion tout-à-fait superstitieuse , & pour en recueillir un peu , qu'ils mirent dans des urnes d'or qu'ils avoient apportées exprès. Quant à moi , ils me laissoient la liberté de faire comme je voulois. Je devinai pour lors , & la suite me fit voir que je ne m'étois pas trompé , que cette dévotion étoit la principale cause des voyages qu'ils faisoient dans ce pays , & que le commerce n'étoit qu'un prétexte dont ils se servoient. Ils baisèrent la terre , & en mirent dans leurs urnes auprès de ce ruisseau ; & après cette cérémonie , le Pophar regardant ses papiers & sa bouffole , s'écria : *Goulo Benim* , ce qui signifie , à ce que j'ai appris depuis : *mes enfans , nous avons tout à craindre* ; & sur le champ , au lieu de continuer notre route vers le midi , comme nous avions fait jusques-là , nous tournâmes à main droite précisément vers le couchant , & nous commençâmes à traverser le vaste désert de Barca , avec toute la vitesse dont nos dromadaires étoient capables. Nous ne voyions devant nous que le ciel & des sables arides , &

en peu d'heures, nous fûmes hors de danger d'être poursuivis.

Pendant que nous étions ainsi embarqués sur une mer de sable, si j'ose ainsi parler, mille réflexions embarrassantes me vinrent dans l'esprit ; je me voyois au milieu des vastes déserts de l'Afrique, où des armées entières avoient souvent péri. Plus nous y avancions, plus le danger devenoit grand. J'étois avec des gens que non-seulement je ne connoissois pas, mais qui n'étoient connus de personne au monde. D'ailleurs, je ne pouvois plus douter qu'ils ne fussent payens & idolâtres ; car, outre leur cérémonie superstitieuse de baiser la terre en plusieurs endroits, je voyois qu'ils levoient les yeux vers le soleil, & sembloient adresser des prières à cette planète, qui, bien qu'elle soit la plus belle de toutes les créatures, n'en est pas moins une. C'est pour lors que je me rappelai ce que le Pophar m'avoit dit, lorsqu'il m'acheta, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je revinsse jamais de leur pays. Il se peut, me disois-je, que ces gens aient dessein de me sacrifier à quelqu'un de leurs dieux au milieu de ce vaste désert ; mais, faisant attention qu'ils n'avoient aucunes armes, à l'exception des petits aiguillons dont ils se servoient pour faire hâter le pas à leurs dromadaires, je me rassu-

rai. Je m'étois garni, en secret, de deux pistolets de poche, dans la résolution de me défendre, en cas d'accident, jusqu'au dernier soupir. Mais lorsque je me rappellois la justice & l'humanité sans exemple, que j'avois remarquées dans toutes leurs actions, je bannissois mes craintes. A l'égard de la difficulté de passer les déserts, je voyois qu'ils risquoient eux-mêmes autant que moi, & qu'il falloit qu'ils fussent des chemins inconnus aux autres pour les traverser, sans quoi il n'étoit pas probable qu'ils se fussent exposés à tant de dangers.

J'aurois dû vous dire, mes révérends pères, que nous commençâmes ce grand voyage le 9 juin 1688, un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les grandes chaleurs. La lune étoit dans son premier quartier, & nous éclaira jusqu'à la pointe du jour. Les grains de sable gros & graveleux, mêlés d'une infinité de petites pierres qui jettoient autant d'éclat que le cristal, ajoutèrent à la clarté de la lune; de sorte que nous n'eûmes pas de peine à nous gouverner par notre boussole. Nous allâmes d'une vitesse extraordinaire; car les dromadaires, assez semblables en cela aux mules, courent plutôt qu'ils ne galoppent. Je crois, en vérité, que nous fîmes près de cent vingt milles italiennes, entre six heures du soir & dix heures du lendemain

matin. Nous ne nous arrê tâmes pas un instant , allant toujours en ligne droite , comme un vaisseau qui est en pleine mer ; les chaleurs ne furent pas , à beaucoup près , aussi insupportables que je le croyois : car , quoique dans ces déserts immenses , on ne voie rien qu'on puisse nommer montagne ou colline , cependant les sables , ou du moins les chemins que nous avions pris , formoient un terrain très-élevé ; de sorte que nous avions toujours en face un vent frais & agréable , mais si doux , qu'à peine faisoit-il élever la moindre poussière. Cela venoit en partie de ce que les sables par où nous passâmes , n'étoient pas fins , comme ceux de quelques parties de l'Afrique , qui le sont beaucoup , & dont le vent forme des tourbillons si prodigieux , qu'il est impossible d'y résister ; ils étoient plus gros & plus graveleux ; & il tomboit une rosée imperceptible , dont toute la surface étoit humectée.

Le secretaire. Ici les Inquisiteurs furent obligés de le remettre à une autre fois , parce qu'ils furent mandés pour une nouvelle affaire survenue dans la communauté.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain, sur les neuf heures du matin, nous arrivâmes à un endroit où il y avoit quelques troncs d'arbres desséchés, avec un peu de mousse qui couvroit la terre, au lieu d'herbe. Ici le vent tomba, & les chaleurs devinrent très-violentes. Le Pophar nous ordonna de mettre pied à terre, & de dresser nos tentes pour nous garantir & nos dromadaires de l'ardeur du soleil. Leurs tentes étoient faites d'une toile cirée si fine, que je n'en ai jamais vu de semblable, extrêmement légères, & par conséquent très-faciles à porter; elles étoient cependant à l'épreuve du soleil & de la pluie.

Nous restâmes dans ce lieu jusqu'à 6 heures du soir, & après nous être bien rafraîchis, & avoir fait rafraîchir nos dromadaires, nous nous remîmes en chemin, allant toujours en ligne droite vers le couchant. Nous voyageâmes ainsi pendant trois jours & trois nuits sans aucun événement remarquable; j'ai observé seulement qu'il me sembloit que nous allions toujours en montant, & que le vent devenoit non-seulement plus fort, mais que l'air étoit même beaucoup plus frais.

Le lendemain, sur les dix heures, nous aperçûmes encore quelques arbres à main droite, qui paroissoient plus ferrés & plus verts que les autres, & sembloient être le commencement d'une vallée habitable ; ils l'étoient en effet. Le Pophar nous dit d'aller de ce côté-là ; c'étoit la première fois que nous nous étions détournés de notre route. Je crus, par la joie que mes compagnons témoignèrent, que c'étoit là le commencement de leur pays ; mais je me trompois bien, nous avions encore à faire un chemin beaucoup plus long & plus dangereux que celui que nous avions fait. Cet endroit étoit cependant une des stations les plus remarquables de notre voyage, comme vous le verrez par la suite.

A mesure que nous avançons, le terrain s'ouvrait, & formoit une descente qui conduisoit dans une très-belle vallée de palmiers, de dattes, d'orangers, & d'autres arbres fruitiers, tout-à-fait inconnus dans ce pays, avec une quantité prodigieuse d'arbrisseaux odoriférans, qui répandoient dans l'air un parfum délicieux.

Nous pénétrâmes dans l'endroit le plus couvert, & nous commençâmes d'abord par soulager nos dromadaires de leurs fardeaux, car notre salut dépendoit d'eux. Après que nous nous fûmes rafraîchis, le Pophar nous ordonna

à tous d'aller dormir, & de mettre le temps à profit, parce qu'il y avoit apparence que nous n'aurions guères celui de nous reposer les trois jours suivans.

J'aurois dû vous dire qu'en mettant pied à terre, tous mes compagnons se prosternèrent & baifèrent la terre avec tant de joie & d'ardeur, que je croyois réellement qu'ils se félicitoient d'être arrivés dans un lieu si fertile; mais c'étoit par un motif bien différent. J'étois le premier éveillé; mes craintes & mes inquiétudes ne me permirent pas de dormir aussi tranquillement que les autres. Voyant que l'heure de partir n'étoit pas venue, je me levai, & m'allai promener dans ce bocage, qui me parut d'autant plus délicieux que les déserts que nous venions de passer étoient affreux. Je descendis vers le centre de la vallée, ne doutant pas, à la verdure & à la fraîcheur du lieu, qu'il ne dût y avoir une source d'eau. En effet, je n'eus pas fait beaucoup de chemin, que je vis un ruisseau qui sortoit de dessous un rocher, & qui formoit un bassin naturel qui alloit serpentant vers le centre de la vallée, croissant toujours à mesure qu'il s'éloignoit de sa source, de sorte qu'il y a apparence qu'il doit former une petite rivière, à moins que les sables ne l'engloutissent.

Le penchant de la vallée commençoit à se former en colline , enforte que de l'endroit où j'étois , je voyois au-dessous de moi une très-grande étendue d'arbres & d'arbrisseaux , qui devenoit plus large ou plus étroite , selon que les monts de sable (car je vis bien de-là que c'étoient des monts) bornoient plus ou moins ma vue. L'imagination la plus vive ne sauroit se figurer rien de plus riant que l'aspect de cet endroit. Les sables arides relevoient de tous côtés la beauté de la verdure , & en faisoient mieux goûter la fraîcheur ; le chant d'une infinité d'oiseaux inconnus , la variété des fruits & des parfums qu'exhaloient les aromates , rendoient ce lieu , charmant au-delà de l'imagination. Après que j'eus bu de cette source , & que j'eus regardé avec admiration toutes ces curiosités naturelles , je vis un grand lion sortir des arbrisseaux , à environ deux cens pas de moi , & aller tranquillement boire au ruisseau. Après qu'il eut bu , il se roula sur l'herbe , & je saisis ce moment pour me sauver & aller rejoindre mes compagnons , que je trouvai tous éveillés , & très-inquiets de mon absence.

Le Pophar me parut un peu fâché de ce que je l'avois quitté : il me dit , avec une douceur qui lui étoit naturelle , que je m'étois exposé à devenir la proie des bêtes sauvages ; mais

lorsque je leur eus parlé de l'eau & du lion, ils furent encore plus surpris, & se regardèrent avec un étonnement mêlé de crainte, que je croyois causé par l'idée du danger auquel je venois d'échapper, mais je me trompois.

Après s'être dit quelque mots en leur langage, le Pophar prit la parole, & dit tout haut, en langue franque, je crois que nous pouvons laisser voir à ce jeune homme toutes nos cérémonies, d'autant qu'on n'aura plus à craindre bientôt qu'il lui prenne envie de les révéler. Sur cela ils prirent de leurs meilleurs fruits, une cruche d'excellent vin, un peu de pain, un verre ardent, un encensoir, & d'autres instrumens, dont les payens ont coutume de se servir dans leurs sacrifices. La vue de tout cet attirail me faisoit frémir, jamais je ne leur avois vu faire rien de semblable, & je commençois à craindre réellement que je ne fusse destiné à être sacrifié à quelque dieu infernal; même je n'en doutois plus, lorsque je comparois les dernières paroles du Pophar avec tout ce que je voyois, & je cherchois déjà les moyens de vendre ma vie le plus cher que je pourrois.

Le Pophar nous ordonna de mener avec nous les dromadaires & tout ce que nous avions, de crainte, disoit-il, qu'ils ne fussent dévorés

par les bêtes sauvages. Nous descendîmes vers le centre de la vallée où j'avois vu la fontaine. Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce que la descente devînt impraticable, mais nous y trouvâmes un chemin étroit que l'art avoit pratiqué, & qui me paroissoit être fraîchement battu; ce que je trouvai d'autant plus surprenant, que je croyois ce lieu tout-à-fait inhabité, & même inaccessible à tout autre qu'aux gens avec qui j'étois. Il falloit y descendre un à un, menant nos dromadaires à la main; j'eus grand soin d'être le dernier, & de me tenir un peu éloigné des autres, de crainte de surprise. Ils faisoient en descendant une procession lugubre, & gardoient un silence profond. Nous parvînmes enfin à un amphithéâtre formé par les mains de la nature, & le plus beau que l'on puisse s'imaginer; on n'y voyoit de toutes parts que des arbrisseaux odoriférans, & à main droite, la vue s'étendoit le long de cette belle vallée, qui étoit bornée par des montagnes de sable. Au milieu de cet amphithéâtre étoit une ancienne pyramide d'une forme semblable à celles d'Egypte, mais beaucoup moins grande que la moindre de celles-ci; on avoit pratiqué dans le côté de cette pyramide, qui faisoit face à la vallée, des degrés au-dessus desquels étoit une espèce d'autel, sur lequel étoit posée

la statue d'un vénérable vieillard , extrêmement belle , & faite d'un très-beau marbre poli , ou plutôt de quelque pierre que nous ne connoissons pas , même plus belle que le marbre. Je ne doutois pas alors qu'on ne voulût me sacrifier à cette idole , & ma crainte redoubla , quand le Pophar me dit d'approcher pour être témoin de leurs cérémonies. Je crus qu'il étoit temps de parler , & lui dis , mon père , car vous m'avez permis de vous donner ce nom , je suis prêt à obéir à tous vos ordres , lorsqu'il ne s'agit pas de violer la gloire du dieu que je sers ; mais j'aime mieux mourir mille fois que de voir attribuer à un autre ce qui n'appartient qu'à lui seul : je suis chrétien , & ne reconnois qu'un seul dieu , auquel je dois tout ce que je suis : il est le maître absolu de l'univers , & sa loi me défend d'en reconnoître d'autres que lui ; ainsi je ne puis participer à votre culte idolâtre. Si , par cette raison , vous voulez me faire mourir , je vous offre ma vie , mais si votre dessein est de vous servir de moi pour vos sacrifices , je me défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Loin d'être fâché de ce que je venois de dire , le Pophar me répondit en souriant , que quand je les connoïtrois mieux , je verrois qu'ils n'étoient pas gens à faire mourir personne pour ne point penser comme eux ; qu'au

reste ce n'étoit qu'une cérémonie religieuse qu'ils faisoient en l'honneur de leurs ancêtres décédés, & que si je n'avois pas envie d'y assister, je pouvois m'asseoir, en attendant, où je voudrois.

LE SECRETAIRE. Les Inquisiteurs furent très-contens du commencement de son discours, où il témoigna tant de courage pour la défense de sa religion, & de sa résolution de mourir plutôt que de participer à leur culte idolâtre; mais sa conclusion le fit soupçonner, car un des Inquisiteurs l'interrompant, lui fit la demande suivante.

L'INQUISITEUR. J'espère que vous ne pensez pas qu'il ne soit point permis de persécuter, & même de faire mourir des hérétiques obstinés qui tâchent de renverser la religion de leurs pères, & d'entraîner les autres dans leur perte. Si la trahison contre son prince peut être punie de mort, pourquoi ne puniroit-on pas de même une trahison contre le roi des cieux? Prenez garde de ne point attaquer la sainte inquisition.

GAUDENCE. Mes révérends pères, je ne fais que rapporter ce qui s'est passé, & ce qu'a dit un payen qui ignoroit nos saints mystères. J'ai tout le sujet du monde de louer la justice de la sainte inquisition, & je crois que dans les cas dont vous venez de parler, il peut être très-

permis d'employer les moyens les plus sévères pour prévenir de plus grands maux. Mais il me parut que le Pophar donnoit en cela l'exemple d'une modération admirable, & j'ai trouvé dans la fuite qu'il pensoit réellement ainsi. De pareils sentimens ne sont point, je crois, indignes d'un chrétien ; mais en cela, comme en toute autre chose, je me sou mets à vos décisions.

LE SECRETAIRE. Je fis ici remarquer aux Inquisiteurs qu'il n'y avoit rien que de juste dans ses réponses ; que nous-mêmes, nous n'avions coutume d'agir avec rigueur qu'à la dernière extrémité, pour prévenir de plus grands maux : ainsi on lui dit de continuer sa lecture.

GAUDENCE. Le Pophar m'ayant rassuré de la sorte, se prosterna avec ceux de sa suite, & tous baïsèrent la terre : après quoi il mirent le feu à quelques bois odoriférans à l'aide d'un verre ardent : ils levèrent les yeux & les mains au ciel, puis encensèrent l'idole ou la statue ; ils versèrent ensuite du vin sur l'autel, & mirent du pain d'un côté & des fruits de l'autre ; & ayant allumé deux petites pyramides de parfums exquis, à chaque extrémité de la grande pyramide, ils s'affirent autour de la fontaine, dont les eaux sortoient, si je ne me trompe, de dessous cette grande pyramide, & formoient un bassin au milieu de l'amphithéâtre. Ils s'y

rafraîchirent & mangèrent avec appétit des fruits dont les arbres étoient couverts, m'invitant à faire de même. Je fis d'abord quelques difficultés, croyant que ce pouvoit être une partie de leur sacrifice; mais sur ce qu'ils m'assurèrent que le tout n'étoit qu'une cérémonie civile, je me mis à faire collation avec eux.

Le Pophar me dit, en se tournant vers moi : Mon fils, nous adorons, comme vous, un seul Dieu tout-puissant : ce que nous venons de faire, ne doit pas vous persuader que nous croyons qu'il y a une divinité dans cette statue, ni que nous l'ayons adorée comme si c'étoit un Dieu; nous la respectons seulement en mémoire de notre grand ancêtre, qui a conduit nos aïeux dans ce lieu, & qui a été enterré sous cette pyramide. Ceux de nos ancêtres qui sont morts avant que cette vallée ait été abandonnée, sont enterrés tout autour de nous; c'est par cette raison que nous avons baïsé la terre, persuadés qu'il n'est pas permis de troubler le repos des morts. Nous avons fait de même en Egypte, parce que nous sommes originaires de cette terre. Nos ancêtres habitoient la partie qu'on a nommée depuis Thèbes. Le tems ne me permet pas de vous dire à présent comment nous avons été chassés de notre pays natal, & comment nous sommes venus en ce lieu, que nous
avons

avons quitté pour un autre pays que vous verrez bientôt. Ce sont des choses que je vous détaillerai dans la fuite. Le pain, les fruits & le vin, que nous avons placés sur l'autel, sont les grands suppôts de la vie ; nous les y laissons, pour marquer que le vénérable vieillard dont vous voyez la statue, a été, après Dieu, l'auteur & le père de notre nation.

En finissant ces mots, il dit qu'il étoit tems de s'en aller. Tous se levèrent ; & , après qu'ils eurent baissé la terre encore une fois, les cinq plus âgés de la compagnie en mirent dans des vases d'or avec beaucoup de soin & de respect. Après avoir pris encore quelques rafraîchissemens, nous fîmes provision de fruit & d'eau ; & retournant par le même chemin, nous montâmes sur nos dromadaires, & poursuivîmes notre voyage.

Nous avons passé le tropique du cancer, à ce que je jugeois par nos ombres, qui s'étendoient vers le sud. Nous continuâmes notre route en tournant encore un peu vers le couchant, en ligne presque parallèle avec le tropique. L'air devenoit plus frais qu'il n'avoit été, de sorte que, sur le minuit, il faisoit très-froid. Nous donnâmes à boire à nos dromadaires, au lever du soleil, & nous prîmes nous-mêmes quelques rafraîchissemens ; après quel

nous continuâmes notre chemin, avec une vitesse extrême. Il ne faisoit plus de vent entre neuf & dix heures, mais nous ne lâissâmes pas d'avancer, parce que la plus grande chaleur étoit entre trois & quatre heures. Les sables étoient d'autant plus ardens, que nous étions en parallèle avec le tropique, & que nous allions en descendant; au lieu que, quand nous avions été vers le midi du côté de la ligne, le terrain devenoit de plus en plus élevé: les chaleurs auroient été insupportables dans les sables plats où nous étions, si nous n'avions pas été près de chaîne des montagnes d'Afrique, qui tempéroient les ardeurs de l'air.

Il ne suffisoit pas, dans les endroits où nous nous reposâmes, de dresser nos tentes pour nous mettre à l'ombre avec nos dromadaires, le sable étoit si chaud, qu'il falloit encore mettre quelque chose sous nos pieds pour les empêcher d'être brûlés. Nous voyageâmes de la sorte pendant quatre jours dans ces affreux déserts, sans y voir le moindre animal vivant. Le sable & le ciel étoient tout ce qui s'offroit à la vue, & jamais je n'ai souffert une fatigue aussi rude.

Le quatrième jour, sur les huit heures du matin, soit par hasard, soit par la prudence & la prévoyance du Pophar, qui savoit tous les endroits où il falloit s'arrêter, nous décou-

vrîmes une autre vallée à main droite , avec quelques arbres épars , mais qui n'avoient point la fraîcheur & la verdure des derniers que nous avions quittés. Nous y allâmes au plus vite , ayant beaucoup de peine à soutenir les chaleurs. Nous mîmes aussitôt pied à terre , & menâmes nos dromadaires par une descente aisée , pour chercher un endroit où nous mettre à couvert des rayons du soleil. Les premiers arbres étoient vieux & en petit nombre , & sembloient ne pouvoir tirer de la terre que l'humidité qu'il falloit pour les empêcher de mourir. La terre étoit couverte d'un peu de mousse , que le soleil avoit desséchée ; & tout espoir de découvrir de l'eau dans ce lieu , nous étoit ôté : heureusement notre provision n'étoit pas encore épuisée. A mesure que nous avançons , les arbres nous paroissent en plus grand nombre & plus gros. Nous trouvons aussi quelques dattes , mais qui n'étoient pas aussi bonnes que celles de l'autre vallée. Nous nous reposâmes un peu , & continuâmes ensuite à descendre , jusqu'à ce que nous fussions parvenus à un endroit plus commode & plus frais. Le Pophar nous dit qu'il falloit rester là deux ou trois jours , & peut-être davantage , s'il ne voyoit pas les signes accoutumés pour pouvoir continuer son voyage : & qu'ainsi , il falloit

ménager notre eau crainte d'accident. Nous eûmes soin de faire rafraîchir nos dromadaires ; mais pour nous , nous étions si fatigués , que nous préférâmes le repos à la nourriture. Le Pophar nous fit prendre un peu de vin cordial dont il s'étoit muni ; & nous dit de dormir tant que nous voudrions , mais d'avoir soin sur-tout de nous bien couvrir , les nuits étant longues , & fraîches sur le minuit. Nous nous endormîmes tous en peu de tems , & ne nous réveillâmes qu'à quatre heures du lendemain matin. Le Pophar fut debout le premier , tant il étoit inquiet pour nous & pour lui-même , parce que nous étions dans le tems le plus critique de tout le voyage. Dès que nous eûmes pris quelques rafraîchissemens , il nous dit qu'il falloit remonter sur les sables pour observer les signes. Nous y menâmes nos dromadaires , craignant pour eux les bêtes sauvages ; cependant nous n'en vîmes aucune , & nous allâmes au petit pas gagner un terrain fort élevé. Tant que la vue pouvoit s'étendre , on n'appercevoit autre chose que des plaines arides , sans la moindre verdure , pas même l'ombre d'herbe , à l'exception de la vallée où nous avions passé la nuit , & qui s'étendoit au loin.

Le Pophar nous assura que les instructions que ses ancêtres lui avoient laissées pour le

guider dans ce voyage , parloient d'une source d'eau dans cette vallée , qui formoit une petite rivière , mais que quelque tremblement de terre , ou bien quelque inondation de fable , l'avoit tarie , & qu'elle devoit couler actuellement sous terre , à moins qu'elle ne fût tout-à-fait engloutie. Il nous dit aussi que , selon les écrits les plus anciens qu'il tenoit de ses ancêtres , ces fables n'étoient autrefois , ni si étendus , ni si dangereux à passer qu'ils le sont aujourd'hui , mais qu'il y avoit plusieurs vallées fertiles , assez près les unes des autres. Il ajouta qu'il espéroit voir les signes qu'il cherchoit , & sans lesquels il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin ; que , selon son éphéméride & ses mémoires , ils devoient paroître vers ce tems , à moins qu'il n'arrivât quelque chose de fort extraordinaire. C'étoit le neuvième jour de notre voyage dans ces déserts , & il étoit alors environ huit heures du matin. Le Pophar regardoit à tout moment vers le sud , ou le sud-ouest , & paroïssoit extrêmement inquiet de ce qu'il ne voyoit rien. Il s'écria enfin avec une grande joie : ils viennent ! Regardez-là vers le sud-ouest , & étendez votre vue aussi loin que vous pourrez , pour voir si vous n'appercevez pas quelque chose. Nous lui dîmes que nous n'y voyions autre chose que des tourbillons de

sable que le vent chassoit de côté & d'autre. Justement, dit-il, c'est le signe qu'il nous faut ; mais regardez bien de quel côté le vent les chasse. Nous répondîmes que c'étoit vers l'est , autant que nous en pouvions juger. Cela est encore vrai , repliqua-t-il. Puis se tournant vers l'ouest , avec un peu de variation vers le sud , tous ces vastes déserts , continua-t-il , sont actuellement dans une confusion si affreuse , que les hommes & les bestiaux y feroient ensevelis d'abord sous ces montagnes de sable. A peine eut-il achevé de parler , que nous vîmes , dans l'éloignement , dix mille petits jets de sable , qui s'élevoient & tomboient vers l'est avec une rapidité & une confusion épouvantables , & des nuées épaisses de sable & de poussière qui les suivoient. Allons , dit-il , descendons dans la vallée , car il faut que nous y restions jusqu'à ce que nous voyions comment les choses tourneront.

Comme cet événement me paroissoit plus nouveau que tout ce que j'avois encore vu , & que j'avois une grande idée de la science du Pophar , je pris la liberté de lui demander quelle étoit la cause de ce phénomène subit. Il me dit que quand la lune étoit dans son plein , il tomboit toujours des pluies prodigieuses , qui venoient de la partie occidentale de l'Afrique , en-deçà

de l'équateur ; que , dans le commencement , elles alloient pendant quelque tems vers le sud-ouest , après quoi elles tournoient plus au sud , & travërsoient la ligne jusqu'à ce qu'elles parvinssent à la hauteur de la source du Nil , où elles tomboient pendant trois semaines ou un mois de suite , ce qui étoit cause des inondations de ce fleuve. Mais qu'en deçà de l'équateur , il ne pleuvoit qu'environ quinze jours , & que ces pluies étoient précédées de tourbillons & de nuées de sable , qui rendoient ces déserts impraticables , jusqu'à ce que la pluie les fit cesser.

En discourant ainsi , nous arrivâmes à l'endroit que nous avions choisi pour nous reposer ; & quoique nous n'eussions besoin ni de sommeil , ni de rafraîchissement , nous ne laissâmes pas de profiter du tems , pour goûter la fraîcheur de la soirée , & nous recréer après tant de fatigues , n'y ayant pas d'apparence que nous pussions nous remettre en route avant le soir du lendemain , au plutôt.

A cinq heures du soir , le Pophar nous dit de retourner avec lui à l'endroit le plus élevé du désert ; qu'il lui manquoit encore un signe ; qu'il espéroit voir le même soir ; sans quoi nous risquions de manquer d'eau , notre provision étant presque épuisée , & n'ayant point d'espé-

rance de trouver de sources dans les déserts que nous avions encore à traverser , si ce n'étoit à deux journées près de la fin de notre voyage. Mais comme il étoit presque sûr de voir le signe qu'il demandoit , il ne me paroissoit pas , à beaucoup près , aussi inquiet , qu'il l'avoit été la première fois ; car , quoiqu'il fût notre gouverneur ou notre capitaine , & qu'on eût pour lui les égards les plus respectueux , cependant il nous traitoit en tout comme ses enfans , & nous témoignoit toute la tendresse d'un père. S'il marquoit de la préférence pour quelqu'un , c'étoit pour moi ; il me témoignoit continuellement la plus grande tendresse , dont mes compagnons furent charmés , loin d'en être jaloux. Jamais frères n'ont vécu avec plus d'union que nous. Les plus âgés prenoient plaisir à voir nos jeux & nos divertissemens ; ils étoient d'un caractère un peu plus sérieux que les Italiens ; mais leur gravité étoit accompagnée d'une tranquillité admirable & de la meilleure humeur du monde. Jamais je n'ai vu de peuple qui ait un air aussi libre ; ils sembloient ne reconnoître d'autre sujettion que celle qu'impose le respect dû à leurs parens.

Nous vîmes , de la hauteur où nous étions montés , les tourbillons de sable qui voltigeoient encore ; mais ce qu'il y a de surprenant ,

c'est que ce tumulte aérien ne se fit point sentir du côté où nous étions ; tout l'orage alloit en ligne presque parallèle avec l'équateur : l'air paroïssoit comme un brouillard noir & épais vers l'est & le sud-est, car tous les tourbillons étoient portés de ce côté-là. Au bout de quelque tems, le ciel s'éclaircit vers l'ouest, comme si un vent fort & réglé eût chassé les nuages. Enfin nous apperçûmes, à l'extrémité de l'horison, le bord d'une nuée prodigieuse, extrêmement noire, qui s'étendoit vers le sud-ouest & l'ouest, & qui s'élevoit lentement. Nous vîmes bien qu'elle nous pronostiquoit une pluie abondante.

A cette vue, tous se prosternèrent ; puis, levant les mains & les yeux vers le soleil, ils sembloient adorer ce grand luminaire. Le Pophar prononça, à haute voix, quelques paroles que je n'entendis point, mais je compris qu'il remercioit cet astre de ce qu'il avoit vu. Je me retirai, & me tins éloigné, non par crainte pour ma vie, comme auparavant, mais pour ne point participer à leur culte idolâtre. Car je ne pouvois plus ignorer qu'ils n'eussent une fausse idée de Dieu, & que, s'ils en reconnoissoient un, c'étoit le soleil : ce qui est, à la vérité, l'idolâtrie la moins déraisonnable que l'homme puisse commettre ; mais cepen-

dant qui en est une toujours très-criminelle.

Lorsqu'ils eurent fini leurs prières, le Pophar me dit, en se tournant vers moi : je vois bien que vous ne voulez pas vous joindre à nous dans nos cérémonies religieuses ; mais je puis vous assurer que c'est à cette nue que nous devons tous la vie : & comme ce grand soleil, continua-t-il en montrant cette planète, est la cause qui l'élève, comme il est le conservateur de tous les êtres, nous croyons devoir lui rendre des actions de grâces. Il s'arrêta en cet endroit ; comme pour attendre ma réponse.

Je ne voulois pas entrer dans une dispute sur la religion, sachant que rien n'est plus inutile, ni moins convaincant que ces sortes de discussions, dont tout le fruit est communément d'engendrer des querelles & des animosités ; cependant je me crus obligé, en cette occasion, de faire profession de ma croyance, & de défendre l'honneur de mon Dieu contre un culte idolâtre. Je lui répondis donc avec beaucoup de respect, que cette belle planète étoit bien une des causes physiques de la conservation de nos êtres, & de la production de toutes choses ; mais qu'elle avoit été elle-même créée par un Dieu tout-puissant, la cause première, & l'auteur de tout ce qui est aux cieux & sur la

terre. Le soleil ne faisant que se mouvoir par ses ordres , comme un être inanimé , incapable d'entendre nos prières , & ne pouvant agir que par sa direction ; cependant , que je voulois bien me joindre à lui pour rendre de sincères actions de grace au Dieu tout-puissant , de ce qu'il avoit créé le soleil , dont la chaleur efficace avoit fait élever cette nue pour sauver nos jours. C'est ainsi que , sans blesser ma religion , je tâchai d'ajuster ma réponse avec son discours. Je n'avois pas bien démêlé encore ce qu'étoient ces inconnus ; car je vis qu'ils étoient plus mystérieux dans ce qui regardoit leur religion , que dans toute autre chose ; ou plutôt c'est en cela seul qu'ils sembloient se cacher de moi.

Le Pophar réfléchit quelque tems sur ce que je venois de lui dire , & me dit : Vous ne vous trompez pas de beaucoup, vous & moi nous discuterons cette affaire une autre fois. Il changea ensuite de discours par rapport aux jeunes gens qui nous entouroient , parce qu'il ne vouloit pas piquer leur curiosité sur les matières de religion

Le soleil étoit couché lorsque nous arrivâmes au petit bois que nous avions choisi pour le lieu de notre repos ; nous vîmes quelques grains de sable semés çà & là , comme de la grêle qu'un vent impétueux , joint à quelques tourbillons ,

avoit chassés de notre côté , ce qui nous fit appréhender une pluie de fable ; mais il nous dit de ne rien craindre , parce qu'il voyoit , par ses papiers , que les ouragans n'étoient jamais violens dans l'éloignement où nous étions , leur nature étant d'aller plus en parallèle avec l'équateur ; mais qu'il étoit sûr que nous aurions un peu de pluie ; qu'ainsi il falloit bien affermir nos tentes , & mettre tous nos vaisseaux à l'air pour faire provision d'eau.

Après avoir soupé , nous allâmes nous promener dans la vallée , en discourant sur la nature de ces phénomènes. Nous ne nous mîmes pas en peine de dormir sitôt , nous étant si bien reposés le même jour , & devant y rester la nuit suivante , & le lendemain encore. La vallée devenoit plus agréable à mesure que nous avançons ; nous trouvâmes des dates & d'autres fruits , mais ils n'étoient pas aussi bons que ceux de la première vallée. Je demandai au Pophar quelle étoit l'étendue de cette vallée , & si elle étoit habitée : il me répondit qu'elle pouvoit s'étendre de plusieurs côtés entre les montagnes , où il y avoit eu autrefois une rivière qui étoit perdue aujourd'hui dans les sables , mais qu'il ne croyoit pas que personne avant eux eût osé se hasarder si avant dans ces horribles déserts ; & que , suivant ses mémoires ,

leurs ancêtres étoient les premiers qui s'y étoient frayés un chemin.

Pour voir s'il avoit quelque connoissance certaine de la longitude, objet de tant de travaux & de recherches chez les européens, je lui demandai comment il pouvoit être sûr que ce fût-là l'endroit dont ses mémoires parloient, & par quelle règle il pouvoit juger du chemin qu'il avoit fait, ou savoir quand il falloit se détourner à droite ou à gauche. Après quelques momens de réflexion, il me répondit, sans paroître embarrassé, qu'ils savoient, par l'aiguille, combien ils s'éloignoient du pôle boréal ou du pôle septentrional, du moins jusqu'à ce qu'on fût arrivé au tropique; qu'outre cela, on pouvoit prendre le méridien & la hauteur du soleil; & que, sachant la saison de l'année, on pouvoit voir par-là combien on s'approchoit, ou l'on s'éloignoit de l'équateur.

Cela est vrai, dis-je; mais, comme à chaque pas que vous faites, le méridien change, comment pouvez-vous savoir combien vous faites de chemin vers le levant ou vers le couchant, lorsque, de l'un ou de l'autre côté, vous allez en ligne parallèle avec le tropique ou l'équateur? Il rêva encore quelque tems; & soit qu'il ne pût me donner une réponse satisfaisante, soit qu'il ne voulût pas me dire son

secret (le premier est le plus probable) : votre curiosité , dit-il , me fait plaisir ; je vois que vous êtes au fait de la difficulté. Nous n'avons , continua-t-il , d'autre façon que de remarquer exactement combien de chemin nos dromadaires font par heure , ou par jour ; nous allons toujours , comme vous avez vu , à-peu-près le même pas ; nous savons tous les endroits où nous devons nous arrêter pour nous rafraîchir , & le tems que nous y mettons. En partant d'Egypte , nous avons voyagé directement vers le couchant ; nos dromadaires font tant de chemin par heure : ainsi nous savons combien de chemin nous faisons vers le couchant. Si nous déclinons vers le nord ou le sud , nous savons aussi combien de milles nous avons fait en tant d'heures ; & par-là il nous est aisé de calculer de combien nous nous éloignons du couchant. Il est vrai que nous ne pouvons pas le faire avec une exactitude démonstrative , mais aussi nous ne nous trompons que de très-peu de chose.

C'est tout ce que je pus apprendre de lui pour lors ; mais ce n'en étoit pas assez pour résoudre la difficulté. Je lui demandai ensuite ce qui les avoit engagés à tenter ce chemin , & à chercher une demeure inconnue à tout le reste du monde ; il me dit que c'étoit pour con-

server leur liberté & leurs loix. Voyant qu'il me répondoit en des termes si généraux, je craignis de lui en demander davantage.

La nuit devenoit sombre & noire, quoique la lune fût dans son plein. Il s'éleva un vent furieux ; le tonnerre commença à gronder ; les éclairs brilloient de toutes parts : bientôt tout le ciel nous parut embrasé. Nous retournâmes au plus vite à nos tentes ; & quoique nous ne fussions couverts que des bords d'un nuage épais, il tomba tant de pluie, que nous eûmes bientôt rempli tous nos vaisseaux. Le tonnerre se faisoit alors à peine entendre : & ce qui nous consolait, c'est qu'il s'éloignoit de nous vers l'est. Les plus âgés de notre compagnie paroissent peu s'inquiéter de ces signes affreux, parce qu'ils y étoient accoutumés ; mais, pour moi, j'avoue que je ne fus pas sans crainte ; j'attendois avec impatience la fin de l'orage, faisant mille réflexions sur la grande connoissance que ces hommes devoient avoir des loix de la nature.

Je repassois dans mon esprit tout ce que j'avois vu & entendu, ne pouvant pas deviner encore quels étoient ces étrangers, lorsqu'un accident imprévu me fit voir que je me connoissois aussi peu moi-même, que je les connoissois : la chaleur étoit si violente, que nous

nous étions mis en chemise , la poitrine toute découverte pour mieux nous rafraîchir ; un éclair prodigieux donna contre la poitrine d'un des jeunes-gens qui étoit précisément vis-à-vis de moi , & me fit voir une médaille d'or très-brillante , qu'il avoit pendue au col , sur laquelle étoit gravée la figure du soleil , entourée de caractères inconnus ; elle ressembloit parfaitement à celle que ma mère avoit toujours portée , & que , depuis sa mort , j'avois gardée sur moi pour l'amour d'elle. Que signifie cette médaille , demandai-je alors avec un air extrêmement expressé : j'en ai une toute semblable.

Quoi ! vous ? reprit le Pophar , frappé d'étonnement : vous , une de ces médailles ! Grand Dieu ! seroit-il possible ! Mais , par quel hasard , comment , & de qui la tenez-vous ? Je lui dis , en la tirant de ma poche , que ma mère l'avoit toujours portée à son cou depuis son enfance. Il me l'arracha des mains à l'instant ; il la regarda à la lumière des éclairs ; il la reconnut. Grand soleil , s'écria-t-il alors , quel est donc ce mystère ! Il me demanda encore comment je l'avois eue ; comment elle étoit tombée entre les mains de ma mère , & qui étoit ma mère. Dès qu'il eut repris ses sens , je lui dis qu'elle étoit fille adoptive d'un noble commerçant de Corse , qui lui avoit donné tous
ses

ses effets, lorsque mon père l'épousa ; qu'elle avoit été mariée à l'âge de treize ans ; que j'en avois actuellement dix-neuf ; & que , comme j'étois son second fils , elle devoit avoir quarante ans lorsqu'elle mourut. Il faut que ce soit la fille d'Isiphéna , s'écria t-il tout transporté , ce ne peut être qu'elle. Ensuite me serrant entre ses bras , vous êtes maintenant , me dit-il , réellement un de nous , puisque vous êtes petit-fils de ma chère sœur Isiphéna. Ce souvenir fit verser des larmes au vénérable vieillard. Hélas ! continua-t-il , votre mère fut perdue au Caire , à-peu-près dans le tems dont vous parlez , avec une sœur jumelle , dont je crains bien de ne pouvoir jamais découvrir la destinée. Je me rappelai alors que j'avois oui dire à ma mère , que le gentilhomme dont-elle tenoit sa fortune , l'avoit achetée très-jeune d'une femme turque de cette ville ; qu'étant charmé de ses façons & de sa beauté naissante , & n'ayant aucun enfant , il l'avoit adoptée. Ah ! sans doute , c'étoit elle-même , dit le Pophar ; mais sa sœur , qu'est-elle devenue ? car Isiphéna mourut en couche des deux. Je lui dis que je n'en avois jamais entendu parler.

Il m'apprit que c'étoit le mari de sa sœur qui étoit le conducteur des Mezzoraniens qui alloient visiter les tombeaux de leurs ancêtres ,

comme il l'étoit alors; qu'ayant été forcé de céder aux importunités de sa femme, il avoit consenti à la mener avec lui dans le dernier voyage qu'il fit, quoique les loix de leur pays défendissent absolument aux femmes de faire ce voyage; mais qu'elle s'étoit habillée en homme, & avoit passé, à la faveur de ce déguisement, pour un des jeunes gens qui devoient l'accompagner. Elle se trouva, me dit-il, enteinte au Caire, où elle accoucha de deux filles, & mourut en couche, amèrement regrettée de son mari. On transporta son corps à Thèbes, où reposoient ses ancêtres, pour y être inhumé; mais, lorsqu'ils quittèrent le Caire, ils furent obligés de laisser les enfans à une nourrice du pays, avec quelques domestiques égyptiens, chargés du soin de la maison & des effets. La nourrice & les domestiques profitèrent de leur absence, emportèrent tout, & s'enfuirent. Nous avons cru, continua-t-il, qu'ils avoient tué les enfans, après avoir pillé la maison (car on n'a jamais pu découvrir ce qu'ils étoient devenus); mais ils ont mieux aimé les vendre; j'en juge par le sort de votre mère. A l'égard de sa sœur, le grand auteur de notre être peut seul savoir si elle est encore vivante, & quel lieu de la terre elle habite. Nous sommes charmés, poursuivit-il, d'avoir trouvé en vous un rejetton

précieux de notre famille ; je crus aussi, la première fois que je vous vis, entrevoir en vous quelque chose qui n'est pas donné aux autres hommes. Mais c'est trop long-tems ; dit-il, priver mes compagnons & mes enfans du bonheur de reconnaître un frère , & de l'embrasser. Venez , vous allez être uni , encore une fois , à nous par les liens les plus doux , & en même tems les plus saints & les plus sacrés. Nous nous embrasâmes tous alors avec des transports de joie inexprimables , & toutes mes craintes se dissipèrent. Au lieu du pays où le hasard m'avoit fait naître , j'avois trouvé une patrie qui devoit d'autant plus me flatter , qu'elle étoit habitée par le peuple le plus poli & le plus civilisé du monde ; je m'en formois les idées les plus agréables & les plus riantes ; le plaisir que je me promettois , n'étoit altéré que par la triste réflexion que je faisois , que je serois obligé de vivre avec des payens.

Je résolus cependant de n'oublier, en aucune occasion , que j'étois chrétien ; c'est pourquoi , lorsque le Pophar voulut attacher la médaille à mon cou , comme une marque de ma naissance , je fis quelque difficulté , craignant que ce ne fût un emblème de leur idolâtrie , d'autant plus que je voyois qu'ils étoient extrêmement superstitieux. Je lui demandai donc ce que

signifioit la figure du soleil , & les caractères inconnus qui y étoient gravés : il me dit que ces caractères se prononçoient : *omabin* , qui veut dire , *le soleil est l'auteur de notre être* , ou , dans un sens plus littéral , *le soleil est notre père* ; *om* ou *bn* , signifiant le soleil ; *ah* , père ; & *im* ou *mim* , nous. Cela me fit ressouvenir qu'ils m'avoient dit , en Egypte , qu'ils étoient les enfans du soleil , & me donna en même tems quelque inquiétude ; j'appréhendois toujours qu'ils ne fussent idolâtres : ainsi je lui dis que je gardois la médaille comme une marque de ma patrie , mais que je ne pouvois reconnoître que Dieu pour l'auteur suprême de mon être. Quant à cet auteur suprême , me dit-il , vos opinions diffèrent un peu des nôtres ; mais laissons à un autre tems les affaires de religion , & finissons cette heureuse journée par des actions de grâces à l'Etre suprême , pour la découverte que nous venons de faire ; demain matin , puisque vous êtes à cette heure réellement un de nous , je vous instruirai de votre origine , & des causes qui nous ont fait chercher un asyle dans ces tristes déserts.

Le Pophar m'appella le lendemain matin. Mon fils , me dit-il , pour m'acquitter de la promesse que je vous fis hier au soir , je veux vous apprendre quels étoient nos ancêtres , afin

de vous distinguer de ces hommes grossiers qui ignorent la source d'où ils ont pris naissance, & qui s'embarraffent peu de la connoître, pourvu qu'ils continuent de ramper sur la terre. Il faut vous rappeler la conversation que nous eûmes dans la première vallée où nous nous sommes arrêtés ; je crois qu'il vous souvient encore que je vous ai dit que nous sommes originaires d'Egypte : quand vous m'avez demandé ce qui avoit pu nous engager à tenter le passage de ces affreux déserts, je vous ai répondu que c'étoit pour conserver notre liberté & nos loix. Aujourd'hui que vous nous appartenez de si près, je veux vous instruire davantage touchant notre origine.

Nos ancêtres viennent originairement d'Egypte, pays jadis le plus heureux du monde ; mais il n'a porté le nom d'Egypte, & les habitans celui d'Egyptiens, que long-tems après que nous en sommes sortis : son premier nom étoit Mezzoraïm ; c'étoit aussi celui du premier homme qui peupla ce pays, & dont nous tenons encore le nom de Mezzoraniens.

Nos premiers ancêtres nous ont transmis une tradition, qui porte que, lorsque la terre sortit de dessous l'eau, six personnes, savoir trois hommes & trois femmes, en sortirent aussi en même tems. Elles avoient été, ou produites par

le soleil , ou envoyées par la suprême puissance pour l'habiter. Mezzoraim , notre premier fondateur , en étoit un. Leur nombre augmentant considérablement , il choisit pour sa demeure le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Egypte , & alla s'y établir avec soixante de ses enfans & petits-enfans , qu'il mena tous avec lui , les gouvernant en vrai père , & leur apprenant à vivre ensemble comme les frères d'une même famille.

Mezzoraim aimoit la paix & la tranquillité ; il haïssoit l'effusion de sang , dont Dieu , disoit-il , juste & puissant comme il est , ne manque jamais de punir le coupable auteur. Il s'appliqua principalement à l'étude du ciel avec beaucoup de succès ; & , à force de méditer & de réfléchir sur les grands ouvrages du créateur , il créa lui-même nos arts. Tha-oth (1) son petit-fils les perfectionna , & le surpassa de beaucoup en connoissances , sur-tout dans les sciences sublimes. Nos ancêtres vécurent ainsi pendant quatre cens ans ; ils étoient répandus par toute l'Egypte , & jouissoient du bonheur de la paix & des sciences , sans connoître ce que c'étoit

(1) Tha-oth , philosophe égyptien , vivoit avant Mercure ou Trismégiste ; quelques-uns croient que c'est le même.

que de tromper , ni d'être trompés , & sans faire , ni craindre qu'on leur fit aucun mal. Mais les malheureux descendans des Hicksoes , envieux des douceurs dont ils jouissoient , & de la richesse de leur pays , vinrent fondre sur eux comme un torrent ; & , après avoir tout détruit , ils s'emparèrent de l'heureux séjour que nos ancêtres avoient rendu si florissant. Les innocens Mezzoraniens , qui haïssoient l'effusion de sang , & qui ignoroient l'injustice & la violence , se laissèrent tuer comme des agneaux ; ils virent violer leurs filles & leurs femmes ; & ceux que l'impitoyable ennemi épargnoit , furent faits esclaves , & condamnés à labourer la terre pour leurs nouveaux maîtres.

LE SECRETAIRE. Les inquisiteurs l'interrompirent en cet endroit , pour lui demander s'il ne croyoit pas qu'il fût permis , dans certains cas , de repousser la violence par la violence ; ou si , selon les loix de la nature , les Mezzoraniens n'étoient pas en droit de résister à leurs cruels ennemis , même jusqu'à répandre leur sang ; & s'il pensoit qu'il ne fût pas bien de punir de mort des malfaiteurs publics , pour la conservation de tout un état. Comme ils craignent toujours qu'on ne veuille semer de nouvelles opinions , leur intention étoit de le fonder , pour voir si , par hasard , il n'avoit pas

dessein de dogmatifer, & d'avancer des opinions erronées, soit en soutenant pour permises des choses qui ne l'étoient pas, soit en niant l'équité de choses que la loi de la nature autorise.

GAUDENCE. Ils auroient, sans doute, pu résister dans le cas dont il s'agit, & même répandre le sang de leurs ennemis; & je ne doute point qu'il ne soit permis de sacrifier au repos d'un état ces monstres qui le troublent & qui le dévorent. Je ne fais que vous raconter, mes révérends pères, la façon de penser de ce peuple. Quant à la punition de leurs criminels, vous verrez, lorsque je parlerai de leurs loix & de leurs coutumes, qu'ils ont d'autres façons de punir les crimes, aussi efficaces que la mort même. Il est vrai que, comme ils sont renfermés en eux-mêmes, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les autres nations, ils ont su conserver, dans un degré éminent, leur première innocence.

L'INQUISITEUR. Poursuivez.

GAUDENCE. Le Pophar continua son récit en ces termes. Mais ce qu'il y avoit de plus affreux, c'est que ces impies Hicksoes les forçoient d'adorer des hommes, des bêtes, & même des insectes, comme autant de dieux; ils les obligèrent même de venir voir sacrifier.

Leurs enfans à ces dieux inhumains. Cette affreuse calamité se fit sentir d'abord dans les contrées de la basse Egypte , qui étoit alors la plus florissante. Ceux qui purent échapper à leur fureur , se réfugièrent dans l'intérieur du pays , flattés de l'espérance de voir adoucir , dans peu , l'excès de leur infortune. Mais , hélas ! que pouvoient-ils faire à ils ne connoissoient pas l'usage des armes , & leurs loix leur défendoient de détruire leur propre espèce. Ils s'attendoient cependant , à tout moment , à être massacrés par leurs cruels ennemis. Le pays où ils s'étoient retirés , étoit trop petit pour les contenir , quand même ils auroient pu y vivre en paix. Dans cette détresse , les chefs des familles ne furent pas d'accord sur le parti qu'il y avoit à prendre , ou plutôt ils n'en voyoient aucun. Les uns se sauvèrent dans les déserts voisins , qui s'étendent de chaque côté de la haute Egypte : déserts horribles , comme vous l'avez pu voir. Enfin , tous étoient dispersés comme un troupeau de timides moutons , qui fuit devant des loups ravissans. La consternation étoit si grande , qu'ils résolurent de fuir jusqu'aux extrémités de la terre , plutôt que de tomber entre les mains de ces monstres inhumains. La plus grande partie fut d'avis de bâtir des vaisseaux , & de se confier à la mer.

Notre illustre père Mezzoraim leur avoit enseigné l'art de construire des bateaux, dans lesquels ils traversoient les bras de la grande rivière (le Nil) : quelques-uns prétendent qu'il les inventa lui-même, & qu'il s'étoit sauvé, par ce moyen, dans le tems d'un grand déluge qui inonda tout le pays. Dans la fuite, ils perfectionnèrent si bien cette invention, qu'ils passoient la petite mer sans aucune difficulté. Ils convinrent donc de bâtir des vaisseaux ; mais l'embaras étoit de savoir où ils iroient. Les uns vouloient aller par une mer, les autres par une autre. Cependant ils se mirent tous à travailler : de sorte que, dans l'espace d'un an, ils eurent fabriqué un grand nombre de barques, qu'ils essayèrent en faisant de petits voyages le long des côtes, redressant chaque fois tout ce qui leur paroissoit défectueux, & y ajoutant ce qu'ils croyoient pouvoir contribuer à leur plus grande sûreté. Ils se flattèrent alors, ou du moins le desir qu'ils avoient de fuir leurs ennemis, leur fit imaginer qu'ils pouvoient passer l'océan, même sans danger. Comme nos ancêtres s'étoient adonnés principalement à l'étude des arts & des sciences, & à la connoissance de la nature, il n'y avoit pas de peuple au monde aussi propre qu'eux pour de pareilles entreprises ; la connoissance du danger qui les

memor, reveilla leur industrie, & leur fit trouver des expédiens qu'une cruelle & pressante nécessité peut seule faire imaginer.

La plupart de ces infortunés étoient des hommes qui avoient fui en foule de la basse Egypte. Les habitans de la haute Egypte, quoiqu'ils fussent extrêmement consternés, & qu'ils construisissent à la hâte des vaisseaux, n'étoient cependant pas agités de craintes aussi vives que les autres, voyant que les Hicksoes se tenoient encore tranquilles dans leurs nouvelles possessions. Mais, sur la nouvelle qu'ils apprirent, que les Hicksoes commençoient à remuer encore, & qu'il en arrivoit de nouvelles légions qui alloient se répandre par-tout le pays, ils résolurent de ne plus différer leur départ, & de s'abandonner, eux, leurs femmes & leurs enfans, avec tous leurs effets les plus précieux, à la merci des flots, plutôt que de s'exposer à la cruauté de ces farouches usurpateurs. Ceux qui étoient venus de la basse Egypte résolurent de traverser la grande mer, & portèrent, avec un travail incroyable, tous leurs matériaux & leurs effets, tantôt par terre, tantôt par eau, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bras extérieur du Nil; car, quoique leurs ennemis passassent l'isthme pour arriver en Egypte, ils ne s'étoient point encore emparés

de ce passage. Il seroit inutile de vous dépeindre les regrets qu'ils eurent d'être obligés de quitter leur chère patrie. Je vous dirai seulement qu'ils traversèrent la grande mer, & ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent parvenus à une autre mer, auprès de laquelle ils fixèrent leur demeure, afin de pouvoir se sauver encore, au cas qu'ils fussent poursuivis. C'est ce que nous avons appris par les relations de nos ancêtres, qui rencontrèrent quelques-uns d'eux qui venoient visiter, comme nous, les tombeaux de leurs parens décédés; mais il y a un tems infini que nous n'en avons entendu parler.

Les autres, qui étoient en bien plus grand nombre, descendirent la petite mer; ils ne s'arrêtèrent ni ne mouillèrent en aucun endroit, qu'ils ne fussent arrivés à un débouché de cette mer fort étroit, & par lequel ils passèrent dans le vaste océan; & de là, prenant leur route à main gauche, ils entrèrent dans la mer orientale. Mais nous ignorons si l'impitoyable abîme ne les aura point engloutis, ou bien si les vents ne les aurent point jettés dans quelque pays inconnu, car on n'a jamais eu de leurs nouvelles. Il est vrai que depuis peu d'années nous avons entendu parler au Caire d'une nation extrêmement nombreuse, & très-civilisée dans les paries du monde oriental, & dont les loix

& les usages ont quelque ressemblance aux nôtres ; mais comme nous n'avons jamais vu de gens de ce pays-là , nous ne saurions dire ce qu'ils font.

Le père de notre nation , & qui étoit le prêtre du soleil à No-om , que ces infidèles nommèrent dans la suite No-Ammon , par rapport au temple d'Hammon , étoit cruellement agité pendant cette calamité générale ; mais il ne croyoit pas encore que les Hicksoes pénétraissent si avant dans le pays. Il jugea cependant que la prudence vouloit qu'il cherchât un asyle pour lui & pour sa famille , en cas de besoin. Il descendoit en ligne directe du grand Tha-oth , & étoit parfaitement versé dans toutes les sciences de ses ancêtres. Il conjectura qu'il devoit certainement y avoir quelque pays habitable au-delà des sables qui l'entouroient , & où il pouvoit se réfugier avec ses enfans , & y demeurer au moins jusqu'à ce que ces troubles fussent passés , s'il trouvoit un chemin pour les y conduire ; car il ne comptoit pas pour lors être obligé de quitter sa patrie pour toujours. Il résolut donc en vrai père de son peuple , comme le nom de Pophar le signifie , de risquer sa propre vie plutôt que d'exposer toute sa famille au danger de périr dans ces affreux déserts. Il avoit cinq fils & cinq filles , tous ma-

Rés à autant de fils & de filles de son frère, qui étoit mort. Ses deux fils aînés avoient même des enfans, mais les autres n'en avoient point encore: Il laissa à son fils aîné le gouvernement & le soin de tout, au cas qu'il lui arrivât malheur, & mena avec lui les deux plus jeunes de ses enfans, dont la famille pouvoit plus aisément se passer: S'étant pourvu de la quantité d'eau qu'il falloit pour dix jours, de pain & de fruits secs autant qu'il leur en faudroit pour vivre, il résolut de voyager cinq jours sur ces sables; & si au bout de ce tems il ne decouvroit rien, de revenir avant que leurs provisions fussent épuisées, & de tenter ensuite la même chose d'un autre côté.

Il partit enfin avec beaucoup de secret, & allant toujours directement vers le couchant, afin de pouvoir mieux connoître la route qu'il tenoit, il arriva à la première vallée que nous avons vue: il y trouva de l'eau & des fruits en abondance; il en examina l'étendue, & il vit qu'il y avoit assez de place pour plusieurs milliers d'habitans, au cas que leur nombre augmentât, & qu'ils fussent forcés d'y faire un long séjour, comme en effet cela arriva. Ils firent ensuite leur provision de dattes & de fruits, que la terre produisoit naturellement, beaucoup plus beaux qu'en Egypte, afin de les

faire voir à leurs compatriotes pour les encourager à entreprendre cette transmigration. Le tems fixé pour son retour s'étoit écoulé dans le long séjour qu'il avoit fait pour examiner cette vallée, & ses gens le crurent perdu. Mais la joie qu'ils eurent de le voir revenir lorsqu'ils ne l'espéroient plus, & la peinture qu'il leur fit de cette belle & heureuse retraite, les fit résoudre d'une voix unanime à le suivre. Ainsi, sur la première nouvelle qu'ils eurent des mouvemens des Hicksoes, ils emballèrent tous leurs effets & toutes leurs provisions, avec tout le secret possible ; & sur-tout ils eurent soin d'emporter tous les monumens des arts & des sciences que leurs ancêtres leur avoit laissés, & de faire des remarques exactes sur chaque partie de leur chère patrie qu'ils alloient quitter, non sans espérance de la revoir quand l'orage seroit passé.

. Ils arrivèrent sans accident, & résolurent de ne vivre que sous des tentes, en attendant qu'ils pussent retourner dans leur pays natal. A mesure que leur nombre augmentoit, ils s'étendoient plus avant dans la vallée, qui devenoit plus spacieuse, & leur fournissoit abondamment tout ce qui est nécessaire & utile à la vie : en sorte qu'ils vécurent dans l'exil le plus heureux qu'ils pussent souhaiter, mais sans oser,

pendant plusieurs années, sortir de la vallée, de crainte d'être découverts.

Le Pophar sentant sa vieillesse (car il avoit presque atteint l'âge de deux cens ans); quoiqu'il fût encore vigoureux & robuste pour son âge, résolut de revoir sa patrie avant de mourir, & d'y apprendre tout ce qu'il pourroit pour l'intérêt commun de son peuple. Il se déguisa donc, & repassa les déserts avec deux hommes déguisés comme lui : mais quelle fut sa douleur en arrivant sur les bords de l'Egypte, de trouver que ces barbares Hicksoes s'étoient répandus par-tout, & de voir les tristes restes de Mezzoraniens dans l'esclavage ! Ces barbares avoient commencé à se bâtir des habitations, & à s'établir comme s'ils eussent formé le dessein de ne jamais abandonner ce pays. No-om étoit devenu une de leurs principales villes, & ils avoient bâti un temple à leur dieu cornu, qu'ils nommèrent No-Hammon; ils avoient établi des loix si inhumaines, & commis tant de cruautés, que ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes sur les malheurs de sa patrie désolée. Mais, comme il étoit extrêmement pénétrant, il jugea aisément, par leur odieuse conduite, qu'ils ne pouvoient pas manquer d'effuyer quelque nouvelle révolution en peu de tems. Quand il

eut

eut fait toutes ses observations , & qu'il eut visité les tombeaux de ses ancêtres , il revint à la vallée , & mourut dans l'endroit où vous avez vu la pyramide qu'on a bâtie en son honneur. En effet , ce qu'il avoit prévu arriva peu de générations après. Les naturels du pays désespérés de la domination tyrannique des Hickfoes , furent forcés d'enfreindre leurs loix primitives , qui leur défendoient de répandre le sang : ils se soulevèrent tous ; & appelant leurs voisins à leur secours , ils attaquèrent les Hickfoes dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins , & les chassèrent du pays. Ils avoient pour chef un brave jeune homme , dont la mère étoit une belle Mezzoranienne , & le père étoit Sabéan. Après que ce jeune conquérant eut chassé les Hickfoes , il établit une nouvelle forme de gouvernement , & se fit roi de ses frères , qu'il gouverna dans un esprit de douceur & d'équité , & devint très-puissant. Nos ancêtres envoyèrent de tems en tems quelques-uns des leurs pour voir ce qui se passoit. Ils trouvèrent le royaume dans un état très-florissant , sous le conquérant Sofs (1) , car c'est ainsi qu'il se nommoit. Lui & ses successeurs l'avoient rendu un des plus puissans royaumes du monde ; mais les

(1) Ou Sésostris.

loix étoient différentes de ce qu'elles avoient été du tems de nos ancêtres, & même de celles que Sofs avoit établies. Quelques-uns de ses successeurs commencèrent à devenir tyrans ; ils rendirent leurs frères esclaves, & inventèrent une nouvelle religion ; les uns adoroient le soleil, d'autres les dieux des Hickfoes ; de sorte que nos ancêtres, quoiqu'ils eussent bien pu retourner dans leur patrie, voyant qu'il leur seroit impossible de changer les loix injustes qui y étoient établies, aimèrent mieux vivre inconnus dans leur vallée, & sous leur gouvernement patriarchal.

Dans la suite des tems, le nombre de nos ancêtres s'accrut si considérablement, que le pays qu'ils habitoient ne pouvant plus les contenir, ni fournir à leur subsistance, ils eussent été obligés de retourner en Egypte, si une autre révolution, qui y arriva, ne les eût forcés de chercher une nouvelle habitation.

Ce changement fut causé par une race d'hommes nommés Cnanim (1), aussi barbares & aussi scélérats dans le fond, mais plus politiques que les Hickfoes. Quelques-uns prétendent que c'étoit un même peuple, & qu'étant chassés de leur pays par d'autres plus puissans

(1) Ou Chananéens,

qu'eux, ils étoient venus infester non-seulement toute la terre de Mezzoraïm, mais encore les côtes des deux mers, détruisant tout ce qu'ils rencontroient, & commettant des horreurs qui auroient fait frémir les Hicksôes mêmes. Perfide race d'hommes, qui a corrompu les mœurs innocentes de toute la terre !

Jamais nos ancêtres ne s'étoient trouvés dans un si grand embarras ; il ne leur restoit plus d'espérance de revoir leur patrie ; de tous côtés ils étoient entourés de déserts. L'endroit qu'ils habitoient étoit trop petit pour tant de milliers d'hommes qu'ils étoient ; même ils ne savoient pas si les détestables Cnanimis, la nation la plus entreprenante qu'il y eût sous le soleil, ne les découvreroient pas quelque jour.

Dans cette détresse ils résolurent de chercher une nouvelle demeure : pour cet effet ils se rappellèrent toutes les observations qu'ils avoient faites sur les cieux, le cours du soleil, les saisons & la nature du climat, & tout ce qu'ils crurent propre à leur faire connoître de quel côté il falloit aller. Ils ne doutèrent pas qu'il ne pût y avoir quelque pays habitable au milieu de ces vastes déserts, peut-être aussi beau que la vallée où ils étoient, pourvu qu'ils pussent y arriver. Ils envoyèrent plusieurs per-

sonnes à la découverte, mais sans succès. Les sables étoient trop étendus pour pouvoir les traverser sans eau, & ils n'y purent trouver ni rivières ni sources. Les plus sages d'entr'eux commencèrent enfin à réfléchir que les débordemens annuels de la grande rivière (le Nil), dont on n'avoit jamais pu découvrir la source, ne pouvoient provenir que d'une grande quantité de pluie qui devoit tomber quelque part au sud de la vallée qu'ils habitoient, & environ dans la saison de l'année où ils étoient; & jugèrent que s'ils pouvoient avoir le bonheur de rencontrer ces pluies, non-seulement elles leur fourniroient de l'eau, mais que le pays où elles tomboient devoit certainement être fertile.

Le grand Pophar, assisté de quelques uns des hommes les plus sages de l'état, résolut généreusement de risquer tout pour le salut de son peuple; ils supputèrent exactement en quel tems arrivoient les débordemens du Nil, & le tems que mettoient les eaux à descendre jusques dans l'Egypte. Ils crurent donc que s'ils pouvoient seulement porter avec eux assez d'eau pour leur subsistance, ces pluies, qu'ils espiroient découvrir, les aideroient ensuite à aller plus loin.

Ils partirent enfin au nombre de cinq, avec dix dromadaires chargés d'autant d'eau qu'il en falloit pour quinze jours, dans le dessein de re-

venir au bout de ce tems, si leur voyage ne leur réussissoit pas : ils prirent donc le même chemin que nous avons pris, & arrivèrent à l'endroit où nous sommes actuellement. Les observations qu'ils ont laissées, disent qu'ils y trouvèrent une petite rivière (elle a été engloutie depuis par les sables) ; ils remplirent les vaisseaux d'eau, & montèrent sur les hauteurs, comme nous avons fait, pour voir ce qui se passoit. Les signes des terribles ouragans, qui nous ont fait tant de plaisir, les mirent d'abord au désespoir ; car le Pophar connoissant le danger qu'on court d'être enseveli sous ces sables, ne songea qu'à s'en retourner au plus vite, & à se sauver des affreux tourbillons qui s'élevoient dans l'air : cette crainte lui ôta toute espérance de pouvoir jamais réussir de ce côté là : ainsi, il ne pensa plus qu'aux moyens de s'en retourner avec sa compagnie. Voyant cependant que l'orage ne les gagnoit pas, ils s'arrêtèrent dans le dessein de faire encore quelques observations : il leur parut qu'il ne tomboit que peu ou point de pluie, excepté au-delà du sud de l'Egypte, quand on avoit passé les tropiques ; d'où ils conclurent qu'il falloit que les pluies fussent parallèles avec l'équateur, jusqu'à ce qu'elles vinssent à la source du Nil, où elles causeroient ces débordemens prodigieux, dont les autres

hommes avoient tant de peine à rendre compte, qu'il falloit enfin que ces pluies durassent long-tems, & qu'il étoit probable que quoiqu'elles commençassent par des tempêtes, elles pouvoient devenir fixes & continues, & qu'alors elles ne devoient pas empêcher de voyager. Il résolut donc d'abord de retourner à la première vallée ; mais comme il étoit extrêmement prudent, il fit réflexion aussi-tôt que la même raison qui l'empêchoit de poursuivre son chemin, le mettoit dans l'impossibilité de pouvoir revenir, & que cela ne pouvoit être que dans un an, parce que ces pluies ne tomboient que dans une seule saison ; cependant il résolut de continuer son voyage, ne doutant pas que s'il pouvoit trouver un pays habitable, il n'y trouvât aussi des fruits dont il pourroit se nourrir en attendant le retour de la même saison.

Il ordonna donc à deux de ses compagnons de s'en retourner par le même chemin qu'ils étoient venus, & de dire à ses chers enfans de ne pas l'attendre avant l'année prochaine, au cas qu'il plût à la providence de permettre son retour ; mais que s'il ne revenoit pas à-peu-près dans le tems du débordement du Nil, ils pouvoient le croire perdu, & qu'il ne falloit plus tenter le même chemin. Ils prirent congé les uns des autres, comme s'ils s'étoient dit un éternel

adieu, & partirent tous en même-tems ; les deux reprirent le chemin de la première vallée, & les trois autres continuèrent courageusement à chercher ces régions inconnues.

Les trois revinrent à l'endroit où nous sommes : ils furent surpris d'un orage semblable à celui que nous venons d'essayer : mais le Pophar remarquant que la tempête alloit toujours obliquement, s'imagina que lorsque la première violence seroit passée, les pluies pourroient se fixer. Ce qu'il avoit prévu arriva le lendemain ; & dès qu'il s'en apperçut, il se recommanda au grand auteur de notre être, & s'embarqua sur ce vaste océan de sable, allant toujours vers le sud-ouest, & côtoyant un peu le sud. Ils allèrent aussi vite qu'ils purent sur ce sable humide, jusqu'à ce que leurs dromadaires fussent fatigués : alors ils dressèrent leurs tentes, & prirent quelques rafraîchissemens pour se mettre en état de recommencer leur course, sachant bien que leurs vies dépendoient de la diligence qu'ils feroient. Ils remarquèrent que les sables étoient différens de ceux qu'ils avoient vus jusques-là, & si fins, que sans la pluie qui les avoit abattus, le vent les auroit élevés de façon, qu'ils n'auroient pas manqué d'en être étouffés. Pour ne vous pas tenir trop long-tems en suspens, ils voyagèrent ainsi pendant dix jours,

au bout desquels la pluie commença à diminuer ; ils virent alors que leur vie ou leur mort seroient bientôt décidées. L'onzième jour la terre devenoit plus ferme en quelques endroits : ils commencèrent à voir un peu de mousse en plusieurs lieux, & de tems à autre quelques troncs d'arbres desséchés : l'espérance qu'ils avoient de trouver bientôt un pays habitable , se fortifia à cette vue. En effet , le terrain devenoit meilleur à chaque pas ; ils découvroient des endroits élevés couverts d'herbe , & des vallées qui sembloient servir de lit à des ruisseaux & à des rivières.

Le douzième & le treizième jour les tirèrent d'inquiétude , & leur firent voir un pays qui , quoiqu'il ne fût pas extrêmement fertile , avoit cependant & de l'eau & des fruits , & plus loin des montagnes & des vallées qui paroïssent florissantes & propres à être habitées.

A cette vue ils se prosternèrent par terre , & adorèrent le souverain créateur qui les avoit conduits sans accident au milieu de tant de dangers ; ils baisèrent ensuite la terre qui devoit être leur nourriture commune , & , à ce qu'ils espéroient , de toute leur postérité. Après s'être reposés pendant quelques jours , ils pénétrèrent plus avant dans le pays , qui devenoit meilleur à mesure qu'ils y avançoient.

Comme ils savoient qu'ils ne pouvoient s'en retourner que l'année suivante, ils choisirent l'endroit le plus commode pour y établir leur séjour, & mirent des marques, de distance en distance, pour ne pas s'égarer. Ils montèrent d'abord sur les montagnes les plus élevées : mais quelle fut leur surprise, ou plutôt leur ravissement, en voyant de tous côtés un pays immense & florissant, & qui, pour comble de bonheur, leur paroissoit n'être point habité ! Ils se promenèrent à loisir dans ces jardins naturels ; où un printems éternel sembloit faire naître les fleurs & la verdure, tandis que l'automne mûrissoit les fruits les plus exquis. Ils découvrirent des hauteurs sur lesquelles ils s'étoient placés, non-seulement des sources & des fontaines, mais encore des lacs & des rivières très-spacieux. Enfin, ils ne doutèrent plus que le pays ne fût assez étendu pour contenir à l'aise des nations entières.

Ils virent, par le soleil, qu'ils étoient plus près de l'équateur qu'ils ne se l'étoient imaginé, de sorte qu'ils passèrent-là l'espace moyen entre le tropique & la ligne.

Etant de retour à leur première station, ils y attendirent la saison pour leur retour. La pluie les prit un peu plutôt que l'année précédente, parce qu'ils étoient plus vers l'ouest ; mais les

ouragans n'étoient pas à beaucoup près aussi violens que dans les déserts.

Dès qu'elle eut recommencé à tomber ils partirent , & en vingt jours de tems ils arrivèrent sans accident au lieu où ils avoient laissé leurs amis & leurs parens, qui les reçurent avec ces transports de joie qu'excite en nous un bonheur imprévu.

C'est ainsi que ce héros immortel acheva sa grande entreprise , plus glorieuse que toutes les victoires des plus fameux conquérans , puisqu'elle étoit son propre ouvrage.

Il feroit trop long de vous raconter toutes les difficultés & tous les embarras qu'ils eurent lors de cette transmigration si dangereuse , à transporter tous leurs effets les plus précieux ; il l'exécuta avec un courage inébranlable , marcha toujours d'un pas ferme au milieu des dangers, n'estimant sa vie qu'autant qu'elle pouvoit être utile à son peuple, & à le conduire dans ces déserts arides, qu'on ne pouvoit traverser que dans un seul tems de l'année, avec un si grand nombre d'hommes, de femmes & d'enfans. Mais le voyage ayant enfin été résolu, & le Pophtar faisant sagement attention aux difficultés présentes, la nécessité, mère de l'invention, lui fit naître l'idée qu'il falloit gagner la vallée où nous sommes actuellement, comme

un lieu propre à fournir à leurs besoins, jusqu'à ce que les pluies vinssent. Il mena donc tout son peuple dans cette vallée, afin d'être prêt pour la saison favorable.

Les enfans nouveaux nés furent laissés avec leurs mères, & des gens choisis pour en avoir soin, en attendant qu'ils fussent en état de supporter les fatigues du voyage. C'est ainsi que dans l'espace de sept ans tous arrivèrent heureusement au pays où nous espérons être nous-mêmes dans dix ou douze jours d'ici. C'est avec raison que nous honorons ce grand héros, comme un autre Mesraïm, le second fondateur de notre nation. C'est de lui que vous sortez vous-même du côté de votre mère, & vous allez être incorporé avec les descendans de vos premiers ancêtres.

Le Pophar finit ainsi son récit, qui me remplit d'étonnement & d'admiration. Tout ce que je venois d'entendre me donna une si grande idée de ce peuple, que je fus charmé, jeune & sans appui comme j'étois, de me voir bientôt allié à une nation aussi florissante & aussi civilisée. Mon attente étoit proportionnée à mes idées ; j'étois persuadé que j'allois voir un beau pays : mais il me falloit vivre avec des payens. Cette cruelle réflexion revenoit toujours à mon esprit empoisonner mes plaisirs, & faisoit éva-

nour en vains songes mes idées de félicité. Je résolus cependant de conserver ma religion, si le falloit, aux dépens même de ma vie. J'étois livré à ces tristes pensées, lorsque le Pophar nous ordonna de prendre quelques rafraîchissemens, & de préparer tout pour notre départ, quoique l'orage ne fût pas encore tout-à-fait passé.

Tout étant prêt, & l'orage ayant cessé vers la pointe du jour, nous nous mîmes en marche, & parvînmes en peu de tems aux lieux où la pluie tomboit. C'étoit une pluie douce & réglée : tout paroissoit aussi calme que la tempête avoit été violente. Mes compagnons, qui y étoient accoutumés, s'étoient pourvus de grands vaisseaux découverts, qu'ils avoient attachés aux côtés des dromadaires, pour y recevoir l'eau qu'il nous falloit pendant ce voyage, & ils s'étoient couverts, eux & leurs montures, de la toile cirée dont j'ai déjà parlé. La pluie, qui avoit rendu le sable très-ferme, l'empêchoit de s'élever ; mais il s'attachoit aux pieds des dromadaires, & les fatiguoit beaucoup. Cependant nous marchâmes pendant cinq jours avec toute la vitesse possible, ne nous arrêtant pour prendre quelques rafraîchissemens, que quand il le falloit absolument : la stérile étendue de ces déserts obscurs m'accabloit d'un ennui mor-

tel ; ni le soleil ni la lune ne s'offroient à nos regards ; à peine une sombre lumière nous conduisoit à l'aide de la bouffole.

Le fixième jour nous crûmes appercevoir quelque chose qui passoit auprès de nous à main-droite , lorsqu'un des jeunes gens s'écria ; *les voilà* , & aussi-tôt il tourna du même côté. Nous vîmes alors que c'étoient des hommes qui voyageoient comme nous , & qui dès qu'ils nous eurent aperçus , vinrent à notre rencontre. Je fus extrêmement surpris que d'autres que nous fussent le chemin de ces déserts ; mais le Pophar me tira bientôt d'embarras , en me disant que c'étoient des hommes de leur pays qui profitoient de la saison des pluies pour aller en Egypte , conduits par le même motif de piété qu'ils avoient eue.

Lorsqu'ils nous eurent abordés , le chef de l'autre caravane mit pied à terre avec toute sa compagnie , & se prosterna devant notre Pophar , qui recula en s'écriant : *hélas ! notre père est-il donc mort ?* on lui répondit qu'oui , & qu'étant le premier de la seconde branche , c'étoit à lui d'être régent du royaume , en attendant que le jeune Pophar eût atteint l'âge de cinquante ans. Alors , mes compagnons se prosternèrent aussi devant le Pophar ; & comme on voyoit que j'étois surnuméraire , & par consé-

quent étranger, on ne se scandalisa pas de ce que je ne me prosternois pas comme les autres : au contraire, dès que leurs cérémonies furent finies, ils vinrent m'embrasser, & me féliciter d'être entré dans leur société, avec autant de cordialité que si j'avois réellement été de leur pays. Les caresses qu'ils me firent, & leurs transports de joie, expression naturelle à cette nation, redoublèrent, lorsque le Pophar leur eut fait connoître qui j'étois.

Après que ceux de notre troupe se furent informés de leurs amis & de leurs patens, & qu'on les eut assurés que tout alloit bien, à l'exception de ce qu'ils venoient d'apprendre, le Pophar demanda aux autres pourquoi ils avoient pris si fort à main gauche, & leur dit qu'il s'étoit attendu à leur rencontre dès la veille, mais qu'il lui sembloit qu'ils s'écartoient du chemin. Ils répondirent qu'en effet ils s'en étoient aperçus, & qu'ils l'alloient regagner ; mais que le tems obscur, joint à leur trop grande sécurité, avoit manqué de les faire périr la veille ; & qu'ayant pris trop à main gauche, un de leurs dromadaires avoit été englouti dans un sable mouvant, où le cavalier n'eût pas manqué d'être enféveli, s'il ne se fût jetté légèrement en arrière de son dromadaire.

Le Pophar les reprit avec douceur d'avoir

été si peu sur leurs gardes en traversant ce vaste océan, & les félicita en même-tems d'avoir échappé à ce danger.

Le tems ne nous permettant pas de nous arrêter davantage, chaque caravane reprit sa route: nous n'avions plus que cinq ou six jours de chemin à faire, c'est-à-dire, en voyageant jour & nuit, car nous ne nous arrêtions que pour faire de légers repas.

La pluie avoit tempéré l'air, au point qu'il faisoit plutôt froid que chaud, & sur-tout pendant les nuits, qui devenoient plus longues à mesure que nous approchions de la ligne. Nous nous détournâmes encore vers l'ouest, mais de manière que nous conservions toujours le terrain le plus élevé. Je remarquai que plus nous approchions du couchant, plus la pluie diminuoit, & toujours de même à mesure qu'il nous restoit moins de chemin à faire: ce qui nous fit juger qu'elle venoit directement du lieu où nous allions.

Le dixième jour de notre voyage, à compter de la dernière vallée où nous nous étions reposés, un de nos dromadaires se lassa. Nous les avions déjà changés plusieurs fois pour rendre leur fardeau plus égal. On ne voulut pas le laisser mourir, parce qu'il nous avoit été utile; ainsi, deux de la compagnie ayant assez d'eau,

& sachant bien où ils étoient , restèrent pour en avoir soin , & pour le ramener avec eux.

Nous commençâmes bientôt à nous appercevoir du changement de terrain que le Pophar m'avoit prédit : la terre étoit couverte d'une sorte de mouffe , qui de loin ressembloit assez à de l'herbe , & le terrain , en certains endroits , paroissoit fertile.

Ce fut enfin avec une joie inexprimable , du moins pour moi , qui ne pouvois pas être sans inquiétude de me trouver dans un pays si inconnu , que nous découvrîmes des arbres , de la verdure , & les commencemens de quelques vallées qui sembloient s'étendre à perte de vue. Les pluies avoient cessé , mais l'air étoit rempli d'un brouillard épais , qui provenoit en partie des exhalaisons de la terre après les pluies , & en partie de ce que les arbres & les montagnes empêchoient les nués de s'élever. Cela me fit croire que le tems est plus lent à s'éclaircir dans les déserts que dans les pays habités. Le Pophar me dit que s'il y avoit eu moins de brouillard , il m'auroit fait voir le plus beau pays de l'univers. Je n'eus aucune peine à le croire ; les parfums qu'exhaloient les arbrisseaux odoriférans & les fleurs , m'enchantèrent au point de me faire presque oublier toutes mes fatigues passées. Je ne crois pas que tout ce que l'Arabie

Heureuse

Heureuse produit de plus exquis puisse en approcher : il me sembloit sortir du repos le plus délicieux.

Le Pophar nous ordonna de nous arrêter en cet endroit , & de nous rafraîchir , ajoutant qu'il y falloit rester jusqu'au lendemain. Nous campâmes , à l'extrémité de ces vastes déserts , auprès d'un ruisseau , en attendant de nouveaux ordres.

LE SECRETAIRE. L'heure du dîné étant venue , les inquisiteurs interrompirent Gaudence en cet endroit de sa narration , & remirent à l'après-midi la lecture de la suite de ses mémoires.

GAUDENCE. Nous séjournâmes en ce lieu ; il fallut y attendre nos compagnons , qui avoient été obligés de retarder leur marche , à cause du dromadaire que nous avions besoin de ménager : nous avions aussi été retenus pendant quelque tems par une cérémonie religieuse. Chacun avoit changé d'habits pour paroître dans la couleur de sa tribu : cet usage est ainsi établi , parce que ce peuple est divisé en cinq nomes ou tribus , dont chacune avoit eu originairement pour chef un des fils du premier Pophar , qui s'étoit mis à leur tête lorsqu'elles sortirent d'Egypte : c'est la statue de ce sage conducteur que nous vîmes à la pyramide dont j'ai déjà parlé.

Chaque nome , suivant les loix du pays , doit être distingué par sa couleur ; il n'est point de rang , de dignité ou de poste qui n'ait aussi quelque marque de distinction : par une loi si sage on a évité la confusion des états ; & quoiqu'il n'y ait personne qui ne soit égal aux autres , on a cru cependant nécessaire d'établir des marques qui indiquassent en quoi & comment on peut être utile à l'état ; de sorte qu'une semblable politique paroît être inventée plus pour donner de l'émulation , que pour inspirer le desir de dominer.

Le grand Pophar , descendant du fils aîné de l'ancien Pophar , portoit une couleur de flamme à peu-près aussi vive que celle des rayons du soleil : cette couleur indiquoit qu'il en étoit le grand-prêtre.

Notre régent portoit le vert , parsemé de soleils d'or , comme vous l'avez vu dans le portrait. Cette couleur est l'emblème du printemps , dont ils jouissent pendant la plus grande partie de l'année.

La couleur du troisième nome étoit un rouge vif , symbole de l'été.

Celle du quatrième étoit jaune , elle représentoit l'automne.

Celle du cinquième , qui étoit pourpre , étoit l'image de l'hiver ,

Les femmes sont sujettes à la même loi. Chacune porte la couleur de sa tribu respective, avec cette différence cependant, que leurs habits sont parsemés de soleils & de lunes d'argent. J'ai toujours pensé, quoique le Pophar n'ait jamais voulu me l'avouer, que les lunes n'avoient été ajoutées que pour exprimer les rapports intimes qu'on apperçoit entre les variations de cette planète & l'inconstance du beau sexe.

On distingue les jeunes filles, par une nouvelle lune; les nubiles, par une lune en son plein, qui décroît à mesure qu'elles vieillissent; les veuves sont distinguées par une lune dans son décours. Tous ces signes sont exprimés si distinctement, que, quoiqu'étranger, je ne prenois plus le change quelques jours après mon arrivée.

Les descendantes du premier Pophar furent mêlées avec les autres femmes; celles de la fille aînée portèrent la couleur du fils aîné, avec une marque de distinction par laquelle on voyoit aussi qu'elles étoient exclues du Popharat ou de la régence, excepté dans le cas où les enfans mâles des autres Pophars ou de leurs descendants manqueroient, ou qu'ils n'auroient point atteint l'âge compétent pour gouverner.

Quelque précaution que ce peuple judicieux

ait pris pour l'ordre de la succession dans le gouvernement, on voit cependant qu'il est confus. Déplorable effet de la sagesse humaine, dont les vues bornées ne peuvent s'étendre sur l'avenir, fécond en circonstances que le législateur le plus éclairé ne peut prévoir. Je tâcherai cependant d'y jeter quelque jour, en vous donnant une idée claire des mœurs & du gouvernement de la nation la plus sage & la plus vertueuse, de la nation enfin qu'on pourroit, avec raison, appeller *le peuple choisi de Dieu*, si elle étoit éclairée du soleil de justice, qui est l'ame du christianisme.

Ils ont la liberté de choisir une des cinq couleurs, lorsqu'ils passent dans des pays étrangers; mais tous ceux qui sont du voyage, sont obligés de se mettre uniformément, pour mieux se reconnoître: on regarde au contraire comme un crime d'état de paroître dans le pays avec une couleur différente de celle qui est affectée au nome auquel on appartient. Une précaution aussi sage les éclaire sur les vertus ou les vices de chaque famille; ils savent ainsi quelles sont celles qui dégénèrent de la vertu de leurs ancêtres.

Toute la caravane se préparoit ainsi à paroître dans la couleur de sa tribu respective, & ce préparatif ne laissa pas que de nous retarder.

Comme étranger je ne changeai point d'abord de robe ; je fus dans la suite incorporé à la famille du Pophar , & revêtu de la couleur de son nome ; leurs robes de soie , parfemées de soleils d'or , & leur front orné d'un bandeau d'une couleur éclatante , enrichi des plus belles pierres , formoient un coup-d'œil charmant. On diroit d'ailleurs que la nature a extrait les beautés de tous les hommes de l'univers , pour les rassembler dans ceux-ci.

La vue s'égaroit dans des bocages qui , par leur immensité , se perdoient dans le plus bel horizon du monde ; soit qu'on la tournât sur les collines , soit qu'on la portât sur les vallées , tout le pays paroissoit une forêt continue , coupée cependant par intervalles , d'espaces régulièrement quarrés ; les couleurs des feuillages , des fleurs & des fruits se confondoient avec les rayons que des globes d'or envoioient à travers les branches des arbres , & formoient un tapis vert brodé en or , qui paroissoit suspendu en l'air , & sembloit peindre d'après nature ces lieux enchantés , que l'être , qui en étoit l'auteur , avoit destinés à la plus parfaite & à la plus ingrate de ses créatures.

Je demandai au Pophar s'ils vivoient dans les bois , & si tout le pays n'étoit qu'une forêt. Quand vous y serez arrivé , dit-il en souriant ,

vous verrez bien autre chose. Regardez derrière vous , continua-t-il , comparez les sables affreux que nous avons traversés , avec la perspective qui vous enchante. Je remarquai en effet que la triste stérilité du pays que nous quitions , ne servoit qu'à relever la riante fécondité de celui où nous allions entrer.

Si tout le pays vous paroît , me dit le Po-phar , une forêt immense , vous n'en serez pas surpris lorsque vous verrez que non-seulement nos campagnes , mais encore toutes les rues de nos villes sont plantées d'arbres de toute espèce. Lorsque nous nous sommes attachés à l'utile , nous n'avons pas perdu de vue le commode & l'agréable ; il nous reste cependant assez de terrain , qui nous fournit toutes les choses nécessaires à notre subsistance. Les rayons qui vous éblouissent , même à travers les arbres , partent des soleils d'or dont nous ornon le comble de nos temples , de nos édifices publics & de nos maisons : cet éclat est tranché d'un vert de certaines plantes vivaces & odoriférantes que nous y cultivons , aussi ne voyez-vous de toutes parts que de la verdure.

Je lui représentai que des agrémens si recherchés me paroissent trop tenir à la volupté , pour que la pureté des mœurs , dont il m'avoit fait l'éloge si énergiquement , pût s'y conserver.

Rassurez-vous, me dit-il, je lis dans vos yeux que vous craignez de m'offenser par cette observation ; il n'est point difficile de vous faire sortir de votre erreur. Tout cet or que nous exposons au grand jour, tous ces ornemens ne sont qu'un sacrifice continuel que nous offrons au soleil : c'est de cet astre que nous tenons tous ces biens, il est auteur de notre bien-être : n'est-il pas juste que notre reconnaissance nous acquitte envers lui de tant de bontés, en exposant à ses rayons les biens que son influence produit ? S'il rend fécondes toutes les matrices que l'El a dispersées dans le sein de la terre, est-ce pour que les hommes y laissent corrompre de si excellentes productions, ou bien afin qu'après les avoir arrachées de leurs prisons, ils les enferment dans une autre, qu'ils les adorent, & rendent un hommage servile à une matière qui n'est que ce qu'ils la font être ? Non sans doute, mon fils, les biens de la terre, produits par le soleil, ne sont faits que pour les hommes ; ils doivent en jouir, après toutefois en avoir fait hommage à cet être lumineux, qui est le père commun de toute la nature. Nous exposons à ses regards l'or, la verdure, enfin tout ce que nous avons de plus riche, afin que par son mouvement d'attraction, il en prenne la quintessence, & nous jouissons de ces précieux restes. Si, après ce que

vous venez d'entendre , nous vous paroissions voluptueux , vous ne nierez pas du moins que nous le sommes avec sagesse.

L'INQUISITEUR. Que pensez-vous de cette réponse ?

GAUDENCE. Je pense , mes révérends pères , qu'il est peu de chrétiens qui rapportent avec une reconnoissance aussi vive à leur Dieu , qui est le seul , & le seul véritable , tous les biens dont sa providence inépuisable les comble ; que puisque des idolâtres sont pénétrés de sentimens si pieux pour des divinités imaginaires , le chrétien , qui a la foi pour guide & le vrai Dieu pour objet , devrait rougir d'être si tiède pour son conservateur éternel.

L'INQUISITEUR. Reprenez le fil de votre histoire.

GAUDENCE. Je lui demandai si le dedans de leur maison étoit aussi riche que le dehors paroissoit l'être. Non , me répondit-il , il y règne une grande simplicité : si nous avions permis , continua-t-il , à chaque citoyen d'embellir sa maison suivant sa fantaisie , nous aurions manqué contre le principe fondamental de l'union & de la société : chacun s'abandonnant à ses caprices , auroit cherché à faire d'un lieu qui , dans l'ordre des choses , n'est destiné qu'à servir d'asyle contre les intempéries de l'air , un lieu

de délices ; le cœur & l'esprit se feroient fixés à cet objet unique. Chacun trouvant toutes ses aïssances dans sa maison, se feroit suffi à lui-même, & n'auroit point cherché, dans le commerce des autres, un bien dont il n'auroit pas eu besoin. De ce principe funeste on auroit vu éclore l'intérêt particulier, ennemi capital de l'intérêt général. Il falloit donc, par la constitution, laisser aux hommes des besoins qu'ils ne pussent satisfaire qu'en commerçant avec les hommes, & c'est ce que nous avons fait, en les mettant dans l'heureuse nécessité de sortir de chez eux.

D'ailleurs, si nous avions souffert les meubles somptueux, nous aurions entendu bientôt le tien & le mien. La comparaison du particulier au particulier auroit suscité la jalousie ; & la plus grande partie de la nation, séduite par le démon de la propriété, auroit trouvé un plaisir inhumain dans le besoin de l'autre. De quels tristes effets n'auroit point été suivi le luxe ? Injustices, concussions, intrigues, manœuvres secrètes & infames, autant de crimes que le succès auroit divinisés. Delà les plaintes des opprimés, la désunion, les querelles particulières qui précèdent ordinairement les querelles générales ; delà enfin, par une nécessité inévitable, la rupture de ce lien, qui fait les charmes de notre vie, la solidité de notre gouvernement,

le bonheur de l'état, & qu'on appelle amitié : le citoyen , au contraire ; ne trouvant chez lui rien qui le séduise & qui l'attache , va , après avoir rempli les devoirs de son état, chercher , dans les places publiques , le délassement de ses occupations. Là il trouve ses amis , c'est-à-dire , les premiers concitoyens qu'il rencontre. Environné d'édifices somptueux & magnifiques , il admire avec eux , hors de chez lui , ce qui est destiné au plaisir de tous en général.

Nous avons si bien disposé des plaisirs, qu'il n'en est point qui ne soit en commun , si vous en exceptez ceux qui nécessairement sont particuliers , comme celui de s'attacher à quelque état , & de s'y distinguer.

Il n'est rien , dans la nature , qui lie si étroitement les hommes que le plaisir en général ; il n'est rien , au contraire , qui les divise si fort que le plaisir particulier , parce qu'il part toujours d'un intérêt particulier. Aussi avons-nous établi la communauté du premier , à l'exclusion de la particularité du dernier. De cette cause , qui prend sa source dans la nature même , viennent cette union intime & cette amitié réciproque , qui font notre gloire & notre bonheur.

Nous quittâmes le désert pour traverser plusieurs bocages , qui exhalaient des parfums bien différens de ceux qu'on connoît en Europe ; la

fraîcheur de l'air du matin, & les odeurs que répandoient non-seulement des fleurs, mais encore des plantes vertes les rendoient infiniment plus vifs, mais plus doux & plus agréables que ceux que l'on respire dans ce pays.

Nous arrivâmes enfin à une plaine spacieuse, couverte d'herbe & de mousse, dont la descente étoit aisée. C'étoit l'extrémité du désert; un peu au-delà couloit une petite rivière sablonneuse qui bornoit ce royaume, ou plutôt ces états anarchiques.

Nous nous arrêtâmes pour attendre dix hommes que nous vîmes venir d'un pas assez lent au-devant de nous. Ils étoient habillés des différentes couleurs de leurs nomes; leurs robes étoient parfumées de soleils d'or, comme celles de mes compagnons, mais leurs têtes étoient couvertes de poussière. (C'est le signe de deuil.) Lorsqu'ils furent à une certaine distance, ils se prosternèrent devant le Pophar, & reçurent, dans un silence respectueux, les urnes d'or, avec la terre ou les cendres qu'elles renfermoient; ils se tournèrent ensuite, & marchèrent sur la même ligne devant nous, tenant les urnes aussi élevées qu'ils pouvoient. Leur marche lente, leurs visages tristes & abattus exprimoient la douleur profonde & la consternation d'une famille désolée, qui conduit son chef au tombeau; ces dix

personnes étoient députées des cinq nomes, pour venir au-devant des urnes.

Nous les suivîmes, imitant leur maintien, jusqu'à la rivière où étoit un très-beau pont, & un arc de triomphe orné de magnifiques soleils d'or; nous le passâmes pour entrer dans un bocage en cercle, qui nous conduisit dans une plaine charmante, bordée d'une espèce d'amphithéâtre; cinq avenues y aboutissoient; on voyoit un nombre infini d'hommes & de femmes, qui représentoient les cinq nomes ou gouvernemens de ce pays immense; chaque nome avoit sa couleur relative. Cette diversité, dont l'éclat des soleils d'or relevoit la magnificence, formoit un spectacle ravissant.

Dès que nous fûmes entrés dans l'amphithéâtre, le profond silence que l'on avoit gardé jusqu'alors se changea en cris de joie & d'acclamations, dont l'air retentissoit: aussi-tôt la multitude se prosterna, & adora les urnes. Dix chars de triomphe, ornés de soleils, avancèrent ensuite selon l'ordre des nomes, ce qui étoit indiqué par chaque couleur affectée à tel & tel nome. Neuf de ces chars étoient tirés par six beaux chevaux, & le dixième, qui étoit destiné au Pophar régent, par huit. Les cinq députés, qui étoient les chefs des différens nomes, montèrent, avec ceux de leur suite, dans cinq des

chars, où ils posèrent les urnes. Mais comme j'étois furnuméraire & étranger, on me plaça derrière le Pophar ; il me dit que c'étoit la seule marque d'inégalité que j'aurois à éprouver parmi eux.

Nous fûmes escortés de cinq escadrons de cavalerie, de cinquante hommes chacun, tous habillés de la couleur de leur nome, avec des drapeaux de la couleur uniforme de chaque tribu respective, & un soleil d'or au milieu.

Dans cet ordre nous traversâmes l'avenue qui étoit vis à-vis de nous ; elle menoit à un autre amphithéâtre d'une étendue immense, où nous vîmes un nombre infini de tentes de soie de toutes les couleurs des différens nomes, & enrichies de soleils d'or. Il fallut s'y reposer & prendre des rafraîchissemens. La tente du Pophar étoit au centre des tentes vertes, c'étoit sa couleur & celle de son nome, qui étoit le second en dignité. Cette description m'a paru nécessaire, parce que je crus appercevoir que cette cérémonie tenoit plus à la religion qu'à la politique. Ce peuple est extrêmement mystérieux dans la moindre action. Souffrez, mes révérends pères, que je vous explique en peu de mots cette cérémonie : je pense que les intérêts de ma religion l'exigent ; au surplus, vous en déciderez.

La pause que nous fîmes avant que d'arriver au pont , la lenteur de la marche , le silence & l'air affligé marquoient non-seulement les honneurs funèbres qu'ils rendent à leurs ancêtres décédés , mais encore toutes les calamités & les fatigues auxquelles l'homme est sujet pendant le cours d'une vie , qu'il doit regarder comme un triste exil , où il est continuellement en proie à mille desirs déréglés , & dans lequel tout se réduit à naître pour le travail , à travailler pour vivre , & à vivre pour mourir.

Le passage du pont signifie , selon eux , que l'homme ne peut trouver le véritable repos que par la mort ; que la mort est par conséquent pour lui la porte du bonheur , lorsque sa vie ne le met point dans la triste nécessité de la craindre.

Je demandai au Pophar si ces honneurs qu'ils rendoient à leurs ancêtres , ne tenoient point un peu de l'idolâtrie. Non , me répondit-il ; lorsque nous élevons les jeunes gens dans ce respect pour les cendres de leurs pères , nous n'entendons point qu'ils leur portent ce respect & cette adoration qui n'appartiennent qu'à la divinité. Nous prétendons seulement , par cette politique fondamentale de notre gouvernement , leur prouver combien ils doivent d'égards aux auteurs de leur vie , pendant qu'ils sont vivans ; puisqu'après leur mort même , qui est un état

d'impuissance, on leur doit cet hommage respectueux que nous leur rendons avec tant de pompe.

Les cris de joie qu'ils poussèrent, lorsque les urnes furent arrivées dans cet heureux pays, signifioient le bonheur de la vie future. (Ce peuple est très-persuadé de l'immortalité de l'ame, & croit qu'il n'y a que des bêtes brutes qui puissent en douter). Ces cris marquoient encore qu'ils croyoient que leurs ancêtres, dont ils apportotent les cendres, jouissoient déjà d'un repos éternel.

L'INQUISITEUR. Vous ne pensez pas, sans doute, si favorablement des payens, quelque amour qu'il aient pour la vertu; puisque l'écriture sainte ne promet de vrai bonheur dans l'autre monde, qu'à ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ, & par Jésus-Christ?

GAUDENCE. Non, mes révérends pères, je ne parle de leur religion que pour vous la faire connoître : comme je crois en Jésus-Christ, je fais que ce n'est que par les mérites de son sang que je puis parvenir à ce séjour heureux, dont les délices ne peuvent être exprimées.

L'INQUISITEUR. Poursuivez.

GAUDENCE. Chaque cérémonie, chez eux, couvre toujours quelque mystère; il ne m'a pas paru qu'il y eût de mal dans aucune, à l'except-

tion de ce qu'ils se prosternoient devant les urnes, ce qui avoit bien l'air d'idolâtrie, mais ils disoient toujours que ce n'étoit qu'une cérémonie purement civile, une marque de respect pour leurs parens décédés.

Avant que de vous décrire les beautés de ce pays, permettez, mes révérends pères, que je parle d'une chose plus essentielle, c'est-à-dire de la forme du gouvernement, des loix & des coutumes, tant religieuses, que civiles. Je vous donnerai aussi dans la suite une idée de la magnificence, jointe à beaucoup de simplicité naturelle, de leurs villes, temples, écoles, collèges, &c. Comme le même goût règne dans tous leurs édifices, à l'exception de ceux qui sont destinés à des usages particuliers, à des manufactures, ou à d'autre choses de cette nature, vous aurez une idée générale de tous, lorsque je vous aurai décrit ceux de la grande ville de Phor, qui, dans leur langue sacrée, est nommée *No-om* ; car si je m'arrêtois à la description des richesses immenses, de la fertilité & des beautés de ce pays, ce récit, qui est une relation véritable d'un endroit où j'ai demeuré tant d'années, auroit plutôt l'air d'un roman que d'un voyage réel. Je me contenterai donc de vous dire, mes révérends pères, qu'après avoir fait, sous ces tentes, un repas magnifique,

fique, composé des fruits & des vins les plus délicieux, nous arrivâmes, le même soir, à une de leurs villes, d'où, voyageant avec toute la pompe que je viens de décrire, & toujours logés superbement, nous allâmes à la capitale de ce nome, qui, comme je vous l'ai déjà dit, étoit le nome vert, appartenant au Pophar régent, & le second en dignité de tout l'empire.

L'urne des cendres qui appartenôient à ce nome, fut déposée dans une espèce de tabernacle d'or, enrichi de pierres précieuses d'un prix immense, au milieu d'un temple spacieux, dont je ferai la description dans la suite.

Après huit jours de réjouissances & de fêtes célébrées à l'occasion de l'heureux retour du Pophar, & de son élévation à la régence, nous partîmes pour aller visiter les autres nomes, & déposer les autres urnes dans leurs temples.

Le pays est un peu montagneux, sur-tout au-dessous de la ligne, & assez irrégulier : il y a des vallées qui s'étendent entre les déserts : on voit aussi, dans le cœur du pays, de vastes chaînes de montagnes, dont les entrailles renferment des richesses immenses. La ville capitale de l'empire est située, à-peu-près, au centre de tous les nomes, & au milieu du pays : les quatre nomes inférieurs forment les quatre coins de l'état, & le nome couleur de flamme,

où réside le régent, est au centre du quarré. Leur coutume est de visiter les quatre nomes inférieurs, & d'y déposer les urnes avant que d'aller à la capitale du premier nome, où l'on achève la cérémonie.

Je me suis aperçu que la politique entroit pour beaucoup dans la visite que nous fîmes des cinq nomes : politique d'autant plus louable, que, sous le prétexte de la religion, on prend connoissance des malversations, & qu'elles ne peuvent échapper aux regards du ministère. Nous arrivâmes enfin à la grande ville de Phor, qu'on appelle aussi No-om, où il falloit déposer la dernière urne, & où tout le peuple devoit rendre hommage au grand Pophar, ou au régent, quand le premier est mort.

Le concours, tant de ceux qui avoient accompagné la procession des urnes, que des habitants de cette ville, étoit si prodigieux, que l'on ne conçoit pas comment des peuplades si peu nombreuses dans leur commencement, ont pu se multiplier à ce point, sur-tout les liens du mariage y étant aussi sacrés : preuve triomphante contre les défenseurs de la poligamie, qui, sous le faux amour de la société, s'intéressent pour un système qui ne sert qu'à la détruire. On peut se convaincre de cette vérité par la comparaison des Asiatiques avec les Européens, où le

mariage est indissoluble, & la pluralité des femmes également condamnée par la loi divine, & par les loix civiles.

Mais ce qui excitoit encore plus mon admiration, c'étoit l'ordre & la décence qui régnoient parmi eux, étant tous distingués par leurs rangs, leurs tribus & leurs couleurs. La terre étoit couverte de tentes magnifiques.

Je ne doute point, mes révérends pères, que vous n'entendiez avec plaisir la description de cette ville; je crois devoir la faire, parce que, comme elle est le modèle des autres, si on en excepte celles que l'on destine aux arts & au commerce, en la connoissant, vous aurez une idée juste de toutes les autres. Le caractère de ce peuple est d'affecter l'uniformité & une égalité parfaite; aussi ne manque-t-on point d'insinuer aux jeunes gens, qu'ils sont tous frères & membres indivisibles d'un même corps.

La ville de *Phor*, qui veut dire *gloire*, ou de *No-om*, qui signifie *maison du soleil*, est bâtie en cercle à l'imitation du soleil & de ses rayons; elle est située au milieu de la plus large plaine de tout le pays, & sur la plus grande rivière, qui est à-peu-près aussi large que le Pô. Elle prend sa source dans une chaîne de montagnes sous la ligne, & coule vers le nord, où elle forme un grand lac, qui est

comme une mer : il n'a point de sortie ; ses eaux s'évaporent, sans doute, par la chaleur du soleil, où elles se font frayées un passage à travers les sables des vastes déserts dont elles sont entourées. Du lit de ce lac se détache un canal magnifique, qui partage la ville ; mais, pour empêcher les inondations, & pour la commodité des habitans, l'eau, avant d'entrer dans la ville, forme plusieurs grands bassins, où l'on a élevé des écluses qui servent, ou à la retenir, ou à la faire passer dans les canaux collatéraux, qu'on y a pratiqués.

Le canal du milieu traverse toute la ville jusqu'à la grande place, qu'il entoure de deux demi-cercles fermés par une écluse, ce qui fait une espèce d'île, au centre de laquelle on a élevé un temple au soleil. En parallèle de l'écluse, on voit les eaux des deux demi-cercles se rejoindre & se perdre dans la totalité du canal. Il y a douze ponts à une arche, dont dix sont élevés sur les canaux circulaires, & les deux autres sur la séparation & le confluent des eaux ; on en a aussi pratiqué de distance en distance sur les canaux droits. Avant que la rivière entre dans la ville, la première écluse la partage en deux demi-cercles prodigieux qui l'entourent ; tous les canaux sont plantés de deux rangs de cèdres, qui forment des allées charmantes.

La grande place est au centre de la ville : c'est un cercle ou vaste théâtre entouré des eaux du canal. On voit , au centre , le temple du soleil : il est composé d'autant de doubles colonnes de marbre , qu'il y a de jours dans l'année ; elles sont à triple étage : au haut du temple est un dôme ouvert , par lequel on peut voir le soleil. Ces colonnes sont de l'ordre ionique , & d'un marbre aussi blanc que la neige : elles sont flûtées , & portent des corniches & des chapiteaux dorés : les vastes galeries portées sur ces colonnes sont peintes en dedans : le mouvement du soleil , de la lune & des étoiles y est passablement bien représenté : l'ensemble est orné d'hieroglyphes , dont le sens n'est connu que d'un petit nombre de chefs ou d'anciens. L'extérieur du temple est surdore dans le même goût que ce dôme ouvert , qui est surmonté d'un globe percé à jour , en côtes de melon. Au milieu du dôme , est un soleil d'or , suspendu dans le vuide , & soutenu par des tringles de même métal , attachées à l'ouverture : ce soleil artificiel regarde en bas comme pour éclairer un globe terrestre , qui est sur un piédestal en forme d'autel , au-dessous du soleil , selon la situation de leur pays , à l'égard de ce corps lumineux : c'est là où sont renfermées les urnes remplies

des cendres des ancêtres des Mezzorantiens.

Les sièges des anciens ou chefs de l'état, qui tiennent publiquement conseil dans ce temple, sont pratiqués au-dedans des colonnes. Il y a douze portes pour entrer dans le temple ; elles répondent parallèlement à douze grandes rues : on voit, à chaque porte, un escalier superbe & de l'architecture la plus hardie, qui conduit aux galeries, où l'on met en dépôt les loix, les registres de l'état, les découvertes qui ont été faites pour le bien de la société pendant l'administration de chaque Pophar, ou pendant les régences : on y conserve aussi, avec le même soin, la vie des hommes illustres, qui se sont distingués dans quelque art ou quelque science, ou par quelque trait extraordinaire de vertu. On ouvre deux fois la semaine ces archives. Quelque ancien est préposé pour faire des lectures utiles aux jeunes gens, qui ont ordre de s'y rendre : ces galeries sont enrichies d'une balustrade dorée, qui règne dans tout le pourtour intérieur du temple.

On voit sur les piédestaux des colonnes, des hiéroglyphes & des caractères dont le sens n'est connu que des cinq grands Pophars. Il leur est expressément défendu, sous peine de dégradation & de prison perpétuelle, d'en donner l'explication à d'autres qu'au successeur de

celui d'entre eux qui vient à mourir, ou à manquer par quelqu'autre accident. Je m'imaginais que les secrets importants de l'état, peut-être même ceux de la religion, sont voilés sous ces symboles mystérieux. Ce temple est un chef-d'œuvre de l'art. Je n'y trouve d'autre défaut, que le fluté des colonnes. Cet ornement m'a paru trop recherché pour la simplicité majestueuse que ce peuple affecte en d'autres occasions.

Les maisons sont bâties en cercle autour de la grande place, excepté les endroits où les grandes rues aboutissent : ces rues sont au nombre de douze, qui est celui des signes du zodiaque : elles sont tirées au cordeau depuis le temple, qui en est le centre, jusqu'aux extrémités de la ville. Ce vaste cercle est entouré d'un double rang de cèdres, plantés devant les maisons à distances égales : l'ornement des rues est le même de chaque côté, de sorte qu'elles ressemblent à autant d'avenues superbes, qui forment un ombrage extrêmement agréable, dans un pays aussi exposé au soleil. Les grandes rues sont traversées par d'autres, celles-ci forment autant de cercles parallèles à la grande place & au temple, qui est le centre de tout : ces cercles s'aggrandissent à mesure que la ville s'élargit. Quand on bâtit de nouvelles maisons, c'est

toujours en cercle, jusqu'à ce que le rond soit achevé, après quoi on en recommence un autre, &c. Les rues, comme je l'ai déjà dit, tant droites que circulaires, sont plantées de deux rangs de cèdres. Les carrefours, où les rues se croisent, sont aussi en cercle : ils s'étendent latéralement à mesure qu'on s'éloigne de la grande place, qui en est le centre : au milieu de ces cercles sont autant de jardins, bordés tout autour d'arbres, de fontaines & de statues d'hommes illustres ; de sorte que la ville semble n'être qu'un vaste jardin rempli de temples, de pavillons, d'avenues, & de ronds de gazons & de fleurs. Il seroit difficile de vous donner une juste idée de la beauté de ce lieu. J'ai oublié de vous dire, mes révérends pères, que les douze grandes rues s'élargissent à mesure qu'elles s'éloignent du centre de la ville, de sorte qu'en y entrant du côté de la campagne, on voit le temple & la grande place, d'où l'on découvre les plus belles avenues & le plus beau pays du monde.

Les grandes villes des Mezzoraniens sont toutes bâties de la même façon. Ils commencent par lever le plan du terrain, ensuite ils bâtissent un temple, autour duquel ils laissent une grande place : cette place est bornée par un cercle de maisons ; & à mesure que le nombre des habi-

tans augmente, ils en bâtissent d'autres, formant cercle sur cercle. Ils tournent en ridicule les autres nations, dont les villes consistent en un nombre de maisons & de rues confuses, sans symétrie & sans ordre. Dans tous les carrefours où les rues se croisent, il y a des fontaines publiques, dont l'eau vient par des tuyaux d'une montagne assez éloignée : ces places sont encore ornées, comme je l'ai dit, de statues de grands-hommes, qui ont en main le symbole de l'action éclatante qu'ils ont faite, ou du service qu'ils ont rendu à l'état : comme ils ne font jamais la guerre, ce mérite ne peut consister que dans l'invention ou la perfection des arts & des sciences, ou dans quelque action mémorable faite pour le bien de la patrie. Ces motifs, selon eux, sont infiniment plus nobles & plus louables, que ceux des autres nations qui font dresser des statues & des trophées à des hommes qui ne s'immortalisent qu'à force de donner la mort.

Toutes leurs maisons sont bâties sur le même modèle, & elles sont basses, comme je l'ai déjà remarqué, à cause des tempêtes & des ouragans, qui sont fréquens dans ce pays : elles sont d'une égale hauteur, les toits en sont plats, & il y a au comble de chaque maison un jardin artificiel, rempli de fleurs &

d'arbrisseaux odoriférans. Si du haut de quelque éminence on regarde dans les rues, tous les cercles & toutes les avenues paroissent au-dessous comme un autre monde ; & si on regarde au niveau les toits de toutes les maisons, on est enchanté de la vue de dix mille jardins différens, de quelque côté que l'on se tourne ; en un mot, je ne crois pas que l'univers entier ait rien de comparable à ce séjour. Ce pays fournit mille autres beautés, & le génie industrieux des habitans a inventé tant de choses utiles à la vie, qu'il faudroit un volume entier pour en donner une idée : ce seroit trop abuser de votre patience, mes révérends pères, que de vous en entretenir plus longtemps.

Les richesses des Mezzoraniens sont immenses, & elles sont, en quelque façon, communes à tout le monde, comme je le ferai voir en parlant de la nature de leur gouvernement : les habitans sont les hommes du monde les plus ingénieux & les plus industrieux ; leurs chefs ou gouverneurs n'ont en vue que la grandeur & le bien du public : chacun jouit abondamment de tout ce que l'homme peut souhaiter, dans un pays que le fléau de la guerre n'a point approché depuis près de trois mille ans ; car ils n'ont d'autres ennemis que les affreux

déserts qui les entourent, & qui servent de barrière contre l'ambition des autres peuples de la terre : ils se regardent tous comme frères, qui doivent vivre sous les loix d'un père commun. Il n'est pas étonnant que des gens élevés dans les principes solides de la loi naturelle, soient parvenus à une grandeur & à une magnificence, qu'on ne peut ni croire, ni concevoir en Europe.

Après qu'on eût satisfait aux devoirs qu'on rend ordinairement aux urnes (les cérémonies religieuses vont toujours chez ce peuple avant les cérémonies civiles), on procéda à l'installation du Pophar régent. Cette cérémonie ne fut pas longue : on le plaça dans un fauteuil tourné vers l'orient, sur le sommet de la montagne la plus haute du nome, pour signifier qu'il devoit avoir inspection sur tout le pays : il avoit les yeux fixés sur le temple du soleil, qui étoit devant lui, pour le faire souvenir qu'avant toutes choses, il devoit avoir soin de la religion de ses ancêtres. Lorsqu'il fut placé de cette façon, trois cens soixante-cinq des principaux habitans du nome, qui représentoient tous les autres, s'approchèrent de lui & le saluèrent respectueusement, en lui disant : *Eli Pophar, c'est-à-dire, nous vous salvons, père de notre nation.* Il les embrassa avec toute

la tendresse d'un véritable père, en leur répondant, *cali benim*, c'est-à-dire, *mes chers enfans*. Ensuite il fut salué par le même nombre de femmes. C'est-là tout l'hommage qu'on lui rendit ; mais ils regardent cette cérémonie comme une chose si sacrée, que rien au monde ne peut la faire violer. Toute la différence de son habillement consistoit en un grand soleil qu'il portoit sur l'estomac, les pierres précieuses du bandeau dont son front étoit ceint, & celles qui enrichissoient une espèce de bonnet à jour, dont le haut étoit garni d'une magnifique houppe de franges d'or, & d'une plaque d'or mince en forme de soleil, étoient plus grandes que celles dont les autres habitans se parent.

Dès que les cérémonies & les réjouissances qui se faisoient dans les tentes aux dépens du public, furent finies, le Pophar fut conduit au milieu des acclamations du peuple & au son de mille instrumens de musique, à une tente magnifique, à la tête de tout le camp de côté de l'Orient ; c'est la place d'honneur chez ce peuple, parce que c'est-là que le soleil se lève ; il se rendit ensuite à petites journées à la ville capitale du nome.

On reitéra les mêmes cérémonies dans les autres nomes, tant pour marquer que tous dé-

pendoient de lui , que parce que l'empire étoit trop vaste & trop peuplé pour que tous pussent s'assembler en un même lieu.

Je ne puis exprimer les caresses que chacun me fit , sur-tout lorsqu'on apprit que ma mère étoit du pays , & que j'appartenois au Pophar. Chaque fois que j'étois introduit dans une nouvelle compagnie , tout le monde m'embrassoit avec une tendresse infinie , & me donnoit le tendre nom de frère. J'avoue que quelques dames me parurent pousser ce sentiment un peu trop loin. J'ai eu dans la suite , & à mon grand regret , occasion de m'en convaincre. J'imputois cependant leurs prévenances au caractère naturel du sexe , qui se porte plus volontiers à aimer les étrangers , que ceux du pays ! , quand même ils auroient moins de mérite. Que ce soit l'effet d'un défaut de jugement , de la légèreté & de l'inconstance , qui sont comme de son essence , ou bien d'un esprit de contradiction , qui lui fait desirer avec ardeur ce qu'il devroit éviter avec le plus de précaution , c'est ce que je ne prétends pas décider ; peut-être les femmes s'imaginent-elles qu'un étranger est moins prompt à découvrir leurs défauts , & plus propre au mystère : ce qu'il y a de certain , c'est que j'ai eu beaucoup à souffrir de leur jalousie.

Mais pour achever le portrait de ce peuple, avant que de reprendre ma narration, c'est, comme je l'ai déjà remarqué, le plus beau sang que la nature ait jamais formé ; le seul défaut que je lui trouve, si cependant c'en est un, il a un air de famille trop marqué. Ce qui vient d'une cause très-louable ; ils sortent tous d'un même tronc ; leur sang n'a jamais été corrompu par des alliances étrangères. Comme ils n'ont ni guerre ni commerce avec aucune nation, ils ignorent les vices qui en font souvent les fruits. Ils ont les yeux trop petits, cependant plus grands que ceux des chinois, les cheveux généralement noirs, courts & frisés, leur teint est basané, mais leurs traits sont réguliers. Dans les pays montagneux, vers la ligne, où le climat est moins chaud, par rapport aux vents qui y régissent, les femmes sont même un peu plus blanches que nos Italiennes. Les hommes sont en général grands & bien faits, à moins qu'ils ne leur soit arrivé quelque accident, ce qui est fort rare. Les femmes sont les plus belles & les mieux faites du monde ; mais encore une fois elles se ressemblent toutes : tant de douceur & d'innocence régnent dans leurs yeux, une modestie si naturelle est répandue sur leurs visages, qu'il est difficile de décrire des appas qu'on ne peut qu'admirer.

La hardiesse leur déplaît beaucoup dans le sexe, aussi je leur dois rendre cette justice, que je ne crois pas qu'il y ait de femmes au monde plus chastes qu'elles; ce qui est sans-doute le fruit du grand soin qu'on a de l'éducation de la jeunesse, dont j'aurai occasion de parler plus amplement dans la suite.

Les voyages que l'on fit dans les différens nomes pour y déposer les urnes, me procurèrent, dès mon arrivée, l'occasion de voir la plus grande partie du pays; je l'examinai dans la suite plus à loisir. Il est en général assez montagneux, il y a même de vastes chaînes de montagnes qui ont plusieurs centaines de milles de longueur, & qui s'étendent ou au-dessous de l'équateur, ou en ligne parallèle.

Les vents frais qui s'y élèvent, & un nombre infini de rivières qui y prennent leur source, & qui arrosent les plaines, coulent vers le nord & vers le sud, mais principalement vers le nord; ce qui rend ce climat beaucoup plus tempéré qu'il ne devroit l'être naturellement; ces montagnes, & les grands bois dont elles sont ordinairement couvertes, causent les pluies auxquelles ce pays est sujet. Il y a des forêts & des bois extrêmement étendus, que les habitans coupent à mesure qu'ils veulent étendre leur terrain; mais ils ont toujours soin

de laisser de distance en distance des bocagès ; qui sont d'une grande utilité , & en même tems d'un grand agrément dans la campagne. La quantité de pluies & l'inégalité du pays rendent les chemins mauvais ; mais on est bien dédommagé de cette incommodité par le grand nombre de fontaines , de ruisseaux & de vallées charmantes , qui , jointes à l'innocence des habitans , feroient regarder la Mezzoranie comme un paradis terrestre.

La terre est si fertile , & produit si abondamment non seulement plusieurs sortes de grains & de riz , avec une espèce de froment beaucoup plus grand & meilleur que le bled des indes , & une variété infinie de fruits , de légumes & d'herbes extrêmement nourrissantes & délicates , que le moindre soin qu'ont les habitans , est de faire la provision de fruits nécessaires pour tant de monde. On seroit tenté de croire que la providence a excepté cette partie de l'univers des malheurs que la chute d'Adam a entraînés après elle , ou bien qu'elle a proportionné la fertilité du pays à l'innocence de ses habitans. Ce n'est pas que l'industrie de ce peuple , jointe à la paix & à la tranquillité dont il a toujours joui , n'ait pu contribuer beaucoup à ses richesses & à son abondance.

Leurs

Leurs villages , dont la plupart font bâtis sur des rivières ou des ruisseaux , à cause du commerce & des manufactures , sont sans nombre ; leurs montagnes sont remplies de mines de toutes sortes de métaux , & ils ont tout ce qu'il faut pour les travailler : l'argent est le métal le plus rare chez eux , & je crois que l'or est le plus commun : il en sort souvent de gros monceaux des rochers où sont les mines , ou par la chaleur naturelle de la terre , ou par d'autres causes inconnues. Cet or est plus malléable , & plus propre à toutes sortes d'ouvrages que celui qu'on tire de la mine. Leurs inventions pour les arts , pour tout ce qui est utile à la vie , & même pour la magnificence , sont étonnantes. En parlant de leurs fruits , j'aurois dû faire mention d'une petite sorte de raisin qui y croît naturellement , & dont ils font un vin , un peu aigre quand il est nouveau , mais qui se garde plusieurs années , & se bonifie à mesure qu'il vieillit. Ils cultivent aussi sans beaucoup de peine des raisins plus beaux , qu'ils font sécher.

Leurs vins sont plus cordiaux que propres à enivrer ; c'est leur boisson ordinaire avec de l'eau. Il ne me souvient pas d'avoir jamais vu dans ce pays aucune bête à corne , si l'on en excepte quelques chèvres très-grandes , qui

fournissent du lait excellent : il y a des bêtes fauves sans nombre , & de plusieurs espèces , qu'on ne connoît point en Europe ; on y voit aussi un petit animal qui tient de la nature du chevreuil & du mouton ; la chair en est extrêmement délicate & nourrissante ; on en sert dans tous les feffins. Ils mangent ordinairement peu de grosse viande , assez de volaille ; mais en général ils croient que la viande est une nourriture trop grossière ; ils aiment mieux le poisson , parce qu'il est plus aisé à digérer , aussi en ont-ils d'excellent & en abondance : il est vrai qu'ils n'ont que du poisson d'eau douce , parce qu'aucune de leurs rivières ne communique avec la mer.

Leur chevaux sont petits , mais forts & pleins de vivacité , & extrêmement légers à la course. Ils ont une sorte d'âne sauvage , plus long que le cheval , très-fort , & propre à porter des fardeaux pesans ; toutes les couleurs de l'iris semblent rassemblées sur le poil de cet animal. Leurs voitures sont traînées par des élans ; ils ne se servent des dromadaires que pour traverser les déserts dans le tems des caravanes : leurs rivières , dans les pays plats , sont divisées en canaux , qui rendent facile le transport des provisions & des effets.

Je n'ai voulu , mes révérends pères , vous

donner qu'une idée générale de ce pays ; je fais que ce récit ne vous intéresse pas autant que la religion , les mœurs , les coutumes , les loix & la forme du gouvernement ; cependant je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y en a point dans le monde connu , qui puisse l'égaliser en richesses & en toutes les choses que l'on peut souhaiter pour rendre la vie heureuse ; on en trouve encore moins où l'on ait porté certains arts & certaines manufactures à un si haut degré de perfection ; mais il est des cas où ils sont autant hommes que les autres hommes , comme vous pourrez le voir dans la suite.

.. Je laisse donc mes aventures , je ne vous dirai pas exactement les différens états par lesquels la providence m'a fait passer ; cet article n'est pas aussi intéressant pour vous que la religion , ses intérêts me sont plus chers que les miens propres. Aux observations que j'ai faites sur leur religion , je joindrai celles que j'ai cru devoir faire sur leurs usages & leurs coutumes , qui diffèrent autant de celles des autres peuples , que leur pays est différent du nôtre ; je vais donc commencer par leur religion &

L'INQUISITEUR. Cet article est le plus intéressant & demande le plus d'attention : il faut

que nous perdions l'idée de ce beau pays ; dont vous nous avez fait une si belle description , avant que de vous entendre sur un point aussi saint que celui dont vous devez nous entretenir : nous le remettons à un autre tems.

LE SECOND INQUISITEUR. Souvenez - vous de votre promesse , & n'abusez point du penchant que ce saint tribunal a à vous croire véridique ; plus nous nous intéressons à vous , & plus vous avez à craindre de notre saint ressentiment si vous nous trompez. Vous n'avez plus que la maison pour prison ; rendez-vous digne d'une telle bonté par votre bonne-foi , & justifiez , par la vérité de votre récit , la douceur que nous avons pour vous. Allez.



TROISIEME PARTIE.

LE SECRETAIRE. Notre prisonnier ne jouit pas long-tems de la douceur que les inquisiteurs lui avoient accordée. Il nous arriva un avis qui nous parut important, quoiqu'il ne nous fut donné que sous le voile de l'anonymité. Cette lettre portoit en substance que l'étranger dont la sainte inquisition s'étoit saisi, étoit un homme extrêmement dangereux, & qu'il étoit d'autant plus à craindre, qu'il étoit de tous les hommes le plus aimable; que l'on ne connoissoit point de mortel qui fût plus insinuant, & dont les talens multipliés à l'infini & réunis, fussent plus ornés de ces airs & de ces manières engageantes qui attirent les cœurs; qu'il étoit bien fâcheux qu'un homme aussi instruit fût ennemi de la religion; que la sainte inquisition devoit se tenir en garde contre les réponses d'un tel criminel; que le mensonge prenoit dans cette bouche d'or le caractère de la vérité même; qu'il n'étoit point de tribunal qu'il ne fût en état de rendre la dupe de l'ingénuité dont il voiloit son imposture; qu'enfin on l'avoit surpris faisant l'éloge d'une nation dont il faisoit consister le bonheur dans une indé-

pendance universelle ; que pour jouer son rôle avec plus d'adresse & plus efficacement , il affectoit beaucoup d'attachement pour la religion catholique ; mais que l'attaquant dans la fuite par degrés , il en minoit sourdement les principes fondamentaux ; que s'apercevant de l'effet de ses entretiens , il les terminoit toujours par un trait d'autant plus funeste à notre croyance , qu'il étoit enveloppé d'une douceur séduisante. Si le ciel , dit-il , ne m'avoit point accordé la grace de naître dans la religion catholique , j'aurois cru trouver la tranquillité de ma conscience dans les sages erreurs de cette nation fortunée ; l'anonyme ajoutoit que cet homme étoit à craindre , parce qu'il étoit fait à tous égards pour plaire , qu'il s'emparoit insensiblement de l'esprit des femmes , idolâtres de la nouveauté ; que cette partie du gouvernement , quoique la plus foible , devenoit ordinairement la plus forte sur l'article de l'innovation ; que les jeunes-gens se faisoient un plaisir de l'entendre , & regardoient comme l'organe de la vérité ce ministre du mensonge ; que l'ascendant du sexe sur les hommes influoit considérablement sur le fort d'un état ; que les femmes , une fois séduites , entraîneroient bientôt les jeunes-gens , & que d'une petite étincelle naîtroit immanquable-

ment un incendie universel; qu'au surplus l'inquisition ne seroit point qualifiée de sainte, si elle n'étoit sage, qu'ainsi lui anonyme ne donnoit ses avis qu'afin de répondre au zèle qui l'animoit pour la gloire de la religion, pour la sûreté de l'état & de sa propre conscience.

On le resserra dès qu'on eut fait la lecture de cette lettre. Il voulut savoir d'où venoit un changement si inattendu: il n'eut pour réponse qu'un sévère silence, plus expressif dans ces occasions, que toutes les paroles du monde.

Nous jugeâmes à propos de retarder son interrogatoire pour prendre les informations les plus convenables; nous craignons de nous être laissés éblouir par cette simplicité qui paroïssoit lui être si naturelle, & qui est le vrai langage de la vérité. Nous interrogeâmes tous ceux de la maison avec qui il avoit déjà fait connoissance, (il faut l'avouer, tout le monde recherchoit sa conversation); les éclaircissements que nous en tirâmes étoient en sa faveur.

Cependant les avis que nous avions reçus, rouloient sur une matière trop intéressante pour la négliger: on fit subir encore quelques interrogatoires à la dame que nous avions arrêtée, elle persista dans ses réponses; nous cherchâmes à découvrir l'auteur de la lettre, il ne fut pas

possible de le trouver, pas même de le soupçonner. Ce délateur pouvoit être quelque ennemi secret de Gaudence; & il auroit été injuste de faire languir dans les fers un innocent, à qui on n'avoit peut-être d'autre crime à reprocher, que d'avoir excité par un mérite réel la jalousie de quelque personne d'un mérite superficiel. On ne voit que trop de gens dont la bile s'échauffe de la tranquillité des autres. Cette réflexion apaisa un peu la pieuse colère de l'inquisition : on avoit arrêté qu'on ne l'interrogeroit que dans deux mois; ce cruel retardement fut abrégé de quelques jours; toutes les informations que nous avions prises soit à Venise, soit à Bologne, le rendoient digne de ce tempérament. Il fut donc appelé à l'audience.

Cette dernière épreuve avoit pris si violemment sur sa santé, que nous avions de la peine à le reconnoître; la pâleur répandue sur son visage ne servoit cependant qu'à le rendre plus intéressant. Il n'avoit point perdu cet air de tranquillité qui ne se sépare jamais de l'innocence; il approcha du tribunal avec une confiance qui prévient toujours lorsqu'elle est accompagnée d'une noble modestie.

PREMIER INQUISITEUR. Approchez, Gaudence. Tremblez. Nous ne sommes point les dupes de votre imposture; vous apprendrez

incessamment qu'on ne trompe point un tribunal aussi saint & aussi auguste que l'inquisition ; sans être puni d'une telle audace. Quoi , lors même que nous violons les sacrés statuts de notre tribunal pour rendre votre prison plus douce , vous vous jouez de vos juges , & vous osez abuser du penchant que nous avons à vous croire innocent ! Eh bien ! le feu sera la récompense d'une semblable témérité , nous avons des preuves plus que suffisantes pour vous faire sentir toute la rigueur de notre justice.

GAUDENCE. Mes révérends pères , la mort ne m'épouvante point ; je la regarde comme le terme heureux de mes malheurs ; la providence m'a fait naître , la providence m'a conservé , elle peut me rappeler quand elle voudra ; je suis résigné à ses décrets , je ne demande à Dieu que de mourir comme je suis né , dans le sein de son église. Je lui demande encore , mes révérends pères , de m'éclairer sur le motif qui peut avoir irrité contre moi un tribunal que je respecte autant , & qui mérite autant de l'être , pour avoir la consolation de lui demander pardon d'un crime dont je puis être innocemment coupable. Ne pensez pas , mes révérends pères , que la crainte du supplice dont vous me menacez , m'inspire de tels sentimens ; mon cœur formé

à la candeur , nourri dans les solides principes de la religion chrétienne , & fortifié par les revers que la divine providence lui a fait éprouver , déteste cette bassesse qui est la ressource des lâches & des méchans.

LE SÉCRETAIRE. En effet aussi tranquille après cette menace que lorsqu'il se présenta pour la première fois , il fit cette réponse avec un air de vérité qui toucha les inquisiteurs.

PREMIER INQUISITEUR. C'est le propre des gens sans religion , de savoir adroitement adopter celle qui leur convient , suivant les circonstances fâcheuses , où la corruption de leur cœur les précipite , & de ceux qui faisant un mauvais usage des connoissances qu'ils ont acquises , ne défendent souvent la vraie , puisqu'elle est l'unique , que pour mieux la combattre. On dit que vous êtes de ce nombre ; Gaudence , prenez garde à votre réponse , nous avons des preuves ; soyez véridique , voilà la seule ressource qui vous reste , ou dans un moment sur l'échafaud. Etes-vous chrétien ?

GAUDENCE. Si je le suis , mon Dieu , mon sauveur ! s'il est vrai qu'il suffit de désirer sincèrement d'être chrétien pour l'être , ô mon divin rédempteur , pourquoi ne m'avouez-vous pas pour votre fils , moi qui ne reconnois d'autre père que vous , qui m'avez racheté de votre

sang : mais hélas ! je me suis égaré dans la voie du monde, je mérite bien, seigneur, que vous fermiez les oreilles à mes cris. Oui, mon Dieu, mon ame altérée de vous, expiera dans les tourmens, auxquels mon corps va être exposé, toutes les infidélités qu'elle vous a faites. O mon divin sauveur, ma mort, j'ose l'espérer, sera précieuse à vos yeux, vous ouvrirez les trésors inépuisables de votre miséricorde, j'y trouverai la récompense d'une mort que je n'ai point méritée, & que la calomnie me fait subir : daignez la recevoir, seigneur, en expiation des crimes dont vous êtes le seul juge, faites que ce saint tribunal apprenne au moins après ma mort, mon innocence, s'il est important pour votre gloire & pour mon salut qu'il l'ignore pendant ma vie.

Oui, mes révérends pères, je suis chrétien : périssent mille fois les ennemis de mon Dieu, qui est le Dieu d'Israël, le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, seul créateur de toutes choses, le seul qui en est le conservateur, le Dieu qui a parlé à Moïse, le Dieu bon & miséricordieux, le Dieu qui a bien voulu m'arracher des horreurs du péché, en me lavant de mes souillures dans le propre sang de son fils ; de ce fils, qui, par amour pour moi & pour tous les hommes, a voulu se soumettre à l'humiliante nécessité de naître, de

vivre en proie aux infirmités de l'humanité, & de mourir dans les tourmens destinés aux hommes les plus méchans; de ce fils enfin, qui, triomphant par sa mort de la colère de son père, nous a laissé par amour son saint-esprit, qui est l'ame de cette auguste église, dont les tendres conseils nous guident dans la voye du vrai bonheur.

LE SECRÉTAIRE. Il s'exprima avec tant de sentiment, qu'il tomba après dans une espèce de foiblesse: nous en fûmes émus; le premier inquisiteur lui-même y parut extrêmement sensible. Nous profitâmes de ce moment pour voir entre nous quel parti nous devions prendre; il fut arrêté que le prisonnier pouvoit être innocent, qu'il falloit reprendre la voie de la douceur; parce que si l'histoire qu'il avoit commencée de ce pays inconnu étoit vraie, les éclaircisssemens qu'il nous donneroit pourroient être, un jour, utiles à la religion.

PREMIER INQUISITEUR. Remettez-vous, Gaudence, soyez persuadé que plus on cherche à vous noircir, plus nous ferons ardens à vous protéger, si en effet vous êtes aussi innocent que vous paroissez l'être: tenez, voyez cette lettre: regardez la communication que nous vous en donnons comme une faveur singulière, & comme un gage assuré de notre bienveit-

lance ; mais sur-tout foyez sincère. Connoissez-vous cette écriture ? croyez-vous qu'on vous ait traité trop durement , après l'énormité des faits dont on vous y accuse ? répondez.

GAUDENCE. Il vous est facile , mes révérends pères , de prouver vous-mêmes ma justification. On m'accuse d'avoir abusé d'un prétendu ascendant que l'on me donne sur le sexe , d'avoir fait un usage criminel de la crédulité de la jeunesse : rien ne peut échapper à vos perquisitions ; je vais moi-même vous en faciliter le succès en deux mots. Si je vous dis le nom des jeunes-gens qui ont trouvé quelque agrément dans mon commerce , & si je ne vous tais point celui des femmes que ma qualité d'étranger & mes remedes ont sans-doute plus attirées chez moi , que mon mérite personnel , je crois avoir plus que suffisamment répondu aux accusations injustes dont on me charge , sous une anonymité d'autant plus odieuse , que je ne me le suis point attiré par quelque tort que j'aye fait à quelqu'un ; je déteste les hommes , cependant je vis avec eux en ami. Je sai quelle est la corruption de leur cœur , mais je ne m'éloigne point d'eux ; je ne me suis jamais prêté à une philosophie si mal entendue. Ils me sont nécessaires , puisque leur perfidie est utile à mon salut . Je ne connois point cette écriture , ni ne veux la connoître ;

homme autant & peut-être plus qu'un autre , mon cœur qui ne se plaît qu'à aimer , seroit déchiré d'un sentiment contraire. Vous pouvez, mes révérends pères , interroger toutes les personnes qui m'ont honoré de leur estime & de leur confiance ; & s'il en est quelqu'une qui me charge des faits que l'on m'impute , je me déclare d'avance digne des terribles effets de votre sainte colère.

PREMIER INQUISITEUR. En attendant que nous ayons connu la vérité de vos réponses , continuez votre histoire. Vous en êtes resté à la religion des Mezzoraniens. Faites enforte surtout de ne point oublier la plus petite circonstance ; c'est le point le plus intéressant pour nous ; il ne l'est pas moins pour votre tranquillité.

De la religion des Mezzoraniens.

GAUDENCE. Les Mezzoraniens sont réellement idolâtres , mais avec autant de simplicité que des payens puissent l'être. Il est vrai qu'ils ne veulent pas l'avouer dans le sens que nous entendons ce mot , c'est-à-dire , adorateurs de faux Dieux ; ils détestent , comme les chinois , le nom d'idolâtres , quoiqu'ils le soient de fait , puisqu'ils adorent le soleil matériel , & qu'ils rendent à leur ancêtres décédés un culte extrê-

mement superstitieux, dont je vous ai déjà parlé. Ils reconnoissent cependant un seul Dieu suprême, créateur de toutes choses, qu'ils nomment *El* (1), ou le très-haut. La raison naturelle, disent-ils, leur apprend l'existence de cet être, & leur raisonnement à cet égard, quoique juste, est bien différent de celui des autres hommes. Ils disent que toute leur science, & même celle de tous les hommes les plus sçavans du monde mises ensemble, n'auroient jamais pu former ce monde tel qu'il est, ni ajuster toutes ses causes & tous ses effets avec tant d'ordre & d'harmonie, pour le bien de chaque espèce qui l'habite; & qu'ainsi il faut que celui qui l'a créé, soit un être infiniment plus sçavant que tous les êtres intellectuels. Ils tournent en ridicule ceux qui pensent qu'une chose peut produire sans une cause première, & demandent, pourquoi si cela étoit, on ne verroit pas arriver tous les jours des effets sans causes. De-là ils concluent qu'il faut qu'il y ait une cause première & indépendante, sans laquelle rien n'auroit pu être produit. Quoiqu'ils fassent un Dieu du soleil, ils ne prétendent pas qu'il soit indépendant à l'égard de son propre être, mais qu'il l'a reçu de cet *El*. Quelques-uns des plus sensés conve-

(1) *El* ou *Al*, d'où dérive *Alla*.

noient même , quand je leur parlois , que le soleil est un être matériel , créé par Dieu ; mais d'autres le croient une espèce de vice-gérant dont l'El se sert , comme de la première cause instrumentale de toutes les productions. C'est par cette raison qu'ils adressent toutes leurs prières au soleil , quoiqu'ils conviennent que c'est à l'El qu'il faille attribuer originairement toute puissance. Les hommes regardent la lune comme un être purement matériel , & dépendant du soleil ; mais les femmes semblent vouloir en faire une Déesse ; elles ont la foiblesse de croire qu'elle est mariée avec le soleil , qu'elle accouche tous les mois , lorsqu'elle est en son plein ; & que les étoiles sont les fruits de leur mutuel amour : l'un & l'autre sexe également satisfaits de leur croyance , se fixent à ces idées superficielles , & n'étendent pas plus loin leurs recherches , par le respect qu'ils disent être dû à un être si infiniment supérieur aux mortels. Ils pensent qu'il vaut mieux l'adorer dans la profondeur impénétrable de son essence , & dans un silence respectueux , que de disputer d'une chose que l'homme ne sauroit concevoir : toutes leurs recherches ont pour objet les causes secondes , & la connoissance de la nature , autant qu'elle peut être utile au genre-humain.

Je cherchai l'occasion de mettre le Pop̃har
sur

sur ce sujet. Elle se présenta bientôt. Je lui représentai le ridicule inséparable d'une idée aussi bizarre. Pas si ridicule, me dit-il, elle est au contraire extrêmement sage, puisqu'elle se marie parfaitement avec la politique de notre gouvernement; en rendant un culte au soleil, & en laissant croire aux femmes que cet être bienfaisant est marié avec la lune, nous leur faisons contracter l'habitude de se regarder comme inférieures aux hommes, puisqu'elles voyent que nous ne partageons point l'hommage que nous rendons au soleil, qu'il est entièrement pour lui, & que nous ne le rendons point à la lune, dont la grande fécondité prouvée par le nombre infini des étoiles, leur donne cet amour pour la propagation, que les femmes des autres pays sacrifient à la conservation de leurs appas, appas que la nature ne leur a cependant donnés que pour animer dans l'un & l'autre sexe le desir de se perpétuer. Quoique la politique paroisse d'abord ne pas concourir avec la religion, il est cependant certain qu'elle contribue beaucoup à la solidité & à la gloire d'un gouvernement. De la pureté de la religion dépendent les mœurs des peuples, & de la sagesse de la politique naissent les usages avantageux au gouvernement. Elles se prêtent donc mutuellement la main, & s'entr'aident pour assu-

rer le bonheur des états, D'ailleurs ce n'est qu'en se pliant insensiblement à la bizarrerie de ce sexe, qu'on parvient à le familiariser avec des usages utiles.

L'INQUISITEUR. Je suis persuadé que vous conviendrez qu'on peut avoir des idées fausses de la divinité, dont il est à propos d'être éclairci, & que par conséquent vous ne condamnez pas toutes les disputes dans lesquelles on entre sur l'existence & la nature de Dieu.

GAUDENCE. Non, mes révérends pères, je me flatte que vous regardez ce que vous venez d'entendre, comme l'opinion de ce peuple, & non comme la mienne, qui est parfaitement conforme aux saints principes dont j'ai été allaité pendant ma jeunesse, & dont je me suis nourri dans quelque état que la providence m'ait placé.

J'ai souvent dit au Popliar, à qui je parlois avec confiance, que comme l'homme ne peut pas expliquer l'essence incompréhensible de Dieu, la raison veut cependant que nous croyions son existence; que cette même raison demande que nous soyons instruits ou par lui-même, ou par quelque législateur envoyé de sa part, pour nous empêcher de nous égarer dans un point aussi essentiel; que nous autres chrétiens croyons qu'il nous a donné ce législateur, en

la personne de son fils unique qu'il nous a envoyé, pour nous instruire sur ce qui regarde la divinité éternelle ; que non seulement il nous a donné les idées les plus justes, mais qu'il a confirmé la vérité de sa doctrine par des signes & des miracles qu'une personne envoyée de Dieu pouvoit seule opérer.

L'INQUISITEUR. Continuez.

GAUDENCE. Quand j'ai dit que leurs prières & leur culte s'adressent au soleil, j'avoue cependant que ce n'est en quelque façon qu'un acte de reconnoissance, qu'il seroit facile de rectifier. Ils regardent cette planète comme la cause physique de la production de toutes choses par son influence naturelle. Les plus sages, quand on raisonne à fond avec eux, conviennent que tout est émané de l'El ; il y en a même qui avouent que le soleil est un être purement matériel, mu par une cause supérieure ; cependant la plupart n'y font pas d'attention, & ils sont réellement coupables d'idolâtrie, en ce qu'ils adorent une créature. Mais quant aux effets moraux de l'univers, ou aux actions libres des hommes à l'égard de l'équité, la justice, la bonté, la droiture, &c. qu'ils reconnoissent être proprement le devoir de toute créature raisonnable & d'une conséquence infiniment plus grande que ne l'est la partie physique du

monde , ils rapportent tout à l'être suprême ; dont l'intention est que nous soyons doux , miséricordieux , bons & équitables envers tous , conformément aux justes idées du sage auteur de notre existence , dont la raison suprême , incapable de la moindre imperfection , doit servir de règle à des créatures qui dépendent de lui , & qui participent en quelque façon à ses perfections. Ils appuyent cette idée d'une comparaison très-juste : agir contre les loix de la nature dans des productions physiques , c'est , disent-ils , causer des productions monstrueuses ; à plus forte raison dans la morale , combien n'est-on pas condamnable aux yeux du grand être , d'agir contre les idées de sa suprême raison. J'avoue que je fus charmé de ce raisonnement simple & naturel.

Je leur demandai ensuite s'ils pensoient que l'être suprême se mêlât de la partie morale du monde ? Ils parurent surpris de cette question , & me demandèrent si je croyois qu'il fût possible qu'il ne s'intéressât pas à la plus belle partie de sa création , lorsqu'il se donnoit la peine , (car c'est l'expression dont ils se servent) de créer le moindre insecte , selon les règles d'une sagesse profonde , dont les effets admirables sont infiniment au-dessus de tout ce que l'art peut faire ou imiter ? Je leur demandai encore quel-

les étoient les regles que cet être vouloit que des agens libres, tels par exemple que l'homme, suivissent dans leur conduite ? La raison, me répondirent-ils, & la justice, à l'imitation de la suprême raison qui l'éclaire : car, ajoutèrent-ils, pouvez-vous croire que l'être suprême puisse approuver les crimes que les hommes commettent, ou que leurs bassesses puissent s'unir avec les sublimes idées de sa sagesse éternelle ? Il faut donc qu'elles soient opposées à la raison qui est non seulement en Dieu, mais aussi dans les hommes, & par conséquent elles méritent d'être punies par cet être équitable, qui régit tout, & qui ne peut rien souffrir qui ne soit dans l'ordre.

C'est à vous, mes révérends pères, à prononcer sur ce raisonnement : pour moi j'avoue qu'il m'a étonné dans un peuple, qui n'a pour règle de sa conduite qu'une lumière naturelle. Se peut-il que les conséquences qu'il tire de ces principes, ne soient pas aussi justes que les principes mêmes ? Déplorable effet de l'aveuglement des hommes : ils sont inconséquens, lorsque leurs principes ne sont point étayés de la foi. Voici, mes révérends pères, en quoi consiste principalement la théorie de leur religion.

Ils disent, 1°. Que l'El est l'être le plus intelligent, le plus raisonnable, & le plus noble de

tous ; qu'il est du devoir de tous les êtres intellectuels d'imiter & de suivre les justes loix de sa raison suprême ; sans quoi ils s'éloignent de la vraie regle sur laquelle ils doivent diriger toutes leurs actions ; l'objet de toutes les prières qu'ils adressent à cet être suprême , & de toutes les graces qu'ils lui demandent , c'est de les rendre bons & justes comme il l'est lui-même.

2°. Que le soleil est la grande cause , ou du moins la cause instrumentale de l'existence de leurs corps , & de tous les autres effets physiques. Vous savez , mes révérends pères , mieux , que je ne puis vous le dire , combien ils se trompent en cela. C'est à lui qu'ils adressent leurs prières pour la conservation de leurs vies , des fruits de la terre , &c.

3°. Que leurs parens sont la cause immédiate & instrumentale de leur existence naturelle , qu'ils dérivent en partie d'El , & en partie du soleil ; & , par cette raison , ils repeñent d'autant plus leurs parens , qu'ils les regardent comme les Vicegérans d'El & du soleil ; ils croyent que leur partie spirituelle ou intellectuelle est immortelle , & par conséquent qu'ils sont en état de les aider , & qu'ils sont disposés à le faire , à proportion du respect qu'ils leur témoignent , en visitant leurs tombeaux , & en honorant leur mémoire. Il est cependant vrai , qu'en exami-

nant la chose de plus près, j'ai trouvé qu'il y avoit autant de politique que de religion dans l'institution du culte superstitieux qu'ils rendent à leur ancêtres décédés. Comme leur gouvernement est patriarcal, le respect inviolable qu'on leur apprend, dès la plus tendre jeunesse, à porter à leurs parens, fait qu'ils obéissent à leurs anciens gouverneurs, non seulement avec la plus grande soumission, mais encore avec joie.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, les récompensent & les châtimens d'une autre vie, quoiqu'ils s'expliquent là-dessus d'une façon assez extraordinaire. Ils assurent que l'ame est un être indépendant de la matière, quant à son essence; puisqu'elle a les facultés de penser, de vouloir & de choisir, opérations dont la matière, quelque subtile qu'elle soit, ne peut jamais être capable; mais leur idée de la préexistence de l'ame avec l'Êt, avant qu'elle anime le corps, est très-confuse.

Voici en quoi ils pensent que consisteront les récompenses & les punitions de l'autre vie : il s'imaginent que plus leurs actions dans celle-ci auront été conformes à la sagesse infinie de Dieu, plus leurs âmes approcheront dans l'autre de la souveraine perfection de ce divin modèle; que si au contraire ils s'en sont éloignés

dans cette vie , Dieu permettra qu'ils persévèrent toujours dans cette contrariété , jusqu'à ce qu'ils deviennent à la fin si vicieux & si méchans , qu'ils se détestent eux-mêmes.

Cette idée des degrés de perfection , qui doivent être la récompense des hommes suivant les degrés de leur vertu , paroît avoir quelque rapport à la hiérarchie que nous croyons être de la justice divine , soit dans les peines , soit dans les récompenses éternelles : elle est en effet une preuve de l'équité de celui qui récompense ou qui punit.

Les plus sensés des Mezzoraniens croyent la métempicoïse , ou la transmigration des ames non comme une punition de l'autre vie , ce qui étoit le sentiment de quelques-uns des anciens philosophes payens , mais comme un châtimement mérité dans celle-ci. Cette transmigration des ames est entièrement différente de l'opinion qu'on en a conçue , & de ce que les anciens entendoient par le terme de métempicoïse , savoir , que les ames des méchans , des voluptueux , &c. passaient après leur mort dans le corps de telle ou telle bête , selon les passions dominantes auxquelles ils s'étoient abandonnés , jusqu'à ce qu'ayant expié leurs crimes , il leur fût enfin permis de rentrer dans un corps humain.

Les Mezzoraniens croyent au-contre que les ames des bêtes entrent dans les corps des hommes dès cette vie. Ils disent que les corps humains sont des demeures si délicates, que les ames des bêtes les envient aux hommes, & tâchent continuellement de s'y insinuer & de s'y établir ; qu'elles y réussissent dès qu'on cesse de fuivre les lumières de la raison, qui peut seule nous garantir de ces ennemis toujours prêts à nous surprendre ; & que si nous ne nous tenons sur nos gardes, ces ames animales s'emparent de l'ame raisonnable, de façon qu'elle ne peut plus gouverner le corps, ni agir, si ce n'est de concert avec l'ame animale pour assouvir ses passions brutales, ou qu'elle ne fait tout au plus que de foibles efforts pour sortir de cet esclavage.

J'ai cru d'abord que ce système étoit allégorique, pour marquer la ressemblance qu'il y a entre les passions des hommes, lorsque la droite raison ne les gouverne pas, & celles des bêtes. Mais j'ai su dans la suite qu'ils croyent que cette transmigration arrive réellement : je n'en doutai plus après le dernier voyage que je fis en Egypte avec le Pophar ; quand il voyoit passer les Turcs ou d'autres étrangers, & même des Arméniens & des chrétiens Européens, il me disoit souvent en langue mezzoranienne, voilà un

cochon , voici un lion , un loup , un renard , un chien , ou quelqu'autre animal semblable ; c'est-à-dire , qu'ils croient le corps d'un homme voluptueux possédé par l'ame d'un cochon ; celui d'un luxurieux par l'ame d'un bouc ; celui d'un traître par l'ame d'un renard ; celui d'un tyran par l'ame d'un loup , & ainsi des autres. On leur inculque ces idées dès leur plus tendre jeunesse , & avec tant de soin , qu'elles contribuent beaucoup à les retenir dans les bornes de la raison.

Dès qu'un jeune-homme se trouve enclin à quelqu'une de ces passions , il s'adresse aussitôt à un ami qu'il croit plus sage que lui ; cet ami l'assure que l'ame de telle ou telle bête , tend des pièges pour supplanter la sienne , & se mettre à sa place. Cela les rend circonspects ; ils se tiennent en garde contre leurs propres passions , pour ne point être surpris par cet ennemi impitoyable. Le premier remède qu'ils employent , est de se recueillir attentivement en eux-mêmes pour y contempler la divine lumière qui les éclaire ; à l'aide de ce céleste flambeau ils cherchent , ils fouillent dans tous les replis de leur ame ; & quoiqu'il soit très-difficile de déloger ces ames brutales , dès qu'elles ont pris possession ; cependant , ennemies de la clarté , elles s'enfuient , lorsqu'elles

sentent que leurs desseins sont découverts.

La crainte d'être livré à la tyrannie de ces esprits immondes, est si bien gravée dans leur ame, même dès leur enfance, que c'est à cette doctrine qu'ils attribuent la régularité de leur vie. Les femmes ont adopté le même système, avec cette différence, qu'elles croyent que les ames animales qui s'emparent de leurs corps, sont d'une autre espèce que celles qui tendent des pièges aux hommes. Elles disent, par exemple, que c'est l'ame d'un caméléon qui les rend fausses & inconstantes; que les coquettes & les petites-maitresses ont de ames de paon; les cruelles & les capricieuses des ames de tigresse & ainsi des autres. Elles font encore un aveu, qui est d'autant plus surprenant, que comme les femmes se font une loi d'idolâtrer leurs défauts, elles conviennent rarement des imperfections qui obscurcissent leurs appas. Elles avouent qu'il est encore plus difficile de chasser de leur corps les ames animales qui en ont pris possession, que du corps des hommes. Et c'est sans doute, parce que, disent-elles, les mauvaises ames par la duplicité qui est naturelle à notre sexe, se tiennent beaucoup plus long-tems cachées chez les femmes: ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans qu'on commence à les appercevoir; dans la plupart des hommes au-contrain-

elles se montrent presque aussitôt qu'elles s'y sont glissées.

J'ai vu , en plusieurs occasions , que c'est par rapport à cette doctrine que les Mezzoraniens se sont tant appliqués à l'étude de la physionomie : aussi ont-ils établi des règles pour connoître par la contenance d'un homme , par ses traits & par ses regards , si l'ame animale n'a point pris possession de son corps , afin d'appliquer des remèdes convenables. Cette science , toute incertaine & douteuse qu'elle est parmi les chrétiens , qui ont les secours plus efficaces de la vertu & de la grace pour résister à leurs passions , ces ennemis redoutables de l'homme , est cependant portée chez les Mezzoraniens à un degré de perfection & de certitude beaucoup plus évident qu'on ne se l'imagineroit. Ce peuple , qui n'a pas les mêmes lumières que nous , ne se donneroit pas sans doute tant de peine pour réprimer ses passions , s'il ne connoissoit d'avance tous les dangers que l'on court à ne pas les combattre : c'est pourquoi tous les anciens s'étudient à faire l'application des connoissances qu'ils ont acquises dans la science de la physionomie : lorsqu'ils se trouvent avec les jeunes gens , ils ont soin d'examiner attentivement leurs traits , leur complexion , leurs mouvemens , leur tempérament , le ton de leur voix ,

le tour de leur visage , de leur nez , de leurs oreilles , &c. Ils observent sur-tout fort scrupuleusement leurs yeux & leurs regards ; c'est dans cette partie plus que dans toute autre , que l'ame , selon eux , exprime les divers mouvemens qui l'agitent , & qu'ils prétendent connoître les passions qui dominant en eux. Cette conduite les éclaire sur la nature de l'ame animale , qui attaque l'ame raisonnable. Ils connoissent si elle a déjà pris la place , ou si elle en est encore aux attaques : ils sont si prévenus de la certitude de leurs observations , que frappés d'une idée défavorable contre les étrangers , ils évitent avec soin leur compagnie , ou du moins se tiennent sur leurs gardes , & n'ont avec eux aucun commerce intime.

Mais si la personne attaquée par une mauvaise ame est de leur pays , ils l'avertissent aussitôt du danger qui la menace. Cet avis , joint à l'horreur qu'on leur inspire continuellement de ces ennemis de leur repos , suffit pour les retenir dans l'ordre ; de sorte qu'il n'est point de peuple dont les mœurs soient si pures & si innocentes. Ces qualités cependant perdent de leur éclat par la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes , & par le mépris marqué qu'ils ont pour le reste des hommes , comme s'ils n'avoient avec eux d'autre ressemblance que la figure.

Il est vrai que les Mezzoraniens les plus sensés reprennent les autres de cette foiblesse , & leur en font sentir l'injustice , du moins autant qu'on le peut , quand on ignore la loi de la grace , en leur traçant toutes les misères & les infirmités de la vie humaine , qui étant des maux réels , doivent être la punition de quelque faute ; ils leur représentent que les plus parfaits sont sujets à la mort , qui ne met point de distinction entre eux & le reste des humains ; que l'humilité & la compassion sont des vertus émanées de la divine essence , qu'ils doivent imiter. C'est à ces instructions que les Mezzoraniens doivent leur extrême politesse , leur douceur & le tendre intérêt qu'ils prennent aux malheurs des étrangers , avec qui ils ne veulent point lier commerce ; ils croient sérieusement qu'ils sont possédés d'un mauvais génie. Croiroit-on qu'une prévention aussi ridicule pût produire cependant le principal bien des Mezzoraniens ; si du moins on peut regarder comme tel le bonheur d'être si intimement unis , qu'ils n'ont jamais voulu depuis leur transmigration hazarder d'alliance étrangère. Ainsi la raison humaine pèche souvent dans les principes , & , par un ordre impénétrable de la providence , elle se rectifie par les conséquences. C'est à un prodige si étonnant que la nature doit sa conservation ; & comme

chez les Mezzoraniens c'est le même sang qui circule dans tous les individus raisonnables, il n'est pas merveilleux de les voir animés de cet esprit de fraternité, principe de leur bonheur.

Leur prière du matin se borne à demander au soleil de faire fructifier la terre, & de verser d'heureuses influences sur toute la nature. Toutes les prières se font au temple du soleil; on est obligé de s'y trouver; il n'y a que des raisons d'état qui puissent justifier ceux qui y manquent. Les hommes dans le temple sont séparés des femmes & des filles. Plusieurs vieillards sont chargés d'observer scrupuleusement si l'un & l'autre sexe sont attentifs aux cérémonies; & ces prières se terminent toujours par des hymnes aux ancêtres, pour les implorer, & obtenir d'eux leur médiation auprès du vicegérant de l'El. La prière du soir se fait dans le même lieu, au soleil couchant: celle-ci est plus spirituelle, elle est conçue en termes qui indiquent qu'ils s'adressent aussi au maître du soleil. Ils demandent à l'El d'écarter d'eux pendant le sommeil, les âmes animales dont ils se croient toujours environnés.

Il n'est point de code plus abrégé, & qui contienne moins de loix, que le code Mezzorarien: aussi n'est-il pas de peuple qui les observe

plus rigoureusement que celui dont je vous parle. J'ai souvent entendu le Pophar parler contre la coutume avec aigreur, des juriscultes des autres pays, qui font loix sur loix, & accumulent préceptes sur préceptes : on diroit d'eux, ajoutoit-il, qu'ils n'ont affecté de faire tant de loix & tant de commentaires sur chaque loi, que pour dégoûter les gens qui ont quelque intérêt à s'en éclaircir. Je ne vois rien de plus facile, disoit-il, que de faire des loix courtes & claires. Si je défends à mon fils de faire tort aux autres, pourquoi lui détailler toutes les choses, l'instruire sur les moyens, & l'éclairer par un détail dangereux de toutes les circonstances dans lesquelles on peut faire tort à quelqu'un ? Il n'y a qu'à exposer le fait de part & d'autre : tout homme de bon-sens & d'équité, vous dira sur le champ si l'un d'eux est lésé, ou non ; mais dès que vous entassez une infinité de circonstances, il sera beaucoup plus difficile de décider ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, qu'en prenant pour règle la défense simple & absolue de ne faire à qui que ce soit le moindre mal, ou le moindre tort. A peine pourrez-vous croire en combien peu de tems, & avec quel discernement leurs juges décident les différens qui surviennent, (à la vérité bien rarement entre eux.) Ils se croiroient flétris
du

du crime le plus honteux, s'ils apprécioient une cause suivant le crédit & les facultés : il n'y a aucune cour de justice où les affaires puissent être traitées d'une façon si abrégée ; on expose l'affaire aux assemblées publiques, ou à un, ou à deux hommes prudents & justes, qui sur le champ la décident sans appel. Leur grande loi est, *tu ne feras aucun tort à qui que ce soit* : on part de ce principe fondamental, qui doit être gravé dans le cœur de tous les hommes, pour juger du droit des uns & des autres, sans entrer dans des discussions inutiles qui ne servent qu'à embrouiller une affaire. Tous les cas que l'on a coutume de supposer pour servir d'éclaircissements, sont, disent-ils, plus de fourbes & de trompeurs, que de gens habiles à se garantir des pièges qu'on leur tend.

Les loix des Mezzoraniens ne sont donc autre chose, que les premiers principes de la justice naturelle, expliqués par leurs anciens en présence de tous ceux qui veulent s'y trouver : on ne fait ce que c'est que de remettre la décision d'une cause d'année en année, ni de solliciter les juges pour obtenir un prompt jugement.

On a tant de soin de faire connoître aux enfans dès la plus tendre jeunesse, ce qu'ils doivent à la divinité, le respect qu'ils doivent avoir pour leurs parens vivans, & le culte (trop supersti-

tieux) qu'il convient de rendre à leurs ancêtres décédés, qu'il n'est besoin d'aucune loi écrite pour les engager à s'y conformer. Un homme qui négligeroit ces devoirs, ou qui en douteroit, seroit regardé comme déjà possédé par l'ame immonde de quelque animal.

Par une loi fondamentale de l'état il leur est expressément défendu de répandre le sang humain de dessein prémédité. Ils portent si loin cette loi si chère à la nature, qu'ils ne font jamais mourir aucun criminel, pas même pour meurtre: il est vrai qu'il faut des siècles pour qu'ils trouvent l'occasion de la mettre en pratique. S'il est constant qu'un homme en ait assassiné un autre, ce qu'ils croient presque impossible, alors le criminel convaincu de son crime, est enfermé pour le reste de ses jours. A sa mort son crime est publié dans tous les nomes, de-même que lorsqu'on l'enferme; son nom est rayé de leurs généalogies, & son corps est mutilé de la même façon que celui de la personne qu'il a tuée, on le brûle ensuite, on jette ses cendres au vent; dès-lors on ne le compte plus de la race des Mezzoraniens.

Si je croyois ne point choquer vos chastes oreilles par le détail de certaines punitions qu'ils ont attachées à certains crimes, je vous ferois par cette idée connoître plus exactement celle qu'ils ont des vertus opposées.

L'INQUISITEUR. Nos cœurs habitués à la pureté , ne craignent point d'être souillés par les sons qui frappent nos oreilles. Il n'est rien , quelque'éloigné qu'il vous paroisse de notre objet (c'est la religion), que nous ne sachions rapporter à sa gloire. Parlez.

GAUDENCE. L'adultère est de tous les crimes celui que les Mezzoraniens paroissent avoir le plus en horreur , si l'on en juge du-moins par la punition qu'ils ont inventée. Lorsqu'un homme & une femme sont surpris en flagrant délit , trois des plus anciens du nome s'assemblent , & condamnent les deux coupables à une prison perpétuelle. On habille l'homme d'une toile sur laquelle on a peint des boucs , & on lui met sur la tête un bonnet armé des cornes du même animal : la femme est aussi couverte d'une toile sur laquelle sont représentées des chattes ; on attache au col de l'un & de l'autre des grelots , on promène les deux coupables attachés l'un à l'autre par les parties qui sont leur honte , desorte que l'instrument du crime devient celui du supplice.

Si une fille au-contrainte est surprise avec un homme marié , on lui fait grace de la chaîne avec laquelle on les attache l'un à l'autre , quand les deux coupables sont liés par le mariage ; parce que la loi présume qu'elle a été séduite ,

mais elle est renfermée pour le reste de ses jours, condamnée à un régime de vie propre à anéantir des feux qui lui ont fait oublier la pureté de ses ancêtres. L'homme, destiné aussi à une prison perpétuelle, est obligé de travailler au bien public : mais admirez l'équité de cette nation : si l'un ou l'autre des coupables parvient dans sa retraite à se distinguer par quelque talent, on le récompense d'une statue. Le seul meurtre détruit toutes les récompenses dues aux talens ; la raison de cette différence est prise dans la nature même. Un homme, me disoit le Pophar, qui en tue un autre, cesse d'être homme ; puisque dès ce moment il cesse de respecter l'image de ses ancêtres, l'ouvrage du soleil, & l'ordre établi par l'auguste sagesse de l'El.

Mais j'abuserois sans doute d'un tems qui vous est précieux, si j'entrois dans le détail de toutes leurs loix, dont la sagesse me paroît admirable, quoiqu'à dire vrai, la coutume ait beaucoup plus de part que les loix écrites au règlement des affaires ordinaires de la vie, comme vous le conclurez de ce que vous allez entendre sur la forme de leur gouvernement & de leurs institutions particulières. Je vous demande seulement de m'arrêter un peu sur deux circonstances qui m'ont frappé. La pre-

nière, c'est que tous les habitans du nome dans lequel le crime a été commis, tant hommes que femmes, doivent se trouver présens aux punitions exemplaires, & expliquer à leurs enfans quel est le crime qu'on punit, afin de leur en inspirer une juste horreur. L'autre regarde les fraudes ou les injustices des hommes. Si les anciens découvrent qu'un citoyen ait été trompé par un autre, ou qu'il en ait reçu un tort considérable, le coupable est condamné à restituer neuf fois la valeur. L'homme, convaincu d'avoir surpris la religion des juges, est envoyé aux extrémités du royaume, pour y vivre seul pendant un tems proportionné à sa faute, après qu'on lui a mis préalablement une marque sur le front, pour avertir chacun de l'éviter : par une précaution aussi sage, on empêche la propagation de ces principes dangereux.

De leur gouvernement.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, mes révérends pères, que le gouvernement des Mezzoraniens est patriarchal : cette forme a toujours été observée inviolablement, car il n'y a pas au monde de peuple si fortement attaché à ses institutions primitives, mais l'ordre de la succession est unique. Vous vous sou-

venez fans doute, mes révérends pères, que les Mezzoraniens font tous fortis d'une même famille, dont le chef étoit prêtre du soleil, lorsqu'ils furent obligés de quitter l'Egypte. Cette forme de gouvernement avoit subsisté depuis le tems que Misraïm prit possession de cette terre pour y demeurer : mais lorsque dans la première vallée dont j'ai parlé, ils se virent à couvert de toutes les entreprises de leurs voisins, ils établirent cette forme de gouvernement d'une façon particulière.

Le grand Pophar s'étant établi dans cette vallée avec ses cinq fils, & ses cinq filles, qui étoient tous mariés, il les gouverna pendant sa vie en père ou en patriarche. La grande vénération que les Mezzoraniens ont pour leurs parens, jointe à ce qu'ils étoient séparés du reste du monde, rendoit cette forme de gouvernement infiniment plus praticable qu'on ne se l'imagineroit d'abord. Comme ils étoient tous les enfans d'un même père, l'intérêt commun & l'intérêt particulier n'en faisoient qu'un. Dans la première transmigration toute la nation étoit composée des enfans, des petits-enfans, & des arrière-petits-enfans du vénérable vieillard qui les avoit conduits dans cette vallée. N'ayant à faire ni guerre, ni voyages sur mer, & par conséquent n'étant point exposés

à gagner ni les maladies , ni les vices des autres nations , qui sont généralement parlant , aussi différentes les unes des autres par leurs façons de vivre , que par les climats qu'elles habitent ; n'ayant , dis-je , aucune de ces voies ouvertes pour la destruction de leur peuple , non seulement le nombre en augmenta prodigieusement sans le secours de la pluralité des femmes , mais encore leur genre de vie simple & naturel , les faisoit parvenir à une grande vieillesse , les uns vivant plus de cent ans , & d'autres plus de cent cinquante. Le premier Pophar , suivant leur histoire , avoit vécu cent cinquante-cinq ans ; son fils aîné , qui lui succéda , & qui étoit d'un tempérament plus robuste , étoit parvenu à l'âge de cent soixante ans.

Peu de tems après son établissement dans la première vallée , il partagea son petit état en cinq nomes ou gouvernemens , qu'il donna à ses cinq fils , qui devoient tous être subordonnés à l'aîné , mais d'une subordination purement patriarchale. Les autres gouverneurs , & même les pères étoient les dispensateurs souverains des loix , chacun dans sa propre famille ; mais en même tems ils étoient sujets à l'inspection de leurs supérieurs immédiats , comme ceux-ci l'étoient à celle du grand Po-

phar , secondé d'un nombre de conseillers qu'on établit dans la suite.

Pour vous donner , mes révérends pères , une idée plus distincte de ce gouvernement extraordinaire , je puis commencer par le grand Pophar , & descendre jusqu'aux familles particulières , ou remonter de ces familles jusqu'au Pophar. Je parlerai ensuite de leurs droits de succession. La chose sera plus simple & plus claire en partant du premier établissement de la colonie des Mezzoraniens , avant que leur nombre fût si considérable.

A la première transmigration , le Pophar marqua les limites de chaque nome ; chaque fils prit possession , pour lui & pour ses héritiers , du terrain qui lui étoit donné en partage. Tant que les enfans de chacun de ces fils du Pophar restoient sans se marier , ils étoient sous le gouvernement de leur père , qui cultivoit autant de terre qu'il en falloit pour les besoins & les commodités de la vie. Mais dès qu'un d'entre eux se marioit , ou du - moins dès qu'on pouvoit le nommer père de famille , son père , du consentement du Pophar , lui donnoit en partage assez de terre pour servir aux mêmes fins : ainsi chaque famille s'étendoit comme d'un centre commun , a-peu-près de la même manière qu'ils bâtissent leurs vil-

les, jusqu'à ce que tout le nome fût occupé. Vous me direz qu'il faudra par la suite des tems que ce peuple augmente à l'infini, & qu'il n'y aura pas assez de terre pour le contenir & pour fournir à sa subsistance : ce qui en effet lui est arrivé dans la première vallée, qui devint si peuplée, que si le fameux Pophar, qui les conduisit dans le vaste continent qu'ils habitent aujourd'hui, n'eût fait cette glorieuse découverte, au péril même de sa vie, ils auroient été forcés de retourner en Egypte, ou de se manger les uns les autres; mais le pays qu'ils habitent actuellement, est assez étendu, quelque nombreux que soit le peuple, pour les contenir encore plusieurs siècles.

J'ai cependant représenté au Pophar qu'ils se trouveroient tôt au tard réduits à la même extrémité : cette idée l'inquiéta d'abord, & ne fut point infructueuse; elle occasionna une découverte dont je rendrai compte dans la suite. Le nombre de ceux qui s'adonnent aux arts & aux manufactures, est si grand, & le pays est si fertile, qu'ils paroissent assez tranquilles sur le nécessaire.

De tous les arts l'Agriculture tient chez eux le premier rang, après les sciences libérales, & on la regarde comme la nourrice de tous les autres; la terre est si fertile, qu'elle

produit , quoique cultivée fort légèrement ; une si grande abondance de légumes , de fruits délicieux , que les habitans n'ont , pour ainsi dire , que la peine de les cueillir : il faut observer qu'ils ont deux étés & deux printems , & que chacune de ces saisons produit des fruits différens. Mais pour revenir à l'idée de leur gouvernement , chaque père de famille gouverne , tant qu'il vit , tous ses descendans mariés ou non mariés. Si ses fils sont pères comme lui , ils ont sous lui un pouvoir subordonné : s'il meurt avant d'être grand-père , le fils aîné , ou l'oncle le plus âgé , prend soin de tous jusqu'à ce qu'ils soient en état d'établir eux-mêmes des familles.

Le chef d'une famille est sujet , dans les cas extraordinaires , à l'inspection de cinq des chefs les plus prudens du canton : ceux-ci le font à leur tour à celle de cinq autres , choisis d'une commune voix dans les cinq cantons voisins , qui sont eux-mêmes sujets aux chefs des cinq nomes , comme tous les nomes le sont au grand-Poppar , aidé de trois cens soixante-cinq anciens ou sénateurs choisis dans chaque nome. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette forme de gouvernement , c'est que tous sont en quelque façon absolus & indépendans , (aussi se regardent-ils tous comme égaux par

la naissance,) quoiqu'il y ait cependant une dépendance & une subordination naturelle, dont le droit d'ancienneté est la base, dans toute l'économie de cet état, comme vous le verrez, mes révérends pères, par ce que je dirai de leurs loix à l'égard des successions. Chacun est seigneur & maître de ses propres possessions; cependant le Pophar peut en disposer quand il s'agit du bien public. Jamais ils ne s'opposent à ses volontés, parce qu'ils le regardent comme leur père commun par sa dignité, & comme leur propre père par la tendresse qu'il a pour eux.

L'ordre de succession par droit d'aînesse est si particulier, qu'il paroît impliqué. Pour vous donner tout ensemble une idée de la supériorité des aînés, & de l'égalité qui régne entre les cadets, j'expliquerai de mon mieux quelle en est la règle. Le fils aîné du premier Pophar est toujours grand-Pophar, dès qu'il est en âge de gouverner l'état, c'est-à-dire, quand il a cinquante ans. Mais s'il meurt sans laisser d'enfant mâle, ce n'est point au fils de l'oncle, ni à personne du même nome que la succession tombe, mais à l'héritier présomptif du chef du nome voisin. Si celui-ci n'a point encore atteint l'âge porté par la constitution, on passe dans l'autre nome, & toujours suivant le même ordre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un sujet habile à succéder.

Si cet héritier mâle manque dans tous les nomes, c'est alors au fils aîné de la seconde personne du premier nome à succéder à la dignité de grand-Pophar, & toujours par gradation de nome en nome ; du fils aîné de la première personne du nome dans lequel on est, à celui de la seconde, & de celle-ci au fils aîné de la troisième en revenant au premier nome ; la règle est invariable. Ils disent s'être trouvés dans ce cas plusieurs fois depuis leur premier établissement : la chose en effet n'est point surprenante, s'ils sont aussi anciens qu'ils prétendent l'être. Par cette chaîne de successions chacun peut prétendre à la dignité de Pophar, quoiqu'elle paroisse héréditaire ; mais si l'héritier présomptif est mineur (il est toujours censé l'être jusqu'à l'âge de cinquante ans), l'aîné du second fils du nome voisin est régent du royaume, jusqu'à ce que l'héritier soit en état de gouverner. Cette constitution regarde aussi la régence, de sorte que chacun peut y prétendre, de même qu'au popharat : il est vrai cependant que l'héritier présomptif ne peut jamais être régent. Cette exclusion fait passer cette dignité successivement dans toutes les familles : c'est au grand Pophar, au Sanhedrim & aux députés de chaque nome à nommer conjointement tous les autres officiers

publics, les professeurs des arts & des sciences, les inspecteurs des emplois publics. Ainsi chacun, appelé par le droit qu'il porte en naissant à la régence ou au popharat, travaille, à force d'obéir, à se rendre digne de commander, ou pour mieux dire, de conduire tendrement ses frères.

Quoique j'aye dit ci-devant, mes révérends pères, que le Pophar est en quelque façon propriétaire de tout le pays, en qualité de chef de l'état & de premier patriarche, cependant le paradoxe de ce gouvernement consiste en ce que tous sont également maîtres, ne reconnoissant pour supérieurs que les aînés, & ceux qui sont revêtus de quelque dignité; mais ils sont dédommagés par le droit délibératif qu'ils ont aux élections. En un mot, tout ce royaume n'est qu'une même famille fort nombreuse, gouvernée par les loix de la nature, administrée par des officiers sages & habiles, qui sont nommés d'un consentement unanime, pour le bien, l'ordre & la conservation commune; chaque particulier se regardant comme une partie de cette grande famille. Le grand-Pophar en est le père commun: il chérit tous ses sujets comme ses enfans, & les appelle toujours de ce nom. Il régit entre eux une union de frères; ce qui ne convient

point à l'un , l'autre le prend , & ils s'obligent ainsi mutuellement. Tous contribuent , à proportion de leurs moyens , à toutes les dépenses publiques , aux édifices , aux écoles , à la fondation de nouvelles villes , &c.

Toutes les provisions superflues sont déposées dans des magasins publics , pour l'usage de tout le peuple ; on nomme des inspecteurs qui doivent en avoir soin , ils sont chargés aussi de maintenir l'ordre dans la distribution. Chacun contribue ainsi à toutes les dépenses de l'état , aux fêtes publiques , &c. Ces fêtes sont quelquefois extrêmement magnifiques ; les Mezzoraniens affectent un dehors pompeux en tout ce qu'ils font. Dans leurs villes chacun est libre d'entrer dans les maisons qu'il lui plaît , comme s'il en étoit le maître : ils font de-même quand ils voyagent , trouvant les curiosités d'un endroit contre celles d'un autre , de sorte qu'on croiroit qu'ils vont plutôt se rendre des visites que trafiquer. Les chemins sont aussi fréquentés que les rues des villes , on y voit un mouvement perpétuel ; ils voyagent fréquemment pour entretenir une correspondance avec tous les nomes ; de crainte que l'éloignement des lieux ne leur fasse oublier à la fin qu'ils sont tous frères & d'une même famille.

Comme le pays produit abondamment , & sans beaucoup de culture , tout ce que la nature peut fournir de plus exquis , le plus grand nombre des habitans est employé aux arts & aux métiers , chacun est libre sur le choix ; aussi les ont-ils portés à une perfection surprenante ; la paix dont ils ont toujours joui , leur établissement dans un même pays , & sous une même forme de gouvernement depuis tant de siècles , l'esprit du peuple naturellement laborieux & inventif , la connoissance des arts qu'ils ont apportés d'Egypte , & tout ce que leurs anciens , & leurs citoyens les plus éclairés ont appris d'utile & d'instructif dans les voyages qu'ils ont faits pour visiter les cendres de leurs ancêtres , ont contribué beaucoup à les polir , & à les perfectionner.

On peut dire des Mezzoraniens qu'ils sont tout à la fois maîtres & domestiques ; chacun a son emploi , les jeunes servent les plus âgés , c'est aux supérieurs à régler les fonctions des autres , comme on le pratique dans nos communautés. Tous les enfans , sans exception , font leurs études , & sont élevés aux dépens du public , comme appartenans à l'état , sans autre distinction que celle que leur donne leur *mérite personnel*. C'est à leurs régens , ou à ceux qui ont soin de leur éducation , à juger de leur

génie, & de l'état auquel il convient de les destiner. Les sciences les plus sublimes sont celles qu'ils respectent le plus : c'est aux grands-hommes, aux gouverneurs, & aux chefs à les cultiver. La raison que les heureux Mezzoraniens en apportent, c'est que, disent-ils, comme il faut avoir l'âge de cinquante ans pour prétendre aux grandes dignités, ils ont plus de tems pour se perfectionner.

Ils supposent, avec raison, que les personnes qui excellent dans les sciences sublimes, sont non seulement les plus propres à gouverner un peuple raisonnable, mais encore les plus capables de bien conduire, & de bien exécuter ce qu'elles entreprennent. Cet article important fixe toutes les attentions de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, destinée par les dispositions qu'on lui trouve, aux grandes dignités : on communique peu-à-peu & selon les talens, les règles de l'art de gouverner, non par un esprit d'ambition. Tous les emplois sont regardés plutôt comme un embarras honorable, que comme un avantage : aussi n'ont-ils pour objet que le bien réel de la société, à l'exclusion de tout intérêt personnel.

Notre dessein, me disoit le Pophar, est de ne pas voir un homme dans l'humiliante & dangereuse nécessité de ne voir que par les yeux

yeux d'autrui : quand on ne fait que par les autres , on fait d'une manière trop équivoque : un aveugle qui n'a pour se conduire que les yeux d'une autre personne , est souvent la dupe de sa confiance ; & les lumières de l'esprit sont bien douteuses , quand on les tire de l'esprit des autres. D'ailleurs il faut être aussi supérieur par ses connoissances , que par les dignités auxquelles on est élevé. Quoi de plus humiliant que d'avoir pour flambeau des inférieurs que par état on devroit éclairer ! Croyez-vous qu'un patriarche qui n'a pour télescope que le faveur de ceux qui sont au-dessus de lui , reçoive des rapports bien fidèles.

Ne croyez pas cependant , mes révérends pères , que les Mezzoraniens aient des connoissances bien étendues dans les sciences qui fleurissent en Europe : vous verrez , dans la suite , que l'étude trop profonde des sciences abstraites est défendue par la constitution de leur gouvernement. D'ailleurs la science qui chez eux est le plus en vénération , c'est la physionomie , parce que , comme vous avez pu déjà le remarquer , ils en tirent des conjectures qui les éclairent beaucoup sur les penchans & les inclinations de la jeunesse. Ils appellent la morale au secours , & d'une telle politique naissent des vertus qui étouffent dans le cœur des jeunes-gens

tous les germes des vices. Bien différens sur ce point de presque toutes les autres nations, qui ne connoissent point de topique plus efficace pour les passions que d'y succomber.

Ils sont très-peu de cas de ces sciences qui aiguïssent l'esprit & aigrissent le cœur, ils n'estiment même des mathématiques que la partie qui peut les aider à perfectionner les arts.

L'agriculture tient, comme je vous l'ai déjà dit, mes révérends pères, le premier rang après les arts libéraux: les arts les plus nécessaires sont les plus estimés; ceux qu'on prise le moins sont les moins utiles, quoiqu'ils soient souvent les plus agréables.

Comme chaque particulier est plus occupé du bien public que du sien propre, on pourroit s'imaginer qu'ils ne sont point industriels, parce qu'ils ne sont point excités par l'intérêt particulier, par le désir d'amasser des richesses, par l'ambition d'aggrandir leurs familles, ni par d'autres motifs semblables qui font agir toutes les autres nations. Je l'ai cru d'abord moi-même; mais l'expérience m'a convaincu du contraire, & m'a fait connoître qu'il n'y a peut-être pas dans l'univers un peuple aussi industriel. *La grandeur de leur patrie est toute leur ambition.*

Ils comparent l'homme occupé de son seul intérêt à celui qui préfère la partie au tout ; aussi partent-ils de la noblesse de ce sentiment pour s'estimer beaucoup plus que les autres nations. Après l'amour des louanges, la gloire de la patrie est leur passion dominante ; mais ce peuple qui vous paroît si rempli d'orgueil à l'égard des autres nations , est sans contredit de tous les peuples le plus modeste , quand il se renferme en lui-même : leurs expressions sont celles de l'humilité & de la modestie même. Ils disent , par exemple , lorsqu'ils vont à la pêche , ou à la chasse : *Je vais manquer des poissons , je vais manquer des oiseaux*. Lorsqu'ils présentent à quelque ancien quelque essai dans un art , ils répondent modestement , s'ils en sont approuvés : *Mon père , je crois avoir réussi , puisque vous me l'assurez*. On n'entend jamais sortir de leur bouche un ton affirmatif. Tous leurs entretiens sont dictés par la défiance d'eux-mêmes ; ils ne passent en effet jamais pour si parfaits entr'eux , que lorsqu'on s'aperçoit qu'ils ne se croient aucune perfection.

Il est vrai que les gouverneurs savent parfaitement exciter l'émulation de la jeunesse par des honneurs publics, des harangues & des panégyriques dans les assemblées , & par mille autres marques extérieures de distinction ,

les arts les plus bas sont encouragés de-même ; par cette excellente politique tous les états se plaisent dans leur sphère. L'ambition , ce tyran de l'humanité , ne trouve point d'entrée dans leurs cœurs ; l'ouvrier voyant qu'il trouve les honneurs & la récompense de ses talens , ne ressent point les aiguillons empoisonnés de la jalousie.

J'admire encore jusqu'où va chez eux le pouvoir de l'amour fraternel , puisque cette émulation ne dégénère point en envie , dont les effets sont si funestes chez les autres nations.

Ceux dont la conduite semble promettre un degré supérieur de sagesse & de prudence , sont destinés aux gouvernemens , & sont avancés à proportion de leur mérite : on érige une statue suivant l'utilité de l'invention , à celui qui en est l'auteur ; le nom & la famille de l'inventeur sont enrégistrés dans les archives de l'état : enfin , quiconque se distingue d'une manière utile , est sûr de recevoir des honneurs proportionnés dans les assemblées publiques ; ce sont des guirlandes , des couronnes , des louanges , des chansons , ou des hymnes en son honneur , &c. Il n'est pas croyable combien ces fortes de récompenses réveillent l'industrie d'un peuple aussi sensible à la gloire

que le font les Mezzoraniens. On punit au contraire les crimes par un mépris public : il n'y a que le meurtre & l'adultère , & quelques autres crimes capitaux , auxquels on ait attaché une punition plus sévère.

Les Mezzoraniens regardent la jeunesse comme la semence de la république : si cette semence délicate , disent-ils , souffre la moindre altération , elle ne peut point éclore heureusement : ils concluent de ce principe si sage , que l'on ne sauroit veiller trop scrupuleusement à l'éducation des jeunes gens : je ne crois point en effet , qu'il y ait de nation qui surpasse celle-ci sur ce point important.

On permet à la jeunesse beaucoup de récréation , on lui donne beaucoup de relâche , c'est un effet de la sagesse des anciens , qui connoissant à fond le caractère & le tempérament de leurs compatriotes , inspirent aux jeunes gens une honnête gaieté , pour déraciner peu-à-peu une espèce de mélancolie , à laquelle les Mezzoraniens sont naturellement enclins.

Le tems est si bien partagé , qu'on ne voit personne vivre dans l'anéantissement de l'oisiveté : on y regarde , il est vrai , les divertissemens comme une occupation , & une occupation importante , puisqu'ils entrent en partie dans la constitution du gouvernement , &

qu'ils contribuent à fortifier la jeunesse.

Outre leurs récréations journalières, ils ont dans certaines saisons des exercices auxquels ils se livrent. La course à cheval & à pied, la pêche des crocodiles, sont ceux qu'on leur permet sous les yeux de quelque ancien, qui ne perd point de vue la moins importante de leurs actions. C'est dans le tems de ces innocens plaisirs que leur surveillant fait ces observations, parce que c'est dans les plaisirs, que l'ame se dilate & se montre plus à découvert.

Comme la raison n'est point assez formée dans cet âge, exposée à la fougue des passions, elle ne peut point défendre le cœur contre les attaques des ames impures qui l'environnent. C'est pourquoi on ne les laisse jamais seuls. Il est encore plus expressément défendu de les laisser coucher ensemble, parce que, disent-ils, les ames des boucs tendent des pièges à l'ame raisonnable, principalement dans cette situation, où le corps semble communiquer son sommeil à la raison.

Les femmes sont élevées à peu près de même : pour prévenir des accidens, dont je dirai quelque chose en parlant de leur éducation ; cet usage est si généralement reçu & pratiqué, que les jeunes-gens ne sont jamais exposés à trouver des compagnies qui les en-

gagent à faire des extravagances, ni des femmes de mauvaises mœurs qui corrompent la pureté des leurs. Tout le tems de l'un & de l'autre sexe, est partagé entre les emplois & les recreations publiques : cette attention, jointe au soin qu'on a de les instruire de bonne heure des principes fondamentaux de la morale du pays, prévient efficacement les désordres qu'on voit la jeunesse commettre par-tout ailleurs. De ces précautions sages, naît cette force du corps & de l'esprit dans les hommes, & cette beauté modeste qui est si charmante dans les femmes : les uns & les autres possèdent ces belles qualités à un tel point de perfection, qu'on feroit tenté de croire que la nature n'a point dégénéré chez ce peuple heureux, mais qu'elle s'y est au contraire conservée dans sa première beauté.

La ressemblance universelle des Mezzoraniens, qui est le fruit de la fidélité conjugale, & de l'attention qu'ils ont eue à ne point mêler un sang si pur avec un sang étranger, réunit en une même personne tous les traits de ses ancêtres, & donne aux anciens la douce consolation de se voir renaître dans leurs enfans. J'avoue cependant que cette ressemblance seroit une imperfection si la nature inépuisable ne traçoit sur chaque visage des traits de beauté

différens de ceux d'un autre qui pourtant lui ressemble.

Dans tous les exercices publics , les filles sont placées de manière qu'elles peuvent voir & être vues : rien ne donne plus d'émulation aux hommes. On leur permet dans ces occasions une familiarité décente , les jeunes-gens peuvent faire leur choix , les filles ont la même liberté : on ignore dans ce pays jusqu'au nom de dot & d'intérêt ; il n'y a que le mérite personnel qui forme le contrat. L'argent & les bijoux ne font point de l'essence du mariage.

Voilà, mes révérends pères, une idée générale du gouvernement & de l'économie d'un peuple dont les coutumes sont aussi différentes de celles des autres nations, que leur pays en est éloigné , & qu'il est difficile d'y parvenir.

L'INQUISITEUR. Vous me paroissez , monsieur , avoir une haute idée de ce gouvernement patriarcal , parce qu'il est fondé sur la loi naturelle : mais répondez : est-on moins obligé , suivant cette même loi , d'obéir à d'autres formes de gouvernement ?

GAUDENCE. Non , mes révérends pères , je ne le nie en aucune façon ; je ne prétends pas même comparer les unes avec les autres , je ne suis ici qu'historien. Il est certain que diffé-

rentes formes de gouvernement peuvent convenir à différentes nations ; il ne l'est pas moins que dès qu'une certaine forme est légitimement établie dans un pays , le devoir des sujets est de s'y soumettre , pour éviter l'anarchie & la confusion. Celui , par exemple , qui attenteroit à un gouvernement monarchique légitimement établi , enfreindroit toutes les loix de la justice & de l'équité , & par conséquent celles de la nature , qui en font la base , & ainsi des autres.

L'INQUISITEUR. Poursuivez.

GAUDENCE. Avant de vous informer de la façon dont on élève les femmes Mezzoraniennes , & des formalités qu'on observe dans les mariages , je suis obligé de vous faire le détail d'une fête qu'ils appellent la fête de *Santé* , ou de la *Plante* ; le trouble où m'avoit jetté le dernier ordre que vous donnâtes , mes révérends pères , de resserrer ma prison , m'avoit fait oublier de vous entretenir de cette cérémonie ; il est d'autant plus important que vous en soyez instruit , qu'elle est de tous les points de leur culte celui qui me paroît le plus superstitieux.

Cette plante qui est si fort en vénération chez ce peuple , est digne de votre curiosité , l'occasion se présentera de vous en faire la

description dans la suite de mon histoire.

Après la fête du soleil, il n'en est point de plus pompeuse que celle-ci. Vingt-quatre jeunes Mezzoraniennes vêtues de blanc, & les cheveux entrelassés de diamans & de fleurs, portent chacune un flambeau composé d'une matière bitumineuse & odoriférante ; autant de jeunes gens vêtus de la même couleur, portent aussi des flambeaux de la même composition : deux cens femmes, & autant d'hommes richement habillés, précèdent ce cortège avec une palme à la main. Les cinq anciens du conseil vont après le Pophar, qui tient pendant toute la marche la main droite sur le vase où la plante est renfermée ; tous les autres habitants, soit de la ville principale, soit des villes voisines & de la campagne, suivent cette espèce de procession, qui dure au-moins quatre heures. A la tête de la marche, sont les hérauts d'armes, les trompettes & les timbaliers, on chante des hymnes à l'honneur de la plante, en actions de grâces des grandes guérisons que son suc a opérées.

On sort du temple par la porte qui est à l'orient, & l'on rentre par celle qui est au couchant.

On fait une station à chacune des douze portes de ce superbe édifice : & l'on chante

en chœur , les instrumens répondent à chaque verset : on ferme la station par une espèce de bénédiction que le Pophar donne en tournant la plante vers le peuple qui est prosterné : on passe par toutes les grandes rues de la ville. Il faut l'avouer , je n'ai jamais vu acte de religion fait avec autant de décence.

Après qu'on a fini la marche fixée par les statuts de la religion , & que l'on est rentré dans le temple , le Pophar remet la plante sur l'autel. Les vingt-quatre jeunes Mezzoraniennes , & les vingt-quatre jeunes Mezzoraniens , après avoir posé leurs flambeaux sur des candelabres d'or travaillés avec tout le goût imaginable , vont prendre de petits papiers extrêmement propres , remplis d'encens , qu'ils jettent à tour de rôle dans des réchauds. Cette cérémonie se répète trois fois ; le Pophar prend ensuite la plante , & va , accompagné des cinq anciens , dans une voûte souterraine pratiquée entre deux colonnes : là , après avoir exprimé quelques gouttes du suc de cette plante , il les verse dans un grand cuvier d'or plein d'eau ; il revient ensuite à l'autel , donne encore une bénédiction générale , & dit au peuple : enfans du soleil , heureux Mezzoraniens , il vous est permis d'aller chercher votre santé dans sa source ! N'oubliez jamais les

bienfaits que verse continuellement sur vous cet astre lumineux ; c'est lui qui vous a fait naître , c'est lui qui vous conserve ; que tous les momens de votre vie soient autant d'actions de grâces que vous lui rendrez. Cette exhortation finie , chacun va par ordre & sans tumulte dans le souterrain puiser de cette eau , qu'ils appellent l'*Eau salutaire*.

Les Mezzoraniens ne se bornent point à donner à cette plante la vertu de conserver leur santé ; ils croient encore qu'elle les garantit des ames animales ; parce que , disent-ils , cette plante est trop pure pour souffrir quelque chose d'impur.

Je voulus faire sentir au Pophar le ridicule d'une telle croyance. Mon fils , me répondit-il , ne vous moquez jamais de ce que vous ne connoissez pas. Si nous n'avions point éprouvé l'efficacité que vous prétendez tourner en ridicule , croyez-vous que depuis trois mille ans nous n'eussions pas eu assez de bon-sens pour en connoître l'abus , & conséquemment pour le réformer. Prenez garde , mon cher fils , vous êtes la dupe de l'amour-propre ; je crains bien que l'ame de quelque paon ne triomphe de votre ame raisonnable. Quoi ! à votre âge , vous vous croyez capable d'affoiblir une tradition confirmée par tout ce que

nous avons eu de personnages les plus respectables depuis tant de siècles ? Mon cher Gaudence , vous tenez encore aux maximes dont on empoisonne les jeunes gens dans votre pays : prenez garde d'être semblable à ceux qui après avoir méprisé , & tourné en ridicule pendant toute leur vie des usages simples & pieux ; ne sont que trop heureux d'y recourir , mais peut-être trop tard , sur la fin de leurs jours ? Ne seriez-vous pas de ces gens qui pensent qu'il n'y a point de sagesse hors de leurs pays , & qu'ils sont seuls dépositaires de celle que l'El & le soleil ont répandue dans la nature pour la conservation ? Cependant je suis content de vous ; vous vous êtes comporté avec décence , & cette conduite me fait bien augurer de vous. Mais , croyez - moi , mon fils , ne critiquez jamais des usages consacrés , quand même il seroit vrai qu'ils sont abusifs.

Pourquoi refuser à une plante , qui ne vous est pas connue , une propriété que vous accordez peut - être à tant d'autres que je ne connois pas ?

Qu'une chose matérielle , lui répondis-je , agisse heureusement ou malheureusement sur la même substance , je n'y trouve rien qui révolte la saine raison ; mais que le suc d'une plante influe favorablement ou défavorable-

ment sur une substance spirituelle , c'est ce que je ne conçois ni ne concevrai jamais , parce que j'en sens toute l'impossibilité. Pardon, mon père , si je parle librement.

Mon fils , me répondit-il , croyez-vous qu'une chose n'est pas , parce que vous ne la concevez point ? L'incompréhensibilité est-elle une raison convaincante ? Devroit-elle sortir de votre bouche , mon cher Gaudence ?

J'aperçus quelque aigreur dans ce ton affectueux ; il falloit ne pas le heurter de front , si je voulois parvenir à lui faire goûter des vérités que je devois lui annoncer. Je pris le parti du silence : après lui avoir dit cependant que le tems de la véritable lumière viendrait , & que lorsque les yeux de son ame seroient défilés , je me flattois qu'il gémiroit de l'aveuglement & des ténèbres où étoit plongé le peuple le plus aimable & le plus fait à tous égards pour être véritablement vertueux....

Nous ne le sommes donc pas , me dit-il , d'un ton ironique ? Si vous l'êtes , lui dis-je , que je vous plains ; car vous l'êtes infructueusement , & la véritable vertu n'est jamais infructueuse. Heureusement cet entretien fut interrompu par son épouse , qui vint lui communiquer quelque chose d'important.

LE SECRETAIRE. Comme Gaudence alloit

continuer, le second Inquisiteur demanda permission au premier de faire une question qui étoit importante. Il la fit en ces termes.

LE SECOND INQUISITEUR. Vous nous avez dit, monsieur Gaudence, qu'après que le Pophar avoit exprimé le suc de la plante du soleil dans l'eau dont étoit rempli le cuvier d'or, chacun des assistans en alloit prendre; mais vous ne nous avez pas dit quel usage les Mezzoraniens faisoient de cette eau, ni comment ils s'en servoient.

GAUDENCE. Pardonnez, mes révérends pères, un oubli involontaire. C'est avec raison que vous m'interrogez sur ce point, il n'est pas moins important que les autres: chacun des assistans va donc prendre sa provision de cette eau, qui doit durer depuis une fête jusqu'à l'autre, c'est-à-dire, un an. Les Mezzoraniens la portent chez eux, & en mettent tous les soirs, avant que de se coucher au milieu du front, au nez, sur la bouche, sur les paupières, & dans les oreilles. Ils prétendent par cet usage qu'ils appellent pieux, fermer l'entrée aux ames animales, qui pourroient les surprendre pendant le sommeil. Si quelqu'un d'entr'eux étoit accusé avec raison d'avoir manqué à cette cérémonie, qu'ils nomment *Gali-an-gingor*, qui signifie à-peu-près

Purification des cinq sens, il seroit reprimandé par le premier des anciens qui en seroit informé.

Cet article que vous m'avez rappelé, mes révérends pères, me fait ressouvenir d'un autre qui ne vous intéressera pas moins. Les Mezzoraniens paroissent avoir chez eux une espèce de confession, qu'ils font en présence de tout le peuple. Les jours qu'on s'assemble solennellement dans le temple pour quelque grande fête, ceux qui se confessent disent à haute voix, en s'adressant au Pophar & aux assistans : mon père, & vous mes frères, il y a trois mois que je combats contre une ame animale, je ne puis point la vaincre ; enseignez-moi par quel moyen je pourrai triompher d'elle ; je prierai le soleil d'éclairer de plus en plus vos ames, afin qu'elles ne s'égarerent jamais de la vertu, & qu'elles n'entrent point dans la voie où les ames ennemies veulent les conduire. Le Pophar interroge alors le pénitent, & lui demande de quelle nature est l'ame qui déclare la guerre à l'ame raisonnable. Après qu'il a satisfait par sa réponse, le Pophar l'embrasse tendrement, & s'adressant à l'assemblée : mes enfans, leur dit-il, mes chers enfans, que vos prières donnent à votre frère le courage & la fermeté nécessaires pour
abattre

abattre son ennemi. Mon fils, continue-t-il, l'aveu que vous faites, est un commencement de victoire : allez, vous êtes secouru des tendres prières de vos frères, vous vaincrez infailliblement; ne vous rebutez pas. On prie pour lui; on chante des hymnes: & l'on continue les cérémonies ordinaires. Je dois dire cependant que cette sorte de confession est extrêmement rare, ou qu'il y a (ce qu'assurément je ne crois point) bien peu d'âmes animales dont les attaques soient vives, ou (ce que je crois encore moins) que le suc de la plante a une vertu bien efficace; car enfin les Mezzoraniens ne sont point des anges, & puisqu'ils sont hommes, ils sont faillibles; cependant je n'ai vu que deux fois cette espèce de confession.

- L'INQUISITEUR. Mais n'avez-vous pas quelquefois, pour leur complaire, fait usage du suc de cette plante de la même façon que les Mezzoraniens?

- GAUDENCE. Vous verrez, mes révérends pères, que je ne m'en suis servi qu'une seule fois en ma vie, mais comme d'une plante dans laquelle Dieu pouvoit avoir mis une propriété, ainsi que dans toutes les plantes dont on se sert dans la médecine: d'ailleurs, libre comme je vous ai déjà dit que je l'étois, aurois-je pu oublier à ce point ma religion, que de la mêler,

avec une cérémonie superstitieuse; me préserve le ciel d'une telle infidélité.

L'INQUISITEUR. Continuez.

GAUDENCE. Je me rappelle, mes révérends pères, que j'en étois à la manière dont on élève les femmes Mezzoraniennes, & que je devois vous parler aussi de leur mariage.

Des femmes Mezzoraniennes, & de leurs mariages.

Le Pophar me disoit, que les femmes étoient précisément ce qui embarrassoit le plus l'état; que leurs archives rapportoient, qu'il s'étoit tenu anciennement plusieurs assemblées d'hommes les plus éclairés de la nation, pour délibérer sur la façon dont il convenoit de les traiter, & pour remédier aux inconvéniens qui naissent de la liberté que les uns leur accordent, & de la dépendance dans laquelle les autres les retiennent. Laissez-les libres, me dit-il, votre honneur dépend de leur conduire, souvent même de leur caprice; tenez-les renfermées, elles ne manqueront pas de se venger à la première occasion. Toutes vos précautions deviendront inutiles. Les femmes ne veulent point être gouvernées par les mêmes règles que les hommes; ceux-ci se prêtent tôt ou tard à la raison; il n'y a qu'à la leur présenter; ils se rendent à ses charmes: mais

les femmes ne suivent que leur humeur & leur caprice.

Pendant le sexe n'est assurément point indifférent dans un gouvernement ; il est donc très-essentiel de le bien gouverner. Une jeunesse débauchée est le plus grand des maux dans un état ; rien ne porte plus au libertinage , que des femmes abandonnées à leurs passions.

Toutes nos femmes , continua le Pophar , sont , comme vous voyez , extrêmement belles : nos hommes sont robustes & vigoureux : il faut donc les resserrer par liens les plus forts , pour les retenir dans le devoir. Quant à nos jeunes-gens , nous avons soin de les occuper continuellement , & de les exciter à la gloire par tous les attraits capables de toucher des âmes bien nées. Nous tenons la même conduite à l'égard des jeunes filles : nous nous plions à leur génie autant qu'il est possible ; mais surtout , nous n'épargnons rien pour engager l'un & l'autre sexe à prendre le parti du mariage , comme l'état le plus heureux dont on puisse jouir dans cette vie. Pour le rendre tel , nous croyons qu'il est plus essentiel de consulter le goût & le penchant de la femme , que celui de l'homme ; par ce que si le mari qu'on lui donne ne lui plaisoit pas , le dégoût , le dépit ,

la vengeance, & peut-être même une passion plus honteuse, lui inspireroient le désir de se venger aux dépens même de son honneur ; par-tout où les femmes cessent d'être vertueuses, on trouve des hommes prêts à devenir criminels. L'esprit des femmes est d'autant plus dangereux, qu'il est insinuant ; elles fournissent des occasions aux hommes. Ceux-ci, par un penchant irrésistible, entrent dans leurs vues criminelles. Il est donc permis à la femme de choisir un époux, de même qu'à l'homme de faire choix d'une épouse, mais la femme doit montrer au public, par une marque sincère, la préférence qu'elle donne à celui qui a trouvé la route de son cœur ; une fleur qu'elle porte, est le signe certain de l'ardent amour qui la détermine en faveur de l'objet dont elle est aimée.

Les épreuves par lesquelles il faut passer, ne peuvent qu'augmenter la tendresse de la femme pour son mari ; d'un autre côté, la difficulté de trouver une épouse infidèle, ne laisse point entrevoir à l'homme la moindre lueur d'espérance de satisfaire ses desirs déréglés.

Quant aux filles, elles sont engagées dans un âge si jeune avec leurs amans, ou elles sont tellement prévenues de l'idée qu'un homme marié ne sauroit être à elles, que ni les discours les plus touchans de sa part ; ni les mar-

ques de l'amour le plus passionné, ne sauroient corrompre la pureté de leurs sentimens, encore moins les séduire.

A l'égard de l'intérêt, il est entièrement exclus de nos mariages, l'amour réciproque peut seul les former; c'est aux parens à éprouver la constance de l'amant & de l'amante; dès qu'ils s'en font assurés, il n'y a plus d'obstacle: nous avons préféré cette méthode, parce qu'elle nous a paru la plus propre à conserver la fidélité conjugale, seul principe infaillible de la paix & du bonheur des familles.

Lorsque nous commençâmes, continua-t-il, à devenir nombreux & à vivre dans l'abondance, la liberté qu'avoient les jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe de se voir & de se parler sans témoins, fit bientôt perdre de vue les sages loix de nos pieux ancêtres. Leurs gouverneurs, qui dans le commencement les avoient négligés, ne pouvoient plus les contenir; des vices inconnus jusqu'alors se glissèrent dans le cœur de la jeunesse; nos hommes devinrent mous & efféminés, & nos femmes voluptueuses; les uns & les autres prodiguèrent si honteusement les dons précieux de la nature par lesquels elle se perpétue, que le vice nous fit bientôt sentir l'horreur de ses ravages: nous perdîmes une quantité prodigieuse de jeunes-

gens , sans pouvoir soupçonner la cause de ce malheur ; les femmes mariées brisèrent les liens sacrés du mariage , & les hommes commencèrent à chercher des plaisirs illégitimes dans des bras criminels.

Je lui demandai pourquoi ils n'avoient pas d'abord attaqué la cause de si grands maux pour en arrêter les progrès.

Il n'étoit pas facile , me répondit-il : comme les gouverneurs ne veilloient point sur les actions des jeunes-gens ; & comme ils les laissoient libres dans les plaisirs , les ames animales qui rodoient sans cesse autour de ces jeunes gens sans expérience , trouvèrent bientôt le moyen de se glisser dans leurs cœurs ; elles ne firent au commencement sentir leur tyrannie que par des ridicules que l'on regardoit comme des qualités ; elles établirent leur empire , en inspirant du mépris pour notre simplicité primitive ; elles répandirent dans les cœurs dont elles s'étoient emparées , du dégoût pour les plaisirs innocens que nos ancêtres se permettoient. Les jeunes gens dont le maintien & la marche indiquoient auparavant un tempérament ferme & robuste , un air mâle & raisonnable , ne ressembloient plus qu'à des poupées. Tout ce qui étoit naturel , étoit ridicule ; penser comme nos ancêtres , c'étoit radoter ;

& l'on taxoit de respect superstitieux, la vénération que certaines personnes sages & prudentes avoient pour les usages des anciens. L'esprit de la nouveauté avoit pris le dessus ; rien n'étoit estimable s'il n'étoit nouveau ; la constance étoit la vertu des fots , & des cœurs étroits qu'un seul objet pouvoit remplir. La religion même n'étoit qu'un jeu , que la politique avoit cependant rendu sérieux pour ses propres intérêts ; la piété n'étoit tout au plus que l'amusement des esprits dont la sphère étoit si étroite , qu'ils ne voyoient rien que par les yeux d'un Pophar , ou d'un Régent , qui savoit rapporter à ses intérêts leur aveugle confiance.

A ces innovations en succédèrent d'autres , qui commençoient à gagner la tête du gouvernement ; l'uniformité des habillemens devint d'abord fade , ensuite ridicule , & bientôt après odieuse ; & le cœur variant , ainsi que l'esprit , on vit bientôt succéder à l'inconstance des habits , l'infidélité des femmes : celles-ci devenues savantes , rougissoient de leur précédente ignorance , & faisoient un usage criminel des connoissances qu'elles avoient acquises , soit en se plaignant de l'injustice des hommes qui les avoient entretenues dans l'ignorance , soit en défaisant les nœuds sacrés des femmes simples & ingénues , qui n'osoient encore y porter

leurs innocentes mains ; soit enfin en prouvant aux autres qu'elles devoient secouer le joug que les hommes leur avoient imposé. Un des Pophars même accréditoit par l'exemple ce système aussi dangereux que nouveau ; il porta si loin le mépris des loix , qu'en protégeant ces innovations qui plaisent ordinairement à la jeunesse , il avoit fait de la plupart des jeunes-gens autant de défenseurs de la tyrannie qu'il vouloit établir sur un peuple qui n'avoit jamais cessé d'être libre ; mais heureusement le soleil le punit de mort avant qu'il exécutât le perfide dessein qu'il avoit formé de soumettre la Mezzoranie à ses criminelles loix.

Le vice ainsi protégé , fit des progrès considérables ; l'impudence des filles encouragea l'inconstance des époux ; de l'inconstance de ceux-ci sortirent les honteuses infidélités , les horribles adultères ; le danger étoit encore plus pressant que les sages du pays ne se l'imaginoient. Comme le soleil , ministre fidèle de l'El , voit jusqu'aux actions les plus cachées , ou pour les récompenser , ou pour les punir , il ne laissa pas long-tems impunis les crimes qui avoient inondé la Mezzoranie : une maladie d'autant plus dangereuse qu'elle nous étoit inconnue , infecta le sang de toute la jeunesse , si vous en exceptez quelques jeunes-gens , qui

vertueux , peut-être plus par tempérament que par tout autre motif , écoutoient encore les pieux conseils des sages de la nation. Le suc de la plante dont l'efficacité est universelle , sembloit ne pas vouloir se mêler à un sang corrompu par le crime : envain nous en faisions prendre à nos pestiférés , il ne séjournoit point dans leur estomac , il en sortoit sans avoir produit aucun effet ; nous voyions avec douleur la vigueur de notre jeunesse s'éteindre insensiblement ; leurs corps , rongés intérieurement par un acide contagieux , se desséchoient , & ne sembloient plus dans les rues que des squelettes animés encore d'un souffle de vie. La Mezzoranie touchoit à son dernier instant , si les anciens , s'armant enfin d'une fermeté dont ils n'avoient point eu encore besoin de connoître l'usage , ne s'étoient assemblés pour opposer une digue à la violence d'un torrent si dangereux.

Des raisons aussi affligeantes avoient presque déterminé nos ancêtres à interdire aux femmes la vue de tout homme jusqu'à ce qu'elles fussent mariées ; & , alors , les remettre à leurs maris , dont l'autorité auroit été aussi despotique qu'on la dit être dans certains pays : on regarda cette voie comme assurée pour constater la légitimité des enfans , &

pour remédier à la jalousie , source de tant de maux. D'autres s'opposèrent à cette sévérité : il ne convenoit point , disoient-ils , de rendre esclave la plus belle partie de la création , ni de flétrir , par une conduite si injuste , la gloire d'un peuple né libre : ils ajoutoient qu'une telle autorité priveroit le mari du plaisir de sentir qu'il est aimé de son épouse d'un amour de prédilection , & qu'on lui ôteroit le sentiment le plus flatteur du mariage : qu'au reste ce seroit punir les femmes d'être belles , si on les chargeoit entièrement d'une faute que les hommes partagent , & que leurs recherches séduisantes font très-souvent commettre.

Ceux qui avoient opiné pour la clôture , répondirent qu'elles s'étoient rendues indignes de cette liberté , par le mauvais usage qu'elles en avoient fait. Enfin , après plusieurs discussions , on jugea que l'abus de l'état du mariage , & la corruption de la jeunesse qui en étoit la cause , étoient un point assez intéressant pour que l'on cherchât à y remédier d'une manière efficace. Tous les gouverneurs & les hommes les plus éclairés délibérèrent donc , & résolurent unanimement de mettre en exécution les loix les plus sévères contre l'adultère & le concubinage : cet arrêt fut publié sur le champ ; on enferma toutes les personnes qui avoient co-

rompu la jeunesse ; on s'affura des jeunes-gens qui s'étoient attachés au Pophar mort , pour favoriser la révolution ; on décida que quelques personnes graves & de mœurs à toute épreuve , se trouveroient dans les assemblées tant des garçons que des filles : on maria au plutôt tous ceux qui étoient en état de l'être ; mais le tempérament des jeunes gens étoit si usé , que les familles ne purent se multiplier que fort [l]entement.

Les Mezzoraniens pensent bien autrement que toutes les autres nations , qui mettent tout en usage pour régler les sentimens de tendresse des jeunes-gens , de peur qu'ils ne fassent des mariages mal assortis : ce peuple au contraire se fait une loi inviolable de rejeter les vues intéressées , & de regarder l'intérêt comme deshonorant , sur-tout dans le mariage , qui doit n'être fondé que sur le rapport d'humeurs , de caractères & de vertus. Il se fait un devoir d'encourager un amour généreux , & de le récompenser dès que l'âge & le caractère des enfans permettent de juger sainement de leurs inclinations ; on les éprouve , tantôt en applaudissant à leur choix , tantôt en leur suscitant mille difficultés.

Ils rapportent des exemples d'une fidélité & d'une persévérance héroïques dans l'un &

l'autre sexe , mais sur-tout dans les jeunes filles : on ne cesse de leur prêcher qu'il vaut mieux perdre la vie que de manquer à la foi promise.

Par ces principes puisés dans le sein même de la nature , ils sont parvenus à faire de leur nation un peuple d'amans aussi tendres que fidèles : d'une éducation aussi pure , naît cette horreur invincible pour l'infidélité qu'ils regardent, après le meurtre, comme le crime le plus affreux.

L'égalité est la base de leur gouvernement ; elle peut l'être aussi de cette fidélité réciproque , puisqu'il n'y a que le mérite personnel & la tendresse mutuelle qui puissent déterminer leur choix : il faut des preuves signalées que la femme préfère à tout autre homme celui qu'elle épouse ; l'homme de son côté est soumis à la même loi : lorsque ces preuves sont faites & approuvées par les gouverneurs & les anciens , si la femme persiste dans la résolution , l'homme qu'elle demande doit être son mari. Ils se donnent la main en présence du public , ensuite ils s'embrassent tendrement , & restent dans cette attitude , tandis que le plus ancien du lieu leur met autour du corps un cercle d'acier , pour leur signifier que leur union est indissoluble : ce cercle est orné de fleurs , on le met d'abord autour du cou , en-

suite autour de la ceinture , enfin auprès du
 cœur , pour marquer que leur ardent amour
 se changera en parfaite amitié. Pendant cette
 cérémonie , l'air retentit des acclamations de
 toute l'assemblée , & des souhaits que chacun
 fait pour le bonheur des nouveaux époux. Je
 ne crois pas qu'on puisse trouver dans le mon-
 de entier , une fidélité conjugale semblable à
 celle des Mezzoraniennes. Les veufs n'épousent
 jamais des filles , ni les veuves des garçons ,
 on les voit rarement se remarier , à moins
 qu'ils ne soient fort jeunes. Il faut , lorsqu'ils
 passent à de secondes noces , qu'ils fassent les
 mêmes épreuves , & qu'ils recommencent sur
 nouveaux frais. Si on leur permet un second
 mariage , ce n'est que pour prévenir les défor-
 dres ; car la tendresse est chez eux un senti-
 ment si délicat , qu'ils regardent un homme ,
 qui du lit de deuil passe au lit nuptial , comme
 infidèle à la mémoire de sa première épouse ,
 aussi la cérémonie en est-elle moins brillante.
 Par ces sages précautions , on évite une infinité
 de malheurs qui ont leur source , non seule-
 ment dans les mariages mal - assortis & dans
 les alliances forcées , mais aussi dans les vils
 projets de ceux qui ne se donnent que par
 intérêt , ou qui vivent d'intrigue & aux dépens
 des autres , jusqu'à ce qu'ils trouvent à faire
 un mariage avantageux.

Voilà , mes révérends pères , une idée générale du gouvernement & des coutumes des Mezzoraniens ; la suite de ma vie vous fera connoître plusieurs autres usages , à la vérité d'une moindre conséquence. Permettez que je remette à un autre tems , à vous en faire le récit , & que je n'oublie point aujourd'hui l'ordre que vous m'avez donné de vous rendre compte de ce qui me regarde personnellement.

Le Pophar régent m'avoit choisi pour être à sa suite avec deux de mes plus jeunes compagnons de voyage. Il avoit encore , en qualité de régent , plusieurs autres officiers nommés par le peuple , pour recevoir & porter ses ordres. On les changeoit tous les cinq ans , de même que ceux des gouverneurs des autres nomes , afin que chacun pût jouir à son tour du même honneur : c'est pourquoi ils changeoient d'emploi tour à tour , & se servoient de même les uns les autres selon l'ordre des gouverneurs , si vous en exceptez ceux qui avoient embrassé l'étude des arts & des sciences , ce qui contribue beaucoup à la magnificence de leurs cérémonies publiques : il ne se fait , pour ainsi dire , aucune fête , pas même celles que les tribus particulières se donnent réciproquement , qu'il n'y ait des officiers nommés pour les ordonner. On a soin aussi qu'il s'y

trouve des inspecteurs qui ayent l'œil à ce qui se passe ; toutes les dépenses se prennent dans le trésor public.

Leurs maisons se communiquent par une galerie qui régné le long du bâtiment. Le premier appartement de chaque coin de rue appartient aux hommes , l'appartement suivant est pour leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs, &c. A celui-ci succède l'appartement des femmes de la famille voisine, ensuite celui des hommes de la même famille, & ainsi des autres jusqu'au bout de la rue. Il y a dans tous ces édifices, de distance en distance, de grandes salles publiques, où se tiennent les assemblées. Leurs usages sont autant de paradoxes pour nous ; c'est le peuple le plus libre, en même tems le plus assujetti aux règles, qu'il y ait au monde. Toute la nation, comme je l'ai déjà dit, semble n'être qu'une même communauté gouvernée par les mêmes loix.

Les femmes sont continuellement occupées aussi-bien que les hommes : elles font les habits que l'on porte dans le pays ; & comme ils sont tous à peu-près semblables, aux devises, fleurs, ou autres ornemens près, qu'elles y mettent pour leurs amis ou pour leurs amans, elles ont moins de peine à les faire. La plus grande différence est dans la façon de les porter. Mais ce

qui distingue principalement les deux sexes, ce sont les ornemens & la façon d'ajuster les cheveux. Les femmes portent des diadèmes & des bandeaux sur le front, dans le goût de ceux du petit portrait que vous avez vu dans mon cabinet. Toutes les tapisseries, les broderies, & une infinité d'autres curiosités qu'on voit dans ce pays, sont l'ouvrage des femmes, de sorte que les mieux élevées sont celles qui sont les plus habiles. Depuis mon arrivée en Mezzoranie, on a ajouté à leurs autres occupations, suivant le désir du Pophar, l'art de la peinture, dans lequel je ne doute pas que ce peuple, naturellement vif, & d'une heureuse imagination, ne surpasse dans la suite les autres nations. J'ai cru devoir enrichir cet aimable peuple d'un art qui ne peut qu'étendre son génie, & accroître sa gloire : la jeunesse naturellement polie, & toujours mise avec décence, ignore l'art méprisable d'employer une partie du tems à la toilette, autel élevé à l'oisiveté ; l'autre au cérémonial ridicule de visites frivoles, où les gens se voyent, non pour s'exciter mutuellement à la vertu, mais pour la déchirer par la calomnie ou la tourner en ridicule par des facéties insoutenables.

Quand je leur ai parlé de la façon de vivre
de

de nos gens de qualité, ils se font écriés, quelle espèce d'hommes ! Y a-t-il rien au monde qui puisse orner la beauté, comme les connoissances & les lumières de l'esprit.

Les jeunes femmes de ce pays m'ont souvent demandé quel étoit le genre de vie de nos dames Européennes ? si elles aimoient le travail ? à quoi elles s'occupoient dans la journée, comment elle vivoient avec leurs maris, en un mot, quelles étoient leurs inclinations & leurs mœurs ? Je leur répondois qu'elles ne menoient pas une vie à beaucoup près aussi douce & aussi tranquille que celle des Mezzoraniennes : qu'occupées la moitié du jour, à répéter devant une glace toutes les mines & les airs propres à séduire les hommes, elles empruntoient de l'art, des couleurs qu'elles appliquoient sur leur visage pour les mieux tromper ; que leur physionomie étoit un composé de noir, de rouge, de bleu & de blanc ; qu'elles destinoient l'autre partie de la journée aux jeux, aux spectacles, aux bals, où leurs yeux perfides formoient des attaques contre les hommes qui s'y rassembloient ; que là, sous ce masque trompeur, tous les âges étoient confondus ; que la vieille, dont les rides étoient plâtrées avec art, avoit l'injuste satisfaction d'étendre ses droits sur les cœurs avec autant de puissance qu'une

jeune beauté ; qu'enfin , pour terminer le jour aussi utilement qu'elles l'avoient commencé , elles se retiroient accablées de lassitude , & jouissoient pendant la nuit des fruits honteux du travail de la journée ; que leurs maris livrés aux plaisirs comme elles , & aussi peu délicats , se reposoient de leur fidélité sur leur modestie & leur sagesse.

Mais qu'est-ce que ce bal où vous dites que vos femmes se rassemblent , me disoient-elles , il doit donc être bien amusant ? Bien fatigant au contraire , leur répondois-je ; le bal est un lieu où l'on s'excède de danser pendant toute la nuit ; où l'on se parle sans se connoître ; où une liberté indécente autorise des entretiens équivoques ; où l'un & l'autre sexe rougissant de ses extravagances , se déguise pour n'être point reconnu ; où l'humanité même , cachée sous les figures de divers animaux , perd ses plus beaux droits ; & où l'égalité qui fait ici votre bonheur , ne sert qu'à faire oublier qu'on est homme.

Mais , disoient-elles , la vertu ne sauroit donc amuser les Européens ? non , leur repliquois-je , elle est chez eux une véritable occupation , & il n'est pas de peuple moins occupé.

O que vous êtes heureux , ajoûtoient-elles , que votre captivité vous ait mis à portée de

connoître une autre espèce de femmes , qui met les beautés de l'esprit & les qualités du cœur infiniment au-dessus de celles du corps , vous êtes sans-doute redevable du mérite & des talens que nous admirons en vous , au bonheur d'être né d'une Mezzoraniënnë. Allez , continuoient-elles , il faut bien que votre père ait aussi été formé de notre sang , vous êtes Mezzoraniënnë sans le savoir. Après leur avoir marqué combien j'étois flatté de leurs éloges , je leur parlai ainsi. Je serois bien glorieux d'être né d'un peuple aussi sage que vous l'êtes ; mais pensez que vos vertus viennent moins de vous , que de vos premiers législateurs. Nous descendons tous originairement d'un même père , dont nous tenons les mêmes dispositions au mal ; personne n'a donc droit de se glorifier de sa naissance. Notre cœur est au fond le même , quoiqu'il soit diversement affecté ; tous les peuples penseroient à-peu-près de la même façon , leurs caractères , leurs goûts , leurs mœurs seroient presque semblables , s'ils se fussent fixés aux loix primitives , émanées de l'être tout puissant que vous appelez l'El , & s'ils se fussent moins livrés aux changemens qui flattoient leurs passions.

Mais , pour revenir à ce qui me regarde , le Pophar , comme mon plus proche parent ,

m'incorpora dans sa famille , & me fit son compagnon & son ami. Je le suivois par tout, même dans les assemblées publiques , où il me donnoit les marques les plus distinguées de sa bienveillance. Il s'entretenoit souvent avec moi , & prenoit plaisir à m'instruire des coutumes , des usages , & de la politique du gouvernement Mezzoranien. Il s'informoit des gouvernemens des états de l'Europe , & de leurs différentes religions. Il n'a jamais été question de m'en faire changer pour embrasser la leur ; j'avois assez de bon sens pour ne point entamer cette matière. J'ai cru même m'apercevoir qu'il avoit une plus haute idée de notre religion que de la sienne , quoiqu'il fût extrêmement exact & scrupuleux à en remplir les devoirs. Il disoit souvent qu'il étoit impossible qu'une république pût se soutenir , quand les hommes ne vivoient pas selon les loix , que ces loix devoient être simples & en petit nombre ; mais qu'il falloit qu'elles fussent observées avec la dernière exactitude ; parce que , continuoit-il , si les hommes viennent à enfreindre les loix fondamentales, toutes celles qu'on peut établir dans la suite , n'auront jamais la moitié de la force des loix primitives. Il accompagnoit ce raisonnement de beaucoup d'autres réflexions , qui me prouvèrent qu'il

étoit homme d'une sagesse consommée, & digne du haut rang qu'il occupoit.

De quatre enfans, il ne lui restoit que deux filles, dont la plus âgée avoit dix ans, lorsque j'arrivai en Mezzoranie; c'est son portrait que vous avez vu, mes révérends pères; l'autre nâquit l'année avant le voyage du Pophar au grand-Caire. Sa femme, beaucoup plus jeune que lui, avoit encore des restes d'une grande beauté. Elle n'avoit pas moins de bonté pour moi que le Pophar; je répondois aux caresses dont ils me combloient l'un & l'autre, par toutes les marques de reconnoissance & d'attention dont j'étois capable.

Les gouverneurs du pays par leur vigilance & leur activité, faisoient fleurir les loix, & les maintenoient dans toute leur vigueur; les habitans se portoient naturellement à les observer avec tant de scrupule, qu'ils sembloient s'y conformer plus par inclination que par crainte: ils disoient que si les hommes n'étoient retenus que par l'appréhension des peines, ils agiroient alors plutôt en esclaves qu'en hommes libres: tant il est vrai que les lumières de la nature, fortifiées par de bons principes, & cultivées par une saine éducation, ont de la force & de l'empire sur les cœurs.

Quant à moi, on me laissa la liberté de

m'occuper de ce qui flattoit le plus mon inclination. La philosophie, avant mon esclavage, avoit été le principal objet de mes études, la musique & la peinture celui de mes récréations ; mais me trouvant alors chez une nation de philosophes, la première de ces sciences, la plus noble, la plus élevée, & la plus digne de l'homme, m'occupa tout entier, à l'exception de quelques momens que je consacrais aux deux autres, & sur-tout à la peinture, pour faire plaisir au Pophar régent. Ils avoient plusieurs anciens instrumens de musique, & un nombre infini de musiciens pour les fêtes & les réjouissances publiques ; mais leur musique instrumentale & vocale me paroissoit très-inférieure à la nôtre. Je voulus y remédier ; le Pophar me fit sentir que ce soin deviendroit préjudiciable à la nation, parce qu'il s'étoit apperçu, disoit-il, que leur musique, quoiqu'imparfaite, n'étoit encore que trop dangereuse, par les passions qu'elle faisoit naître dans des cœurs aussi naturellement portés à la tendresse ; qu'elle étoit assez mélodieuse pour les égayer, & les faire sortir de la mélancolie, qui leur étoit naturelle.

Ils s'attachent principalement aux parties les plus utiles de la philosophie, c'est à dire aux parties des mathématiques qui ont le plus

de rapport aux arts. Ils cultivent l'histoire naturelle ; ils se sont fait un système fort singulier de la partie morale de la philosophie ; j'aurois dû en parler plutôt. Ils pensent que la providence se comporte , à l'égard de toutes les créatures , de manière que tout le mal qu'un homme fait à un autre , elle le fait retomber sur lui , ou sur sa postérité , au même degré qu'il l'a commis.

L'INQUISITEUR. Ayez la bonté de nous dire ce que vous pensez sur ce point. Nous nous flattons que vous ne nierez pas cette loi fondamentale de la nature & de la religion ; que la divine providence s'étend sur toutes choses & préside à tout. Nous vous croyons bien persuadé que la même providence se manifeste , non seulement dans la production & dans l'harmonie merveilleuse de toutes les causes naturelles & de tous leurs effets , mais encore qu'elle s'intéresse évidemment à la partie morale du monde , c'est-à-dire , aux actions libres des hommes , qu'elle récompense ou punit dans ce monde ou dans l'autre , suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises , faisant ainsi une juste compensation des biens & des maux de cette vie.

GAUDENCE. J'espère , mes révérends pères , vous prouver l'orthodoxie de mes sentimens ;

personne n'a plus lieu que moi d'admirer la grandeur de la providence ; mais des payens peuvent bien porter jusqu'à la superstition , une croyance d'ailleurs très-juste. Il n'y a pas d'homme , pour peu qu'il ait de connoissance , qui puisse douter de l'existence d'un être qui préside à la partie physique du monde , le moindre insecte suffit pour l'en convaincre. Il voit que le grand auteur de la nature a conduit l'éternel système du monde à une exécution si parfaite , qu'il en a disposé toutes les parties avec tant de simétrie , & le gouverne avec un ordre si admirable , qu'il est forcé de le reconnoître la cause première , & le conservateur de tous les êtres qui se meuvent dans l'univers. A l'égard de la partie morale du monde , la même raison nous dit , que puisque le créateur s'abaisse au point d'avoir soin du moindre insecte , il seroit absurde de croire qu'il négligeât la partie la plus noble de la création , qu'il ne prît pas connoissance des actions libres des hommes. La même providence qui les a doués du libre-arbitre , l'essence de leur grandeur & la source de leurs maux , fait parfaitement les conduire par des voyes proportionnées à leur intelligence ; en leur déclarant sa volonté souveraine , & en leur proposant des récompenses & des puni-

tions , suivant qu'ils seront fidèles ou rebelles à l'accomplir. Il est évident qu'on n'est pas toujours récompensé ou puni dans cette vie , puisque nous y voyons souvent triompher les méchans , tandis que les justes sont opprimés : vouloir nier qu'elles soient réservées à un autre état , c'est une erreur d'autant plus criminelle , que l'homme conviendra qu'elle est volontaire , pour peu qu'il cherche la vérité de bonne-foi.

Les Mezzoraniens , faute de pouvoir se faire des idées justes d'un autre monde , quoiqu'ils soient bien persuadés qu'il y en ait un , se trompent , en ce qu'ils pensent que toute injure qu'un homme fait à un autre , sera rendue ou à l'auteur ou à sa postérité , même dans cette vie ; & que plus la punition est différée , plus elle sera grande. C'est ainsi qu'ils rendent compte de toutes les révolutions qui arrivent sur la terre. Une mauvaise action , disent-ils , est punie par une autre ; les descendans des plus grands monarques ont été ensevelis dans l'obscurité , & réduits à la mendicité pendant des siècles ; & ceux qui les ont dépouillés , ont été traités de même à leur tour , par quelque descendant des premiers. Cette opinion , selon moi , n'est pas juste , puisqu'un repentir sincère peut effacer les plus grandes fautes. Mais , comme les hommes sont , généra-

lement parlant, plus sensibles aux punitions de cette vie, il ne faut pas douter que la providence ne se venge quelquefois d'une manière exemplaire pour effrayer les méchants.

L'INQUISITEUR. Pourfuivez.

GAUDENCE. Voyant que le Pophar avoit un goût décidé pour la peinture, je m'y appliquai beaucoup, & avec d'autant plus de plaisir, qu'il vouloit que je l'appriſſe à ſa fille, dont les charmes, quoique naiſſans, m'avoient touché. A force de deſſiner & de peindre, je me perfectionnai au point de plaire, non ſeulement au Pophar, mais encore à tous ceux qui voyoient mes ouvrages.

Chacun, ſelon les loix du pays, étoit obligé de ſ'adonner à quelque art, ou à quelque ſcience : le Pophar me pria d'enſeigner la peinture à pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & me dit que l'inventeur d'un nouvel art ne manquoit jamais de recevoir des honneurs & des récompensés ; que je pouvois y prétendre à juſte titre. Je le fis en effet ; & je puis dire qu'avant de quitter la Mezzoranie, j'eus le plaisir de voir quelques-uns de mes élèves égalés & même ſurpaſſer leur maître.

Mes heures de loilir étoient conſacrées à cette ſorte d'occupation : il falloit cependant

les quitter quelquefois pour accompagner le Pophar régent dans les nomes qu'il alloit visiter, moins pour réformer des abus actuels, que pour applaudir à la vigilance des gouverneurs, & à la tendre docilité de ceux qui leur sont confiés, & pour prévenir les abus qui auroient pu s'y glisser. Il comparoit ordinairement une république à une vaste machine composée d'un grand nombre de ressorts : l'artiste qui la visite souvent, remédie facilement à ce qui peut y manquer, parce qu'il s'en apperçoit à tems; & , par ce moyen, il conserve & entretient la régularité de son mouvement ; mais, s'il la néglige, un des ressorts venant à se briser, les autres se dérangent, l'harmonie est détruite, & bientôt toute la machine tombe en ruine.

Le Pophar, pour n'être point à charge à son peuple, alloit, excepté les jours de cérémonie, avec une suite fort peu considérable : il se faisoit accompagner seulement d'un ou de deux des anciens pour l'aider dans les fonctions de sa charge, & du jeune Pophar & de moi, qui ne le quittions jamais. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec les officiers inférieurs de l'état, avec les moindres artisans, & même à les consulter.

Il n'y eut pendant les cinq premières années de sa régence qu'une seule affaire difficile &

de conséquence à juger, mais aussi étoit-elle des plus délicates. Quoiqu'elle ne me regarde pas, je vais vous la raconter, mes révérends pères ; elle me paroît assez extraordinaire pour mériter votre attention. C'étoit un cas nouveau, & que l'auteur de la constitution, malgré sa sagesse, n'avoit point prévu.

Deux frères jumeaux étoient devenus amoureux de la même fille, qui les payoit tous deux d'un amour réciproque ; & voici comment. Les amans & la maîtresse, qui habitoient différentes parties du même nome, s'étoient rencontrés par hasard à la fête du soleil, qu'on célèbre deux fois par an, parce que le royaume est situé entre les deux tropiques. Cette situation fait que les habitans jouissent de deux printems & de deux étés. Au commencement de chaque printems on célèbre dans tous les nomes des fêtes magnifiques en l'honneur du soleil. Cette cérémonie se fait en pleine campagne, pour signifier (comme ils le croient en effet) que le soleil est la cause immédiate de toutes les productions de la nature. Ils lui offrent en sacrifice dans des plats d'or, cinq petites pyramides d'encens, selon le nombre des nomes. Cinq garçons & autant de filles sont députés par les gouverneurs pour placer ces pyramides sur l'autel, où on les laisse jusqu'à ce qu'elles s'al-

lument d'elles-mêmes. Chacun est habillé de la couleur de son nome, & porte un diadème sur la tête. Ils marchent gravement deux à deux, c'est-à-dire, un garçon & une fille entre deux rangs formés par la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, laquelle est placée comme dans un amphitéâtre : ce coup-d'œil est charmant.

Le hasard voulut qu'un des frères jumeaux fût député avec la jeune demoiselle en question, pour commencer ensemble l'offrande qui devoit être mise sur l'autel. Ils s'avancèrent tous deux, & après avoir posé la pyramide d'encens, ils se saluèrent l'un & l'autre, la coutume le veut ainsi, & que, changeant de place, ils reviennent, l'homme par le côté des femmes, & la fille par le côté des hommes : c'est ce qui se fait avec une grace digne d'une assemblée aussi auguste. L'objet de cet usage, est d'accoutumer la jeunesse à prendre un air de noblesse & de dignité, & à se montrer dans tout son lustre. Dès que les dix premiers sont revenus de l'autel, tous les autres y vont dans le même ordre, & observent la même formule, ce qui fournit aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, l'occasion de se voir & de s'examiner.

C'est ordinairement dans ces entrevues que ceux qui n'ont point d'engagement, en pren-

nent ; & comme c'est la femme qui décide principalement en matière d'amour, les jeunes gens s'efforcent de gagner le cœur de la personne aimée , par des marques réitérées de leur inclination. Pour éviter dès le commencement , la jalousie & la rivalité ; si l'homme plaît à la femme, elle accepte aussi-tôt, & met dans son sein une fleur qui n'est point encore éclosé, que le galant lui présente. Elle lui en montre une, si elle est déjà engagée, pour le lui faire connoître : & si la fleur qu'elle montre n'est qu'un bouton, c'est une marque qu'elle n'est encore qu'à la première proposition, & que la chose n'est point avancée. Quand la fleur est à moitié épanouie, elle indique que l'amour a fait des progrès ; mais si elle est tout-à-fait éclosé, c'est une preuve que son choix est fixé, & dès-lors il n'y a point à en revenir. Cependant elle en est encore la maîtresse, pourvu qu'elle n'ait point porté en public, cette marque de son engagement.

Lorsque la femme est libre, & que l'homme qui lui présente le bouquet ne lui plaît pas, elle lui fait une grande révérence, & ferme les yeux jusqu'à ce qu'il soit parti. Il est vrai, malgré tout cela, que les femmes ne laissent pas d'avoir quelquefois un peu de coquetterie, & de dissimuler avec leurs amans, mais c'est assez rare.

Si l'homme est engagé, il porte aussi une marque qui le fait connoître. A l'égard des filles qui n'ont pas encore trouvé de parti avant l'âge de trente ans, elles sont obligées de choisir ou de rester toujours filles, ou de se mettre au rang des veuves ; car dès-lors on les regarde comme telles, & ainsi qu'elles, elles ne peuvent épouser que des veufs. Je reviens aux frères jumeaux.

Le frère qui alla à l'autel avec la demoiselle, se sentit de l'inclination pour elle en même-tems qu'elle en conçut pour lui. L'un & l'autre étoient trop occupés de la cérémonie pour pouvoir se le dire, ou se le faire connoître dans l'instant. En revenant de l'autel, l'autre frère la vit, l'aima, & trouva le moyen de lui présenter le bouton d'une fleur, dans le tems que tout le monde étoit prêt à se retirer. Elle le prit de lui, persuadée qu'il étoit le même qui l'avoit accompagnée à l'autel ; mais étant obligée de s'éloigner aussi-tôt avec les autres jeunes demoiselles, la précipitation avec laquelle elle voulut cacher son bouquet, fit qu'elle le laissa tomber sans s'en appercevoir. Peu après, venant à le chercher, & ne le trouvant plus, elle étoit affligée. L'autre frère survint dans le moment, qui lui en présenta un à son tour. Ah ! c'est le même, dit-elle tout bas, je le reconnois ; elle

le prit avec un air mêlé de joie & de modestie. L'amant l'entendit , & l'interpréta en sa faveur. Les loix ne leur permettant pas un plus long entretien, chacun se retira chez soi.

Quelque tems après, le frère qui avoit eu le bonheur de présenter le premier bouquet (c'étoit le cadet) trouva moyen de voir sa maîtresse la nuit à une jaloufie : ces entrevues sont , à la vérité, défendues par les loix, mais on les tolère, parce que rien n'est plus propre à ranimer l'amour. Il mit à profit cette occasion, il lui exprima l'ardeur de son amour : elle l'écouta si favorablement, qu'il lui présenta une fleur à moitié épanouie, seconde marque de sa tendresse : elle la reçut, & lui donna une écharpe brodée de cœurs, que des ronces légères séparoient les uns des autres, pour signifier qu'il restoit encore quelques difficultés à surmonter. Ils se donnèrent des assurances d'un amour réciproque ; l'amante lui permit de se déclarer son amant.

Le frère aîné vint quelque tems après, & la vit à la même fenêtre. La nuit étoit si obscure, qu'il ne pouvoit pas voir la seconde fleur qu'elle portoit dans son sein : elle le reçut, à la vérité, avec des témoignages de joie qui le surprirent ; mais il crut que c'étoit l'effet de la sympathie, les amans se flattent toujours. Il s'excusa d'avoir
été

été si long-tems sans la voir, l'assurant que s'il en croyoit son cœur, il ne se passeroit pas de nuit qu'il ne lui jurât un amour éternel. Elle admira son empressement, s'imaginant que c'étoit le même qu'elle avoit vu depuis fort peu de tems, mais elle l'attribua à la vivacité de son amour. Elle lui donna des marques si certaines d'un parfait retour, qu'il crut pouvoir se dispenser de la cérémonie du second bouquet, & lui présenter la fleur épanouie. Elle la reçut, en lui disant qu'elle ne la porteroit pas encore, qu'il falloit auparavant passer par certaines formalités, & qu'elle vouloit aussi s'assurer de sa constance : en même-tems, pour lui prouver qu'elle l'aimoit, elle lui présenta, à travers la grille, sa main qu'il baïsa avec tous les transports d'un amant passionné, lui jurant une fidélité à toute épreuve ; elle lui donna ensuite un ruban avec deux cœurs entrelacés de ses propres cheveux, & séparés par une petite haie de grenades dont le fruit paroïssoit presque mûr, pour signifier que le tems de le cueillir approchoit.

Les deux amans & la maîtresse jouissoient ainsi d'un bonheur parfait. Les frères portoient dans toutes les assemblées publiques les marques de ses faveurs, & se félicitoient l'un l'autre du succès de leurs amours. Les amans trouvent

dans le mystère des charmes inconnus aux autres hommes; aussi les deux frères se cachèrent-ils soigneusement le nom de l'objet de leurs vœux.

La première grande fête approchoit; le cadet crut qu'il étoit tems d'offrir à sa maîtresse la dernière marque de son amour, afin de pouvoir la demander en mariage. Il lui dit qu'il espéroit qu'elle couronneroit ses feux, en portant la fleur épanouie, comme une marque de son entier consentement; & en même-tems, il lui présenta un œillet artificiel, dont les feuilles étoient artistement entrelacées de flammes & de petits cœurs d'or. Elle reçut encore cet hommage comme une preuve réitérée de son amour, & le mit dans son sein avec ces marques de tendresse & de complaisance dont le sexe fait, dans tous les pays, si bien récompenser dans un moment, toutes les petites peines de l'amour. Il résolut donc de la demander à ses parens.

Le frère aîné, qui avoit donné également la fleur épanouie, pensant aussi qu'il ne manquoit plus que le consentement des parens de sa maîtresse, résolut de la demander. Le hasard voulut que l'un & l'autre fissent choix du même jour. Jugez, mes révérends pères, quelle fut leur surprise de se rencontrer dans la même maison; cependant, comme chacun portoit des faveurs.

différentes, ils ne surent trop qu'en penser. Dès que le père fut arrivé, ils lui déclarèrent le sujet de leur visite. Le père, entièrement déconcerté, leur protesta qu'il n'avoit qu'une seule fille, sur la vertu de laquelle il pouvoit compter, & qu'il étoit sûr qu'elle n'étoit pas capable d'encourager deux amans à la fois, au mépris des loix du pays. Cependant voyant que les deux frères se ressembloient parfaitement, il s'imagina qu'il falloit qu'il y eût du *quiproquo* ; &, pour s'en éclaircir, il envoya chercher sa fille. Elle fut d'abord que son père la mandoit pour apprendre d'elle-même de quel amant elle avoit fait choix, ainsi elle entra dans son appartement parée des quatre fleurs qu'elle avoit reçues, ne doutant point que les deux fleurs épanouies ne lui eussent été présentées par la même main.

Le portrait que les poètes font de Vénus accompagnée des graces, n'approche pas de la beauté de cette jeune Mezzoranienne. Sa taille étoit majestueuse, son air noble & gracieux, un doux incarnat relevoit la blancheur de son teint; mais à peine eut-elle aperçu ses deux amans, si ressemblans l'un à l'autre, qui portoient tous deux les preuves de son choix, qu'elle s'écria : Ah ! je suis trahie. Grand soleil, qui connois mon innocence....., (elle ne put pas achever) elle tomba évanouie, son beau

visage fut tout-à coup couvert de la pâle couleur de la mort. Le pere , accablé de douleur , s'empresse de la relever , il la tint embrassée dans ses bras tremblans. Vivez , ma chère fille , lui dit-il , non , vous n'êtes point coupable ; vivez , ou je meurs avec vous. Comme j'étois la seule personne désintéressée de la compagnie , je pensai le premier à appeller sa mère & ses femmes , qui la firent revenir peu-à-peu à la vie.

Dès qu'elle eut repris ses sens , elle ouvrit les yeux en soupirant , puis elle les referma en disant : malheureuse Bérilla , te voilà donc deshonorée ! Tu faisois la consolation d'un père & d'une mère qui t'aimoient uniquement , & , pour prix de leur tendresse , tu vas leur être un éternel sujet de déplaisir & d'amertume ! A ces mots elle retombe accablée sous le poids de sa douleur , & ses pleurs commencèrent à couler avec abondance. Le père désolé , détestoit sa vie & cette funeste aventure ; mais rappelant bientôt tous ses sentimens à la tendresse , il conjura la douleur de sa fille dans les termes les plus touchans ; il l'embrassa ; enfin elle le reconnut. Ah , mon père , lui dit-elle , suis-je encore digne de vous ! Si vous en êtes digne , ma chère fille , reprit-il d'une voix entrecoupée de sanglots , vous ne justifiez que trop votre innocence ; cessez de vous affliger , si vous ne voulez me voir cesser de vivre.

Les deux frères restèrent muets & interdits à ce triste spectacle, un sombre désespoir étoit peint sur leur visage, ils se regardoient de tems en tems d'un œil farouche, & sembloient méditer quelque noir projet, Je fus témoin de cette scène intéressante, parce que le Pophar m'avoit envoyé avertir le père de la jeune dame, de se préparer à le recevoir pour quelques ordres qu'il avoit à lui donner; il avoit une charge importante de l'état. Toutes les fois que je me rappelle la triste situation de cette tendre amante, mon cœur en est pénétré jusqu'aux larmes.

On lui donna tant de secours, qu'elle revint à la fin de son trouble. Lorsqu'elle fut en état de parler, elle déclara que l'homme qui l'avoit conduite à l'autel lui avoit plu; que quelque tems après, elle croyoit que le même lui avoit présenté le premier hommage de son amour qu'elle avoit reçu, & qu'enfin elle avoit consenti à se marier, en ce qu'elle avoit porté la fleur épanouie, mais qu'elle ignoroit à qui des deux frères elle appartenoit. Elle ajouta qu'elle étoit prête à se soumettre à la décision des anciens, & même à subir telle punition qu'on attacheroit à son indiscretion, quoiqu'elle n'eût jamais eu le lâche dessein de souffrir deux amans.

Comme le règlement des mariages est un des objets les plus importans de l'état, il n'y avoit aucune loi pour ce cas extraordinaire, dont on n'avoit jamais vu d'exemple : la décision de l'affaire fut remise au Pophar régent, qui devoit arriver dans peu de jours : en attendant on donna des gardes aux deux frères pour prévenir tout accident. L'affaire fut discutée devant le Pophar régent, & tous les anciens du lieu, en présence des deux amans & de l'amante. Il est plus aisé de s'imaginer que de décrire les divers mouvemens dont leurs ames étoient agitées. Les deux frères étoient si ressemblans, qu'on ne les distinguoit qu'avec peine. Le régent leur demanda lequel des deux avoit conduit la jeune demoiselle à l'autel. L'aîné répondit que c'étoit lui, le cadet en convint. Bérilla avoua que ce lui qui lui avoit donné la main, lui avoit plu d'abord, mais qu'il n'avoit fait sur elle qu'une légère impression. On demanda ensuite lequel des frères avoit présenté le premier bouquet, c'étoit le cadet. Bérilla dit qu'elle avoit perdu ce bouquet, que son amant se lui avoit rendu peu de tems après, mais qu'à la vérité, il lui avoit alors paru moins aimable qu'auparavant, quoiqu'elle crût toujours que ce fût le même : ce qu'il y avoit de plus embarrassant dans cette méprise, c'est qu'elle avoit reçu la fleur épanouie des

deux frères , quoiqu'elle n'eût porté en public que celle du cadet. Les juges se regardoient tous , & n'osoient point décider. Enfin le Pophar lui demanda si , en donnant son consentement , elle n'avoit pas cru le donner à celui qui l'avoit accompagnée à l'autel. Elle en tomba d'accord ; mais elle dit que l'amour lui avoit parlé en faveur de celui qui lui avoit présenté la première fleur. Alors on fit placer les deux frères devant elle , & on lui demanda lequel des deux elle préféreroit , supposé qu'elle fût libre de choisir. Elle rougit à cette question ; & , après quelques momens de réflexion : le cadet , dit-elle , m'a paru le plus assidu. Elle jeta en même tems sur lui un regard qui fit connoître parfaitement les sentimens de son cœur.

Chacun attendoit avec impatience la décision du Pophar , & tâchoit de lire dans ses yeux , l'arrêt qu'il alloit prononcer : les deux frères , sur-tout , paroissoient aussi inquiets , que s'il s'étoit agi de leur vie ou de leur mort. Enfin le Pophar , prenant un air grave & sévère , se tourna vers la jeune dame : ma fille , lui dit-il , votre malheur , ou plutôt votre indiscretion , vous empêche d'avoir jamais pour époux aucun de ces deux amans ; il est impossible que vous les ayez tous deux ; vous avez

donné à l'un & à l'autre des droits également incontestables ; si l'un des deux veut renoncer à ses prétentions, vous pourrez épouser l'autre ; sans quoi il vous est défendu d'y penser. Eh bien ! mes fils, continua-t-il, qu'en dites-vous ? Lequel de vous deux veut sacrifier son bonheur à celui de son frère ? L'un & l'autre répondirent qu'ils renonceroient plutôt à la vie qu'à leurs droits. Alors le régent se tournant vers la demoiselle, qui se mouroit de crainte & de confusion, lui dit : je vous plains, mais puisque tous les deux prétendent vous posséder, je ne puis m'empêcher de vous condamner à garder le célibat, jusqu'à ce que l'un de vos deux amans s'engage ailleurs, ou vienne à mourir.

Il faut observer, mes révérends pères, que que le célibat n'est point en honneur chez les Mezzoraniens, & que, par conséquent, le jugement étoit peu favorable à la jeune dame. (Il n'est point de nation exempte de préjugés). L'assemblée alloit se séparer, quand le frère cadet, se jettant à genoux, s'écria : arrêtez ; j'aime mieux renoncer à tous mes droits, que de voir l'aimable Bérilla si rigoureusement traitée ; c'est moi qu'il faut punir des disgrâces que je lui ai attirées. Prenez-la, mon frère, puissiez-vous vivre éternellement heureux avec elle.

Et vous, chère Bérilla, pardonnez-moi la peine que mon amour innocent vous a causée; c'est l'unique grace que je vous demande. Toute l'assemblée s'étoit déjà levée, & ce généreux amant s'en alloit, lorsque le régent l'arrêta. Attendez, mon fils, lui dit-il, vous méritez que votre amour soit couronné; vous n'avez plus de rival, Bérilla est à vous; vous vous l'êtes acquise, en préférant son bonheur au vôtre; vous vous aimez tous deux: puisse cet amour durer autant que vous! Joignez donc ici vos mains, puisque vous êtes déjà unis de cœur, & vivez satisfaits à jamais l'un de l'autre. On les maria sur le champ. Cette décision donna la plus haute idée, non-seulement de sa justice, mais encore de sa sagesse & de sa pénétration dans une affaire aussi épineuse.

Je me retirai, l'imagination si frappée de l'état de ces trois amans, que j'en fis un tableau, où je tâchai d'exprimer leurs attitudes & leurs passions. J'en fis présent à la charmante Sophrosine. Je lui dis, en le lui présentant, que si elle étoit, comme la belle Bérilla, d'humeur à recevoir des fleurs de tous ceux qui seroient forcés à lui en présenter, les autres demoiselles n'auroient guères lieu d'en espérer. Elle rougit, & me répondit, après l'avoir accepté, qu'elle n'en recevrait jamais que d'une seule main.

Aussitôt elle détourna la conversation avec un air d'ingénuité, & avec tant de finesse, que je restai interdit.

Les fréquens voyages que je faisois, avec le Pophar, dans les différens nomes, me procurèrent le plaisir de voir toutes les curiosités de cet empire. Les grandes villes des Mezzoraniens, & sur-tout les capitales des nomes, sont bâties, à peu-près, comme celles que j'ai déjà décrites; elles ne diffèrent que par la situation. Ces villes sont extrêmement fréquentées pendant l'hiver; on y tient les grandes assemblées; on y voit aussi des collèges pour l'éducation des jeunes gens de l'un & l'autre sexe; on les y élève avec tant de soin, que l'oisiveté & la débauche sont des vices inconnus dans ce pays; on leur inculque, dès leur plus tendre enfance, de solides principes, qu'ils prennent pour règle fondamentale de toute leur vie. On ne cesse de leur répéter qu'ils doivent respecter la religion, les loix, leurs supérieurs, leurs aînés, & vivre avec tous les autres dans une parfaite égalité. A mesure que leur raison se développe, on leur explique peu-à-peu ces principes, & on ne se lasse point de leur dire qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne sont pas gens de bien. Comme les mœurs sont le principal objet de l'éducation, les maîtres ne

perdent jamais de vue leurs élèves, & n'omettent rien pour graver profondément dans leurs cœurs l'amour de la vertu, & l'horreur du vice. Ils leur représentent le dernier, traînant toujours après soi les disgraces, l'ignominie & les punitions. Pour la première, ils leur apprennent ce qu'elle est, plus par leur conduite, que par leurs paroles: ils la leur montrent, tantôt couronnée de récompenses, accueillie des applaudissemens du peuple, & revêue des premières dignités; tantôt seule, fuyant les honneurs & le fastueux éclat; mais, en cela même, d'autant plus aimable, qu'elle se cache, pour ainsi dire, au fond du cœur, où elle fait la consolation & les délices de celui qui la possède; aussi brille-t-elle en eux dès leur aurore. Des sentimens nobles & élevés, qui ne tiennent rien de la fierté & de l'arrogance, sont les fruits admirables de ces heureux commencemens.

Les campagnes de la Mezzoranie sont embellies de maisons, qui sont autant de palais. Les villages & les villes où sont les manufactures, sont sans nombre. Les lacs y sont si étendus, qu'on les prendroit pour des bras de mer; & tout le pays est arrosé de grandes rivières & de canaux, sur les bords desquels on a bâti, de distance en distance, des maisons & des pavillons, séparés par de petites îles & des

bocages formés par les mains de la nature & de l'art. L'eau est couverte , pendant l'été , d'une infinité de bateaux qui vont & reviennent : les uns servent aux plaisirs , d'autres à la pêche ; car les rivières & les lacs abondent en poisson de toute espèce. Ajoutez à ces agrémens , des bois immenses , dont les arbres , pressés , ne se surpassent point en grandeur , & dont les allées spacieuses sont tapissées de fleurs & de verdure : on y respire , durant les chaleurs , une fraîcheur délicieuse. On voit , d'un côté , des montagnes , dont les yeux peuvent à peine atteindre la hauteur ; des précipices profonds , & des rochers du haut desquels tombent avec grand bruit des torrens d'une eau pure comme le cristal ; de l'autre , sont de vastes prairies & des ruisseaux qui vont , en serpentant , se perdre dans de larges fossés. Plus loin , on découvre des plaines charmantes , & des côteaux qui les environnent , où paissent des troupeaux qui y paroissent comme suspendus.....

J'eus tout le tems de considérer ce beau pays , & d'y admirer les heureux effets de l'industrie de ses habitans , & de la liberté dont ils jouissent. La nature & l'art semblent se disputer le prix de la beauté dans leurs productions. Un de mes plus grands plaisirs , dans ces

voyages, étoit les parties de pêche & de chasse. La plupart des jeunes gens, accompagnés de leurs gouverneurs, se répandent, dans certaines saisons de l'année, par-tout le royaume, pour s'occuper à cet exercice. La Merzorianie est extrêmement fertile en poisson, & peuplée de toute sorte de gibier, comme faisans, perdrix, outardes, paons & autres oiseaux que nous ne connoissons point en Italie. J'y ai vu des perdrix plus grosses que nos poules sauvages, & d'un plumage bigarré de mille couleurs différentes ; mais elles sont assez rares : les autres sont comme celles que nous avons. Il y a beaucoup de lièvres. Je n'y ai jamais vu de lapin, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une petite espèce de lièvres qui s'enterrent dans le creux des rochers & autres lieux escarpés. Ils ont aussi une sorte de chevreuil beaucoup plus petit que le nôtre, moins agile, mais bien plus gras, & d'un goût plus exquis. On ménage le gibier, mais on travaille sérieusement à la destruction des bêtes féroces.

Les grandes chasses se font sur les montagnes & dans les forêts, qui sont remplies de bêtes sauvages. On y compte quatre ou cinq différentes espèces de cerfs ; les plus grands, qui surpassent de beaucoup les nôtres, se laissent

difficilement approcher, & sont d'une vitesse extrême : les naturels du pays en font sécher la chair, & l'affaïonnent ; c'est un mets des plus délicats. Il y a deux sortes de sangliers ; les uns sont énormes, les autres plus petits, mais d'une férocity qui épouvante les plus déterminés. La chair en est excellente ; ils se nourrissent de glands & de fruits sauvages, dans les endroits les plus épais des forêts, où ils multiplient prodigieusement, la truie portant souvent seize ou dix-huit petits à la fois. J'en ai vu prendre jusqu'à sept & huit cens dans une seule partie de chasse. On en envoie par-tout le royaume où il n'y en a point. C'est ce qui se pratique à tous égards ; on nomme des jeunes gens pour porter les raretés d'un pays dans un autre, & pour en présenter aux gouverneurs, aux parens & aux amis.

Outre ces parties de chasse, il s'en fait une générale tous les ans ; on choisit, pour le lieu du rendez-vous, une des plus grandes vallées du canton, où l'on dresse des tentes. On choisit les plus hardis de la troupe, dont on fait des compagnies composées de dix hommes chacune, tous armés d'une lance & d'un fusil ; car, depuis quelques années, ils se servent d'armes à feu ; ils les tirent des Persans. Ces petits détachemens pénètrent, en silence, dans

le plus épais des forêts, & se joignent au rendez-vous dont ils sont convenus, d'où ils considèrent l'endroit le plus propre à tendre leurs filets. Cette première expédition les occupe plusieurs jours. Lorsque ces premiers détachemens ont bien examiné les bois ; toute la troupe se rassemble & se répand dans la forêt, qui retentit au loin du son des cors & des clairons, des timballes & des tambours. Tous s'avancent comme en ordre de bataille, animant leurs chiens, & faisant un bruit épouvantable ; les bêtes, effrayées, s'enfuient tumultueusement vers le centre de la forêt : c'est-là que l'on trouve mêlés confusément un nombre prodigieux de lions, d'élans, de sangliers, de cerfs, de renards, &c. Ces bêtes font des hurlemens effroyables, & s'entre-déchirent cruellement. Le sanglier, plus furieux, reste maître du champ de bataille ; le lion même se tient à l'écart, & redoute ses terribles défenses.

Dès qu'on est à une distance convenable, on les entoure de filets, on presse les rangs, on met la bayonnette au bout du fusil, & l'on commence à tirer sur elles. C'est alors que leur rage & leur acharnement redoublent, & qu'elles s'attaquent avec plus de fureur, se dévorant les unes les autres. Les plus timides voulant fuir, vont tomber dans les pièges qu'on

leur a tendus ; & les plus fougueuses se détruisent elles-mêmes , ou tombent , à la fin , sous les coups qu'on leur porte.

Un jour que j'étois d'une semblable chasse , nous trouvâmes un sanglier qui ronfloit dans sa bauge : un de mes compagnons , mon ami intime , & l'un de ceux avec qui j'avois traversé les déserts , s'approcha de lui , la lance à la main : le sanglier se réveilla en sursaut ; & , le premier mouvement qu'il fit , fut de s'élan-
cer sur son ennemi. Le jeune homme le reçut avec intrépidité ; il lui enfonça adroitement sa lance dans la gorge. L'animal n'en devint que plus furieux ; son sang , qui couloit à gros bouillons , le rendoit plus terrible , & mon ami étoit prêt à céder à ses efforts impétueux. J'aperçus son embarras ; je couchai en joue la bête ; je l'atteignis , d'un coup de fusil , au défaut de l'épaule ; elle tomba roide.

Nous crûmes être échappés au danger , lorsque la truye , que les cris de cet animal avoient fait accourir , fondit sur nous avec tant de rage , que nous eûmes à peine le tems de nous reconnoître. Je lui déchargeai cependant un si pesant coup de crosse de mon fusil sur la tête , qu'elle fut étourdie ; je saisis ce moment , & lui en portai encore deux , dont je la terrassai , & mes compagnons l'achevèrent à coups
de

de lance. Ils applaudirent tous à mon courage ; & me félicitèrent de ma victoire , comme si j'avois tué seul les deux sangliers.

Je ne pus jamais me défendre de porter la hure au bout de ma lance ; ils voulurent absolument me faire cet honneur. Je la présentai à la belle Sophrosine , qui l'accepta , en me disant qu'elle espéroit que je ne lui ferois plus de pareils présens. Je ne compris pas alors le sens de ces paroles , mais la suite m'a fait assez connoître qu'elle auroit mieux aimé recevoir une fleur de ma main.

La guerre & les combats , qui détruisent tant d'hommes chez les autres nations , étant interdits aux Mezzoraniens par la loi qui leur défend l'effusion du sang humain , ils n'ont d'autre moyen de faire voir leur courage & leur adresse , qu'à la chasse des bêtes sauvages. C'est-là que , sans attendre les ordres de leurs supérieurs , ils s'exposent quelquefois à des dangers éminens , & font des actions d'une grande bravoure.

Leur pêche est de deux espèces , l'une des crocodiles , & qui est dangereuse ; l'autre de poisson : elle est très-amusante. Les premiers ne se trouvent que dans les grands lacs , les plus exposés aux ardeurs du soleil , où ils multiplient beaucoup.

On se met , pour les détruire , dans des bateaux qu'on fait aller & venir lentement autour de l'endroit où l'on croit l'animal caché. On se sert de lignes très-fortes , garnies d'un fil-d'archal tors , & d'hameçons qu'on attache sous les ailes de canards , ou d'autres oiseaux aquatiques , qu'on laisse nager à une certaine distance. Dès que ces oiseaux sont proche de leur retraite , les crocodiles se jettent dessus avidement , & les avalent avec l'hameçon. La ligne qui est attachée au bout , les retient lorsqu'ils veulent se replonger dans l'eau , & tous les mouvemens qu'ils font pour se dégager , leur enfoncent l'hameçon plus avant dans la gorge. Pendant qu'ils se roulent & se débattent , on leur lance des harpons dont la pointe est très-fine & d'une trempe excellente. Ils sont attachés à des lignes avec lesquelles on les retire , quand ils ne portent pas coup. Les Mezzoraniens s'en servent avec une adresse infinie : il en faut beaucoup pour blesser ces animaux ; on ne peut les percer qu'au ventre , à cause de la dureté de leur écaille , d'où le coup réfléchit souvent sur ceux qui approchent de trop près ; c'est le dangereux de cette chasse : ainsi il faut saisir le moment où l'on découvre cette partie pour les frapper. Quand on a fait périr ainsi les vieux crocodiles , on va déterrer leurs œufs dans le

sable ; on les brûle , afin de détruire cette espèce si nuisible aux hommes , & qui fait tant de ravages dans les lacs.

Je fus quelque tems sans pouvoir me servir du harpon avec dextérité ; mais le desir de la gloire , les applaudissemens que recevoient ceux qui excelloient dans cet exercice , & le plaisir qu'ils avoient de présenter les peaux de ces animaux , comme autant de trophées , à leurs maîtresses ; un autre motif encore plus puissant , l'envie de me rendre agréable à l'aimable Sophrosine , tout cela m'anima au point , que je m'y distinguai en fort peu de tems.

La pêche du poisson est un de leurs plus grands divertissemens : le grand lac , ou le lac Gil-Gol , qui a plus de cent milles italiennes de tour , en est rempli de toute espèce. Il n'y en a pas moins dans les lacs qui se trouvent au milieu des bois , ou au bas des vallons.

Comme l'on fait cette pêche pendant l'été , les dames du pays vont prendre part à ce plaisir. Sur le soir , elles reviennent dans leurs tentes , où elles sont reçues au son des trompettes , des hautbois , & d'autres instrumens de musique. On prépare un souper magnifique , où tous les convives s'entretiennent des travaux de la journée. Après le souper , on va respirer le frais , ensuite on se retire.

LE SECRETAIRE. On sonna le réfectoire ; l'inquisiteur lui dit qu'il y en avoit assez pour cette fois , & qu'il connoîtroit , par les ordres qu'il alloit donner , l'estime qu'on faisoit de lui ; qu'il l'exhortoit à mériter , par sa sincérité , la bienveillance dont le tribunal vouloit bien l'honorer.



QUATRIÈME PARTIE.

SI vous me voyez, mes révérends pères, dans la continuation de mon histoire, vous instruire de certaines circonstances qui entrent essentiellement dans les sentimens que mon cœur, trop tendre, a éprouvés, ce n'est que pour être exact, & vous ouvrir entièrement un cœur inondé d'amertume, après avoir été rempli de délices qu'on peut sentir, mais qu'on ne peut exprimer. L'amour dont j'ai brûlé pour Sophrosine, étoit un amour légitime, quoiqu'il n'ait été couronné que par une cérémonie superstitieuse; mon cœur n'envisageoit que l'auguste sacrement, dont on secrete saintement les liens qui unissent l'homme & la femme. Hélas, je l'avoue, & ne rougis point de l'avouer; oui, mes révérends pères, j'ai été idolâtre, Sophrosine avoit tant d'empire sur mon ame, que je rapportois toutes mes actions à cette vertueuse idole. Eh! comment aurois-je pu me souvenir de toute autre divinité; je m'étois oublié moi-même, elle seule remplissoit toute mon ame; mais que j'ai payé cher cette infidélité, si du moins c'en est une, d'adorer la vertu même, qui est la véritable image de la divinité, dans le plus beau temple de l'univers!

Pardonnez, mes révérends pères, Sophrosine joignoit tant de vertu à tant de beauté, que si vous l'aviez vue, vous seriez plus touchés qu'offensés de l'égarement où me jette, en votre présence, la douleur de l'avoir perdue.

LE SECRETAIRE. Ici Gaudence suspendit sa narration ; attendri jusqu'aux larmes, il leur donna un libre cours ; les inquisiteurs eux-mêmes furent comme surpris de se trouver émus ; enfin il reprit en ces termes :

Je vous ai dit que mon amour étoit légitime ; la belle Sophrosine l'avoit fait naître ; sa haute sagesse se seroit alarmée de la moindre apparence de crime ; j'éviterai un détail trop circonstancié : en amour il est des choses très-intéressantes pour les amans, mais qui deviennent inutiles aux personnes qui, par état, sont comme vous obligées d'ignorer ce sentiment ; je ne vous instruirai que de l'essentiel.

Vous savez, mes révérends pères, que les Mezzoraniens n'ont égard ni aux biens, puisqu'ils sont presque en commun, ni aux dignités, puisqu'ils ont tous droit d'y prétendre, mais seulement au mérite personnel. Leur objet, dans le mariage, est de rendre heureux un état qui remplit la principale partie de la vie.

Je n'avois donc qu'à aimer (quoi de plus aimable que Sophrosine) ! & à plaire ; un air de

douceur que la nature avoit répandu sur mon visage, un caractère assez liant, beaucoup de prévenances & d'attentions, jointes au titre d'étranger, pouvoient me promettre un retour de tendresse de la part de l'objet aimé.

La fille du régent m'avoit enchanté, la première fois même que je l'avois vue; quoiqu'elle n'eût que dix ans, âge, où s'ignorant elle-même, & le pouvoir de ses innocens appas, elle fit une impression si vive sur mon cœur, que dès-lors je ne m'occupai d'autre bonheur que de celui de lui appartenir. Si, avoir un esprit vif, retenu par beaucoup de prudence, un grand fond de douceur, & une modestie qui s'annonce dans les moindres actions, ce degré de vivacité qui, sans promettre rien, laisse voir cependant qu'on n'est pas indifférent à tout; ne parler que pour faire valoir le prix de la vertu; s'occuper sans cesse de choses utiles, sans cependant rejeter les amusantes; si tant de beautés de l'ame, plus touchantes encore que celles du corps, sont capables d'intéresser un homme sensible, imaginez-vous, mes révérends pères, combien je devois les aimer & les chérir dans Sophrosine, qui les réunissoit toutes, sans le savoir.

La première fois que le régent son père me présenta à cette fille, aussi vertueuse que belle, je m'aperçus qu'elle me considéroit avec beau-

coup d'attention. J'attribuai d'abord cette espèce d'intérêt à la curiosité qu'anime la vue d'un étranger ; mais j'appris, dans la suite, que son cœur avoit formé, dans le même instant, le même desir que le mien. Elle avoit dit en confidence, à quelques demoiselles, que cet étranger seroit son époux, ou qu'elle ne seroit jamais l'épouse de personne. Cette impression sympathique, que notre cœur avoit reçue, n'échappa point au pénétrant & sage régent, soit qu'il connût parfaitement le sexe, & combien la nouveauté a de pouvoir sur son esprit inconstant, soit qu'il desapprouvât cette inclination naissante, il résolut de la mettre aux épreuves les plus rigoureuses. Il m'avoit prié de donner des leçons de peinture à sa fille, & à quelques autres jeunes personnes ; mais ma leçon ne se donnoit jamais sans témoin, le père ou la mère y assistoit. Je passe sous silence les cinq premières années d'une inclination aussi vive, puisque je n'osai, pendant ce tems, lui déclarer ce que je sentois pour elle.

Elle avoit atteint sa quinzième année, lorsque son père lui demanda, en ma présence, si ses yeux n'avoient point encore fait de conquête : la réponse m'allarmoit ; c'étoit pour mon amour l'instant décisif. Je la regardai furtivement : elle répondit, en rougissant, qu'elle ne

s'en étoit point encore apperçue : je trouvai, dans ce peu de paroles, de quoi rassurer ma tendresse alarmée. Si du moins son cœur, me disois-je en moi-même, n'a point encore contracté l'habitude d'aimer, je puis me promettre de lui en faire connoître tous les charmes, par des attentions plus énergiques. Mais que cette tranquillité de mon ame fut passagère, & qu'elle fut suivie d'une allarme bien plus vive & plus défolante !

Le Pophar se tournant ensuite de mon côté, il faut, me dit-il, que je vous avertisse en ami, que vous êtes d'un âge auquel nos loix permettent difficilement à un jeune-homme de rester sans engagement. Les charmes de la fille du Bassa du Caire, continua-t-il en souriant, vous auroient-ils rendu insensible à tout autre objet ? J'en ai un à vous offrir qui resserreroit plus étroitement ces anciens liens de parenté qui nous attachent, & je crois qu'Aménophile ne refusera point de vous faire mon neveu. Je lui répondis qu'il y avoit assez de beautés en Mezzoranie, pour faire oublier tout ce qu'on auroit pu voir ailleurs ; mais qu'étant étranger, j'étois bien aise, avant de contracter un engagement aussi sérieux, de connoître à fond l'esprit de la nation, pour ne point rendre malheureuse celle à qui un doux commerce de tendresse & de réciprocité m'at-

tacheroit. Je détournai mes regards, en disant ces dernières paroles, sur la charmante Sophrosine, qui, de son côté, ne me perdoit point de vue. Cette réponse, me dit le Pophar en souriant, a un goût du terroir où vous êtes né. Consultez-vous cependant, Aménophile n'est pas indigne de votre fleur. Ces dernières paroles terminèrent un entretien aussi gênant.

Quelques jours après, le Pophar me proposa de le suivre dans un des nomes le plus éloigné : cet honneur qui, dans tout autre tems, m'aurait flatté infiniment, m'affligea beaucoup. Je déguisai cependant tous les effets du coup qu'il portoit à mon cœur : mais que je payai cher un honneur dont je me serois bien passé ! Je ressentis, à mon retour, le chagrin le plus vif que puisse ressentir un cœur épris avec vérité. La belle Sophrosine se présenta à moi avec une fleur dans son sein ; cette Sophrosine, que j'avois adorée cinq ans dans un silence respectueux, & que j'avois crue jusqu'alors, sinon absolument insensible, du moins indéterminée. J'en tombai malade de douleur, elle s'en aperçut : touchée sans doute du mal qu'elle m'avoit causé, elle vint me rendre visite sans bouquet. Attentive à ma contenance, elle ne perdoit point, pour ainsi dire, la moindre de ces nuances qui se répandent sur le visage, & qui sont autant d'interprètes

des différens mouvemens dont un cœur est agité lorsqu'il passe d'une passion à l'autre ; aussi s'aperçut-elle bientôt du changement que sa visite , sans bonquet , avoit produit sur moi. Je lui dis , avec une satisfaction secrète , que je plaignois beaucoup le malheureux amant qui venoit de perdre la place qu'il avoit occupée : elle me répondit d'un air naïf , & qui est toujours celui de la vérité , que la même raison qui l'avoit engagée à porter la fleur , l'avoit aussi engagée à l'ôter , & qu'elle avoit fait l'un & l'autre par estime pour la même personne.

J'étois si occupé de ses charmes , que je ne m'aperçus pas qu'elle vouloit me sonder , & voir si elle avoit touché mon cœur. Elle me quitta en me souhaitant un prompt rétablissement. Quelque tems après , je résolus de lui faire prononcer mon arrêt ; le hazard me procura l'occasion la plus favorable. Sa mère l'avoit conduite dans mon appartement , pour lui voir achever un tableau qu'elle peignoit ; je lui trouvai un air triste & pensif qu'elle n'avoit pas ordinairement. A peine furent-elles entrées , que le régent envoya chercher la mère de Sophrosine. Je saisis ce moment pour lui demander la cause de son chagrin. Je le fis avec une émotion marquée , & en la regardant tendrement. Elle me parut extrêmement déconcertée , mais

elle voulut me priver de cet instant heureux ; elle sortit sans me rien répondre ; je restai interdit & désolé ; il survint du monde qui me rappella à moi-même , je me retirai agité de mille pensées diverses. Cependant je ne pouvois plus rester dans cette cruelle incertitude , je voulus être éclairci de mes doutes. Il y avoit une fenêtre grillée sur le derrière du palais du Pophar , & qui donnoit sur une terrasse où j'avois vu l'aimable Sophrosine se promener quelquefois ; je n'avois jamais osé l'y aborder. Le m'y rendis le soir ; & l'ayant apperçue , je courus à la fenêtre , je me jettai à ses genoux , je la conjurai , au nom de tout ce qui lui étoit cher , de me dire le sujet de sa douleur. Ne me le demandez pas , me répondit-elle en versant des larmes ; aussi-tôt elle se retira , mais sans aucune marque de colère.

Peu de tems après , je reçus ordre de l'aller trouver pour l'aider à achever son tableau. Il faut vous dire , mes révérends pères , que j'avois tiré en cachette le portrait que vous avez vu de cette charmante beauté ; l'enfant que vous avez vu à son côté a été ajouté. Un jour que je l'avois oublié dans mon cabinet , le Pophar entra , le vit , & me le prit sans que je m'en apperçusse. Il l'avoit montré à la mère ; & faisant semblant de ne point voir Sophrosine , qui les écoutoit &

qui voyoit le portrait, sans croire que son père la fût si près, il affecta d'en parler à sa femme d'un ton menaçant, & comme un homme fort courroucé. Je n'eus que le tems, en entrant dans la chambre, de jeter les yeux sur Sophrosine; je vis non l'espérance, mais la crainte peinte sur son visage.

Pardonnez, mes révérends pères, si ce souvenir me fait violer ma parole, je m'abandonne à des transports dont vous seriez en droit de vous offenser; l'idée de ma chère Sophrosine me fait oublier où je suis, & à qui j'ai l'honneur de parler. J'abuse de votre patience; encore un instant, & vous allez apprendre ce qui m'a coûté des années entières de soupirs & d'inquiétudes, quoique tous mes desirs ayent été couronnés à la fin, par un bonheur inexprimable.

Le trouble que je lisois dans ses yeux, venoit de ce qu'elle avoit tiré en secret mon portrait en miniature. Elle le cachoit soigneusement dans son sein; cependant sa mère l'avoit trouvé, & le lui avoit pris, comme le Pophar m'avoit pris le sien: elle avoit, pour éprouver sa constance, affecté beaucoup d'indignation d'une telle conduite. Mais ce qui faisoit encore plus de peine à Sophrosine, c'étoit la crainte que je ne le visse. Cette marque d'amour pour moi, avant que d'en avoir reçu de ma tendresse, auroit, avec raison,

mortifié sa délicatesse. Nous en vîmes à des éclaircissomens; elle reçut mes deux premières fleurs; mais comme je n'étois Mezzorarien que du côté de ma mère, on jugea qu'il falloit que nous nous donnassions réciproquement des preuves plus qu'ordinaires de notre amour & de notre constance. Les occasions ne nous manquèrent pas.

Sophrosine étoit la plus belle personne, non-seulement du royaume, mais peut-être de tout l'univers; elle réunissoit toutes les perfections du sexe, sans en avoir aucun défaut; on en verra, dans la suite, des preuves triomphantes. Sa taille étoit moyenne, mais si bien prise, qu'elle paroissoit plus grande qu'elle ne l'étoit en effet. Ses cheveux étoient, à la vérité, noirs (1), mais d'un noir beaucoup plus beau que celui des autres Mezzoraniennes, & moins frisés que les leurs: ils l'étoient cependant assez pour former naturellement de grosses boucles qui flottoient sur ses épaules. Ses yeux, moins grands que ceux de nos européennes, auroient touché l'homme le plus insensible par leur vivacité & leur douceur; des couleurs plus belles que celles

(1) L'auteur est Italien: ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il ait trouvé les cheveux noirs moins beaux que les autres.

de l'aurore naissante , répandoient sur tous ses traits , parfaitement réguliers , un éclat éblouissant : tout sembloit conspirer à la rendre l'objet le plus dangereux & le plus charmant , que la nature ait jamais formé.

Ce fut envain que la jeunesse la plus distinguée de la Mezzoranie cherchoit à captiver ses bonnes grâces , & lui rendoit hommage ; elle regardoit les jeunes gens d'un œil indifférent , sans cependant marquer ouvertement de l'aversion pour aucun : comme elle ne cherchoit pas à leur plaire , elle évitoit aussi d'affliger leur amour-propre par des airs d'indifférence , qui ne sont ordinairement que l'effet d'un sot orgueil , fondé sur une beauté qui passe comme une fleur. Que de soins & d'inquiétudes ne me causa point l'adorable Sophrosine , avant que je fusse ses sentimens pour moi ! Mais aussi dès qu'elle eut permis à mon amour d'éclater , quelle douceur ne trouvai-je pas dans sa vertu & dans sa constance ! J'eus , de mon côté , quelques épreuves à soutenir : mille beautés m'entouroient de toutes parts ; & même quelques-unes me firent entendre assez expressément qu'elles ne me haïssoient pas , soit que ma qualité d'étranger & mes traits , un peu différens de ceux des Mezzoraniens , piquât leur curiosité , soit que ma taille , plus grande que celle des naturels du pays , ou bien mon

caractère aisé & mon humeur gaye leur plût ; quoiqu'il en foit , Sophrosine eut lieu de s'appercevoir que je lui faisois quelques sacrifices. Mais cela ne suffisoit pas ; nous avions encore à passer par des épreuves bien plus rudes , & assez singulières , pour que je croye pouvoir vous les rapporter , mes révérends pères , sans risquer de vous déplaire.

Affuré du cœur de la belle Sophrosine , je me croyois au comble du bonheur , quand le Pophar entra un jour dans mon appartement , avec un air fort affligé ; il me parut même plus inquiet qu'il ne l'avoit été lors de l'aventure de la fille du Bassa. Après m'avoir regardé quelque-tems , il me dit : que s'étant apperçu de l'amour que nous avons , sa fille & moi l'un pour l'autre , il avoit cru devoir , par tendresse pour nous , consulter les sages & les anciens du nome , qui avoient décidé qu'étant étranger , & n'étant point issu de leur race du côté paternel , il ne m'étoit pas permis d'épouser sa fille , & que , par conséquent , je ne devois plus y penser. Cela n'empêche pas , ajouta-t-il , qu'on ne rende justice à votre mérite ; on doit vous dresser une statue dans une des places publiques , parce que vous nous avez enseigné l'art de la peinture ; & cette statue fera couronnée d'une guirlande de fleurs , par la main de la plus belle fille de tout le

le royaume. Renoncez donc à toutes vos prétentions sur la mienne : retournez dans votre patrie, nous vous comblerons de richesses suffisantes pour vous mettre en état d'épouser la plus grande princesse, à condition que vous nous jurez, de la manière la plus solennelle, de ne jamais découvrir le chemin qui conduit en ces lieux ; mais si vous vous entêtez, cher Gaudence, je vous le dis les larmes aux yeux, vous êtes condamné à une prison perpétuelle. Ce n'est point entêtement de ma part, lui répondis-je, je vous respecte trop pour ne pas céder quand vous commandez ; mais une passion plus forte que moi, m'attache à la divine Sophrosine : rien n'est capable de m'effrayer : je ne puis vous obéir : je renonce à ma liberté, à ma vie, mais je ne renoncerais jamais à mon amour. Prenant alors un air sévère, & dissimulant sa vive douleur, il me repliqua, en me quittant, il faut obéir aux lois. Je ne pouvois plus douter de mon malheur ; mais j'eus à peine le tems de réfléchir quelques momens sur mon état déplorable, si du moins j'étois capable de réflexion, lorsque quatre hommes, la tristesse peinte sur leur visage, entrèrent dans ma chambre, & me dirent de les suivre, qu'ils étoient envoyés pour me conduire dans la prison qu'on me destinoit.

Cependant le Pophar alla trouver sa fille :

après lui avoir rapporté notre conversation, il l'exhorta à ne plus songer à moi. Je le plains, lui dit-il, & vous aussi, mais je ne vois point de jour à soulager vos maux; le tems seul & son éloignement pourront les adoucir. Pourquoi ne pas retourner dans sa patrie? Comblé de richesses, il lui sera libre de choisir, pour épouse, qui il voudra, car c'est tout ce que ces barbares (parlant des Européens) recherchent dans le mariage: la plus grande marque de tendresse qu'un père puisse donner à sa fille, est, selon eux, de vendre sa liberté au poids de l'or; & la fille avare ou ambitieuse, pour vivre au sein de l'opulence, se donne avec éclat à un homme qu'elle déteste: telle est leur délicatesse pour un état qui décide entièrement de l'avenir: une fille qui auroit de quoi acheter un royaume, trouveroit chez eux un prince qui l'épouserait. Puis s'adressant plus particulièrement à l'aimable Sophronie, qui étoit dans un accablément mortel, il lui dit: ma fille, c'est en cette occasion qu'il faut montrer toute votre vertu & toute la force de votre esprit; car s'il est honteux d'être esclave des richesses, il ne l'est pas moins de l'être de ses passions. Triomphez de la vôtre, par respect pour les loix qui vous l'ordonnent, & par l'obéissance & la tendresse que vous devez à un père qui vous chérit. Vous êtes destinée au fils

du jeune Pophar (1), qui est à-peu-près de votre âge. On va élever une statue à Gaudence, continua-t-il, la plus belle personne de toute la Mezzoranie doit la couronner ; & c'est vous ; chacun vous adjuge le prix de la beauté : à votre défaut , Aménophile prendra votre place. C'étoit en effet la plus belle fille du royaume après elle. Elle répliqua, avec une résolution qui surprit son père, qu'elle aimeroit mieux mourir que de manquer à son devoir ; mais que les loix lui permettoient de prendre pour mari celui qui lui plaisoit davantage ; qu'elle acceptoit de couronner la statue, pour donner une dernière preuve de sa constance à un homme qui l'aimoit uniquement ; qu'à l'égard du fils du jeune Pophar , on sauroit sa réponse après la cérémonie.

Tout étant prêt , on publia à son de trompe , dans tous les endroits du nome , que pour avoir appris la peinture aux Mezzoraniens , j'avois mérité qu'on élevât une statue en mon honneur , qui devoit être couronnée de la main de la plus belle personne de toute la Mezzoranie. Celle qu'on m'avoit destinée étoit de grandeur

(1) Quoique le Pophar ne fût pas en âge de gouverner , il n'en avoit pas moins des enfans en état d'être mariés.

naturelle , d'un très-beau marbre , & sur le piédestal étoient gravés en lettres d'or mon nom , le service que j'avois rendu à l'Etat , &c. Cette statue tenoit d'une main le portrait de Sophrosine , de l'autre les emblèmes de l'art qui m'avoit mérité cet honneur.

La dernière grace qui devoit m'être accordée , étoit de voir cette cérémonie du haut d'une tour voisine de ma prison. Je vis bientôt la foule s'ouvrir pour faire place à Sophrosine , qui s'avançoit dans le char de triomphe , tiré par huit chevaux blancs , caparaçonnés d'une étoffe en or , enrichie de pierreries ; elle étoit elle-même plus brillante que le soleil , que ce peuple adore. On voyoit un trône superbe , d'où l'on montoit à la statue par quatre ou cinq marches dorées qu'on y avoit pratiquées. Dès qu'elle parut , l'air retentit de cris de joie que le peuple poussa , pour applaudir au choix qu'on avoit fait de la beauté , & à l'ouvrage qu'elle alloit achever. Elle se plaça sur le trône ; les héraults proclamèrent encore , à son de trompe , le sujet de cette cérémonie. Tout le monde avoit les yeux attachés sur la fille du régent ; un silence profond régnoit dans l'assemblée. Elle descendit du trône , & s'approcha de la statue , tenant à la main la couronne de fleurs qu'elle montrait au peuple. Aménophile & Ménise ,

les deux plus belles filles du royaume, après elle, la soutenoient. Son regard étoit assuré ; elle montra une tranquillité qui n'avoit rien de l'indifférence, mais qui marquoit une résolution ferme, incapable d'être ébranlée.

Dès qu'elle eut couronné la statue, & que tout le monde l'eut applaudie par des acclamations réitérées, elle s'arrêta pendant quelques tems d'un air qui marquoit une action d'éclat ; elle se tourna ensuite vers les officiers ; elle ordonna que chacun remarquât bien ce qu'elle alloit faire ; tout le monde fut attentif. Elle remonta à la statue, après avoir choisi, dans la couronne, la fleur la plus belle, elle la mit dans la main droite de la statue, la reprit & la mit dans son sein, à côté des deux autres qu'elle avoit reçues de moi. Elle se tourna ensuite vers l'assemblée, & avec cette fermeté modeste qui persuade toujours : heureux Mezzoraniens, leur dit-elle, écoutez-moi. Nos loix sont sages : si le mariage, comme nos sages ancêtres l'ont pensé, est un état sacré qui décide du bonheur ou du malheur de la vie, pourquoi ces mêmes loix me refuseroient-elles ma félicité ? Elle consiste à être unie avec l'aimable étranger, qui est même du sang Mezzoranien. Eh ! quand il ne le feroit pas, la vertu doit-elle être rebutée par un peuple éclairé, parce qu'elle ne sort pas de son sang ?

Pourquoi donc m'enlever mon cher Gaudence ? Cependant, fidèle à la loi, je suis prête à me sacrifier; mais cette même loi avoit-elle prévu qu'un étranger, vertueux autant qu'aimable, aussi modeste que méritant, à qui nous sommes redevables d'un art qui immortalise les hommes & leurs vertus, s'empareroit de mon cœur ? Eh comment ! si elle l'avoit prévu, me feroit-elle aujourd'hui un crime de n'avoir point résisté aux charmes du vrai mérite ? oui, sans doute, je me sacrifierai, mais sans cesser d'être sensible, d'aimer, d'adorer même cet étranger; ces mêmes appas, qui font aujourd'hui son malheur, ne feront jamais la félicité d'un autre, lui seul est digne de tous mes vœux, lui seul en est l'objet. Je ne vivrai que par lui & que pour lui; puissent mes larmes, qui me restent pour toute ressource, lui prouver combien j'étois sensible à la pureté de sa tendresse. Mais que dis-je ! vous vous attendrissez, j'entends vos soupirs, mes douleurs deviennent les vôtres; ne vous refusez point aux tendres mouvemens que la nature vous inspire. Prononcez sur le sort des deux amans les plus tendres, je lis dans vos yeux.....

On ne la laissa point achever, tout le monde admira cette action héroïque; les cris de joie redoublèrent à la vue d'un si bel exemple de confiance : son père vola dans ses bras les yeux bai-

gnés de larmes : oui , vous l'aurez , lui dit-il ma fille , celui que vous avez choisi ; vous avez satisfait aux loix , & vous avez levé tous les obstacles par une preuve si rare de fidélité . Il ordonna aussitôt qu'une action si éclatante fût enregistrée dans les archives du royaume , pour servir d'exemple à la postérité . Toute l'assemblée cria , où est-il ? où est cet époux heureux ? Qu'il paroisse ! que leur constance soit récompensée !

J'étois trop éloigné , mes révérends pères , pour observer distinctement toutes les circonstances de cette cérémonie , c'est de Sophrosine que j'ai appris tout ce que vous venez d'entendre . Je ne savois à quoi attribuer le silence qui s'étoit fait pendant un certain tems , & les applaudissemens redoublés dont il avoit été suivi . J'entendois , mais confusément , des cris de joie ; il faut être aussi sensible que moi pour pouvoir se représenter les mouvemens dont mon cœur étoit agité . Récompense peu flatteuse , me disois-je ! Est-il de véritable honneur , & de gloire sensible pour un amant , lorsqu'il ne les partage point avec ce qu'il aime ? Mon cœur étoit accablé de ces tristes idées , lorsque je vis descendre du trône Aménophile & Ménise ; elles montèrent dans le char où je les avois vues avec Sophrosine ; je ne savois encore pourquoi elle étoit

restée seule à côté de ma statue. Mais à quels transports de joie mon ame ne se livra-t-elle pas, lorsqu'on vint m'annoncer que le héros de mon amante & ma constance me rendoient digne des nœuds sacrés dont on alloit couronner ma tendresse. Venez, me dit le hérault, qui avoit pris les devans pour m'annoncer cette charmante nouvelle de la part du Pophar, venez vertueux étranger, montez dans le char où vous êtes attendu des deux plus belles Mezzoraniennes, qui doivent vous rendre aux pieds de la beauté que vous avez cru perdre. Je l'embrassai tendrement; je volai dans le char; je m'appêrçus à peine de la présence de Ménise & d'Aménophile; elles me parlèrent de mon bonheur; mais j'en étois trop occupé pour leur répondre. Que votre félicité, me dit à voix basse Aménophile, va faire couler de larmes! Sophrosine va jouir d'un bien que d'autres pouvoient bien mériter! Ces paroles, prononcées d'un air un peu altéré, ne firent d'abord qu'une légère impression sur moi: tout entier à l'objet le plus intéressant, je les avois entendues sans les écouter, mais j'en ai bien senti les suites.

Je fus reçu au milieu de l'assemblée au son des instrumens, & aux cris redoublés de tous les spectateurs. Qu'ils vivent ces fidèles amans, s'é-

crièrent-ils d'une voix unanime ? puissent-ils donner des enfans dignes d'eux à la Mezzoranie ! Que la postérité apprenne que le vrai bonheur consiste dans l'union de deux cœurs ! Quatre anciens s'approchèrent ensuite avec le Pophar, & me conduisirent aux pieds de la divine Sophrosine. A ce souvenir, qui rouvre la plaie de mon cœur, j'ai besoin, mes révérends pères, de toute votre indulgence ; je cède à mes transports ; je me jetai aux pieds de l'objet le plus aimable de l'univers : le ciel ouvert ne m'auroit point fait détourner mes regards ; je contemplois la vertu embellie des traits les plus expressifs & les plus attrayans, ma chère Sophrosine, l'ame de ma vie. Le Pophar prit dans son sein la fleur qu'elle avoit mise dans la main de ma statue, dont elle l'avoit ensuite retirée. Il me la donna, je la présentai à l'idole de mon cœur : avec quelle vivacité & quelle noble modestie ne la remit-elle pas à sa place !

On nous fit descendre, je lui donnai la main : dès que nous fûmes arrivés au centre de la place, nous fûmes mariés. Plus occupé, mes révérends pères, de mon bonheur que de la cérémonie, je m'y abandonnai tout entier. On nous unit avec le cercle & les formalités, peut-être superstitieuses dont je vous ai déjà parlé. Si, transporté du changement de ma situation, je me suis rendu

coupable d'idolâtrie par cet oubli, je suis prêt ; que dis-je ! mes révérends pères, je vous prie, de me faire subir la peine que vous jugerez la plus efficace pour l'expiation de ce crime : oui, c'est avec toute la sincérité d'un chrétien pénétré de la vérité de sa religion, que j'en demande pardon à Dieu, à l'église son épouse, & à vous, mes révérends pères, qui en êtes les augustes ministres.

L'INQUISITEUR. Mais après la cérémonie ; revenu à vous même, vous êtes-vous assoupi dans ces plaisirs criminels, sans vous rappeler, & sans desirer même de faire sceller cette union du sceau sacré de la religion ?

GAUDENCE. Le ciel m'est témoin, mes révérends pères, avec quelle ardeur j'ai désiré de purifier notre tendresse mutuelle par l'auguste sacrement : la suite de mon histoire vous montrera, dans un plein jour, le souvenir fidèle que j'avois de ma religion, & la joie que j'ai ressentie, lorsque j'ai vu que Sophrosine & le Pophar son père écoutoient, avec une affable docilité, les simples, mais pieuses leçons que je leur donnois sur le christianisme.

L'INQUISITEUR. Mais il falloit sacrifier un bonheur passager à la gloire de la religion.

GAUDENCE. Hélas ! mes révérends pères, je n'avois d'autre force à opposer aux appas & aux

vertus de Sophrosine , que ma foiblesse. Peut-être , & il n'en faut point douter , que mes égaremens passés avoient irrité l'être suprême contre moi ; je m'étois rendu indigne de la grace de triompher de charmes aussi puissans.

L'INQUISITEUR. Continuez.

GAUDENCE. Aimé de ma belle-mère , estimé du Pophar son époux , chéri de Sophrosine que j'aimois sans doute trop , puisque je l'adorois , je vivois au sein d'une paix parfaite , si elle eût été sans reproche du côté de la religion : je passois ma vie à des occupations aussi utiles à la société , qu'amusantes pour moi : le Pophar , qui m'honoroit de toute sa confiance , me prenoit pour compagnons de ses voyages ; par-tout je recevois les tendres honneurs dus à son gendre ; & ce qui me flattoit le plus , on me faisoit entendre par-tout que c'étoit à mon mérite qu'on les rendoit. Je l'avoue , de quelque modestie que je voulusse me parer , mon amour-propre me faisoit sentir que j'étois homme.

Je ne perdois pas de vue l'objet principal ; c'étoit , mes révérends pères , de deffiller les yeux du Pophar , dont j'admirois la droiture de cœur : je prenois sujet de tout ce qui frappoit mes regards , pour l'entretenir sur les vérités de notre religion. Tantôt je lui représentois qu'il étoit ridicule de penser que le soleil fût l'auteur

pêcheroit de tomber dans une si grande absurdité : lorsque les hommes ont cherché à s'élever jusqu'à Dieu, ils ont imité les esprits rebelles ; comme eux, ils sont tombés dans un abîme de ténèbres ; alors, toujours victimes d'un orgueil démesuré, irrités de leur chute, ils ont prétendu faire descendre, jusqu'à leur néant la divinité même ; ils ont cru trouver la présence réelle de l'ouvrier dans l'ouvrage. Mais quelle illusion ! Les Mezzoraniens, avec tant de sagesse, font-ils faits pour s'y livrer ?

Quant à cette lumière si pure & si belle dont vous me parlez, cher Gaudence, ajoutoit-il, mes yeux n'en sont point encore frappés : puissiez-vous me la faire voir, je ne m'y refuserai point ; accoutumé à philosopher de bonne foi, je cherche de même la vérité. S'il est vrai que depuis trois mille ans nous ne l'ayons point trouvée, & que vous parveniez à me le persuader, il n'est point de nome où l'on ne vous élève des statues, des temples même. Du moins, si nous sommes dans l'erreur, pouvons-nous nous vanter d'avoir été constans dans des opinions que nous avons crues les plus conformes au bien de la société, à la pureté des mœurs, & à la gloire de l'El, source inépuisable de toute vertu.

Charmé de ses dispositions, je ne négligeois

pables, qu'insultante pour son auguste majesté. L'El est grand, plus grand que tout, ses perfections le remplissent & lui suffisent : & comme un roi se plaît aux hommages que l'on rend à son ministre, & qu'il les prend pour autant de témoignages de la bonté de son choix ; de même aussi l'El, infiniment au-dessus des hommages des êtres créés, voit-il avec plaisir monter vers le soleil la fumée de l'encens que nous brûlons sur ses autels. D'ailleurs les hommes sont-ils donc si criminels de se rapprocher de la divinité autant qu'il leur est possible ? n'est-il pas naturel qu'ils la cherchent cette divinité, & qu'ils se la représentent dans l'être qui leur paroît le plus parfait ? Or les hommes ne jugent de la perfection d'une chose, que par les biens qu'ils en retirent. Ce sentiment, tout intéressé qu'il paroît, est pris dans la nature même de l'homme, qui est sans cesse occupé de son bien-être.

Oui sans doute, lui répliquai-je avec douceur ; mais remarquez, respectable Pophar, que toujours attaché aux effets, vous ne remontriez jamais à la cause ; je ne perds point de vue, ajoutai-je, ma comparaison. Direz-vous que le ciseau dont on s'est servi pour faire ma statue, l'a produite en effet, & qu'il en est l'auteur, parce qu'il est conduit par la main du statuaire qui l'a faite ? Une raison trop éclairée vous em-

lui, ce qui impliqueroit contradiction ; puisque par l'idée qu'on a de la divinité, on sent qu'elle doit être, & est une, & qu'elle cesseroit d'être ce qu'elle est, si ces attributs étoient co-essentiels à quelqu'autre qui ne fût pas elle. Quoi ! Dieu nous a tirés du néant, nous lui devons tout ce que nous avons, & tout ce que nous sommes, & notre orgueil lui demandera témérairement raison de la conduite mystérieuse qu'il tient à notre égard !

Vous-mêmes, Mezzoraniens, tout doués que vous êtes des vertus les plus estimables, osez-vous demander insolemment au soleil les raisons qui le portent à vous priver quelquefois de l'éclat de ses rayons, lorsqu'ils sont obscurcis malgré lui-même par des nuages épais qu'il ne pénètre qu'avec peine ?

Savez-vous, continuais-je, que vous êtes issus d'un sang privilégié de Dieu ; que c'est de ce sang par lequel la race humaine a été conservée ; que sort toute la sainte économie de notre religion ? Hélas ! & il n'en faut point douter, ce n'est qu'à la pureté de votre origine que vous devez cette sagesse lumineuse ; qui seule suffiroit pour éclairer l'univers entier, si le nuage de l'idolâtrie n'obscurcissoit point les rayons qui partent des principes dont ce saint patriarche animoit toutes ses actions. Oui, mon cher père,

vous

vous êtes fils par Mezraïm, son petit-fils, de cet homme fidèle à Dieu, & que Dieu excepta dans les jours de sa colère, lorsqu'il punit toute la nature, de la corruption des hommes. Quoi ! tous ces biens promis, par une bénédiction, à la postérité du patriarche, passeront à des nations étrangères ; & vous, qui en êtes les véritables héritiers, vous n'en jouiriez pas ? Ouvrez enfin les yeux, mon cher père, vous avez dans le cœur les semences de toutes les vertus les plus pures, la seule foi qu'exige le christianisme peut les faire éclore.

Ici le Pophar, enchanté d'apprendre qu'il descendoit d'un patriarche, dont je lui avois rendu la mémoire si chère, par l'histoire que je lui avois faite des merveilles que Dieu avoit opérées en sa faveur, me répondit : je ne cherche point, mon fils, à être convaincu, je voudrois être persuadé. Une religion fondée sur des mystères, doit être reçue avec soumission, j'en conviens ; vouloir les pénétrer, c'est épaissir le voile dont est enveloppée la vérité qu'ils contiennent, je le fais. Un Dieu aussi sage, aussi juste, aussi parfait, aussi puissant que celui que vous adorez, ne peut point se manifester aux hommes en général ; leurs regards corrompus ne pourroient supporter l'éclat qui l'environne, rien de plus vrai. Ce privilège n'est dû qu'à certains hom-

mes qu'il a formés selon son cœur , & qu'il étoit libre de choisir, comme un souverain l'est de faire tomber ses graces sur-qui bon lui semble ; je le sens. J'apperçois, mais de loin, ce flambeau qui devoit éclairer toute la terre ; je m'en approcherai , cher Gaudence ; guidez-moi, j'y consens. J'entrevois cependant, dans l'intervalle qui me sépare de l'objet que je desire sans le connoître, des abîmes où je pourrois me précipiter ; vous voulez me voir chrétien, & vous le voulez de bonne foi , je souhaite le devenir ; mais on ne quitte point une religion de trois mille ans, pour une dont on n'entend parler que depuis fort peu de tems. Tranquillisez-vous. Votre Dieu, à qui, dites-vous, rien n'est caché, voit le fond de mon cœur. Que penseriez-vous, d'ailleurs, d'un homme qui changeroit si facilement ? Quiconque est susceptible de cette légèreté, fait voir qu'il n'étoit guères attaché au culte qu'il abandonne, & qu'il n'est guères capable de l'être à celui qu'il embrasse.

Des matières de religion, nous passâmes à celles de politique ; j'épiois toujours avec soin, l'occasion de le ramener insensiblement aux premières ; il ne pouvoit pas comprendre, disoit-il, comment les hommes avoient eu si peu de confiance en leur force & en leur vertu, pour se donner eux-mêmes des entraves, en rassemblant,

dans un seul, l'autorité de plusieurs. Il faut, continuoit-il, que les peuples de l'univers aient un penchant bien décidé au mal, puisqu'ils ont été obligés de recourir à la crainte de la punition pour pratiquer le bien, & de se donner des maîtres, qui, devenant par cette cession insensée, dispensateurs des peines & des récompenses, punissent la transgression de loix, dont quelques-unes sont sages à la vérité, mais dont la plupart ont été imaginées par le caprice. L'homme est né libre; cette indépendance, qui est l'attribut essentiel de l'humanité, auroit toujours dû le porter vers le bien, parce que le bien est la seule voie qui le conduit à un bien-être invariable. Quel génie mal-faisant peut donc lui avoir inspiré des desirs qui l'écartent d'un objet si naturel?

Son orgueil, lui répondis-je, & l'intérêt. C'est ce mobile détestable qui a rompu tous les liens de la société, & qui, par un prodige que l'on ne peut comprendre, les ferre: ainsi, comme la cause ne pouvoit être détruite, il falloit du moins chercher & établir des moyens pour en arrêter les funestes effets. Vous ne le connoissez point ce tyran, heureux Mezzoraniens, parce que, renfermés en vous mêmes, vous vous suffisez; parce que, inaccessibles à toutes les nations, vous n'êtes point exposés à confondre des principes étrangers avec les vôtres,

dont la sage simplicité n'a point été altérée par la communication des autres peuples.

D'ailleurs cette indépendance, que vous dites essentielle à l'humanité, a été perdue, comme je vous l'ai déjà dit, par la désobéissance du premier homme; sa postérité corrompue est tombée dans l'aveuglement; il falloit donc que Dieu, ou, si vous aimez mieux, l'El, par un effet de sa miséricorde pour des enfans, qui cependant s'en étoient rendus indignes, leur donnât des guides, qui non-seulement les éclairassent par des loix, mais encore qui fussent maîtres d'appesantir sur eux le bras de l'autorité, pour les faire rentrer dans la voie de la vertu dont ils s'écartent si facilement. Il falloit, pour la sûreté de la société, qui n'a d'autre ame que l'intérêt, sinon faire aimer la vertu, pour la gloire de la pratiquer, du moins arrêter le crime, par la punition attachée à la honte de l'avoir commis; il falloit enfin arrêter le bras, dès qu'on ne pouvoit pas changer le cœur. Ce ministère, que Dieu a été contraint de rendre inséparable du sceptre & de la couronne, est le plus bel apanage de la royauté: si les hommes ne s'étoient point égarés de la voie de la justice, on n'auroit point eu besoin de loix; leurs actions n'auroient eu pour principe que la probité, pour objet que la vertu,

& l'Etre, auteur de toutes choses, pour fin dernière. Tous seroient égaux, parce qu'aucun ne voudroit être le premier; il n'y auroit pas même de degré dans la vertu, parce que la vertu animeroit également les actions de tous; l'amour propre, qui n'est autre chose que l'intérêt déguisé, n'auroit point eu d'entrée dans le cœur des hommes; son règne ne se seroit point étendu, puisqu'il n'auroit point commencé: vous-mêmes, Mezzoraniens, n'en sentez-vous point les aiguillons, & ne vous prêtez-vous pas à ce tyran du genre humain, lorsque vous vous comparez avec les autres peuples?

Mais quand vous parlez d'indépendance, ne vous faites-vous pas illusion? La subordination, quelle qu'elle soit, n'entre-t-elle pas aussi dans la constitution de votre gouvernement? Votre dépendance, dites-vous, ressemble à celle qui règne dans une famille dont le père est vertueux, & dont les enfans sont fidèles imitateurs du père. Eh bien! un roi, par exemple, en Europe, est le père d'une grande famille, dont tous les enfans ne se ressemblent pas à la vérité; les uns, nés avec des dispositions heureuses, consommées par une excellente éducation, répondent fidèlement aux vues sages du monarque, ils ont toute sa tendresse, ils sont récompensés; les autres, au contraire,

dont le cœur est rempli de mauvais germes, résistent à cette même éducation, & par une conduite basse, lâche & infame, deviennent l'objet de sa colère, ils sont punis. L'anarchie est un monstre à tant de têtes, dont chacune a son opinion, que, quelque effort que l'on fasse pour prouver la possibilité d'un tel gouvernement, on sera toujours obligé de convenir qu'il répugne à la nature de l'homme, dont l'inconstance est l'apanage, & conséquemment, à la raison.

Les rois sont l'image de la divinité; Dieu se sert d'eux pour punir ou récompenser les peuples. Quel que soit un roi, c'est un présent de Dieu; présent respectable. Quiconque s'écarte de ce point, viole la loi fondamentale; puisqu'en manquant à la copie, il manque à l'original. Que penseriez-vous, & de quelle infamie ne se couvrirait pas celui d'entre vous, qui se refuserait à l'hommage respectueux, & même idolâtre, que vous rendez aux statues & aux cendres de vos ancêtres? Sous le tendre nom de père, ne jouissez-vous pas vous-même de tout le respect qu'on doit à un Roi? On vous le rend, direz-vous, parce qu'on le veut; & moi, je dis qu'on ne le veut, que parce que c'est l'usage & que vous le méritez. Par l'ordre même de votre constitution, si quelque vice

flétrissoit la beauté des vertus qui semblent entrer dans l'essence des Mezzoraniens, ne seroit-on pas obligé de respecter en vous, non pas le vice (à Dieu ne plaise que je veuille faire ici, d'un sujet pénétré de ses devoirs, un idole aveugle, pour qui la vertu & le crime, armés de l'autorité, sont la même chose), mais le titre auguste de patriarche, qui reste toujours le même, de quelques vertus que soit doué, ou à quelques vices que soit abandonné, celui que l'ordre de votre succession en a revêtu ?

Nous nous entretenions souvent des divers gouvernemens établis dans les différens pays de l'univers ; il comparoit le despotisme à un gouffre, où vont se perdre toutes les facultés des sujets, qui sont soumis à cette forme monstrueuse de gouvernement. La nature, ajoutoit-il, affligée d'une constitution aussi injuste & aussi cruelle, s'attache à se venger de ceux qui l'ont établie, sur ceux qui en ont sucé les funestes principes. Point de gouvernement, en effet, qui soit plus sujet aux révolutions ; point de souverain, qui, à chaque instant, soit plus près de sa chute que le despote. C'est un être insatiable, qui dévore toute la substance de l'état, & ne la digère jamais ; ne tenant qu'à lui, pour le seul amour de lui-même, il se trouve

seul dans les événemens malheureux ; aucun de ses sujets n'est attaché à lui par la communication de son autorité , ainsi tous l'abandonnent , lorsque le sort lui fait éprouver ses caprices. Monté sur le trône par la seule autorité , il en tombe sans que l'on soit touché de sa chute ; il chancelle sans cesse , parce qu'il n'a point d'appui : le monarque , au contraire , dépositaire de toute l'autorité , la divise & la soudivise ; & , par une circulation sage , la rappelle à lui , comme au centre d'où elle est partie. C'est ainsi qu'en la communiquant , il se fait des sujets intéressés à la tranquillité de son règne , par des vues particulières , qui influent avantageusement sur le général de l'état.

Après le démocratique , le gouvernement monarchique lui paroïssoit le plus raisonnable. Les raisons dont il étayoit cette vérité , me paroïssent fondées sur d'excellens principes ; mais il donnoit toujours la préférence au premier , comme plus analogue , disoit-il , à l'attribut essentiel de l'humanité. Pour moi , je pense qu'il ne le croyoit supérieur , que parce qu'il lui trouvoit plus de rapport avec le patriarchal.

Il ne paroïssoit porté à la littérature , que pour la partie de l'histoire. Ce tableau de vertus & de crimes , disoit-il , est nécessaire ; on le met sous les yeux des jeunes-gens , afin qu'ils

apprennent à éviter les uns , & à imiter les autres. Tous les autres , principalement la poésie , en aiguillant l'esprit , corrompent quelquefois le cœur , & le font égarer dans des voies dangereuses.

Il faisoit beaucoup de cas de quelques sciences & des arts. Il n'estimoit des mathématiques que l'astronomie & la géométrie : il vouloit principalement que les exercices du corps ne fussent point négligés : parce , ajoutoit-il , que l'ame raisonnable est l'être le plus respectable qu'il y ait dans toute la nature , & que son palais ne sauroit être trop embelli. Il n'est rien , disoit-il , qui révolte plus que de voir une belle ame logée dans un corps tout de travers & difforme. Aussi peut-on dire qu'il n'est point de nation qui ait un maintien & un port plus noble , & qui soit plus adroite & plus lesté que les Mezzoraniens : beaucoup de philosophie naturelle , rien du tout de la spéculative : il suffit que douze des plus anciens en aient une connoissance passablement étendue ; cette carrière est trop épineuse pour les jeunes-gens , & même trop dangereuse. L'amour-propre se glisse ordinairement dans ces recherches : sous prétexte d'en vouloir de bonne-foi à la vérité , on tombe dans l'erreur , on gémit de se voir ignorant , après un siècle d'étude ; mais on ne veut point en convenir. Cet aveu est trop humiliant ; on défend

d'abord ses opinions , quoiqu'erronnées ; on les étend ; la dispute s'échauffe ; l'état se met de la partie , le trouble succède : on ne cherche plus à persuader , on cherche à se confondre ; la fermentation devient sérieuse & intéressante ; il faut appeller l'autorité au secours ; les coups qu'elle porte aigrissent les esprits ; le feu de la sédition s'allume , l'incendie est universel , & l'état tombe en ruine. D'ailleurs , ajoutoit-il , nous avons un fonds de mélancolie , qu'il faut dissiper par des occupations qui amusent l'esprit & l'égayent. Sans cette sage précaution de notre gouvernement , cette humeur noire deviendrait fatale aux Mezzoraniens , si on leur permettoit de se livrer à la sécheresse des sciences profondes. Mais , quant à l'El , à peine souffrons-nous qu'on en ait même une idée simple & extrêmement bornée ; il est défendu aux plus anciens , d'y rien ajouter ; & comme tous les êtres ne sont , pour ainsi dire , qu'une inaction de la toute-puissance , nous pensons qu'ils sont , à ses yeux , des atômes agités une fois pour toutes , & que le soleil est chargé de continuer ce premier branle , que l'Être , auteur de toutes choses , a donné en général à toute la nature.

Vous avez vu , mes révérends pères , que les vertus de Sophrosine m'avoient rendu sen-

sible à ses charmes ; quelque mérite , qu'elle m'avoit connu , l'avoit portée à me croire digne de son attachement ; & comme l'intérêt n'étoit entré pour rien dans notre engagement , notre tendresse , au lieu de s'user , sembloit encore prendre de nouvelles forces. Toute notre conduite n'étoit qu'un tissu de prévenances , d'égards & d'attention réciproques ; on eût dit que toute la famille n'avoit qu'une même âme. On n'y connoissoit point de volonté ; tous vouloient la même chose ; il ne me restoit qu'un souhait à remplir , c'étoit de perpétuer mon bonheur , en me perpétuant moi-même. Sophrosine , qui voyoit dans mon cœur aussi librement que je lisois dans le sien , étoit pressée du même desir. Un enfant auroit mis le comble à notre félicité ; elle me donna un garçon. Avec quelle joie ne reçus-je point ce gage précieux de notre tendresse ?

Je goûtois une profonde paix au sein d'une famille respectable à tous égards , lorsque la jalousie me suscita , pour la troubler , la passion d'Aménophile ... Vous avez déjà vu que le bonheur de Sophrosine m'avoit paru l'inquiéter , lorsqu'elle me dit que d'autres pouvoient bien mériter autant qu'elle de m'avoir pour époux. Je ne laisse jamais échapper l'occasion de rendre justice au Pophar. Il donna , dans

d'événement dont vous allez être instruits, des preuves d'une prudence consommée; événement qui m'enleva pour quelque tems, malgré mon innocence, la confiance de mon beau-père, & peut-être la tendresse de mon épouse.

Sophrosine proposa un jour à sa mère, en présence d'Aménophile & de Ménise, d'aller voir une amie intime; qu'elle avoit dans le voisinage: sa mère y consentit; on fixa le tems du départ, mais non celui du retour: mon épouse qui cherchoit mon consentement dans mes yeux, vit bientôt que j'étois incapable de refuser quelque chose à qui savoit tout m'accorder: il est bien juste, lui dis-je, que je consente aux amusemens d'une tendre épouse; qui fait son occupation principale des miens; partez, ajoutai-je, tirez parti du tems le mieux qu'il vous sera possible, votre absence m'affligera moins, si je sais que la mienne ne répand point d'amertume dans les plaisirs que vont vous offrir les épanchemens de l'amitié.

Le souvenir de ces dernières paroles, joint aux circonstances que je rapporterai, ne servit pas peu à me faire dans la suite soupçonner coupable, quoiqu'elles partissent d'un motif entièrement innocent.

La partie fut exécutée, je restai seul avec le Pophar. Aménophile, dont j'ignorois le projet

impudique , profita de l'absence de mon épouse pour s'introduire la nuit du sixième jour dans mon lit (1) : livré à un profond sommeil , je ne m'aperçus point que j'avois une compagne aussi infâme , qui , en introduisant le crime dans le lit nuptial , en vouloit souiller la pureté : retenu cependant par un reste de pudeur , ou plutôt par la crainte des reproches dont je l'aurois accablée , si elle m'avoit éveillé , elle imposa silence à ses desirs criminels ; elle fut surprise par le sommeil. Mon épouse , qui arriva le lendemain de grand matin , n'eut point de plus grand empressement que de venir s'informer de ma santé. Elle entra dans ma chambre sans m'éveiller ; mais au spectacle humiliant qui se présenta à ses yeux , ne pouvant résister à la douleur qu'elle ressentit , elle tomba évanouie. Sa chute m'éveilla. Quel fut mon étonnement de trouver dans cet état une épouse digne de toute ma tendresse ! mais de quelle fureur ne me sentis-je point agité , lorsque je vis Aménophile sortir de mon lit dans un état capable d'allarmer la pudeur la plus aguerrie. Les regards d'indignation que je jetai sur elle ,

(1) On doit se rappeler comment les quartiers sont bâtis ; & l'on verra avec quelle facilité Aménophile pouvoit s'introduire dans la chambre de Gaudence , puisqu'ils étoient l'un & l'autre du même quartier.

lui firent sentir combien sa présence m'étoit odieuse ; elle se mettoit en état de sortir pendant que je secourois mon épouse , lorsque le Pophar , que ce bruit avoit éveillé , entra dans ma chambre : il ne fut pas moins étonné que moi de cette aventure ; il arrêta Aménophile. Allez , me dit-il , perfide époux , laissez-là une épouse , dont la vertu ne méritoit pas une telle récompense ; mettez-vous en état de paroître décemment , &c ne restez pas plus long-tems devant mes yeux , avec toutes les apparences d'un crime , qui détruit l'harmonie de la société. Les soins que vous rendez à ma fille sont autant de coups de poignard que vous portez dans son cœur. Les secours d'une main criminelle affligent la vertu , loin de la consoler.

Je passai sur moi ma robe de chambre ; je me jettai aux genoux du Pophar ; je l'assurai que j'étois innocent. Me tournant ensuite vers mon épouse , que les soins de son père avoient rappelée à la vie : chère épouse , m'écriai-je en arrosant ses mains de mes larmes , je vous jure par le soleil , je vous jure par mon Dieu que je ne suis point coupable : la froideur excita mes transports ; parlez , dis-je à Aménophile , rendez-moi justice , ou que vos mains , conduites par un cœur aussi lâche que le vôtre , m'arrachent la vie ; aussi bien , adorable Sophro-



*Allez, perfide Epoux, laissez-la une Epouse dont
la vertu ne méritoit pas une telle récompense.*



finq, je ne saurois survivre au malheur de perdre votre tendresse.

Le Pophar, pénétré de mon état, ou faisant semblant de l'être, ordonna à Aménophile d'accuser la vérité, d'avouer enfin si des recherches & des affiduités secrètes de ma part, l'avoient portée à une démarche si indigne de la vertu de ses ancêtres.

Gaudence, lui répondit-elle, mon père, en se jettant à ses pieds, que ce tendre nom de père me soit encore permis ! Je m'en suis rendue indigne par le triomphe qu'une ame funeste a remporté sur la mienne ; Gaudence est innocent ; seul coupable, je dois seule être punie.

Elle ajouta qu'elle n'avoit pu s'empêcher de m'aimer dès la première fois qu'elle m'avoit vu ; que depuis ce tems, elle avoit refusé toutes les fleurs qu'on lui avoit présentées ; qu'enfin, désespérée par le mariage de Sophrosine, qui avoit trahi toutes ses espérances, sans cesse attaquée par une ame étrangère, dont elle ne connoissoit point la nature, l'ame raisonnable avoit cédé la victoire ; qu'elle s'étoit portée à cette honteuse extrémité, autant dans le dessein de se venger de Sophrosine, dont les appas puissans lui avoient enlevé la cause d'un bonheur qu'elle se promettoit, que pour en jouir

contre les loix, aux dépens même de sa pudeur ; que cependant, après s'être glissée clandestinement dans mon lit, & m'ayant trouvé endormi, l'ame raisonnable avoit commencé à agir, qu'elle avoit si long tems combattu contre l'ame ennemie, qu'elle avoit été victorieuse à son tour ; que fatiguée par un combat si violent & si long, elle avoit cédé au sommeil, qui avoit, grace au soleil, conservé sa vertu ; qu'à la vérité, les apparences devoient nous faire regarder comme coupables, mais que nous étions innocens ; qu'elle protestoit que son récit étoit fidèle, que cependant elle alloit se rendre en prison pour y attendre le jugement des anciens.

Elle cherchoit déjà à sortir, mais Sophrosine & le Pophar l'arrêterent. Je ne parle point de ma contenance, le seul pinceau pourroit l'exprimer. Où allez-vous, lui dit le Pophar, fille plus digne de compassion que de blâme ! Depuis long tems je l'avois vue dans vos yeux cette ennemie. Depuis long tems aussi avois-je conseillé à votre père de vous marier, pour éviter le triomphe de l'ame de la chate, qui a attaqué votre ame raisonnable. Vous allez en prison, dites-vous ; est-ce pour y attendre une punition dont le souvenir perpétueroit la honte dans votre famille ? Mais avouez-le, ma fille, cet

cet événement qui vous fait rougir , vous rendra-t-il à votre vertu ? vous sentez-vous assez de force pour résister à cette ame ennemie ? Oui , mon père , répondit-elle fondant en larmes ; vos sages leçons que je vous prie de m'accorder , me donneront toute la force nécessaire ; & vous , continua-t-elle s'adressant à Sophrosine , tendre épouse , fidèle amie , je suis privée à jamais de ce titre aussi tendre que glorieux ; ma honte , toujours présente à vos yeux , va me rendre un objet détestable , dont vous détournerez vos regards. A ces mots , elle s'évanouit ; on la secourut ; elle revint , mon épouse lui renouvela toute son amitié ; ma réconciliation ne fut pas si précipitée. Le Pophar lui promit le secret. Ne différez point , ma fille , lui dit-il , à accepter la fleur , de peur que l'ame de la chatte que vous croyez vaincue , ne revienne à l'attaque avec plus de vigueur , & que le sommeil ne vienne point aussi à propos à votre secours. Quiconque s'endort sur sa victoire , touche au moment de sa défaite. On la retint à dîner ; je fus surpris du ton de sincérité que l'on prit pendant le repas. Aménophile , quelque tems après , se souvenant sans doute des leçons du Pophar , accepta , dans une fête du soleil , les fleurs d'un aimable Mezzoranien. Et cette même fille que

vous venez de voir entrer dans mon lit avec toute la hardiesse d'une personne qui a levé le masque, se présentera, dans la suite de l'histoire, avec tout l'éclat de la fermeté la plus héroïque & de la fidélité la plus éprouvée. La tendresse fut l'ame de l'engagement qu'elle contracta ; les deux époux passèrent leur vie dans la douceur d'une paix qui est toujours le fruit d'un amour sincère : à cette félicité se joignit la gloire de voir leurs statues couronnées, & enrichies d'emblèmes, qui devoient annoncer, à la postérité, le prix de la fidélité conjugale.

Cependant la suite de ce malheureux événement me fit sentir que les soupçons du Pophar & de Sophrosine, s'étoient fixés sur moi ; ma belle-mère, à qui on l'avoit caché, me continuoit ses tendres bontés. Je m'aperçus que le nom de fils, qui étoit si fréquent dans la bouche du Pophar, ne lui échappoit plus que par un reste d'habitude ; celui d'époux devenoit extrêmement rare dans celle de Sophrosine ; je trouvois les regards que l'un & l'autre jettoient sur moi, chargés de cette gêne qui échappe à un cœur troublé par des soucis cuisans. Mes prévenances fatiguoient au lieu de plaire ; on accueilloit mes attentions avec une politesse forcée, ressource d'un cœur qui veut mentir sans grossièreté ; plus je cherchois à

ranimer la tendresse de Sophrosine par le tendre nom d'épouse, plus elle s'attachoit à affoiblir la mienne, en me refusant obstinément celui d'époux. Vouloir se justifier d'un événement aussi triste, c'étoit rouvrir la plaie, & y verser un venin qui auroit aigri de plus en plus Sophrosine contre moi. D'ailleurs je m'étudiois à diminuer ma peine, en attribuant son refroidissement au souvenir d'une scène, dont toute autre personne, moins délicate qu'elle, auroit été pénétrée. Mais un jour que, cédant aux transports d'une tendresse que j'avois long-tems retenue dans les bornes des attentions & des égards, je voulus lui donner des marques d'une ardeur que la foi conjugale éteint chez les autres nations, elle me résista; j'insistai, prenant alors un ton sévère, accompagné d'un air altéré, mais modeste: quoique j'aye tout lieu, dit-elle, de me plaindre de vous, votre infidélité ne me servira point de modèle, je me respecte trop, pour être infidèle à mes devoirs; je n'oublie point que vous êtes mon époux & mon maître; vous n'avez qu'à vous servir de votre autorité & à jouir de vos droits: que vous importe, après tout, que mes sentimens soient fils de l'obéissance ou de la tendresse? Vous m'avez prouvé que vous n'en connoissiez pas la différence. Cette réponse me

mit dans un état à douter de ma propre existence , si l'amertume qu'elle répandit dans mon ame ne m'eût fait sentir que j'étois en vie. A qui pouvois-je recourir dans une situation si accablante ? Il ne me restoit pas même le foible soulagement des malheureux ; je n'avois plus personne dont le cœur eût voulu se charger de mes douleurs ; me serois-je adressé au Pophar ? il étoit irrité contre moi ; son indifférence m'accabloit ; j'étois coupable à ses yeux , malgré mon innocence. A son épouse ? c'étoit l'instruire d'une aventure que je devois lui cacher à tous égards. Abandonné à moi-même , tout entier à mes chagrins , j'en ressentis si vivement l'impression , qu'une funeste mélancolie s'empara de moi , & prit beaucoup sur ma santé ; je devins pâle & livide , mon corps n'étoit qu'un squelette animé d'un reste de souffle. Le Pophar partit pour faire sa tournée dans les autres nomes ; il ne m'invita point à le suivre. Si du moins il m'avoit laissé soupçonner que c'étoit à cause de ma foiblesse , j'aurois trouvé quelque consolation dans une raison aussi plausible ; mais non , il partit. Ce coup acheva de m'abattre , toute ma philosophie m'abandonna , je tombai dans une espèce d'anéantissement , dont je ne fortois que par des accès de fièvre les plus violens.

Mon épouse s'acquittoit de tous les devoirs , & me donnoit tous les soins que pouvoit exiger ma situation ; mais toutes ses attentions ne servoient qu'à me faire regretter le principe dont elles partoient , avant la malheureuse catastrophe d'Aménophile. Elle me surprenoit souvent les yeux baignés de larmes ; je voyois aussi avec douleur qu'elle perdoit insensiblement de son embonpoint ; que victime des ordres de son père , & d'une mélancolie d'autant plus dangereuse , que pour me dissiper elle la masquoit d'une gaieté forcée , elle succomberoit.

On observoit exactement de me présenter mon fils , le matin & le soir ; on s'étoit sans doute aperçu du plaisir que je prenois à l'instruire ; & le Pophar avoit cru que ma situation seroit plus affligeante , si l'on me privoit de cette consolation ; on me représentoit qu'il ne convenoit point de le laisser long tems auprès de moi , de peur que ma maladie n'influat sur sa santé. Peu accoutumé à vouloir avec une famille que j'avois vu jusqu'alors sans volonté , j'embrassois tendrement ce gage précieux d'une tendresse que je n'avois jamais altérée ; je le rendois à sa mère , qui , sans doute par l'ordre du Pophar , le remettroit entre les mains de la grand-mère. Ainsi , de quelque rai-

son que l'on couvrit la dureté d'un tel traitement , je voyois avec douleur que tout étoit suspect en moi , jusqu'à la tendresse que j'avois pour mon fils.

Quelque soin que l'on se donnât pour me rétablir , il étoit inutile ; l'esprit & le cœur étoient malades ; les secours ordinaires de la médecine , ne portent point à ces parties. Je dépérissais de plus en plus , je crus m'apercevoir que je touchois au moment fatal qui alloit me séparer de tout ce que j'avois de plus cher au monde , & me rapprocher de ce dont on devoit s'occuper tous les momens de la vie ; un accès de fièvre me donna une secousse si violente , que je crus n'avoir plus que le tems de m'entretenir avec la mère de Sophrosine. Il convenoit de l'instruire de ce mystère odieux ; il n'étoit pas juste qu'après ma mort , mon innocence se trouvât flétrie d'un soupçon aussi humiliant ; je priai mon épouse de vouloir bien me procurer un entretien avec sa mère : elle me répondit avec cet air pénétré que prend la vertu lorsqu'elle se venge par force d'un coupable qui est cher , qu'elle alloit l'avertir. Je voyois , en effet , qu'elle se contraignoit beaucoup , & que la sévérité qu'elle exerçoit à mon égard , étoit plutôt l'effet de son obéissance que de son ressentiment. Sa

mère parut au chevet de mon lit ; Sophrosine , pour nous laisser seuls , prit le prétexte d'aller tenir compagnie à Ménise , son amie intime , qui venoit assiduellement s'informer de ma santé.

Je commençai d'abord par rappeler à ma nouvelle confidente toutes les circonstances les plus marquées de ma conduite passée , pour la préparer à me croire innocent , aussitôt que je lui aurois déclaré ce qui me faisoit croire coupable ; je lui fis ensuite tout le détail de l'événement. Vous avez dû , lui dis-je , vous appercevoir du changement de votre époux & de votre fille. Ma mère , ai-je jamais eu le malheur de faire quelque'action qui pût m'attirer un soupçon si honteux ? Je crains le Dieu que j'adore , son œil perçant voit le dernier repli des cœurs ; il est la vérité par essence , & terrible dans ses vengeances contre qui-conque ose la trahir. Je touche au moment formidable où je vais paroître à son tribunal ; que les trésors de sa miséricorde infinie soient fermés pour moi , si je suis coupable ; & si , depuis que j'ai le bonheur de vous appartenir , je me suis jamais égaré de la voie de la vertu , dont toute votre famille m'a donné des exemples dignes d'admiration. Moi , j'aurois été capable d'une telle perfidie envers Sophrosine , qui remplit toute mon ame ! Sophrosine , qui

est tout l'univers pour moi ! Hélas ! si le Dieu juste qui va bientôt me juger ne me pardonne point l'excès de la tendresse que j'ai pour elle : ah ! ma mère , que vais-je devenir ! quelle éternité de peines ne vois-je point préparée ! Oui , ce Dieu jaloux me fera sans doute un crime d'avoir adoré Sophrosine ; ce tribut de notre reconnaissance n'appartient qu'à lui seul. Ma mère , oui , vous l'êtes ; mes douleurs pénètrent votre ame ; je lis dans vos yeux , pleins de bonté , la justice que vous rendez à mon innocence ; mais Sophrosine est le seul bien qui puisse soutenir le reste de mes forces , son nom seul est l'ame de ce reste de vie. Je m'affoiblis ; à peine je respire. Mère tendre , mère juste , mère aussi chère que le jour que mes yeux peuvent à peine supporter , que j'embrasse mon fils , que j'embrasse Sophrosine ; qu'avant de mourir , je lui demande pardon d'un crime que je n'ai pas commis ; que , du moins , elle me rende sa tendresse ; c'est mon bien. Pourroit-elle assez barbare pour refuser à la compassion ce qu'elle doit à la justice..... ? Mais , ma mère , je sens..... Sophrosine..... Mon fils ! ... Pophar !... O mon Dieu !... Je pardonne à Aménophile..... Je perdis connaissance.....

Le ciel me réservait sans doute à la gloire de faire des chrétiens , de mon épouse , de sa mère

& du Pophar; les soins affectueux que tout le monde se donna pour me faire revenir, me rappellèrent à la vie. Ciel ! quel spectacle touchant & tendre s'offrit à mes regards languissans ! je me trouvai dans les bras de ma mère, mes mains baignées des précieuses larmes de mon épouse ; le Pophar m'appelloit tendrement son cher fils, le nom de Gaudence échappoit à Sophrosine, à travers ses sanglots & ses soupirs. Vivez, me dirent-ils de ce ton que prend une tendresse qui a été long-tems gênée. Oui, mon fils, mon cher fils, ajoutoit le Pophar, vivez. Une épreuve si belle, vous rend encore plus précieux à toute la famille.

On me laissa tranquille, de peur qu'une joie si vive ne prît encore sur le peu de force qui me restoit. Le Pophar fit sortir tout le monde, excepté mon fils, pour que je ne me livrasse pas trop à moi-même ; mais à peine pouvoit-on arracher Sophrosine de mes bras. Gaudence, me disoit-elle, cher époux ! Sophrosine, m'écriois-je, ah cruelle, mais trop vertueuse & tendre épouse ! je passe sous silence des épanchemens qui ne peuvent être exprimés.

Peu s'en fallut que les premiers transports d'un bonheur si inattendu ne me privassent du plaisir de le goûter, ma fièvre devint plus violente ; il sembloit que mon reste de vie ne fût

soutenu que par les mouvemens d'une joie si précipitée. Je voyois dans les inquiétudes que le Pophar s'efforçoit de cacher, qu'il craignoit pour mes jours, & je sentoís en effet qu'il y avoit tout à craindre : il n'ignoroit point cette partie de la médecine qu'une expérience assidue rend aussi utile à la société, que les autres, dont presque tout l'univers est infecté, lui sont préjudiciables. Depuis quelques jours il me faisoit prendre du suc de certaines plantes qui ne produisoient point d'effet : s'apercevant enfin que je m'affoiblissois de plus en plus, il vint me dire un jour : tenez, mon fils, mon cher fils, voici la dernière ressource qui me reste pour sauver une vie qui nous est encore plus chère qu'à vous-même. Priez le Dieu de vos pères de répandre dans cette liqueur des esprits vivifiants. Sophrosine & votre mère sont aux pieds des autels à supplier le soleil de verser dans le suc de sa plante favorite toute l'efficacité que nous desirons : il me donna un vase plein d'eau, & y jetta trois gouttes de cette liqueur.

Je fis d'abord quelque résistance, je craignois de tomber dans quelque superstition ; mais après avoir réfléchi que je pouvois m'adresser au vrai Dieu pour l'effet de ce remède, je me déterminai à le prendre. Peu de tems après,

je sentis dans mon cœur comme un nouveau principe de vie , ma parole devint ferme & assurée , une certaine gaieté se répandit dans toutes les facultés de mon ame ; les images lugubres qui les obscurcissoient disparurent , enfin je me sentis renaître. Le Pophar , qui ne me quittoit point , vit ce changement avec plaisir , il me continua ce régime , jusqu'à mon entier rétablissement. Mon épouse , c'est ici où ma joie ne put se contenir , mon épouse me dit un jour , que , convaincue de la puissance du Dieu que j'adorois , & embrasée du desir de me conserver , elle lui avoit , même à l'autel du soleil , adressé ses prières , & offert son encens ; qu'elle avoit entendu , mais confusément , au fond de son cœur , une voix plus qu'humaine , qui lui avoit promis ma guérison ; que , pénétrée de reconnoissance envers un Dieu si fidèle à ses promesses , elle ne vouloit plus en adorer d'autre. Ton Dieu , mon cher Gaudence , me dit-elle , est le maître du soleil , & il mérite de l'être. Que dis - je ; il l'est de tous les Dieux & de tout ce qui paroît , puisqu'il me rend mon tendre époux : c'est lui , Gaudence , qui t'a donné le courage de supporter mon indifférence sans l'avoir méritée. C'est lui ; eh ! quel autre Dieu peut donner des sentimens si magnanimes ? c'est lui qui t'a inf-

piré le généreux pardon de la criminelle Aménophile : certes, si les chrétiens pratiquent des vertus si sublimes, ils sont des Dieux bien plus dignes de notre encens que le soleil. Fais donc, aimable époux, que, devenue ton épouse par les liens du mariage, je devienne ta sœur en ce Dieu si parfait.

Vous pouvez penser, mes révérends pères, que, charmé d'une conversion qui, à tous égards, me paroissoit sincère, j'en saisis l'occasion avec tout l'empressement d'un chrétien pénétré de sa religion ; mais je crus devoir l'instruire, & même lui faire desirer un sacrement si auguste avant que de le lui administrer. Mon épouse, embrasée pour l'objet de sa nouvelle foi, me surpassoit déjà dans les vertus chrétiennes, avant que de l'être. Elle vantoit sans cesse à son père & à sa mère, les charmes qu'elle trouvoit dans la loi sainte qu'elle alloit embrasser : isolé dans un pays idolâtre, je n'avois pour rendre mon culte que mon cœur, & mon cœur étoit le temple, le sacrificateur, & la victime que je pouvois offrir à mon Dieu.

Cependant, quoique je rapportasse à l'être suprême tous les effets de la nature, je crus devoir m'informer de la plante dont le suc avoit si efficacement produit mon rétablissement ; je priai le Pophar de m'instruire sur ce

point important pour la société. Il me dit que c'étoit le suc de la plante éternelle, ou plante du soleil ; il m'en fit voir une : la description en est assez curieuse pour me déterminer à vous la faire ; celle que vous voyez dans mon cabinet s'est desséchée , elle est méconnoissable. Cette plante est élevée sur deux tiges séparées, qui se réunissent ordinairement à un pied de hauteur ; elles ont la figure des jambes & des cuisses d'un homme ; de ce tronc s'élèvent de petits rameaux , qui vont se réunir en cercle à un demi pied de hauteur , & se perdent vers le centre par une double pellicule , qui forme cette espèce de taches que nous appercevons dans le soleil. Cette pellicule se replie ensuite vers la circonférence , & se divise hors du cercle en rayons de six pouces de longueur , d'où découle cette liqueur , qui est une espèce d'huile rougeâtre ; ils sont durs & canelés à-peu-près comme le sureau ; ils sont garnis latéralement de petites feuilles dentelées , & d'un gris d'argent , semblables à celles de la plante appelée argentine ; les deux tiges qui partent de la racine , sont d'une substance charnue & spongieuse , comme le nénuphar.

L'INQUISITEUR. Mais sans doute que desséchée , elle a encore quelque vertu qui pourroit être de quelque utilité ?

GAUDENCE. Oui , mes révérends pères , réduite en poudre dont on fait infuser vingt-cinq grains dans quatre ou cinq verres du meilleur vin d'Alicante que l'on peut trouver , elle est d'un grand secours pour les apoplexies , les épilepsies , & sur-tout infallible dans les paralyties , pourvu qu'elles ne soient pas invétérées.

LE SÉCRETAIRE. Ici les inquisiteurs se regardèrent un instant comme pour se demander tacitement s'ils ne s'en empareroient point ; mais le premier inquisiteur ayant fait sentir à Gaudence que la communauté seroit bien-aise de posséder ce trésor pour le bien du public , il vola vers le cabinet où étoit cette plante merveilleuse , & la présenta avec un générosité admirable. Nous en faisons du vin qu'on appelle vin de vie. Les grandes cures que nous avons faites , le rendent extrêmement précieux , & l'ont mis en si grande estime , qu'il produit un grand bénéfice à notre maison.

L'Inquisiteur , après l'avoir acceptée , le pria , d'un ton affable , de continuer son histoire.

GAUDENCE. On trouve un avantage dans les malheurs , ils augmentent les charmes de la félicité qui leur succède ; il semble que la providence ait jugé nécessaire ce mélange de maux & de biens pour le bien de notre existence. Un bonheur non interrompu , semble en

effet cesser de l'être ; aussi je puis dire que les cruelles épreuves que je viens de vous raconter , ajoutèrent de nouveaux attraits à la tendresse de mon épouse , à l'amitié de ma mère , & à la confiance du Pophar. Mais , hélas ! cette vicissitude de biens & de maux fut terminée par une perte , dont le souvenir m'anéantiroit , si , soutenu par la confiance que j'ai dans la bonté de mon Dieu , je n'envisageois , dans mes douleurs , l'importance du prix qui est attaché à la résignation. Ma mère fut attaquée d'une maladie dont elle mourut après avoir reçu le baptême. Mon épouse , qu'une mélancolie invétérée avoit affoiblie considérablement , & pénétrée de cette mort , tomba dans un abandon & dans une espèce d'anéantissement , dont ni mes soins ni ceux du Pophar ne purent arrêter les progrès. Je ne la quittois pas un instant , pour l'encourager à prendre tout ce que le Pophar lui prescrivait. Soumise à mes volontés , elle trouvoit dans l'amertume même des remèdes , la douceur de me plaire par son obéissance. Mais Gaudence , me disoit-elle , je sens que je n'en reviendrai point. Quand est-ce que vous me donnerez ce sacrement après lequel je soupire depuis si long temps ? Si ce n'est que par lui que je puis contempler ton Dieu , hâte-toi , cher époux , de m'assurer ce bonheur ; je suis

plus près que tu ne penfes du terme fatal.

Hélas ! fi je diffèrai à lui accorder cette conſolation, ce n'étoit que pour lui faire voir que ſa maladie n'étoit point défefpérée, & pour l'inviter à reprendre courage. Ce Dieu, chère Sophroſine, lui diſois-je, que tu veux adorer, & qui t'aime déjà, maître de nos vies, veut & ordonne que nous les ménagions ; c'eſt un dépôt qu'il nous a confié ; le négliger, c'eſt ſ'en rendre comptable à ſon tribunal. Tu t'abandonnes, chère épouſe, tu ne m'aimes donc plus ? ta mort ſera ſuivie de la mienne. Moi, je ne t'aimerois pas, me répondit-elle ? ah ! Gaudence, je ne t'aimerois pas ? Te ſeroit-il bien poſſible de l'imaginer ? Tu as fait mon bonheur pendant toute ma vie. Tu vas me rendre heureuſe après ma mort, & je ne t'aimerois pas ? Quoi, cette ingratitude entreroit dans un cœur, que tu as rempli de vertus ! ah, Gaudence, écarte cette idée, elle empoifonne celle que tu m'as donnée du vrai bonheur où j'aspire. Laiſſe-moi mourir : mais vis, cher époux ; que ma mort ne t'inspire point le mépris d'une vie ſi précieufe au gage de notre tendreſſe, ſi cher au Pophar, ſi néceſſaire à la Mezzoranie. Vis pour ton Dieu, puisqu'en établiffant ſon nom dans ce pays, ta vie eſt utile à ſa gloire.

Voilà

Voilà quel étoit le sujet de nos entretiens. Souvent elle embrassoit son fils : avec quel zèle ne lui exprimait-elle pas cette tendresse maternelle , dont les gestes sont plus énergiques que les paroles ! avec quelle douce gravité , mais toujours prévenante & persuasive , ne lui vantait-elle pas le prix d'un bonheur dont elle ne jouissoit point encore ? c'étoit le baptême. Souvenez-vous , lui disait-elle , mon fils , de la fidélité que vous devez à votre Dieu , au Dieu de votre père , au Dieu qui fera bientôt le mien , à ce Dieu qui est la pureté même : aussi attentif à notre bonheur , que jaloux de la moindre action qui ne l'a point pour objet , il nous prive à jamais de cette félicité incorruptible. N'oubliez pas , mon fils , de le prier pour moi : née dans l'Idolâtrie , je suis indigne de le posséder , si l'encens de vos innocentes prières ne le fléchit en ma faveur : mon fils , rappelez-vous sans cesse qu'un double motif vous doit faire respecter votre père. Vous lui avez une double obligation ; la vie mortelle , & la connoissance de la voie qui conduit à une vie qui ne finit point , sont deux objets assez puissans pour exciter votre reconnoissance ; mon cher fils , vous souviendrez-vous au moins de votre mère ? O mon Dieu ! recevez ce premier hommage de mon amour , quoique je sois encore

infestée d'idolâtrie. Ecoutez-moi, exaucez les vœux d'une misérable créature qui veut vous appartenir. Cruel époux, me disoit-elle ensuite, que t'ai-je fait qui mérite un traitement si rigoureux ? Tu as donné à mon fils un bien qu'il ne t'a point demandé, & dont il ne connoissoit point le prix ; & tu me le refuses, parce que je le desiré, & parce que je sens d'avance qu'il est le seul principe de tous les biens ? ah, Gaudence ! ton Dieu t'ordonne-t-il tant de cruauté ! Te me l'as dépeint si bon, si grand, si magnanime, versant abondamment ses graces incorruptibles dans les cœurs purs qui l'implorent. Et toi que je prends ici pour son ministre, tu me refuses ces mêmes graces, dont il t'a fait le dépositaire ? ah Gaudence ! ah cher époux ! laisse-toi fléchir, accorde-moi ce bien, l'objet de tous mes vœux. Oui, si je l'obtiens, je te promets, puisque tu desires que je vive, je te promets de vivre.

Pénétré jusqu'aux larmes d'un discours si touchant & si vif, je crus qu'il étoit tems de joindre le baptême d'eau au baptême de feu.

La providence n'avoit sans doute soutenu le foible reste de ses forces, que pour lui donner le tems d'être écrite dans le livre de vie. Après qu'elle eut reçu le baptême, je la vis s'affoiblir à mesure qu'elle se fortifioit dans la nouvelle

foi qu'elle avoit professée. Le Pophar s'en étant aperçu, vint, les yeux baignés de larmes, me dire qu'il étoit sans fille, & que j'étois sans épouse. Extrêmement borné sur les matières de médecine, je ne croyois pas si près ce coup qui déchira mon cœur; je volai dans les bras de mon épouse; mon fils qui avoit la faculté de sentir, (le sentiment est en effet de tout âge) sans avoir celle de savoir pourquoi il étoit sensible, fut ému de ma situation & de celle de sa mère; il jettoit des cris perçans accompagnés des noms de père & de mère; il auroit affecté le marbre même: le naturel dans les âmes bien nées parle de bonne heure. Mon épouse à qui ses forces épuisées permettoient à peine de s'exprimer, plus pénétrée de mon état que du sien, rappella tout ce qui lui en restoit, & me dit d'une voix assurée: foible époux! quoi Gaudence, c'est à toi que je dois la fermeté avec laquelle je vois approcher ce terrible, que dis-je, cet heureux moment; & tu succombes? Est-ce ainsi que, soumis aux volontés de ton Dieu qui est devenu le mien, tu reçois ses ordres suprêmes? ah! ma foi quoique naissante, mais plus vive & plus forte, adore d'avance le coup que la mort dont il a triomphé va me porter..... Mon père..... je le vois ce Dieu dans le sein de sa gloire, il me tend les bras,

il vous les ouvre.... Que je rentre dans ses mains avec l'espoir assuré que vous mourrez fidèle adorateur de ses perfections..... Mon époux, mon fils, mon père, vous pleurez! eh quoi! je ne lui appartiens que depuis un instant, à peine suis-je son bien, & déjà vous voulez le lui arracher..... Ah! vos soupirs irritent sa colère, & je sens qu'il ne veut exercer sur moi que sa bonté. Laissez-moi voler vers ce Dieu plein de charmes, cher Gaudence, vertueux époux, c'est à ta tendresse pure que je dois la félicité qui m'attend, je ne l'oublierai jamais: vis, mais que ta vie soit un sacrifice continuél de ta reconnoissance & de la mienne... Je vois..... Ah ciel! que vois-je....? Que de gloire l'environne! quel trait de lumière tombe de son trône sur la Mezzoranie.....! Heureux Mezzoraniens.....! Ma mère aux pieds de son trône, mère bienheureuse, tendez la main à votre fille..... Ce pieux transport fut suivi d'un silence contemplatif; ses yeux élevés vers le ciel, sembloient être arrêtés sur l'immensité de l'être qu'elle alloit posséder: mais elle revint, & saisissant ma main avec la tendresse la plus expressive... Fais-moi, me dit-elle, répéter avec toi, avec mon fils, le vœu solennel que je lui ai fait de vivre & de mourir dans sa foi. Que ta voix, que celle de mon fils, (la vérité

fort de sa bouche) que la mienne, soutenue du feu de vos prières, engagent le nouveau, mais le seul Dieu que j'adore, à me recevoir dans son sein..... Elle s'élança vers nous : venez, vous qui m'êtes chers..... venez, que mourant dans vos bras, je rende à mon Dieu le dépôt qu'il m'a confié.... Je sens..... Adieu Gaudence..... Mon fils, je vous embrasse..... Mon père, foyez chrétien..... Mon Dieu, ne m'abandonnez..... ô mon Dieu..... Une crise la fit évanouir ; mais quelques instans après son ame faisant un dernier effort pour briser ses liens, lui fit jetter sur nous son dernier regard. A peine eut-elle prononcé une fois le nom de Dieu, que son esprit s'envola dans le sein de l'éternité. Je tins ma bouche collée sur la sienne : que ne fis-je point pour lui communiquer ma vie ! mais, hélas ! il falloit une plus belle ame que la mienne pour ranimer un si beau corps.... Enfin je la perdis.

Plus le ciel nous voit répondre fidèlement à ses saintes volontés, plus il nous éprouve ; la mort de mon épouse fut suivie de celle de mon fils, par un accident particulier, dont le détail devient inutile dans mon histoire. Le Pophar y parut plus sensible que moi, sans doute parce que plus âgé que moi, il voyoit dans ce lien qui l'attachoit encore plus étroitement à la so-

ciété, le seul rejetton sur lequel il fondeoit les espérances de perpétuer son sang. La fermeté que je fis paroître dans toutes ces pertes, dont la moindre ne pouvoit être réparée, lui donnèrent de plus en plus de hautes idées de notre religion. Point d'instant, point d'événement que je ne rapportasse à cet objet: tous nos entretiens rouloient sur ce point le plus important de tous: mais il n'étoit pas homme à se laisser convaincre par des raisons ou foibles ou apprêtées. Il vouloit voir la vérité toute nue, ou du moins en entrevoir autant qu'il en faut, pour faire rendre la raison qui cherche de bonne foi la lumière.

Je m'apperçus que tous nos derniers entretiens avoient fait beaucoup d'impression sur l'esprit d'un homme aussi éclairé; la vérité agit avec plus de puissance sur un esprit abattu & consterné. La docilité fuit l'infortune; & le Pophar étoit devenu le plus malheureux de tous les hommes, par la sensibilité trop vive qu'il montrait dans les pertes que nous venions de faire: tant il est vrai, que la sagesse qui n'a point Dieu pour principe & pour objet, n'est qu'une fausse fermeté, ou, pour mieux dire, n'est qu'une foiblesse déguisée.

Il me parut déterminé, dès qu'il auroit rempli le tems de sa régence, ce qui devoit être

dans un an, à profiter du voyage du Caire, pour venir, avec moi, en Europe, examiner les choses dans leur source, croyant, avec raison, qu'il ne pouvoit prendre trop de peine, pour s'éclairer sur une matière aussi importante.

En mon particulier, malgré la beauté & les richesses du pays, je ne pus goûter aucun plaisir dans un lieu où j'avois perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde : le tems même, loin de diminuer ma douleur, me rappelloit sans cesse le triste souvenir de mon infortune. Tout ce qui me consolait le plus, étoit d'avoir baptisé de ma propre main, ma mère, mon épouse & mon enfant. Que de sujets de réflexion sur l'instabilité du bonheur de ce monde, pour un homme qui s'attendoit à en jouir long-tems ! Hélas ! tout avoit disparu comme un songe ; l'adorable Sophrosine n'étoit plus.

Le Pophar n'étoit pas moins affligé que moi : il avoit perdu sa fille unique & ses petits-enfans : la mort de mon fils, dont vous voyez le portrait, lui avoit causé, sur-tout, une douleur mortelle. Les malheurs nous sont souvent salutaires : ceux que le Pophar venoit d'éprouver, le disposèrent davantage à écouter les vérités de notre divine religion, qu'il se proposa d'étudier & d'approfondir.

Une autre raison encore plus forte me por-

toit à solliciter le Pophar de me permettre de retourner dans mon pays natal, & de m'y accompagner ; c'étoit le soin de mon ame. J'avois vécu tant d'années sans pouvoir m'acquitter des devoirs que l'église nous impose, que l'inquiétude de mourir sans me réunir à elle, me tourmentoit sans cesse. Cependant, pour faire tout le bien qui dépendoit de moi, dans un pays où j'en avois été comblé, ne devant plus y rester qu'un an, je fis sentir au régent que le royaume pouvoit être exposé à des invasions du côté du tropique méridional, ou du moins qu'on n'étoit point sûr qu'il n'y eût pas, de ce côté-là, des lieux habitables, d'où il pouvoit être plus facile d'aborder en Mezzoranie, que par les sables de la Lybie & de l'Egypte. Ce n'étoit pas la première fois que je l'entretenois de ces doutes ; je lui disois souvent que, quoique le pays fût inaccessible vers l'Egypte, à tout autre qu'à nous, il étoit cependant possible que du côté opposé, il fût plus voisin du grand océan, ou que les sables fussent moins étendus qu'on ne pensoit ; & que, par conséquent, il étoit à craindre que, dans la suite, un peuple barbare ne le découvrit, & ne vînt troubler la paix des habitans, sans qu'ils fussent en état de s'y opposer.

Ce qui me confirma dans mon idée, étoit que, du haut des montagnes de la Mezzoranie,

situées au midi, j'avois apperçu des nues qui s'étendoient toujours vers la même partie de l'horison. Je m'imaginai que ce pouvoit être des brouillards qui couvroient les sommets de quelques grandes montagnes, au bas desquelles il devoit y avoir des vallées habitables.

Pour prévenir tout danger, nous résolûmes, le Pophar & moi, d'aller à la découverte ; &, après avoir communiqué notre dessein au conseil des cinq, du secret desquels nous étions sûrs, & nous être munis de tout ce qui nous étoit nécessaire dans notre voyage, nous partîmes pour l'extrémité méridionale du royaume, ne menant avec nous que cinq personnes, & ne prenant de provisions que pour dix jours, parce que nous comptions revenir au bout de cinq, &, à notre retour, prendre d'autres mesures, au cas qu'il nous fallût aller plus loin pour vérifier nos soupçons. Nous allâmes, sans nous détourner, vers le point de l'horison, où j'avois remarqué que l'air paroissoit toujours chargé de brouillards.

Le troisième jour de notre voyage les déserts nous parurent bien moins arides que nous ne le croyons : le terrain devenoit même assez ferme ; & le quatrième jour nous vîmes un peu de mousse & quelques arbrisseaux épars, ce qui nous fit juger que nous ne tarderions pas à

trouver un lieu habitable. En effet, dès le soir du même jour, nous découvrîmes les sommets des montagnes, plus éloignées, à la vérité, qu'elles ne nous l'avoient paru d'abord, de sorte que, quelque diligence que nous fissions toute la nuit & lendemain, nous n'y pûmes arriver qu'le cinquième jour au soir.

Nous y trouvâmes une source d'eau excellente, dont nous bûmes avec grand plaisir ; nous n'osions ni dormir, quoique nous fussions extrêmement fatigués, ni marcher à l'aventure dans un lieu que nous ne connoissions pas. Le lendemain matin nous montâmes sur le sommet de la plus haute des montagnes, d'où nous découvrîmes une grande étendue de pays, entrecoupé de rochers & de précipices, & aussi stérile que les Alpes, si vous en exceptez quelques vallées assez fertiles, & des bois, dont les arbres étoient fort élevés, mais très-rare. Nous n'y vîmes pas la moindre trace d'habitans : ainsi voyant que nous ne manquerions pas des choses nécessaires pour la vie, nous ne nous mîmes pas en peine de nous remettre sitôt en chemin. Nous errâmes de tous côtés pendant cinq jours parmi les rochers & des précipices affreux. Le terrain commençoit à s'applanir vers la droite, mais les montagnes sembloient se multiplier vers la gauche.

Nous étions dans un des endroits les moins praticables des rochers, lorsqu'un de nos compagnons crut appercevoir quelque chose qui ressembloit assez à un homme assis, auprès d'un petit ruisseau, sous un rocher extrêmement escarpé, précisément au-dessous. Nous détachâmes trois hommes de notre compagnie pour l'empêcher de se sauver dans le bois, pendant que le Pophar & moi avancions vers lui, à pas lents. Dès qu'il nous vit, il se sauva & disparut dans l'instant. Nous remarquâmes à peu-près l'endroit où il s'étoit enfui ; & sûrs qu'il ne pouvoit pas nous échapper, nous nous mîmes tous à le chercher ; enfin nous le découvrîmes dans le creux d'un rocher, où il avoit coutume de se retirer. Son lit étoit fait de feuilles sèches & de mousse, & dans un coin étoient différentes sortes de fruits secs, dont il vivoit. Il parut étonné à notre vue ; & voyant que nous étions cinq à boucher l'entrée de sa caverne, il se mit en devoir de se défendre, au cas que nous voulussions l'arrêter. Nous vîmes, en le regardant de plus près, qu'il avoit encore sur le corps des lambeaux d'un habit déchiré, avec un reste de ceinturon, ce qui nous fit connoître qu'il étoit Européen. Le Pophar lui demanda en langue franque qui il étoit, & par quel hasard il se trouvoit dans ces déserts ? Il secoua la tête pour

marquer qu'il ne nous entendoit pas. Je lui parlai à mon tour en François, en Italien & en Latin, mais il ne comprenoit aucune de ces langues. A la fin il s'écria : *Inglis, Inglis*. J'avois appris un peu d'Anglois pendant que je faisois mes études à Paris. Sachant que mon père souhaitoit que j'apprissse plusieurs langues, j'avois fait connoissance avec des Anglois & des Ecoissois, qui étudioient comme moi aux Quatre-Nations, & m'étois lié d'amitié avec le père Johnson, bénédictin Anglois, de sorte que je parlois cette langue assez bien pour un étranger. Je dis donc à notre sauvage de ne rien craindre, & qu'on ne lui feroit aucun mal. Dès qu'il m'eut entendu parler, il vint à nos pieds : ayez, dit-il, pitié d'un malheureux que la fortune s'obstine à persécuter ; le juste ciel ne laissera point cette œuvre de charité sans récompense : je vois en vous quelque chose de divin qui dissipe mes craintes, & répand dans mon ame une secrète joie. Voilà mon songe accompli ; c'est Dieu qui vous envoie ici pour me sauver. Il avoit plus l'air d'une bête sauvage que d'un homme ; ses cheveux, sa barbe & ses ongles étoient effroyables ; son visage hideux & décharné : il paroissoit être d'un tempérament fort & vigoureux ; &, malgré le triste état où il étoit réduit, on remarquoit encore dans son air quelque chose de distingué.

Il nous dit que son père étoit un négociant opulent qui commerçoit aux indes orientales, & sa mère Hollandoise, & native de Batavia; qu'il avoit été élevé à Londres; mais que son père, dont il n'étoit que le fils naturel, l'ayant abandonné, il avoit été obligé d'aller implorer le secours des parens de sa mère; que, par son courage & son application, il s'étoit ouvert un chemin à la fortune, & avoit été fait lieutenant aux gardes Hollandoises à Batavia; mais qu'il avoit fait naufrage sur les côtes d'Afrique, dans une expédition secrète dont il avoit été chargé, & que, s'étant trop avancé dans le pays avec ses compagnons, qui étoient au nombre de quatre, pour chercher de quoi vivre, ils avoient été pris par des sauvages, qui leur avoient fait faire un chemin très-long par des routes inconnues dans le continent, à dessein de les manger dans la suite, ou de les sacrifier à leurs idoles : fort affreux que les autres avoient subi; mais qu'ils l'avoient réservé, comme étant le plus gras, pour une grande fête qu'ils devoient célébrer peu de tems après. Heureusement pour lui les sauvages qui l'avoient pris, furent attaqués par un détachement de leurs ennemis; ils'en vinrent aux mains; &, dans le fort de la mêlée, il se déroba à leurs yeux, & se sauva dans le plus épais de la forêt. Il marcha toute la

nuît, sans savoir où il alloit; &, après avoir erré de montagne en montagne, & de bois en bois, il arriva à un désert sablonneux, qu'il résolut de traverser ou de périr, plutôt que de retomber entre les mains de ces cruels antropophages. Il fut deux jours & deux nuits sans boire, ne vivant que de fruits secs, jusqu'à ce qu'il eût rencontré ces montagnes, qu'il avoit choisies pour le lieu de sa demeure, parce qu'il n'y avoit point vu de traces qui lui indiquassent qu'elles fussent habitées. Enfin, il nous apprit qu'il y avoit plus de cinq ans qu'il vivoit dans cette solitude affreuse, sans savoir où il étoit, ni par où il pouvoit en sortir.

Après lui avoir promis de lui procurer une vie douce & tranquille, je lui demandai de quel côté, à-peu-près, il pensoit qu'étoit l'océan, & combien il croyoit que nous en étions éloignés. Je crois, dit-il, que la mer doit être de ce côté-là, en regardant vers le sud, & se détournant un peu vers l'est, & qu'il peut y avoir d'ici trente ou quarante journées de chemin: mais je vous conseille de ne jamais aller par-là, car vous n'échapperiez pas à la cruauté des sauvages: tout ce pays est habité par eux, & sans doute, ces lieux le seroient aussi, s'ils n'avoient pas été effrayés de ces sables qu'un danger pressant m'a fait traverser.

Pendant qu'il parloit, le Pophar l'avoit examiné attentivement. Quel monstre, me dit-il à l'oreille, avons-nous trouvé ici? de quelle légion d'animaux cet homme est possédé! je vois le lion, le bouc, le loup & le renard réunis en lui. Je ne pus m'empêcher de sourire de la métaphore du Pophar, à qui je dis que nous saurions nous garantir de leur malice. Me tournant ensuite vers l'Anglois, je lui demandai s'il promettoit de se conformer aux loix & aux usages du pays où nous avions dessein de le conduire: si vous êtes, lui dis-je, homme de bien, vous y jouirez des agrémens d'une aimable société, & vous y vivrez dans l'abondance. Je suis prêt, me répondit-il, à embrasser telle loi & telle religion que l'on voudra, pourvu qu'on me mène seulement dans un pays habité. Ces dernières paroles me révoltèrent, & me persuadèrent que la science du Pophar étoit mieux fondée que je ne croyois: cependant, nous lui accordâmes de venir avec nous, à condition qu'il se laisseroit bander les yeux jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Cette proposition l'effraya, & il commença à son tour, à nous mesurer des yeux: la défiance paroissoit dans tous ses mouvemens: mais enfin, ne pouvant jamais être plus malheureux qu'il l'étoit, & flatté de quelque espérance, il remit son sort entre nos mains.

Nous ne songeâmes pas à aller plus loin, la rencontre de cet homme nous ayant procuré les éclaircissemens qui avoient été l'objet de notre voyage ; ainsi nous lui mîmes un bandeau devant les yeux , & le menâmes tantôt à pied , tantôt sur un de nos dromadaires de relais, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au lieu d'où nous étions partis.

Nous lui fîmes voir alors dans quel heureux pays il étoit, & lui donnâmes des habits semblables aux nôtres ; il parut rempli d'admiration & de joie, mais je vis bien qu'elle n'étoit pas sincère, & que notre défiance excitoit la sienne. La lâcheté du cœur transpire toujours à travers les dehors les plus séduisans. Quiconque gravera profondément cette vérité dans son ame, apprendra insensiblement à distinguer un cœur porté à l'ingratitude, de celui qu'un vrai sentiment de reconnoissance anime.

Il m'embrassa les genoux avec toutes les marques de la reconnoissance la plus vive, mais qui m'étoit suspecte ; il se conforma, sans hésiter, à tous nos usages, il ne se fit aucun scrupule d'assister à toutes les cérémonies idolâtres des Mezzoraniens avec toute la vérité de l'extérieur d'un payen. Je pris delà occasion de lui dire que j'avois appris que les habitans du pays où il avoit été élevé, étoient chrétiens, & que j'étois

j'étois surpris de voir qu'il ne faisoit aucune difficulté d'adorer le soleil. Bon, me dit-il, il n'y a que les simples qui sentent de semblables scrupules; pour moi j'ai l'ame fort au-dessus de pareils préjugés; je m'accommode de toutes les religions, & crois que l'une vaut bien l'autre; tous les gens d'esprit de ma nation pensent de même. Je vis par-là que notre sauvage étoit de la société des Politici, dont j'avois entendu parler avant mon départ d'Italie; vrais athées au fond du cœur, quoiqu'ils n'en convinssent pas. Le Pophar étoit trop bon physionomiste, pour vouloir jamais s'entretenir avec ce malheureux; il m'ordonna seulement de veiller de près sur toutes ses actions.

Cependant les éclaircissemens qu'il nous avoit donnés ayant vérifié mes conjectures, il fut résolu dans le grand conseil, tenu à ce sujet, qu'on fortifieroit la montagne la plus éloignée du côté du midi, & qui étoit assez avancée dans le désert, afin de se garantir des irruptions des barbares habitans du continent.

Les anciens alloient fermer leur assemblée dans l'instant que El-dara-Alim (1) se présenta; c'est l'époux de cette Aménophile qu'un amour criminel avoit conduite, comme je l'ai déjà dit,

a. (1) Dieu-donné.

dans le lit nuptial, & dont la passion infame est la cause principale de tous mes malheurs. Les anciens, l'ayant apperçu, lui dirent : eh bien ! notre cher fils, êtes-vous toujours dans le généreux, mais triste dessein, de vous séparer, par tendresse, d'une épouse qui vous aime, & que vous adorez ?

Ce discours étonna le Pophar ; il ignoroit l'état de la question ; le conseil des cinq n'avoit point voulu la décider qu'il ne fût de retour du voyage que nous venions de faire pour la sûreté du pays ; d'ailleurs, il étoit nécessaire de l'attendre, parce que, si les parties n'avoient point été contentes du jugement, elles en auroient pu appeller au Pophar. Sa présence, dans le conseil, donne aux jugemens une force décisive ; on ne peut point en revenir ; cela se pratique principalement dans les cas que leurs ancêtres n'ont pas prévus par la loi ; celui-ci étoit des plus nouveaux.

Le Pophar fit approcher El-dara-Alim : venez, mon fils, lui dit-il, voyons de quoi il s'agit. El-dara-Alim lui dit : mon père, depuis que j'ai épousé Aménophile, je n'ai point cessé de bénir le soleil de m'avoir uni à tant de vertus, & à tant de beautés. Aménophile, faite pour être heureuse, & pour faire le bonheur d'un époux, doit nécessairement trouver,

son malheur en moi, & faire toute mon infortune : plus elle est discrète sur l'accident dont je suis affligé, & plus ma reconnaissance exige de moi que je me sépare d'elle pour la laisser maîtresse d'aller chercher le bonheur qu'elle mérite, dans d'autres bras que les miens. Depuis un an, une paralysie a frappé en moi cette partie par laquelle nous perpétuons notre être ; moins je suis en état de reconnaître les tendres prévenances, les égards, & les affectueuses attentions d'Aménophile, plus elle les redouble, & plus je sens mon malheur. Imaginez-vous, mon père, d'état plus cruel, que celui d'avoir toute la force de la volonté, avec toute la foiblesse de l'impuissance ? N'est-il pas juste que je cherche à affaiblir mes desirs, en m'éloignant de l'objet qui les fait naître, plutôt que de le rendre l'infortunée victime des siens ? Quelle que soit la vertu d'une femme, elle veut en trouver la récompense. Comment Aménophile la trouveroit-elle avec moi ? Seroit-ce dans mes desirs, dans le néant ? Il faut payer d'un prix réel une vertu réelle. L'homme n'est point capable de cette sublimité de sentiment, qui fait que l'on aime pour le seul plaisir d'aimer. Je demande, (eh comment pourroit-on me refuser ?) que, puisqu'il est certain que la nature est muette

en moi ; il me soit permis de ne plus parler à Aménophile , de me séparer d'elle , de rompre le lien qui l'attache , afin qu'elle ait la liberté de chercher ailleurs , la récompense de ses apas , de ses vertus & de son caractère.

Le Pophar , qui l'avoit écouté avec beaucoup d'attention , lui demanda si Aménophile consentoit à cette séparation. Bien s'en faut , répondit-il , j'en fais la demande sans qu'elle le sache ; je prie même cette auguste assemblée de n'en parler qu'après qu'elle aura ordonné qu'Aménophile reprendra sa liberté première.

Le Pophar délibéra quelque tems avec les anciens , & dit ensuite à El-dara-Alim que le conseil ne pouvoit point prononcer sur une question si délicate , qu'on n'eût entendu Aménophile. On donna ordre de l'amener : El-dara-Alim s'y opposa , disant qu'il n'étoit point en état de soutenir , dans un cas semblable , la présence de son épouse. L'ordre du conseil fut exécuté. Aménophile vint ; on fit retirer son époux ; elle fut interrogée en particulier ; elle répondit avec autant de modestie que de bon-sens ; elle parut surprise de la demande de son époux , & supplia qu'on le fit paroître. On le fit venir devant elle ; elle se jeta à ses genoux ; elle le pria de lui dire en quoi elle

avoit pu lui déplaire ; que si elle avoit mérité son indignation, elle étoit prête à s'en punir elle-même de la manière la plus sévère, Trop généreuse, épouse, lui dit El-dara-Alim, levez-vous, cette posture n'est pas faite pour la véritable vertu, encore moins pour la beauté même ; votre intérêt, que ma reconnaissance fait le mien, exige que nous nous séparions. Voulez-vous avec autant de beauté, avec un cœur aussi tendre, vivre toujours vis-à-vis d'un phantôme ? Voulez-vous, pour mettre le comble à mon malheur, me rendre coupable d'une telle ingratitude ? Non, Aménophile, vos caresses, vos égards ne serviroient qu'à redoubler notre infortune. Je suis perdu entièrement, puisque malgré toutes les ressources d'une tendresse aussi vive & aussi ingénieuse que la vôtre, je ne me retrouve point ; plus je suis sensible à vos affectueux épanchemens, plus mes desirs agitent mon cœur & le déchirent. Ce supplice est au-dessus de ma foible sagesse : & vous-même, quoi que vous disiez, victime d'une bienfaisance mal entendue, vous sentez qu'ils ne servent qu'à aiguïser les vôtres, qui s'affligent de mon inaction ; de tendre époux que je vais cesser d'être, ne seroit devenir bourreau. Quel titre odieux pour un homme qui aime la vertu !

Vivez loin de moi, vertueuse épouse, je vous rends le droit de vous pourvoir plus heureusement ; oubliez à jamais un malheureux qui auroit fait , pendant toute sa vie, son suprême bonheur de vous aimer, s'il eût été en sa puissance de vous donner des marques assurées de son amour.

Aménophile l'embrassa tendrement. Eh quoi ! lui dit-elle , cher & infortuné El-dara-Alim , époux plus chéri que l'air que je respire , si je vis avec toi , je vis avec la vertu même : eh ! n'est-ce pas-là le suprême bonheur ? Quelle ame assez cruelle s'est emparée de toi , pour t'inspirer ainsi de m'enlever les charmes de ma vie ? Crois-tu , ajouta-t-elle en le serrant étroitement dans ses bras , que cet accident diminue l'amour que j'ai pour toi ? Non , El-dara-Alim , si tu n'en étois pas toi-même si touché , peut-être (tu dois m'en croire) en remerciérois-je le soleil. Ignorez-tu que telle est , en amour , la nature des desirs , qu'ils s'éteignent à mesure qu'on les satisfait. Tu les crois éternels , cher époux , parce que tu en sens la violence. Tu juges de l'avenir par le présent ; tu te trompes ; plus on les remplit , & plus ils s'affoiblissent ; ton impuissance assure mon bonheur. Ces desirs que mes foibles appas font naître , ne seront jamais altérés ; tu désireras sans jouir ; tu ne

feras point exposé à cette fatiété qui est le funeste principe de l'indifférence ; ou plutôt , cher époux , périsse à jamais cette beauté , qui , en irritant tes desirs , fait ton malheur. Oui , je cesserai d'être belle pour devenir plus aimable. Mais quoi ! je ne t'ébranle point ! Ah ! je le vois bien : tu ne connois pas toute ma délicatesse. Eh ! que sont les plaisirs que tu regrettes , & auxquels tu as l'injustice de me croire si attachée ? Que sont-ils sans l'amour ? Mais aussi , qu'est-ce que l'amour , quand il est satisfait ? Aimons-nous , mais de cette amitié dont les mouvemens sont si doux , parce qu'ils sont fondés sur une estime également nécessaire & réciproque. Après m'avoir fait partager tes plaisirs , pourquoi veux-tu priver ma reconnaissance du bonheur de partager tes peines ? El-dara-Alim , laisse-toi fléchir , ou détermine-toi , si tu persistes dans le funeste dessein de me quitter , à me voir expirer à tes yeux. Je t'aime , El-dara-Alim , mais avec grandeur , & non de ce sentiment qu'une passion fougueuse inspire. Je t'aime , prends garde à ta réponse , ta résistance irrite mon cœur. Si tu me refuses , tu me crois indigne de toi ; c'en est assez , & je suis offensée. Mais souviens-toi que la juste colère d'une femme est aussi ingénieuse que la tendresse , & qu'elle se venge

nécessairement..... De qui me venger. reprit-elle avec transport, d'un autre moi-même, d'un époux pour qui je voudrois répandre tout mon sang ? Mon père, dit-elle ensuite au Pophar, mon sort est dans vos mains ; j'embrasse vos genoux. Arrachez-moi le cœur plutôt que de m'arracher à El-dara-Alim ; mon cher père, cette vertu qui vous surprend, & que vous admirez, est le fruit de vos sages conseils ; faites que j'en jouisse toute ma vie avec l'époux le plus digne.....

Il faut sans doute qu'il se soit égaré quelque feuille de cet endroit. On n'y trouve ni la fin de cette espèce de plaidoyer, qui paroît assez intéressant, ni le jugement du Pophar. Il est certain qu'il étoit très-aisé de fournir à ces deux objets ; mais nous ne sommes que traducteurs ; notre dessein est de suivre l'original, quoiqu'imparfait, plutôt que d'en imposer au lecteur. Il veut être respecté, & nous savons qu'il le mérite. On trouve cependant dans une partie de page déchirée, qu'on éleva deux statues à ces deux époux.

Je reprens notre sauvage européen ; on peut bien lui donner ce nom. Il étoit plus à craindre, dans une république, que les Hyksôës même ; quoiqu'il eût reçu une éducation passable, & qu'il lui restât encore quelques idées des belles lettres, il n'avoit aucun fond de

savoir ni de reflexions ; ses vices & son libertinage l'avoient aveuglé & plongé dans l'abîme de l'irréligion ; ses actions le firent bientôt connoître. Il prenoit des familiarités avec nos femmes & nos filles ; tout lui étoit égal ; mais ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que celles-ci commençoient à le souffrir & même à le goûter. Le desir de la nouveauté fut , de tout tems , le péché originel du sexe. Il se mit ensuite à critiquer notre gouvernement , à mépriser & à condamner toutes nos cérémonies & tous nos réglemens ; mais sur-tout il s'efforçoit de corrompre notre jeunesse , de l'engager à prendre toutes sortes de licences , & de lui insinuer que , selon la nature , il n'y avoit aucun mal moral , ni rien de blâmable dans les plus grands crimes , dès qu'on pouvoit éviter la punition & se soustraire aux loix.

Comme j'avois tâché de gagner sa confiance pour mieux savoir tous ses desseins , il me vint trouver un jour , & me dit , que , puisque j'étois Européen comme lui , il ne tenoit qu'à nous de faire une belle fortune en nous liguant ensemble. Ces hommes simples , continua-t-il , ne savent pas faire la guerre , comme vous voyez , & le sang leur fait peur : montrez-moi seulement le chemin pour sortir de ces lieux ; & bientôt , secondé d'une troupe de braves sol-

dats, je viendrai vous rejoindre ; nous jetterons l'épouvante dans ces esprits timides : ils seront forcés de céder à nos armes ; nous nous emparerons de leurs richesses immenses , & nous nous ferons les rois du pays.

J'écoutai son discours avec indignation ; mais je dissimulai , pour mieux sonder la noire profondeur de sa malice , & lui répondis en ces termes : Votre projet est élevé , l'exécution m'en paroît même assez sûre ; mais avez-vous mûrement réfléchi sur les moyens que vous me proposez ? Pour moi , je vous avoue qu'ils me font peine. Pensez que nous tenons du Pophar le bonheur dont nous jouissons vous & moi ; il m'honore de toute sa confiance ; il vous a délivré du plus cruel état : ne seroit-ce pas le comble de l'ingratitude , que de nous armer contre lui ? D'ailleurs , pourrions-nous posséder en paix une conquête arrosée du sang de mille innocentes victimes qui se dévoueroient à la mort , plutôt que de perdre la liberté ? Si vous voulez que je vous prête les mains , donnez-moi des raisons qui tranquillisent mon ame ; car l'entreprise me paroît injuste , & me causeroit des remords de conscience éternels. Des remords de conscience ! reprit-il , mais vous n'y pensez pas ; laissez cette morale à des prêtres & à des moines gagés pour la prêcher , & qui s'en-

graisissent aux dépens de l'imbécille crédulité des hommes : pour moi , je ne connois d'autre loi que celle du plus fort ; quand on est puissant , on a toujours raison : tout le monde en juge ainsi. Auguste n'eut jamais passé pour grand homme , s'il n'eût pas vaincu Antoine. Avoit-il plus de droit que lui à l'empire romain ? Et qu'est-ce que l'injustice dont vous vous mettez tant en peine ? C'est un être imaginaire , dont on veut nous donner des idées réelles : c'est la supposition d'un mal qui n'a jamais existé , ou plutôt une erreur sucée avec le lait , dans laquelle on veut nous entretenir , à l'ombre d'un vain phantôme de religion. Voilà comme on nous met , dès notre tendre enfance , un voile imposteur devant les yeux , pour mieux nous enchaîner dans la suite ; mais un homme raisonnable déchire ce voile odieux , brise ses entraves , & prend un heureux essor. Ce que vous regardez à présent comme une injustice , vous le verriez bien d'un autre œil , si vous étiez roi. Ne songeons plus qu'à le devenir ; il y va de votre gloire & de la mienne : étouffez vos scrupules ; ce sont des enfans aveugles du préjugé , qu'il faut immoler au noble projet que nous méditons ; l'ambition , le courage & la fermeté sont les seules vertus que je reconnoisse ; tout le reste n'est rien. Je pensai trois fois l'in-

terrompre , & le traiter comme il le méritoit ; mais je me fis violence , & lui dis , quand il eut cessé de parler : cette affaire mérite une sérieuse attention ; gardez-en bien le secret ; je vais y réfléchir.

J'allai d'abord trouver le Pophar , à qui je racontai ce que je venois d'entendre , & qui fit convoquer le conseil. Mon récit le fit frémir d'horreur. Quel infâme ! dit-il. Est-il possible qu'il y ait , dans la nature , un monstre si odieux ! O mon fils , que venez-vous de m'apprendre ! Prétendre que l'injustice n'est qu'un être imaginaire , que la religion n'est qu'un vain phantôme ! Le malheureux qu'il est ! il prouve le contraire par sa méchanceté même , puisque , si tous les hommes pensoient comme lui , le monde ne seroit qu'un théâtre de carnage & d'horreurs ; il n'y auroit plus d'ordre , sans lequel les républiques , les royaumes & les empires seroient déchirés par les plus cruelles divisions , & tomberoient dans une confusion épouvantable ; le plus puissant voudroit accabler le plus foible ; le plus foible , l'emporter sur le puissant , & les plus déterminés au crime seroient les plus heureux. Vous verrez que cet ennemi de Dieu & de la nature périra misérablement : j'aurois une mauvaise idée des Européens , si je ne vous connoissois pas

Je lui répondis qu'ils avoient des sentimens bien différens des siens; que même ceux de sa nation étoient, généralement parlant, les hommes les plus doux & les plus compatissans; mais qu'il étoit d'une secte d'impies qui se nommoient déistes, & dont les principes détestables tendoient à sapper les fondemens de toute religion; qu'ils n'avoient d'autre règle que leurs passions; & que, sans la crainte des châtimens, ils se porteroient aux derniers excès: tels enfin que l'homme dont nous parlons. Eh bien, reprit le Pophar, qu'on l'enferme, en attendant que Dieu venge ses droits & ceux de la nature, si indignement outragés; qu'il soit privé du jour & de la société des hommes, qu'il empoisonneroit de la contagion de ses pernicieuses erreurs: ou plutôt, reléguons-le dans son désert, qu'il habite l'autre affreux où nous l'avons pris, & qu'il trouve en lui-même, son bourreau & son supplice. Je lui représentai qu'étant à la veille de partir pour le Caire, nous pouvions y mener les yeux bandés; & lui donner, à notre arrivée, la liberté; mais, qu'en attendant, il falloit se tenir étroitement renfermé.

Chacun fut de mon avis: ainsi je pris avec moi six hommes pour l'arrêter, car il étoit d'une force extrême. Nous surprîmes l'infâme couché avec une jeune femme du pays, &

nous le conduisîmes pieds & mains liés dans un cachot. La femme fut punie selon les loix. Se voyant pris, il m'accabla d'injures, & me reprocha d'avoir abusé de sa confiance. Quoi ! lui dis-je , c'est donc un crime de découvrir vos coupables secrets , & vous croyez que ce n'est pas un de bouleverser un état , & de rougir ses mains du sang de ses semblables ? apprenez par la justice qu'on vous fait , à connoître l'injustice. Je le quittai ensuite pour lui laisser le tems de réfléchir sur son état.

Quelques jours après , j'allai le trouver , & lui dis , que notre conseil avoit décidé qu'on lui rendroit la liberté , & qu'on le renverroit dans le desert où nous l'avions trouvé. Ah quelle funeste liberté ! repliqua-t-il ; qu'on me condamne plutôt à mort. Ces lieux sont peut-être à présent infestés de sauvages ; vous voulez donc que j'en sois dévoré ? vous n'auriez pas cette cruauté ? pourquoi de la cruauté ? repris-je , vous n'y pensez pas. Quel tort vous feront-ils ? ne sont-ils pas bien en droit de vous manger dès qu'ils trouvent votre chair appétissante , & qu'ils sont les plus forts ? vous êtes pire que le plus cruel cannibale , il ne touche point à ses amis ; mais vous , vous n'épargnez personne ; pourquoi donc voulez-vous qu'on vous épargne ? Il convint que j'avois raison ,

promit de se corriger, & me supplia, les larmes aux yeux, de demander sa grace, & de ne pas permettre qu'on le traitât si rigoureusement. Mon cœur s'émût de compassion, & je lui promis de le mener dans un pays ; d'où il pourroit aisément s'en retourner dans sa patrie, à condition qu'il souffriroit qu'on prît les mêmes précautions dont on avoit déjà usé avec lui, & qu'il se comporteroit avec modération. Je vous jure, dit-il, en faisant les imprécations les plus horribles, d'être soumis à tout ce qu'on exigera de moi ; mais ne me livrerez-vous point aux sauvages ? Je l'assurai encore qu'il n'avoit rien à craindre, & que je me ferois conscience de le tromper.

Le tems fixé pour notre voyage au Caire, approchoit, & me flattoit de la douce espérance de revoir encore ma patrie : tout étoit déjà prêt pour notre départ ; nous avions, le Pophar & moi, des desseins bien différens de ceux qu'il avoit eus dans ses précédens voyages ; & malgré l'impatience où nous étions de les voir accomplis, ce ne fut pas sans peine, que nous quittâmes un séjour si heureux ; j'en avois senti toutes les douceurs, mais tout mon bonheur avoit été enseveli avec ma chère Sophrosine.

Le Pophar songeoit sérieusement à se faire chrétien ; les vérités de notre religion ne pou-

voient pas manquer de frapper un homme de sa pénétration ; mais toujours sage & prudent , il prit le parti de s'en faire instruire sur les lieux où elle s'exerçoit avec le plus de liberté & de splendeur.

Nous prîmes autant d'or & de pierreries qu'il en falloit pour fournir à toutes nos dépenses ; & pour nous faire subsister abondamment toute notre vie. J'allai trouver mon digne dans son cachot ; je lui jettai une quantité de pièces d'or & de pierres précieuses , qu'il ramassa avidement ; mais il changea de couleur en voyant le fatal bonnet qui lui étoit destiné. Il se fermoit par derrière au moyen d'un ressort , & enveloppoit toute la tête ; cependant il étoit fait de manière que l'homme pouvoit respirer & manger facilement , mais il lui étoit impossible de voir à travers. Il l'essaya trois fois avant que d'oser consentir qu'on le lui attachât : le soupçon étoit peint dans ses yeux ; il nous regardoit comme autant d'ennemis qu'il auroit bien voulu sacrifier à son ressentiment , mais la nécessité le fit recourir à des paroles de douceur & de paix. Je suis , dit-il , entre vos mains , vous pouvez disposer de mon sort à votre gré , je m'abandonne à vous ; mais vous êtes généreux , & la pitié agit plus dans les grands cœurs que la vengeance ; ainsi plus je
me

me suis rendu indigne de vos bontés; & plus vous avez lieu de faire triompher la vertu en me pardonnant. Cet exemple de modération ne sortira jamais de ma mémoire; oui, je me représenterai sans cesse que vous m'avez délivré d'un état plus affreux que la mort, que vous m'avez traité avec indulgence, & que vous ne vous êtes vengé de mon ingratitude, que par de nouveaux bienfaits. Auriez-vous le courage de perdre un malheureux qui implore votre clémence, touché du repentir le plus amer, & qui ne desire d'être remis en lieu de sûreté, que pour y détester, toute sa vie, ses crimes & ses erreurs.

Ces paroles me firent impression, mais je connoissois trop de quoi l'homme étoit capable pour m'y fier. Il étoit de la prudence de lui dérober la connoissance des lieux par lesquels nous devions passer. Je me gardai donc bien de lui faire ôter le bonnet, & me contentai de renouveler les assurances que je lui avois déjà données.

Le jour marqué pour notre départ étant arrivé, le Pophar & ceux qui devoient nous accompagner, se prosternèrent & baisèrent la terre, comme ils avoient coutume de faire; j'en fis autant, par respect pour un lieu qui contenoit les restes de ma chère Sophrosine; j'emportai les cendres de son cœur renfermées dans

le creux de la pierre sur laquelle son portrait est peint. Je ne vous entretiendrai pas des cérémonies de nos adieux, une procession lugubre nous accompagna jusqu'au pont où l'on étoit venu nous recevoir quand j'arrivai en Mezzoranie. Je n'eus pas tant de frayeur en traversant les déserts, que la première fois; ce qui nous inquiétoit le plus, étoit notre aveugle sauvage; il faisoit les hauts cris pour peu que son dromadaire bronchât; l'idée de la mort le faisoit frémir, quoiqu'il fût si hardi en d'autres occasions; cependant, il n'eut aucun mal. *Enfin nous arrivâmes au Caire, sans accident.*

Alors le Pophar m'ordonna de mettre notre déiste en liberté. Je défis donc son bonnet, & lui rendis la lumière, dont il étoit si peu digne de jouir. Nous avons rempli, lui dis-je, notre promesse; vous êtes au grand-Caire, vous trouverez aisément des moyens pour vous en retourner en Europe; &, pour l'en convaincre, je le menai chez des négocians européens qui le lui confirmèrent: j'ajoutai en même tems, de nouveaux présens à ceux qu'on lui avoit faits, en lui recommandant de mener une vie plus régulière, & de suivre les exemples de modération que nous lui avions donnés. Je lui rappellai, en peu de mots, sa conduite & nos bontés, pour lui faire sentir la différence qu'il y

entre les hommes qui se conduisent par des principes de sagesse , & ceux qui n'en ont pas ; & après l'avoir vivement exhorté à se comporter envers les autres avec équité , & à vivre paisiblement , je lui dis adieu ; mais , pour notre malheur , nous devions encore entendre parler de lui.

Dès que le Pophar & les autres eurent visité les tombeaux de leurs ancêtres , nous ne pensâmes plus , ce vénérable vieillard & moi , qu'à nous préparer à partir pour l'Italie. Il ordonna à ses gens de l'attendre au Caire , jusqu'au tems de la prochaine caravane , & leur dit de ne pas s'inquiéter , s'il ne venoit pas les rejoindre dans ce tems-là , parce qu'il avoit des affaires de conséquence qui l'obligeront peut-être à attendre le retour de la caravane de l'année suivante. Nous fîmes prix avec un capitaine de vaisseau , pour nous mener à Venise ; il étoit françois , & se nommoit M. Godart , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire , mes révérends pères.

Nous étions prêts à partir , lorsque nous vîmes venir à nous le plus détestable des hommes , à la tête d'une compagnie de Turcs , qui nous arrêterent tous , au nom du grand Bassa. Heureusement que , depuis notre arrivée au Caire , la reconnoissance , jointe à un peu de

curiosité, m'avoit porté à m'informer du fort de la fille du précédent Bassa. J'appris qu'elle avoit épousé le Sultan, père du jeune empereur, qu'elle étoit régente de l'empire, & que le Bassa du Caire étoit son frère. Le perfide anglois nous avoit accusés de crimes contre l'état, & de nous être emparés d'un pays rempli de richesses immenses, & dont la possession, disoit-il, feroit infiniment avantageuse au grand-seigneur. Il n'en falloit pas davantage pour nous faire mettre tous à la question, & nous ne l'aurions pas évitée, si je n'avois demandé à parler en particulier au Bassa. Je lui représentai que j'avois sauvé la vie à l'impératrice sa sœur, il y avoit alors vingt-cinq ans, & lui racontai comment & en quel endroit ; mais je ne lui parlai pas de l'amour qu'elle avoit eu pour moi, & dont il avoit su quelques particularités. Je lui fis voir la bague qu'elle m'avoit donnée en reconnaissance du service que je lui avois rendu ; il la reconnut, & me dit, avec beaucoup de douceur, cela va bien jusqu'ici pour vous ; mais ce pays & ces trésors, c'est un article délicat dont je veux que vous m'instruisiez. Hélas ! lui répondis-je, ce pays, seigneur, qu'on vous a tant vanté, est la retraite d'un troupeau d'hommes échappés à la fureur des flots ; nous y vivons dans la sim-

plicité & dans l'innocence , & n'avons d'autres trésors que notre industrie ; mais connoissez dans celui qui nous a accusés , le plus fourbe , le plus ingrat & le plus méchant des hommes. Depuis cinq ans , il traînoit une vie malheureuse dans un désert aride , où il étoit tous les jours exposé à être dévoré des sauvages. La curiosité y conduisit nos pas , nous le trouvâmes caché sous un roc , il vint se jeter à nos pieds , nous suppliant de le conduire dans un pays habité. Il nous dit sa patrie , le poste qu'il occupoit dans le monde , & les dangers qu'il avoit courus sur mer & depuis qu'il étoit dans ces tristes lieux. Nous fûmes touchés jusqu'au fond du cœur , de voir un homme si défiguré par la misère , & l'emmenâmes avec nous. Il ne fut pas plutôt installé dans notre petit état , qu'il ne songea qu'à en pervertir l'ordre , & y semer le trouble & la division. Bien loin de nous faire justice de son attentat , nous l'avons conduit ici , après lui avoir fait tout l'avantage qui dépendoit de nous , pour lui faciliter les moyens de retourner à Londres , son lieu natal ; mais plus on fait de bien à un méchant homme , & plus il veut de mal à ceux dont il le reçoit. Croyez-moi , seigneur , nous n'avons commis d'autre crime que d'avoir réchauffé , dans notre sein , un monstre qui étoit

prêt de jetter son dernier soufle. Ce n'est point la passion qui me fait parler ainsi contre lui ; qu'il paroisse devant vous , s'il peut soutenir l'éclat de vos vertus & de vos lumières ; j'ose vous assurer que vous pénétrerez au travers des détours & des feintes dont il est capable d'user , vu la noirceur de son caractère.

Je crus devoir remonter à l'origine des Mezzoraniens , & taire l'accroissement de leur empire , dans la crainte où j'étois que le Bassa ne nous obligeât d'y conduire des troupes pour s'en emparer : au reste , il ne m'en demanda pas davantage , & me parut persuadé de notre innocence ; mais comme il aimoit la justice , il donna ordre qu'on eût à arrêter l'imposteur. Ceux qui furent chargés de cette commission arrivèrent à point , comme s'ils eussent été mandés , pour secourir la fille de la maison où il logeoit : elle étoit jeune , belle , & devoit être mariée dans peu de jours. Ce brutal l'avoit surprise dans son appartement , & vouloit lui faire violence ; elle cria au secours de toutes ses forces ; on enfonça la porte , & l'on se saisit du coupable.

Le Bassa , informé de cette aventure , nous rendit la liberté ; & condamna ce scélérat aux galères à perpétuité. Il offrit de se faire turc , si on vouloit lui faire grace ; mais comme on

le connoissoit, on lui répondit qu'il deshonoreroit la religion des musulmans, & sur le champ on le fit marcher. Voyant qu'il n'y avoit point de pardon à espérer pour lui, & ne pouvant trouver une main plus criminelle que la sienne, il se tua lui-même d'un coup de pistolet.

Le Pophar soutint tous ces malheurs avec une patience merveilleuse ; sa plus grande douleur étoit de voir la nature humaine si corrompue. Je n'aurois jamais cru, me disoit-il, si je ne l'avois vu, qu'il y eût eu au monde un homme assez impie & assez aveugle, pour agir comme s'il n'avoit rien à craindre, ni à espérer ; mais Dieu est juste, & s'il récompense la vertu, il fait punir le crime : nous en avons un terrible exemple devant les yeux : ce malheureux qui fouloit aux pieds les loix les plus sacrées, vient de se détruire lui même, & a vengé, par cette horrible action, les outrages qu'il a faits à l'auteur de la nature ; ainsi soient confondus tous ceux qui lui ressemblent. Il ne vouloit plus s'entretenir que de la religion ; tout autre discours lui paroïssoit frivole, & ce vénérable vieillard étoit tout transporté, lorsque je lui parlois des merveilles que Dieu avoit opérées.

Cependant il lui tarδοit de quitter le Caire

qu'il détestoit , & son impatience , jointe à quelques avant-coureurs de la peste dont le pays étoit menacé , nous fit prendre la résolution d'aller au plutôt à Alexandrie ; & pour encourager M. Godart , le Pophar lui fit présent d'un diamant d'un assez grand prix. Nous mîmes à la voile pour Candie , où M. Godart devoit relâcher le 16 août 1712 ; mais soit que les chagrins que nous avions effuyés eussent altéré sa santé , soit qu'il ne fût pas accoutumé à l'air de la mer , ou qu'il eût déjà pris l'infection de la peste au Caire , le Pophar tomba si dangereusement malade , que nous espérâmes à peine, pouvoir le mener en Candie. Il m'assura par la connoissance qu'il avoit de lui même & de la nature , que son heure étoit venue. Nous abordâmes à la première terre , où le changement d'air le remit un peu : mais , hélas , ce n'étoit qu'une espérance trompeuse , car nous vîmes tous , en peu de jours , qu'il approchoit de sa fin. Il me dit alors qu'il étoit résolu de recevoir le baptême & de mourir chrétien. Je le fis encore instruire par le chapelain du vaisseau , qui étoit homme de mérite , & que j'avois connu à Paris. J'eus ainsi la seule consolation que je pouvois desirer , celle de voir baptiser le meilleur des hommes , & celui qui m'étoit le plus cher. Il mourut peu de tems

après , avec un courage & une résignation digne, du plus grand héros. Jamais , si on excepte la mort de sa fille , je ne ressentis de douleur si vive & si cuisante. Il me laissa tous ses effets, qui auroient bien suffi pour merendre heureux dans cette vie , si le bonheur étoit attaché aux richesses.

Nous avions encore quelques jours à rester en Candie , pour des affaires que M. Godard y avoit. Je me promenois tristement sur le bord de la mer , repassant dans mon esprit plusieurs aventures de ma vie passée , dont ce perfide élément , que je contemplois avec attention , avoit été cause ; le hazard conduisit mes pas vers un rocher très-escarpé , à l'extrémité de l'île , & à deux cens pas de l'eau. J'allois m'affecoir , & donner un libre cours à mes tristes réflexions , quand j'aperçus un turc & deux femmes cachés sous le rocher. J'étois trop occupé de mes propres chagrins , pour avoir de la curiosité ; ainsi je m'éloignois de ce lieu , lorsque la plus âgée des deux femmes , qui étoit la maîtresse de l'autre , voyant à mon habit que j'étois étranger & chrétien , (car j'avois pris l'habillement des européens) courut vers moi , & se jettant à mes genoux , qu'elle embrassa , elle me pria d'avoir pitié d'une femme malheureuse , qui s'attendoit à tout instant à

recevoir la mort, de la main du plus cruel des hommes, à la violence de qui elle s'étoit dérobée jusqu'en ce lieu. Je la relevai, & crus voir en elle des traits qui ne m'étoient pas inconnus, quoique le tems & l'affliction les eussent beaucoup changés. Elle me reconnut dans le même instant : o ciel ! s'écria-t-elle ! est-il possible ! est-ce bien vous ? Jugez , mes révérends pères , qu'elle fut ma surprise de reconnoître au son de sa voix , aussi bien qu'à ses traits , la dame Curde qui m'avoit sauvé la vie , lorsque je fus pris par le pirate Hamet. Je n'ai , me dit-elle , que le tems de vous apprendre que nous sommes poursuivies par cet homme odieux , qui a voulu vous immoler à sa fureur , & que nous sommes perdues , si vous ne nous sauvez pas. Je lui répondis dans l'instant , sans m'arrêter à réfléchir sur ce qui pouvoit en arriver , que j'allois faire mon possible , pour la délivrer du danger. Je courus aussitôt au vaisseau ; & à l'aide du turc qui m'y accompagna , je conduisis un bateau à l'endroit où étoit la dame. Je mettois pied à terre pour lui donner la main , dans le moment que quelques turcs vinrent fondre sur nous. Arrêtez , perfide , s'écria l'un d'eux , cette méchante femme ne se sauvera pas ainsi ; & aussitôt il tira un coup de pistolet qui manqua la dame , & qui alla frapper à mort

le turc qui l'accompagnoit. J'avois pris dans le vaisseau un cimenterre & deux pistolets, & sur le champ je fis tomber un de nos trois ennemis. Hamet, plus furieux que jamais, repartit d'un second coup, qui perça le bras de la suivante de la dame; &, prenant son cimenterre, il alloit lui ôter la vie à elle-même. Je m'avançai à l'instant le pistolet à la main; mais je le tirai avec tant de précipitation, que la balle lui passa sous le bras & tua son second. Voyant le feu si près de lui, il recula de quelques pas, & me donna, par-là, le tems de m'armer de mon cimenterre. Qui es-tu, me cria-t-il alors, pour oser défendre au péril de tes jours, la femme la plus indigne de vivre? Je suis, lui dis-je, ton plus implacable ennemi, & je vais venger sa cause, la mienne, & celle de mon frère. Aussitôt nous nous avançâmes l'un contre l'autre: la fureur, le désespoir, la rage étincelloient dans ses yeux & conduisoient son bras: j'observois tous ses mouvemens pour le surprendre, & n'en étois pas moins vif, ni moins ardent. Il étoit plus fort & plus vigoureux que moi, j'étois plus agile & plus adroit que lui; il s'épuisait en efforts impuissans; je ne songeois encore qu'à parer ses coups: cependant il m'en porta un qui me bleffa au bras; à mon tour je le bleffai à la joue. Enfin, la justice de ma

cause l'emporta , car lui ayant abattu le turban d'un revers de mon cimeterre , & redoublant le coup à l'instant sur la tête nue , je lui ouvris le crâne : il tomba , & expira en pouffant un profond soupir qu'il accompagna de ces mots : ô Mahomer , tu es juste ! j'ai tué l'époux de cette femme , elle me fait périr à son tour.

Je pris la dame & la menai , avec sa suivante , à bord du vaisseau. M. Godart , qui avoit vu de loin le combat , fit d'abord beaucoup de difficulté de les recevoir ; disant que toute l'île nous poursuivroit ; il se rendit cependant à mes instances , & aux présens que je lui fis pour le dédommager des effets qu'il étoit obligé de laisser , & nous mîmes aussi-tôt à la voile pour Venise.

La dame eut alors le tems de me remercier de sa délivrance , & moi celui de bénir ma destinée d'avoir trouvé une si belle occasion de m'acquitter de ce que je lui devois. Je la priai de m'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis que je ne l'avois vue , ajoutant que je présumois qu'elle ne devoit pas avoir été fort heureuse , sous la domination d'un pareil homme.

Il vous souvient , me dit-elle , de la promesse que je fis à Hamet de l'épouser , à condition qu'il vous sauveroit la vie. Oui , madame , repartis-je , & je suis prêt à la risquer encore

pour vous prouver ma reconnoissance. Vous en avez assez fait , reprit-elle , & continua en ces termes. Hamet , vous ayant vendu au marchand étranger , me mena à Alger , où il exigea de moi l'accomplissement de ma promesse. J'ignorois alors la part qu'il avoit eue dans la mort de mon époux ; au contraire le perfide s'étoit conduit avec tant d'artifice , que je croyois qu'il avoit hazardé sa propre vie , pour sauver celle de mon mari. Il étoit assez bel homme , comme vous l'avez vu ; l'amour qu'il me témoignoit , joint au peu d'apparence que je pusse jamais retourner dans ma patrie , me détermina enfin à l'épouser. Nous vécûmes ensemble quelques années en assez bonne intelligence , bien que je ne me sentisse aucune inclination pour lui ; mais le chagrin qu'il conçut de n'avoir point d'enfant avec moi , fit qu'il me traita dans la suite avec la dernière dureté.

Un de ses amis , qui est celui qui m'accompagnait , & qu'il a tué lorsque vous m'avez secourue , avoit une belle esclave circassienne , qu'il aimoit éperduement. Hamet la vit & en devint amoureux ; sa passion l'ayant porté à vouloir l'enlever , ils se brouillèrent. Omar , c'est le nom de l'ami de Hamet , qui étoit plus honnête-homme que lui , se tint sur ses gardes ;

ses amis lui conseillèrent de céder l'esclave à Hamet , mais il ne voulut jamais y consentir ; & pour la dérober à son rival , dont le pouvoir étoit à craindre , il aima mieux la remettre entre les mains de ses parens , qui sollicitoient sa rançon depuis long tems. Hamet au désespoir d'avoir perdu sa proie , & me soupçonnant d'avoir porté Omar à cette action généreuse , par un motif de jalousie , ne songea plus qu'aux moyens de se venger de nous. Il fit venir un esclave , à qui il promit la liberté , & une somme considérable d'argent , s'il vouloit le défaire de son ennemi. Le turc le lui promit , & croyant devoir s'affocier un second pour être plus sûr de son coup , il s'adressa à un renégat de sa connoissance. Ce dernier avoit été esclave d'Omar , & outre la liberté qu'il lui devoit , il lui avoit encore plusieurs obligations : Soit que l'idée d'une crime si noir l'épouvantât , soit que tout renégat qu'il étoit , il fût encore susceptible de reconnoissance , & sensible à ce qu'il devoit à son bienfaiteur , il n'hésita pas d'aller trouver Omar , & de l'instruire de ce qu'on tramoit contre lui ; il ajoûta que Hamet devoit se remettre en mer incessamment , que son dessein étoit de m'y mener , & de se défaire de moi , dès que je serois à bord de son vaisseau.

Sur le champ Omar me fit avertir qu'il avoit à me communiquer des choses de la dernière importance , & me supplia de lui indiquer l'heure & le lieu où il pouvoit me voir ; qu'il y alloit de ma vie , & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Sachant bien que de l'humeur dont étoit Hamet , j'avois tout à craindre , je ne différâi pas d'un instant à le satisfaire , & de son côté, il vint exactement au rendez-vous. Ce fut alors qu'il me dévoila l'affreux mystère de la mort de mon mari ; il me dit que le traître Hamet avoit loué des arabes pour le faire assassiner , pendant que , pour mieux me tromper , il avoit feint de le défendre lorsqu'il fut attaqué. Il ajouta plusieurs circonstances qui ne me permirent plus de douter de son crime. Ce récit me remplit d'horreur ; je n'envisageai plus dans Hamet , qu'un monstre infernal ; & je me détestai moi-même , de me voir unie au meurtrier de mon mari. Ce n'est pas tout , continua Omar , ce barbare en veut encore à vos jours ; il n'a fait armer ses vaisseaux , sous prétexte de se mettre en course , que pour vous mener avec lui , & vous faire périr , dès qu'il fera en pleine mer ; je le fais d'un homme qui m'est attaché , & qu'un malheureux esclave de Hamet , ébloui des belles promesses de son maître , a voulu s'associer

pour m'ôter la vie , avant d'attenter sur la vôtre ; il vient de m'instruire de cet horrible projet ; & je ne puis douter de la vérité de ce qu'il m'a dit : ainsi le plus sûr parti que vous ayez à prendre pour vous dérober à sa fureur , est de fuir : c'est celui que j'ai pris. Je vous offre mon secours ; j'ai une barque prête : croyez-moi , n'hésitez point à vous embarquer avec moi ; nous gagnerons l'île de Candie , où nous trouverons sûrement quelque vaisseau qui pourra vous mener dans votre pays natal ; mais il faut vous déterminer promptement , car , dans une affaire de cette conséquence , le tems de la réflexion seroit celui de notre perte. Je connoissois la probité d'Omar ; j'acceptai la proposition , prête à tout hasarder , plutôt que de rester avec mon indigne époux ; nous primes avec nous tous nos effets les plus précieux ; & , dès le soir même , nous nous embarquâmes , & fîmes voile pour Candie , où nous arrivâmes heureusement.

Hamet, instruit , sans doute , de notre fuite ; & de la route que nous avions prise , nous a poursuivis jusques dans ces lieux : nous avons appris hier son arrivée avec une surprise extrême ; & , ne pouvant plus espérer de l'éviter , ni de nous embarquer à son insu dans le port même , la seule ressource qui nous restoit , étoit
de

de faire venir notre barque dans un endroit écarté de l'île , afin de la côtoyer pendant la nuit , & de nous rendre au rivage opposé. Omar m'a quitté pour aller donner les ordres nécessaires à un homme sur la fidélité duquel il se reposoit. Il est venu me rejoindre , & nous sommes sortis ensemble de la ville , avec ma femme-de-chambre : nous nous sommes avancés vers le lieu où la barque devoit se rendre : à peine avons-nous gagné la campagne , que nous avons remarqué qu'un homme nous suivait à quelque distance ; mais , s'étant apperçu que nous tournions souvent pour le regarder , il s'est mis à courir vers la ville d'où nous sortions ; nous ne doutons pas que ce ne fût un espion de Hamet , qui alloit lui rendre compte de nos démarches. Il l'étoit en effet. Jamais trouble n'a été égal au nôtre ; ne sachant plus où fuir , & agités d'une crainte mortelle , nous sommes venus nous cacher sous le rocher où vous nous avez trouvés , n'attendant que le trépas , que nous n'aurions sûrement pas évité sans le généreux secours que vous nous avez apporté.

A peine eut-elle fini le récit de ses infortunes , que les matelots vinrent nous avertir qu'ils appercevoient deux vaisseaux qui nous poursuivoient à toutes voiles. Nous vîmes en

effet qu'ils nous atteindroient en peu de tems ; & opinâmes tous qu'il falloit se défendre vigoureusement en cas d'attaque ; mais M. Godart s'y opposa, disant que le passeport du bassa étoit une loi pour eux qu'ils n'oseroient enfreindre, & qu'au pis aller nous serions quittes pour nous rançonner. Son avis fut suivi. Au premier coup qu'on nous tira, nous nous rendîmes, sans résistance. M. Godart leur dit même, avec une soumission qui me parut très-déplacée, que nous étions prêts à leur donner toute la satisfaction qu'ils souhaiteroient, & que nous serions très-fâchés d'avoir le moindre démêlé avec les sujets du grand-seigneur. Ils nous firent tous prisonniers, & nous ayant apperçus, la dame persanne & moi : les voilà, s'écrièrent-ils en nous montrant au doigt, voilà cette adultère & son amant chargés des dépouilles du mari qu'ils viennent d'assassiner ; sur-tout point de quartier pour eux ; nous verrons les autres après. Ce début glaça de crainte le capitaine, & m'ouvrit les yeux sur le danger où nous étions. Ces Turcs, qui nous poursuivoient depuis l'île de Candie, se saisirent de nous, & commençoient déjà à nous faire voir l'appareil d'une mort prochaine, lorsque rappelant à moi toute ma vigueur & ma fermeté, je leur

dis : arrêtez , vous allez vous perdre : sachez-
vous qui nous sommes ? Nous appartenons
à la sultane mère , elle me doit la vie : tenez ,
voilà le passeport du bassa son frère : lisez-le ;
& , si après cela , vous osez nous toucher , vous
aurez lieu de vous en repentir. Ces paroles ,
prononcées d'un air résolu , les déconcertèrent ;
les uns crièrent : prenons bien garde à ce que
nous faisons ; d'autres , plus emportés , per-
sistèrent dans leur premier dessein , & nous
traitèrent d'imposteurs , disant que la sultane
ne protégeoit pas des voleurs & des assassins.
Le trouble étant un peu apaisé , M. Godart
reprit courage : il eut la bonté de nous van-
ter comme des personnes de grande considé-
ration , quoiqu'il ne nous connût pas ; & leur
représenta qu'ils ne pouvoient éviter la mort ,
s'ils attendoient sur nos jours , puisqu'ils de-
voient compter que quelqu'un de l'équipage
ne manqueroit pas de les déceler. Il appuya
beaucoup sur ce que j'avois sauvé la vie à la
sultane mère , que le passeport en faisoit foi ,
& finit en tâchant de les ramener à la douceur.
Je leur dis , à mon tour , que , pour n'avoir
point à se repentir d'avoir trop écouté leur
fureur , ils n'avoient qu'à nous mener à Con-
stantinople , où ils pourroient également se
venger , & même nous punir doublement , si

ce que je leur avais ne se trouvoit pas vrai. Ils tinrent conseil entr'eux ; & , après beaucoup d'altercations de part & d'autre , ils suivirent mon avis. C'est ainsi que notre voyage de Venise fut interrompu pour quelque tems.

Dès que nous fûmes arrivés à la Porte , M. Godart fit tenir une lettre à M. de Savigny , résident de France ; & celui-ci eut la bonté d'aller trouver la sultane mère , & de lui dire qu'il y avoit , dans les prisons , un étranger qui prétendoit être celui qui lui avoit sauvé la vie , lorsqu'elle étoit au Caire , & qu'il demandoit la permission de se présenter devant sa hauteesse. La sultane répondit qu'elle reconnoîtroit parfaitement l'homme , quoiqu'il y eût bien des années. Je mis un habit pareil à celui qu'elle m'avoit vu ; c'étoit , comme vous pouvez vous en souvenir , mes révérends pères , l'habit de voyage des Mezzoraniens. J'eus quelque peine à la reconnoître sous ses brillans atours ; elle me regarda avec émotion , & me dit d'approcher. Je me jettai aussitôt à ses pieds , & lui présentant la bague dont elle m'avoit fait présent : madame , lui dis-je , ma vie est en vos mains & celle de mes compagnons ; nous avons tous un besoin pressant de votre protection ; je l'implore par ce gage précieux

que vous m'en avez donné. Au lieu de me répondre, elle détourna la tête vers les dames de sa suite, & fut quelque tems sans parler. Son silence me jetta dans une grande inquiétude. Enfin, elle se tourna de mon côté, & fixant les yeux, tantôt sur moi, tantôt sur la bague : non, dit-elle, il ne m'en impose point, c'est lui-même : levez-vous, généreux étranger ; je me rappelle assez qui vous êtes, & ce que je vous dois ; reprenez cet anneau & n'appréhendez rien. Elle fit apporter en même tems un habillement turc extrêmement riche, dont on me revêtit, & les ordres furent donnés sur le champ de mettre en liberté M. Godart & tous ses gens, & de nous traiter avec distinction, & comme amis de la sultane mère.

Chacun se retira ; je voulus faire de même, mais elle me fit signe de rester & à deux des dames de sa suite. Dès que nous fûmes seuls, elle fit éclater la joie qu'elle avoit de me revoir, & n'eut point honte d'avouer que j'étois le premier homme qu'elle eût aimé. Je la suivis dans un superbe appartement, où elle m'invita à venir prendre quelques rafraîchissemens. Elle ne fit aucune difficulté de se mettre à table avec moi. On nous servit tout ce que l'Orient produit de plus rare, & à

moi, en particulier, les vins les plus exquis ; car, pour elle, elle n'en buvoit point. Elle me demanda ce que j'étois devenu depuis qu'elle ne m'avoit vu. Je lui répondis, en peu de mots, que le marchand étranger m'avoit mené dans un pays inconnu, (mais je n'eus garde de parler du chemin qui y conduit), & que j'avois épousé la fille du régent du royaume. Ces dernières paroles ne lui firent pas plaisir ; je m'en aperçus, & sentis mon imprudence d'avoir touché cette corde. Je continuai, sans entrer dans un détail circonstancié de ce qui m'étoit arrivé, à lui rendre compte en général des motifs qui me ramenoient en Europe. Je lui racontai aussi la manière dont Hamet m'avoit fait prisonnier ; ce qu'elle ignoroit ; par quel hasard je l'avois retrouvé ; pourquoi nous en étions venus aux mains, & comment je l'avois tué. C'est cette dernière aventure, lui dis-je, madame, qui a été cause de notre malheur, ou plutôt d'un bonheur dont je ressens tout le prix. Oui, ce jour est le plus heureux de ma vie, puisque je vois votre hauteſſe élevée à un rang dont elle est seule digne. Elle parut étonnée de tout ce qui m'étoit arrivé. Quoi ! vous êtes donc marié, me dit-elle ! votre épouse est-elle avec vous ? Je lui dis que la mort me l'avoit enlevée, avec

tous mes enfans, & que mon dessein étoit de me retirer dans mon pays natal, & d'y mener une vie privée.

Nous passâmes ainsi la plus grande partie du jour à discourir ensemble ; elle m'ordonna de retourner à mon vaisseau, couvert des marques de sa faveur. Ce soir, dit-elle, je vous enverrai chercher secrètement, car j'ai encore mille questions à vous faire. En effet, on m'introduisit dans l'intérieur du sérail, où elle se dépouilla entièrement de la grandeur & du faste qui l'environnoient en public, & nous reprîmes le fil de notre conversation, dans laquelle je lui trouvai autant de pénétration d'esprit, que de solidité & de jugement. Il est vrai qu'elle en avoit donné une grande preuve, par l'adresse avec laquelle elle s'étoit soutenue dans une cour aussi inconstante & aussi orageuse que celle de la Porte, & dans un rang aussi envié que celui de la régence.

Je pris la liberté de lui demander comment elle étoit parvenue à cette dignité, quoiqu'il fût constant que personne au monde ne la méritât autant qu'elle ; j'ajoutai même, en souriant, que je croyois qu'elle sentoît alors le service que je lui avois rendu, puisque le sort l'avoit réservée pour gouverner le plus bel empire du monde, & non pour être la com-

pagne d'un malheureux esclave. Si je n'avois pas été sûr de toute sa honte, je n'aurois jamais osé hasarder de tels propos. Elle rougit d'abord ; mais, prenant un air sérieux : la grandeur, me repliqua-t-elle, n'est pas ce qui rend les hommes heureux : les couronnes sont entourées de mille soins & de mille soucis dévorans ; il est vrai que mon indifférence pour tout, m'a rendu ce fardeau plus léger que bien d'autres ne l'auroient peut-être trouvé. Quant à l'aventure du Caire, que vous me rappelez, vous savez que les jeunes gens voyent rarement ce qui leur convient : la violence de leurs passions les aveugle, & les entraîne souvent dans des fautes irréparables. Mais vous voulez, continua-t-elle, apprendre de moi comment je suis parvenue à l'empire ; je vais vous satisfaire.

Peu de tems après votre départ, le basia, mon père, fut accusé sous main d'avoir mal gouverné l'Egypte & condamné secrètement à être étranglé. Ces menées ne sont que trop fréquentes dans notre cour. Mais des amis qu'il avoit à la Porte, l'avertirent de ce qui se passoit, avant que l'ordre fatal arrivât. Il partit du Caire, & se rendit à Constantinople par des chemins détournés. Il m'avoit envoyée devant pour solliciter la grace auprès du jeune sultan, & m'avoit indiqué le lieu où je pouvois l'ins-

truire du succès de ma mission. Je me présentai au sultan, avec une assurance modeste qui convenoit à ma douleur, & que m'inspiroit mon innocence ; je me jettai à ses pieds, & lui demandai la vie de mon père, noyée dans mes larmes. J'étois jeune, & j'avois alors quelques agrémens. Le sultan me regarda fort attentivement, & soit que mes pleurs l'attendrissent, soit que je lui plusse ; ou bien qu'il se repentît d'avoir agi avec trop de précipitation, non seulement il rétablit mon père dans sa charge, mais encore il me fit en même tems une déclaration d'amour. Pour sauver la vie de mon père, je me montrai sensible à sa passion ; j'eus bientôt gagné toute sa tendresse : mon indifférence pour tous les hommes le flattoit infiniment ; &, quoiqu'il eût ailleurs quelques inclinations, j'étois sûre de tenir la première place dans son cœur ; parce, disoit-il, qu'il n'avoit que de la passion pour les autres, & qu'il avoit de l'amour & de l'estime pour moi. J'accouchai enfin d'un fils, qui est l'empereur d'aujourd'hui ; &, aussi-tôt, je fus déclarée première sultane. La mort de mon époux, & la minorité de mon fils, me mettent la régence entre les mains : je puis donc vous élever au premier rang de l'empire, & rendre, par-là, ce jour le plus heureux de ma vie.

Je la remerciai dans des termes remplis de la plus vive reconnoissance, & m'excusai sur des obligations de religion indispenfables. Eh bien, reprit-elle, conservez votre religion, si vous voulez, & foyez le premier officier de ma maison, vous serez toujours auprès de moi : au reste, continua-t-elle, personne ne fait mieux que moi, que vous ne voulez pas qu'on force vos inclinations, ainsi je vous en laisse absolument le maître ; cependant ce seroit un grand plaisir pour moi de vous posséder ici ; consultez-vous ; voyez si vous pouvez faire ce que je desire de vous. Il m'est impossible, lui répondis-je, madame ; vos vertus, ma reconnoissance, mon goût, m'y portent naturellement ; mon devoir s'y oppose : auquel des deux voulez-vous que j'obéisse ? & que penseriez-vous de moi, si je trahissois la chose du monde qui doit m'être la plus sacrée, pour être tout à mes plaisirs ? Ce seroit me rendre indigne de l'estime dont vous m'honorez. Elle reçut mon refus avec bonté, ayant acquis sur ses passions autant d'empire, qu'elle en avoit eu sur le cœur du grand-seigneur : ainsi, après m'avoir fait rester un mois à Constantinople, & m'avoir donné les marques les plus distinguées de sa faveur, elle nous permit de partir : elle auroit même fait punir ceux qui nous

avoient arrêtés, si je n'avois pas demandé leur grace, M. Godart peut certifier la vérité de ce fait ; il conviendra encore que la sultane l'a récompensé amplement de la perte de son tems.

Je pris congé de la sultane, & nous mîmes à la voile pour Venise. Souvenez-vous, me dit en partant cette généreuse princesse, qu'il y a au monde une femme, une turque, susceptible d'autant de reconnoissance & d'honneur qu'un chrétien peut l'être.

LE SECRETAIRE, En cet endroit, un des inquisiteurs entra, tenant à la main une médaille d'or ; & se tournant vers l'accusé ; seigneur Gaudence, lui dit-il, je crois que vous avez trouvé une parente en Italie, comme vous avez trouvé des parens en Afrique, & qui plus est, du même pays que votre mère. C'est la dame Persanne que nous avons arrêtée en même tems que vous. Nous n'avons pas voulu vous le dire, que nous n'eussions reçu des nouvelles de Venise, & trouvé un homme qui entendit la langue persanne. Tout ce que cette dame nous a dit est parfaitement conforme à votre confession, & ce que l'on nous a mandé de Venise ne vous est point défavantageux. A l'égard de la médaille, elle est semblable à la vôtre : nous l'avons trouvée

en examinant les effets de cette dame, qui nous a assuré qu'elle la portoit à son cou dans le tems qu'on la vendit à un marchand persan. Mais vous allez la voir, & vous pouvez vous entretenir avec elle en présence de l'interprête, d'autant plus que vous touchez au moment de jouir l'un & l'autre des douceurs de la liberté. En effet, on la fit entrer avec sa femme de chambre & l'interprête. La joie se répandit sur son visage, dès qu'elle eut vu Gaudence. Notre prisonnier la pria de vouloir bien nous faire part des principaux événemens de sa vie, & sur-tout de nous dire comment elle avoit eu la médaille. Elle le fit sur le champ en ces termes.

Tout ce que je fais de mes premières années, c'est que le seigneur Curde, qui m'a achetée du marchand persan, pour servir de compagne à sa fille, qui étoit à-peu-près de mon âge, m'a souvent dit que j'avois été vendue d'abord par une femme turque, qui me laissa cette médaille attachée au cou avec une chaîne d'or, parce qu'elle en avoit vu une semblable à ma sœur, & qu'elle s'imaginoit, peut-être, que les caractères inconnus qui y sont gravés, contenoient quelque grand mystère. Je n'ai jamais connu cette sœur, ni su ce qu'elle est devenue. Je plus beaucoup au seigneur Curde,

qui m'éleva avec autant de soin que si j'eusse été sa propre fille : il avoit un fils âgé de vingt ans ; je n'en avois alors que dix-sept ; il conçut de l'inclination pour moi ; son père ne désaprouva pas sa passion, & consentit à notre mariage , source de tous mes chagrins & de mes malheurs. Un autre jeune seigneur du Curdistan s'étoit mis en tête de m'avoir , à quelque prix que ce fût : le prince Cali, c'étoit le nom de mon mari, lui remontra que ses prétentions étoient injustes, qu'ils avoient toujours vécu en bons amis, & que c'étoit lui déclarer ouvertement la guerre, que de vouloir lui enlever son épouse qu'il aimoit tendrement. L'autre ne voulut point entendre raison, & lui proposa d'en décider par les armes. Le prince Cali lui répondit qu'il ne vouloit point hasarder un droit qu'on ne pouvoit lui contester sans folie ; l'autre, plein d'amour & de rage, le força de se battre, & mon mari le tua. Le père rassembla une troupe d'assassins pour venger la mort de son fils. Un jour que le prince Cali & son père étoient à la chasse, ces misérables tombèrent sur eux à l'entrée d'un bois, dans le tems qu'ils y pensoient le moins : ils se défendirent cependant vigoureusement, & les mirent en fuite , quoiqu'ils fussent inférieurs de beaucoup en nombre. Mais , pendant

qu'ils les poursuivoient, de nouveaux ennemis vinrent les prendre par derrière, & les autres revinrent à la charge ; enforte qu'ils furent obligés de fuir à leur tour, & mon beau-père périt malheureusement dans cette attaque.

Mon époux ayant perdu son père, & craignant que cet attentat, de son ennemi, ne fût pas le dernier, quitta le canton que nous avions habité jusques-là, & alla demeurer dans une autre partie du royaume. C'est-là qu'il reçut ordre de son roi de partir pour l'ambassade, dans laquelle il fut assassiné par la trahison du perfide Hamet. Voilà l'abrégé de ma triste vie, jusqu'au moment où j'eus le bonheur de sauver la vôtre.

LE SECRETAIRE. Le commencement du récit de la dame ne nous permit pas de douter que Gaudence ne fût son neveu : nous les exhortâmes tous deux à remercier la providence de la protection visible qu'elle leur avoit accordée, en leur procurant, à l'un & à l'autre, les moyens de se sauver tour à tour. Alors la dame persanne déclara la résolution où elle étoit de se faire chrétienne, & de vivre dans la retraite, pour y passer le reste de ses jours dans la prière & la méditation. Nous l'avons mise dans un couvent de religieuses de notre ordre, où elle sert d'exemple de vertu & de piété.

Les inquisiteurs ordonnèrent à Gaudence de les instruire du reste de sa vie , lui promettant, dans peu , sa liberté.

Je vous ai dit, mes révérends pères, continua Gaudence, tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment de notre départ de Constantinople ; notre voyage fut assez heureux, & nous arrivâmes à Venise le 10 décembre de l'an 1712. Je ne doute pas que vous ne soyez déjà instruits de la vérité de cette circonstance. J'ajouterai qu'après avoir échappé à tant de dangers, je me suis trouvé dans des situations qui ont manqué de me coûter la vie à Venise, comme le séjour de Bologne m'a coûté la liberté. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de vous, mes révérends pères ; je n'ai d'autre dessein que de vous faire connoître mon innocence, & combien la fortune s'obstine à me persécuter.

Nous restâmes à Venise pour voir le carnaval ; la curiosité me conduisit au bal , où je vis plusieurs autres étrangers de distinction. Je mis mon habillement de Mezzoranien, brodé de soleils d'or , & , sur mon front, un bandeau couvert de pierreries. J'y allai sans masque , étant bien sûr que personne ne me connoîtroit. Tout le monde avoit les yeux attachés sur moi. Plusieurs masques, & sur-tout les dames, m'a-

bordèrent & me parlèrent diverses langues ; comme le latin , le françois , l'italien , l'espagnol , l'allemand , &c. Je leur répondis toujours en langue mezzoranienne , qui leur parut aussi étrange que mon habillement. Les uns me parlèrent en langue franque , turque , persane , & d'autres un langage indien , qu'à mon tour je n'entendis point ; mais je répondis toujours en Mezzoranien. Deux dames , richement habillées , s'attachèrent plus que toutes les autres , à me suivre. L'une , à ce que j'ai su dans la suite , étoit Flavilla , célèbre courtisane : l'autre étoit la dame que vous avez trouvée chez moi , lorsque vous m'avez fait arrêter. C'est cette dernière , car je ne veux rien vous celer , mes révérends pères , qui a été la cause que je me suis établi à Bologne. La première fois , je sortis du bal , sans qu'elles pussent découvrir qui j'étois. J'y retournai quelques jours après , avec le même habit , mais avec des pierreries d'un plus grand prix. La courtisane , superbement habillée , me poursuivit encore ; & , saisissant le moment que j'étois à l'écart : signor , me dit-elle en italien , ôtant en même tems son masque , & me montrant une figure charmante , vous n'ignorez pas notre langue au point que vous en faites semblant ; quoique nous ne vous connoissions pas , nous savons toujours que vous

vous êtes un galant homme , & que vous parlez bien l'italien & le françois. Au reste, si vous ne voulez pas entendre notre langage , comprenez , du moins , celui de mes yeux , qui ont su mériter l'attention des premiers de l'état. Je ne doute pas , mes révérends pères , que vous n'ayez entendu parler de cette fameuse courtisane , & de son empire sur le plus grand des Vénitiens. J'allois lui répliquer , lorsque l'autre dame m'aborda ; & , ôtant aussi son masque , elle me tint un discours bien différent. Sa modestie me charmoit encore plus que sa beauté. Je les saluai toutes deux respectueusement , & leur répondis , en italien , que j'étois extrêmement flatté de l'honneur qu'elles me faisoient , & que je ne comptois pas , en venant au bal , y trouver tant de charmes , accompagnés de tant de modestie. Je dis ces dernières paroles en me tournant du côté de la jeune dame ; la courtisane ne parut pas s'en offenser ; mais passant , en femme habile dans son métier , par-dessus le mépris que j'avois marqué pour elle , & prenant un air plus sérieux : monsieur , me dit-elle , j'ai appris qu'il vous est arrivé des choses fort extraordinaires ; je serois très-curieuse de les savoir de vous ; je me nomme Flavilla , & suis assez connue dans cette ville. Pour moi , reprit la jeune dame , je l'avoue ,

ma passion est les lettres ; & , comme monfieur paffe pour être fort éclairé , je ferois charmée de trouver quelque occafion de m'entretenir avec lui. Vous connoiffez , mes révérends pères , cette dame , que les grands biens dont elle a hérité de fon oncle , ont attirée en cette ville , après le décès de fon mari. Elle m'indiqua fa demeure , & ajouta que fi je voulois me donner la peine de m'informer d'elle , je n'aurois pas lieu de rougir de fa connoiffance. Ni de la mienne non plus , madame , interrompit Flavilla , croyant que ce trait s'adreffoit à elle. Ce fut M. Godart qui , par une légèreté naturelle à ceux de fa nation , avoit dit qui j'étois , quoiqu'il ne fût de mes affaires , que ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ du Caire. J'allois encore répliquer aux dames , lorsque plufieurs mafques nous abordèrent , & terminèrent notre converfation. Je formai , dès-lors , le defsein de fuir toute occafion de les voir l'une & l'autre ; mais le hafard en décida autrement. Quoique je fuffe à quoi m'en tenir au fujet de Flavilla , cependant j'eus la curiofité de m'en informer : j'appris que c'étoit une courtifane impérieufe , qui s'étoit enrichie des dépouilles de plufieurs étrangers de la première diftinction : cela me confirma dans le parti que j'avois pris , de m'éloigner d'elle ; mais un foir

que je me promenois avec M. Godart, pour voir la ville, soit à deſſein, ſoit par haſard, il me conduiſit devant la porte de Flavilla: elle étoit aſſiſe à la fenêtre d'un des plus magnifiques hôtels de Veniſe. Dès qu'elle m'eut apperçu, elle m'envoya prier d'entrer chez elle. Je fis d'abord quelque difficulté; mais enfin je cédai aux remontrances de M. Godart, qui me dit que ce ſeroit une incivilité atroce, que de marquer ſi peu de déférence pour une dame qui me prévenoit. Nous entrâmes donc tous les deux. Flavilla me reçut de la façon du monde la plus gracieuſe; elle n'avoit point cet air de confiance & de hardieſſe qui m'avoit révolté la première fois: une douceur timide, un ton de voix touchant, des manières engageantes & modeſtes, enfin tout l'extérieur d'une femme bien née & vertueuſe, Flavilla l'attrapoit à merveille.

Elle me fit entrer dans un appartement ſuperbe, laiſſant M. Godart pour tenir compagnie à une de ſes amies. Pour ne pas vous tenir, mes révérends pères, trop long-tems en ſuſpens, ni entrer dans un détail auquel je crois vos oreilles peu accoutumées, il ſuffira de vous dire que, voyant que je ne faiſois pas ſemblant d'entendre ce qu'elle vouloit de moi, elle me propoſa enfin de l'épouſer, & qu'elle me feroit héritier de tous ſes biens. Jamais je ne fus plus

embarrassé. Je lui répondis que je ne méritois pas un si grand bonheur ; & que , d'ailleurs , j'avois des obligations indispensables pour ne pas me marier. Elle rougit en me lançant un regard furieux , & se feroit , peut-être , portée à quelques excès ; mais je profitai de son trouble , & sortis brusquement. Mon dessein étoit de quitter Venise , dès que j'y aurois fini mes affaires. M. Godart vint me rejoindre peu de tems après , & me dit qu'il avoit été obligé de se sauver comme moi , & que Flavilla étoit dans une rage dont il appréhendoit les suites. En effet , le troisième jour après cette aventure , en nous promenant sur le soir , M. Godart & moi , du côté de Rialto , trois assassins nous attaquèrent ; nous en mîmes deux hors de combat , dont l'un m'avoit blessé dangereusement , & le troisième s'enfuit. On me porta chez moi ; je crus ma blessure mortelle ; mais elle ne l'étoit pas. L'affaire fit beaucoup de bruit à Venise. Nous ne doutâmes pas que les assassins n'eussent été loués par Flavilla ; mais , en même tems , nous savions qu'elle avoit tant de crédit chez les sénateurs , que toute recherche contr'elle auroit été inutile.

Je commençois à me rétablir , lorsqu'on vint m'annoncer une dame accompagnée de deux femmes de-chambre , qui demandoit à me parler

d'une affaire très-importante. M. Godart étoit avec moi, car il ne voulut plus quitter le chevet de mon lit, de crainte de quelque nouveau malheur. On fit entrer la dame, c'étoit Flavilla même, en grand deuil de l'accident qui m'étoit arrivé. Je pris la liberté de lui faire une réprimande très-vive, & de lui reprocher les excès auxquels la violence de ses passions l'avoit conduite. Elle me protesta, les larmes aux yeux, qu'elle étoit au désespoir de me voir dans cet état, & qu'elle ne pouvoit plus se souffrir dans le monde, après y avoir commis une action si horrible. Depuis ce tems j'ai tant fait par mes lettres & mes exhortations, qu'elle s'est confinée dans la retraite. La dame Bolognienne ayant appris le danger où j'étois, par une compassion naturelle au sexe, fit souvent demander de mes nouvelles, & m'envoya des meilleurs cordiaux qui fussent dans Venise. Mais présumant que je ferois encore long-tems à guérir, elle eut la bonté de venir me voir plusieurs fois.

Je m'étois fait informer d'elle par des gens sûrs; & sur le rapport qu'on m'en avoit fait, je fus charmé de m'entretenir avec une dame d'un si rare mérite. En effet, après ma chère Sophrosine, & la fille du bassa du Caire, c'est la femme du monde qui me plaisoit le plus.

Nous avons contracté ensemble une amitié des plus étroites & des plus vertueuses, que notre goût réciproque pour les lettres, & la conformité de nos humeurs, ont cimentée de plus en plus. C'est cette liaison qui m'a fait prendre le parti de m'établir à Bologne : & comme j'ai quelque connoissance dans la médecine, j'ai cru la qualité de médecin propre à me faciliter les moyens de la voir plus souvent, sans causer de scandale. Elle étoit autant éloignée du mariage que moi. La conduite qu'elle a toujours tenue, & sa vertu la mettent à l'abri de tout soupçon, & moi je commence à plier sous le poids des années, & je connois trop bien la frivolité des plaisirs du monde pour m'y arrêter ; ainsi nous n'avons pas pensé que notre amitié innocente pût offenser personne, d'autant plus que nous étions, l'un & l'autre, maîtres de nos actions.

Voilà, mes révérends pères, un sommaire de ma vie, où je n'ai rien déguisé. Vous savez, d'ailleurs, comment je me suis comporté ici. Rien ne peut échapper à la pénétration de vos lumières ; mais si vous vous faites un devoir de punir le crime, sans doute c'est un grand plaisir pour vous de justifier l'innocence. J'attends, mes révérends pères, l'arrêt de mon sort ; l'équité préside à tous vos jugemens ; il ne peut que m'être favorable.

LE SECRETAIRE. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que nous sommes informés de tout ce que Gaudence dit lui être arrivé dans la compagnie de M. Godart, & que nous avons trouvé qu'il nous avoit accusé la vérité. Nous lui avons demandé, s'il vouloit se charger de conduire nos missionnaires dans ce pays inconnu; il a répondu qu'il le feroit. Cependant, pour nous assurer de lui entièrement, nous avons cru devoir, auparavant, lui donner la liberté d'aller où bon lui sembleroit; l'assurant en même tems que si, de son propre mouvement, il revenoit à Bologne, nous aurions en lui toute confiance. Il a été à Venise & à Gènes pour ses affaires, & delà il est revenu en cette ville: ainsi nous ne pouvons plus douter qu'il ne soit, non-seulement très-véridique, mais encore très-homme de bien; & nous allons choisir des missionnaires pour la Mezzoranie.

Fin du sixième volume.

T A B L E
DES VOYAGES IMAGINAIRES.
TOME SIXIÈME.

MÉMOIRES DE GAUDENCE DE LUQUES.

Avertissement de l'éditeur des Voyages imaginaires, page vij

Avertissement de l'éditeur des Mémoires de Gaudence, imprimé en tête de l'édition de 1754, xj

Préface de l'éditeur des Mémoires de Gaudence, imprimée en tête de l'édition de 1746, xx

Lettre du secrétaire de l'inquisition de Bologne, à M. Rhédi, bibliothécaire de Saint - Marc à Venise,

Mémoires de Gaudence de Luques : première partie, 1

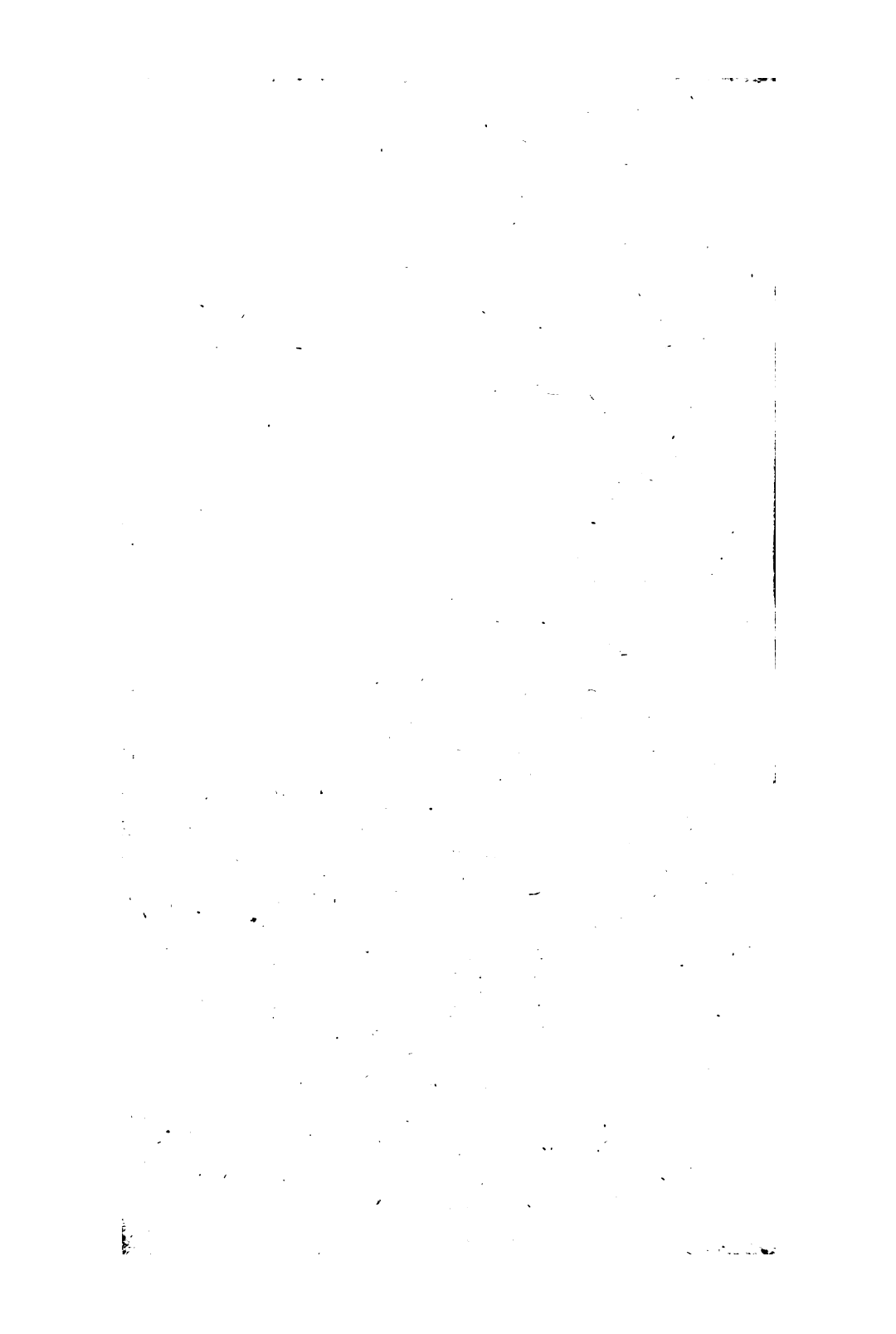
— *Seconde partie,* 71

— *Troisième partie,* 165

— *Quatrième partie,* 277

Fin de la table du tome sixième.







T. 188 (11.11)

